This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

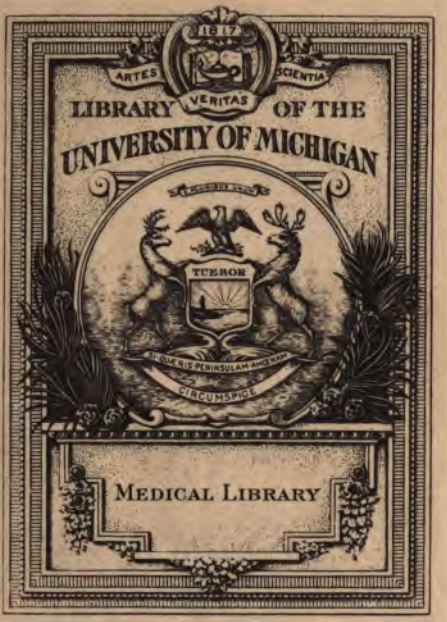
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

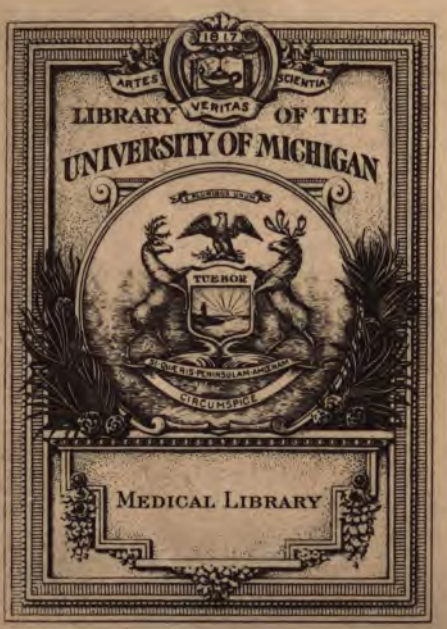
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
MEDICAL LIBRARY

Campbell Coll
610.5
J86
G32


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
MEDICAL LIBRARY

610.5
J86
G32

JOURNAL
GÉNÉRAL
DE MÉDECINE,
DE CHIRURGIE, DE PHARMACIE, etc.
OU
Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris;

Rédigé par M. SÉDILLOT.

NEUVIÈME ANNÉE.

TOME VINGT-UNIÈME.

A PARIS,

Chez { CROULLEBOIS, rue des Mathurins, n°. 398;
Théophile BARROIS, rue Haute-feuille, n°. 22;
Et chez les principaux Libraires.

An XIII. — 1804.

Explication des signatures abrégées des auteurs qui concourent à la rédaction de ce Journal.

(J. L. A.). . . Alibert.
(B. L.). . . . Bouillon-Lagrange.
(J. B.). . . . Bourges.
(Ch.). . . . . Chaussier.
(J. F. L. D.). . . Deschamps.
(C. D.). . . . Desessartz.
(F. J. D.). . . Double.
(J. R. D.). . . Duval.
(F. N. G.). . . Gilbert.
(C. L.). . . . Lafisse.
(S. M.). . . . Morelot.
(C. P.). . . . Pelletier.
(P. R.). . . . Petit-Radel.
(R. C.). . . . Roussille-Chamseru.
(P. S.). . . . Sue *aîné*.
(S.). . . . . Sédillot, *rédacteur*.

mer
Smeth
8-12-38
25237

TABLEAU

DE LA SOCIÉTÉ,

Arrêté le 13 fructidor an douze.

MEMBRES RÉSIDANS.

Messieurs :

Alibert.
Alyon.
Andry.
Ané.
Arrachart.
Asselin.
Auvity.
Baget.
Bauchêne.
Baudeloque.
Becquet.
Biron.
Bodin.
Botentuit.
Bouillon-Lagrange.
Boullay.
Bourdois.
Bouriat.
Bousquet.
Bouvier.
Boyer.
Brewer.
Burdin.
Caron.
Cervenon.
Chaussier.
Cheradame.
Couecou.
Coutouly.
Cullerier.
Dazille.
Delaporte.
Delaroche.
Delunel.
Demours.
Descemet.

Deschamps.
Desessartz.
Desgenettes.
Desplas.
Després.
Devilliers.
Didier.
Dubois (Ant.).
Dubois-Foucou.
Duchanoy.
Duval.
Emonnot.
Évrat.
Gastaldi.
Gaulthier.
Gaulthier-Claubry.
Gay *aîné*.
Gilbert.
Giraud.
Grandchamp.
Guiart.
Hallé.
Hernu.
Heurteloup.
Huzard.
Jacquemin.
Jard-Panvilliers.
Jeanroy.
Jouanne.
Lafisse.
Lafosse.
Larrey.
Laveran.
Leclerc.
Ledru.
Lescot.
Léveillé.
Marchais.
Maugras.
Michaud.
Michel.
Montaigu.
Morelot.
Moringlane.
Nachet.
Pelletier.
Petit-Radel.
Pia.
Pinel.
Pinson.
Pipelet.
Portal.
Robilliard.
Roussille-Chamseru.
Ruffin.
Sédillot *aîné*.

Sédillot *jeune*, *secr. général.*
Sue *aîné.*
Sue *jeune.*
Sureau.
Tessier.
Thouret.
Trusson.
Vergès *fils.*
Yvan.

Membres absens.

Messieurs :

Cerveau.
Gallée.
Gay *jeune.*
Debeaumarchef.
Geoffroy.
Macquart.
Noël.
Pleichard-Choltiere.
Villars (Noël).

ASSOCIÉS LIBRES.

Messieurs :

Asseliny.
Attumonelli.
Bodard de la Jacopière.
Chevassieu - d'Audebert.
Collinet.
Double.
Dupont (Delamotte).
Louyer Villermay.
Paullet.
Prost.
Renoult.
Roux (J. Philibert.)
Salmade.
Tartra.
Verdié.

Associés libres absens.

Messieurs :

Bourges.
Fardeau.

Membres honoraires.

Messieurs :

Barthez, à Montpellier.
Baumé.
Brieude.
Cabany.
Chaptal.
Cuvier.
Coste.
Fourcroy.
Fouquet, à Montpell.
Fourcy.
Frochot, *Préfet de la Seine.*
Leblanc.
Letenneur.
Parmentier.
Piet.
Sabatier.
Valmont-de-Bomare.
Vauquelin.

Membres décédés depuis la publication du dernier Tableau.

Messieurs :

Brasdor.
Chayrou.
Gavard.
Giraudet.

Associés nationaux.

Messieurs :

Adoue, à Toulouse.
Allioni, à Turin.
Arnaud, à Moulins.
Bardol, à Antibes.
Baumes, à Montpellier.

Becu,	à Lille.
Belloc,	à Agen.
Beraud,	à Strasbourg.
Berdot,	à Strasbourg.
Bernard,	à Beziers.
Billard,	à Brest.
Blanche,	à Rouen.
Blin,	à Nantes
Bodin (Laurent),	à Château-du-Loir.
Bonhomme,	à Villefranche.
Borgella,	à Barrèges.
Boulet,	à Lille.
Bouriat,	à Tours.
Buniva,	à Turin.
Cailleau,	à Bordeaux.
Cantin,	à Nantes.
Caudeiron,	à Toulon.
Cazalès,	à Bordeaux.
Cazejus,	à Bordeaux.
Chabert,	à Charenton.
Charmeil,	à Metz.
Coste,	à Paris.
Courtez,	à Toulon.
Coze,	à Strasbourg.
Deguise,	à Charenton.
Deplaigne,	à Montluçon.
D'Erm,	à Morlaix,
Derousselle,	à Caën.

Deseze,	à Bordeaux.
Desleau Desfontaines,	à Saint-Germain.
Deveze,	à Paris.
Dubosq de la Roberdière,	à Vire.
Dubuc,	à Rouen.
Dufresnoy,	à Valenciennes.
Dumas,	à Montpellier.
Dupont,	à l'arm. de S. et Meuse.
Dupont (J. Alexis),	au corps d'observation de la Gironde.
Duret,	à Brest.
Emiland (Etienne),	à Bonn.
Fages,	à Montpellier.
Filleau,	à Etampes.
Flamant,	à Strasbourg.
Fournier,	à Bruxelles.
Galleron,	au Mans.
Gauthiéri,	à Novare.
Gastellier,	à Montargis.
Gendron,	à Vendôme.
Geoffroy,	à Soissons.
Gesnouin,	à Brest.
Gibelin,	à Aix.
Gigaud,	à Pontcroix.
Giraud St.-Rome,	à Toulon.
Gosse,	à Genève.
Gouan,	à Montpellier.

Gourcy,	à Metz.
Grosjean,	à Plombières.
Guerin,	à Bordeaux.
Guyenot,	à. . . . . ,
Henry,	à Givet.
Hiriart,	aux Armées.
Hoin,	à Dijon.
Houzelot,	à Meaux.
Jaubert,	à Aix.
Kok,	à Bruxelles.
Langlet,	à Beauvais.
Lapostolle,	à Amiens.
Lartigue,	à Bordeaux.
Laumonier,	à Rouen.
Lecheverel,	au Havre.
Lefaucheux,	à Angers.
Le Pec de la Clôture,	à Rouen.
Lombard,	à Strasbourg.
Lorentz (Bernard),	à Marseille.
Loustoneau,	à Rouen.
Mandel,	à Nancy.
Mangin (Charles),	à Constantinople.
Manne,	à Toulon.
Marchant,	à Besançon.
Marie,	à Compiegne.
Martin,	à Lyon.
Martin,	à Strasbourg.
Martin,	à Gravelines.

Martinet,	à Plombières.
Masuyer,	à Dijon.
Maunoir,	à Genève.
Maurois,	à Mons.
Mezaise,	à Rouen.
Molinier,	à Bordeaux.
Morelot,	à Beaune.
Nicolas,	à Nancy.
Noël (Nicolas),	à Rheims.
Odier,	à Genève.
Opoix (Charles),	à Provins.
Pamard,	à Avignon.
Percy,	à Paris.
Peffaut de la Tour,	à la Flèche.
Pipelet, *père.*	à Coucy.
Planchon,	au Havre.
Poutingon,	à Montpellier.
Protat,	à Dijon.
Prozet,	à Orléans.
Pugnet,	aux Armées.
Ragot-Desparanges,	à Blois.
Ramel,	à Aubagne.
Rampont,	à Chablis.
Read,	à St.-Quentin.
Rogery,	à St.-Geniez.
Rozières,	à Laval.
Salmon,	à Nancy.
Savaréti,	à Paris.

Saucerotte,	à Lunéville.
Socquet,	à Turin.
Souville,	à Calais.
Tarbès (Roch),	à Toulouse.
Theis,	à Chauny.
Thiebault,	à Bruyère.
Thomassin,	à Strasbourg.
Tourdes,	à Strasbourg.
Valentin (Louis),	à Nancy.
Vallot,	à Dijon.
Valois,	à Versailles.
Vanasbroueck,	à Bruxelles.
Van-Dorpe,	à Courtray.
Van-Mons,	à Bruxelles.
Verdier,	à la Ferté-Bernard.
Vernet,	à Caën.
Villars,	à Grenoble.
Vimons,	à Château-Salins.
Voisin,	à Versailles.
Weidman,	à Mayence.
Willemet,	à Nancy.
Wurser,	à Bonn.

Associés nationaux décédés.

Messieurs :

Guyot,	à la Guadeloupe.
Lendormy,	à Amiens.

Associés étrangers.

Messieurs :

Abernethy,	à Londres.
Alfurno,	à Turin.
Babinton,	à Londres.
Bicker,	à Londres.
Blair,	à Londres.
Bojanus,	à Jena.
Brémer,	à Berlin.
Carballeiro,	à Madrid.
Careno,	à Vienne.
Cline,	à Londres.
Cooper-Astteg-Pastou,	à Londres.
Crickton,	à Londres.
David,	à Rotterdam.
De Carro,	à Vienne.
Desgranges,	à Morges en Suisse.
Fabrice,	à Altdorf.
Fox,	à Londres.
Frank (Jean-Pierre),	à Vienne.
Frank (Joseph),	à Vienne.
Frière,	à Breslaw.
Gasci,	à Gênes.
Gruner,	à Jena.
Haigthon,	à Londres.
Hasllam,	à Londres.
Hédin,	à Stockholm.

Heisler,	à Copenhague.
Huffland,	à Berlin.
Hunt,	à Londres.
Jenner,	à Londres.
Johnson,	à Londres.
Lavater *fils*,	à Berne.
Loder,	à Jena.
Mascati,	à Pavie.
Miller,	à New-York.
Moreschi,	à Milan.
Pearson,	à Londres.
Piguillem,	à Barcelone.
Powelle,	à Jena.
Quarin (le baron de),	à Vienne.
Sacco,	à Milan.
Saunders,	à Londres.
Saumaret,	à Londres.
Saxdorph *père*,	à Copenhague.
Saxdorph *fils*,	à Copenhague.
Scarpa,	à Pavie.
Schiferly,	à Berne.
Schwenger,	à Rheda.
Schultz,	à Bruchsal.
Simons,	à Londres.
Sœmmering,	à Francfort.
Stocker,	à Londres.
Stromeyer,	à Hanovre.
Vanderlande,	à Amsterdam.

Vogel,	à Altdorf.
Walshman,	à Londres.
Waterhouse,	à Cambridge.
Wichmann,	à Hanovre.
Wilkinson,	à Londres.
Winslow,	à Copenhague.
Wodville,	à Londres.

Nota. La SOCIÉTÉ invite ses Associés nationaux et étrangers à rendre leur correspondance très-active. Elle a pris des mesures pour que leurs travaux soient promptement publiés.

JOURNAL

GÉNÉRAL

DE MÉDECINE,

DE CHIRURGIE, DE PHARMACIE, etc.

OU

Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris.

Observation sur un croup aigu;

Lue à la Société, le 28 messidor, par M. Bauchène.

Je crois, Messieurs, qu'il ne sera pas inutile de fixer un instant votre attention sur le croup qui fait, et peut-être fera long-tems encore, la désolation de la médecine. Si nous n'avons pas la gloire de trouver les remèdes

Sur un croup aigu.

Sur un croup aigu.

propres à combattre avec succès cette funeste maladie, du moins n'encourons pas le blâme d'avoir négligé les moyens qui pourroient nous y conduire.

Que nos recherches, nos observations particulières, déposées dans le sein de la Société, attestent nos travaux; et que la postérité ne soit point en droit de nous accuser d'insouciance quand il s'agit de l'intérêt de l'humanité.

Le croup, maladie ignorée des anciens, n'est connu que depuis le milieu du siècle dernier; il a été désigné par quelques auteurs sous le nom d'angine suffocante, et sous celui d'angine membraneuse par d'autres.

Il attaque particulièrement les enfans en bas âge, et leur est d'autant plus funeste, que le larynx et la trachée-artère, encore peu développés à cette époque de la vie, se laissent facilement obstruer par la concrétion membraniforme que secrète la membrane muqueuse qui les tapisse. Cette maladie a été observée dans les diverses contrées de l'Europe et dans l'Amérique; mais les recherches et les observations ne sont point encore assez nombreuses pour pouvoir assurer, quoique cela soit probable, que la maladie est plus fréquente dans

dans les lieux froids et humides, que dans les pays secs et élevés.

Sur un croup aigu.

Cette maladie règne fréquemment à Paris dans les hôpitaux, où l'on rassemble un grand nombre d'enfans; elle se manifeste aussi, quoique rarement, parmi les habitans de cette ville. Elle survient à des enfans bien portans comme à ceux qui sont d'une foible constitution. Il paroît que l'on peut regarder comme une de ses causes les vicissitudes de l'atmosphère, la répercussion de quelques éruptions cutanées.

Souvent la maladie marche avec une rapidité qui laisse à peine au médecin le tems de la reconnoître. Quelquefois elle est moins prompte dans sa marche, quoiqu'aussi funeste dans ses effets.

Une foule d'exemples malheureux attestent l'impuissance de l'art; quelques observations isolées semblent nous donner une lueur d'espérance : mais dans ces cas heureux le croup existoit-il bien réellement, ou quelques-uns de ses symptômes ont-ils fait croire que c'étoit à cette terrible maladie que l'on avoit arraché des victimes?

Une petite fille âge de 16 à 17 mois, d'un tempérament lymphatique, d'un embonpoint remarquable, fut conduite à la campagne

Sur un croup aigu.

dans les premiers jours de messidor; on la promena beaucoup, on la fit jouer toute la journée; et comme il faisoit très-chaud, elle eut une transpiration si abondante que ses vêtemens en furent trempés.

Revenue à Paris, on la coucha et on la couvrit peu, sans s'inquiéter de la transpiration abondante qu'elle avoit eue, et sans prendre aucune précaution contre la grande chaleur qu'il faisoit alors.

Le lendemain l'enfant, qui, trois semaines auparavant, avoit éprouvé une espèce de catarrhe, eut peu d'appétit; une légère éruption cutanée qu'elle avoit au bras disparut; il survint un peu d'enrouement; on la promena cependant; elle conserva sa gaîté naturelle.

L'administration de l'émétique ne produisit que le rejet de quelques matières muqueuses: des lavemens irritans déterminèrent quelques évacuations.

2e. jour. Perte totale de l'appétit et de la gaîté; battemens précipités des artères; palpitations du cœur; mouvemens convulsifs de la mâchoire inférieure.

Augmentation de l'enrouement; toux peu fréquente et sans force. On appliqua un large vésicatoire à la nuque.

Nouvelle administration de l'émétique; ir-

tation des fosses nasales ; emploi de moyens mécaniques pour exciter la toux et produire le vomissement que l'émétique ne déterminoit pas, quoiqu'employé à haute dose.

Sur un croup aigu.

Le soir, aux mêmes symptômes se joignirent la respiration stertoreuse, les yeux égarés, l'état comateux. On continua l'émétique, et à l'aide d'une plume introduite dans l'arrière-bouche, on parvint à faire rejeter quelques fragmens d'une concrétion membraniforme avec beaucoup de mucosités. La malade se trouva mieux ; un calme trompeur fit disparoître les alarmes de sa famille.

La respiration devient plus facile ; les convulsions de la mâchoire cessent ; les yeux ont un aspect plus rassurant ; le cerveau semble reprendre son action naturelle : on donne à l'enfant un peu de nourriture. La nuit, soif ardente ; déglutition toujours facile ; somnolence et agitation ; difficulté de pouvoir rester quelques minutes couchée sur le même côté ; évacuations alvines spontanées de matières jaunâtres.

Essais inutiles de reproduire l'expectoration de la membrane dont on suppose l'existence ; atonie du poumon et du cerveau.

3e. jour. Vers le matin la respiration devient moins libre ; l'air en entrant et en sortant des voies aériennes fait entendre un bruit

Sur le croup.

mouvemens convulsifs très-forts, il avoit la respiration gênée, la voix aiguë, sifflante, glapissante, et présentant cette modification particulière au croup sur laquelle le praticien ne sauroit se méprendre. L'enfant éprouvoit en outre un étouffement considérable avec perte de la parole ; et cependant il conservoit la liberté de la déglutition. Il penchoit la tête en arrière comme pour alonger le cou, et à chaque instant il portoit sa main sur cette partie qu'il sembloit gratter ; le pouls étoit foible, quoique par fois vibrant et serré, ainsi que cela a lieu dans les affections convulsives. Le malade d'ailleurs jouissoit de toute l'intégrité de ses facultés intellectuelles.

J'appris, par la relation des parens, que cet enfant, âgé de 6 ans, souffroit depuis quelques jours d'un rhume qui, malgré qu'il eut paru d'une nature particulière, n'avoit cependant offert rien d'alarmant. Le malade avoit néanmoins perdu l'appétit et sa gaîté ordinaire ; il se plaignoit de mal-aises généraux, d'assoupissemens, de soif assez forte, et d'une toux légère, que l'on prit pour la toux catarrhale qui régnoit alors.

D'après ces renseignemens et d'après l'examen analytique de l'état actuel de la maladie, je ne balançai point à déclarer que cet enfant

étoit attaqué d'un croup arrivé à sa troisième période, et présentant par conséquent le plus grand danger. Sur le croup.

Je fis sur-le-champ dissoudre deux grains de tartrite antimonié de potasse dans cinq onces d'infusion de fleurs de tilleul, auxquelles j'ajoutai une once de sirop de fleurs d'oranger. J'administrai moi-même cette potion par cuillerées, à des distances assez rapprochées pour déterminer le plutôt possible de violens efforts de vomissemens, que je favorisai d'ailleurs par la boisson d'eau tiède. L'enfant dans l'espace de trois heures vomit considérablement de matières muqueuses, filantes, parmi lesquelles je remarquai deux portions assez considérables de la concrétion membraniforme qui détermine le caractère et les dangers du croup.

Dès ce moment l'enfant parut aller mieux, la respiration devint plus libre, la voix moins glapissante; en un mot, il y eut une rémission très-sensible.

Malgré que je susse bien que cette maladie présente fréquemment des rémissions semblables, sans qu'on doive pour cela compter davantage sur la guérison, j'avoue que je m'abandonnai à quelques lueurs d'espoir. Je m'occupai néanmoins de prévenir le retour

Sur le croup. des accidens : et comme l'enfant, fatigué des vomissemens et des boissons d'eau tiède, refusoit la boisson émétisée, je mis dans sa potion, en place du tartrite antimonié de potasse, quelques gouttes d'éther sulfurique ; je prescrivis un lavement purgatif et un assez large vésicatoire autour du cou. La rémission se soutenant, je me retirai, après avoir ordonné aux parens de revenir à l'administration de la potion émétisée, si les accidens se renouveloient.

Ils se renouvelèrent en effet avec encore plus d'intensité ; et j'appris le lendemain que l'enfant étoit mort vers les six heures du matin, au milieu des convulsions les plus affreuses.

Les parens ne voulurent point me permettre l'ouverture du cadavre.

IIe. Observation. Vers la fin de la même année, je donnai mes soins à une fille âgée de quatre ans, extrêmement sujète aux affections catarrhales.

A la suite d'un coryza très-fort et qui avoit duré trois jours, la malade se plaignit de violens maux de tête, de toux sans expectoration, d'oppression, de chaleur vive, d'agitation. Les urines rendues en petite quantité étoient aqueuses et claires ; du reste point d'ap-

pétit : il commençoit à se manifester quelques symptômes de gastricité ; on donnoit pour boisson une infusion des quatre-fleurs pectorales, coupée avec un tiers de lait : je prescrivis une légère décoction de gayac édulcorée avec le sirop de fleurs d'oranger, et je fis cesser l'infusion des fleurs pectorales. Sur le croup.

Quatrième jour de la maladie. L'enfant est assoupi et se plaint de soif considérable, de chaleur ardente à la peau ; la langue est recouverte d'un enduit blanchâtre assez prononcé ; il y a d'ailleurs de l'oppression, un sentiment de mal-aise à l'épigastre, des nausées, et par fois des douleurs et comme de l'embarras à la gorge avec toux, voix rauque et légèrement glapissante. J'administrai une potion émétisée qui produisit de très-bons effets ; du reste on continua la tisane de gayac.

Cinquième jour de la maladie. Je notai les symptômes suivans : visage extrêmement rouge et bouffi ; toux catarrhale ; fièvre ; déglutition libre ; respiration difficile ; voix aiguë ou embarrassée, et par fois bien évidemment glapissante ; douleur ou plutôt sentiment de gêne vers la trachée-artère ; anxiétés générales ; constipation ; éternuemens fréquens. On continua la décoction de gayac : je prescrivis

Sur le croup.

un lavement avec une dissolution de sulfate de soude ; une potion avec l'infusion de fleurs de tilleul, le sirop de fleurs d'oranger et l'éther sulfurique ; et j'appliquai sur le cou un liniment avec l'esprit volatil de corne de cerf.

Sixième jour. La voix est encore plus altérée ; elle est constamment glapissante, sifflante ; la respiration devient bruyante et l'étouffement très-fort ; les amygdales se tuméfient ; le pouls est petit, vite et par fois intermittent. Le danger me parut pressant : j'administrai une dissolution de tartrite antimonié de potasse par cuillerées, et je fis renouveler ensuite plusieurs fois le liniment d'esprit volatil de corne de cerf. La malade vomit après de grands efforts des matières visqueuses mêlées de plusieurs petits lambeaux de concrétions membraniformes ; la voix devint libre ; la toux et les autres symptômes moins intenses.

Septième jour. La rémission et l'amélioration se soutinrent et allèrent même en augmentant ; je prescrivis les remèdes que j'avois administrés déjà le cinquième jour de la maladie.

Huitième jour. Trois selles abondantes ; mieux être sensible ; les forces se rétablissent. Je me bornai à la décoction de gayac édul-

corée avec le sirop de fleurs d'oranger. La convalescence fut heureuse et de courte durée; mais la toux et l'enrouement persistèrent encore quelque tems (1).

Considérations générales (2).

L'histoire générale de cette maladie, aussi bien que les observations particulières que l'on peut en recueillir, me paroissent mériter la plus grande attention des praticiens sous ce rapport, que dans cette monographie pathologique, peut-être pas assez étudiée ni connue, il est une foule de points sur lesquels nous avons besoin d'éclaircissemens ultérieurs.

(1) Pendant que je donnois mes soins à cette fille, j'appris de ses parens qu'un enfant de leur connoissance étoit atteint de la même maladie.

(2) Dans ces considérations, je ne prétends point dire rien de nouveau touchant le croup; je veux seulement rendre plus générales les connoissances acquises sur ce sujet, et, en les présentant avec toute la concision possible, assigner ce que nous savons d'une manière bien précise relativement à cette maladie, et indiquer en même tems ce qui reste à faire pour en compléter la monographie.

Sur le croup.

Je noterai d'abord tout ce qui a été écrit sur le croup ; je passerai ensuite à l'historique de cette maladie : et après en avoir assigné la synonimie, la symptomatologie, l'étiologie, la nature et le traitement, j'indiquerai ce qui reste encore à faire pour en compléter l'histoire médicale.

Je n'avancerai point que le croup ait été inconnu des anciens ; car, s'il est vrai qu'il puisse y avoir des maladies nouvelles, tout porte à croire que celle-ci ne doit pas être de ce nombre : peut-être même qu'en compulsant les recueils d'observations parmi les anciens, il ne seroit pas impossible de trouver des faits de croup désignés sous le nom d'autres affections avec lesquelles celle-ci a plus ou moins de rapports. Je dirai seulement que ce n'est guère que vers le milieu du siècle dernier que l'on a commencé à bien observer et à bien décrire ce genre de lésion. C'est surtout aux médecins Ecossois que nous devons ces premières recherches, auxquelles les Anglais, les Américains, les Allemands, et enfin les Français se sont successivement livrés.

Ghisi, médecin de Crémone, a le premier fait connoître le croup avec quelques détails, en 1749 ; il en a été inséré ensuite des observations isolées dans les Actes de Copenhague,

dans les Annales de médecine de Suède, dans les Commentaires de la Société de Gœttingue, dans le Journal de médecine de Londres, dans le Journal de médecine de Paris, dans les Transactions philosophiques, dans les Mémoires de la Société Royale de médecine de Paris, dans la Médecine clinique de Pinel, etc.

Mais, outre ces observations particulières, nous avons encore des Dissertations, des Traités *ex professo* sur cette maladie : sans vouloir les indiquer tous, je citerai cependant la plupart de ceux qui sont venus à ma connoissance.

Wilkius a publié à Upsal, en 1764, une Dissertation sur une angine des enfans (le croup), récemment observée dans sa patrie : on la trouve dans la Collection de Sandifort, t. II, pag. 352.

Home, en 1765, a fait paroître à Edimbourg ses Recherches sur la nature, les causes et le traitement du croup.

Murray, à Gœttingue, a donné en 1769 un Traité sur une angine maligne et sur une membrane contre-nature de la trachée-artère.

Crawfort, à Edimbourg, a composé en

Sur le croup.

1771 une Dissertation latine ayant pour titre : *De anginâ stridulâ.*

Michaëlis, à Gœttingue, écrivit aussi en 1778 sur l'angine polypeuse ou membraneuse.

Disney Alexander, en 1794, donna en anglais un Traité sur la nature et le traitement de l'angine trachéale, communément appelée croup.

En 1802, le docteur Schwilgué a présenté à l'Ecole de médecine de Paris une excellente Dissertation inaugurale sur le croup aigu des enfans.

Enfin plusieurs auteurs de Traités généraux de médecine ont parlé plus ou moins longuement de cette maladie : ainsi on la trouve décrite dans Cullen, Sauvages, Grégory, Borsieri de Kanifeld, Stoll (Rat. med.), Selle (Pyretol), Rosenstein, Wichmann, Girtanner (Malad. des enfans), Dreyssig, Buchan, Pinel, etc.

Synonimie du croup. Cette maladie, aussi bien que la plupart des maladies connues, est présentée par les auteurs sous différens noms : faisons connoître les principaux :

Angine membraneuse, angine polypeuse (1), croup (plusieurs auteurs), orthopnée

(1) Michaëlis et quelques autres auteurs ont em-

membraneuse (Lundun), *cynanche trachealis humida* (Rush), *morbus truculentus infantum* (Van-Berger), *suffocatio stridula* (Home), *inflammatio laryngis membranacea* (Selle), *cynanche stridula* (Vahlbom), *angina suffocatoria* (Engstroem), *cynanche trachealis* (Sauvages et Cullen), *angina trachealis* (Johnston), etc. Sur le croup.

Dans le croup, comme dans toutes les maladies, il faut distinguer trois périodes, qui souvent se confondent, et dont la durée varie suivant l'âge et suivant une foule d'autres circonstances (1).

---

ployé indistinctement, pour désigner le croup, les mots d'angine membraneuse ou d'angine polypeuse. Il ne faudroit cependant pas confondre cette maladie avec l'angine polypeuse de Sauvages, d'Albucasis, de Schenckius et de Baglivi; maladie qui n'est autre chose que la difficulté de respirer et d'avaler, produite par un polype qui s'avance des narines dans l'arrière-bouche. V. Sauvages, Malad. dyspnoïques.

(1) Je dis ici trois périodes, parce que je fais abstraction de la période d'imminence, qui n'est point connue du tout pour cette affection; ainsi que de la période de convalescence, qui n'offre point d'autre source d'indication que les affections catarrhales en général, si ce n'est la toux et l'enrouement opiniâtres qui ont lieu assez communément à cette époque.

Sur le croup.

La 1ere. période est caractérisée par les symptômes suivans : douleur de tête, sur-tout vers la région frontale; coryza; enrouement; toux, avec peu ou point d'expectoration : les matières rendues par les crachats sont muqueuses; le malade devient triste; la chaleur de la peau augmente; le pouls est fébrile, comme dans les affections catarrhales; et la voix change, mais d'une manière peu sensible.

2e. période. Prostration des forces; sentiment général de mal-aise; soif intense; langue couverte d'un enduit tenace et blanchâtre; urines blanches et sédimenteuses; pouls petit, mais vîte; toux intense et fréquente, suivie quelquefois de nausées ou même de vomissemens; embarras dans la gorge; douleur, le plus souvent obtuse vers la trachée-artère, qui fait que le malade y porte souvent sa main; déglutition pénible; voix plus rauque, par fois sifflante, glapissante, et semblable au cri des jeunes coqs; dans quelques cas il se déclare des hémorragies nasales.

3e. période. La voix offre presque constamment cette modification spéciale qui caractérise le croup; la respiration est pénible et la déglutition difficile. Les efforts de la toux et du vomissement, naturels ou provoqués par l'art

l'art, font rejeter une matière muqueuse liquide que l'on a voulu à tort regarder comme purulente, et souvent aussi des lambeaux plus ou moins considérables de la concrétion membraniforme que secrète la membrane muqueuse de la trachée-artère; il se manifeste des mouvemens convulsifs; le pouls prend le caractère intermittent avec plus ou moins de rigidité. Du reste tous les autres symptômes augmentent : la maladie une fois arrivée à cette troisième période, il est bien rare qu'elle ne se termine par la mort.

Sa durée n'a rien de fixe : on a vu des croups terminés en 6, 12, 24 et 36 heures; d'autres aller jusqu'à 7, 9 et 11 jours; quelques auteurs même ont pensé que cette maladie pouvoit devenir chronique. Mais il est probable qu'on aura confondu alors le croup avec une autre maladie; le catarrhe pulmonaire, par exemple, etc. Au surplus, il est bien difficile de déterminer la durée du croup, le médecin n'étant guère appelé que vers la fin de la maladie.

Symptômes généraux de l'autopsie cadavérique. Le siége de la maladie étant dans les voies aériennes, ce n'est que là que l'on a trouvé les traces des désordres organiques qu'elle occasione. Ces désordres consistent en

Sur le croup.

une secrétion plus abondante de la mucosité que fournit la membrane interne du conduit aérien. Cette membrane conserve souvent sa couleur ordinaire ; d'autres fois elle paroît rouge et enflammée dans quelques points seulement plus ou moins distans du siége de la couënne membraniforme (ces traces d'inflammation sont plutôt l'effet que la cause de la maladie). Elle est enduite d'une couche plus ou moins épaisse de matières gluantes visqueuses, recouvertes à leur tour d'une concrétion membraniforme, tenace, blanchâtre, formée de la même matière ; ainsi la matière puriforme que l'on trouve au-dessous de la concrétion qui tapisse une portion des voies aériennes n'est point du pus, mais bien de la mucosité non encore coagulée. Cet état de la membrane des voies aériennes n'a point de siége déterminé, il peut se borner à la portion de membrane qui appartient au larynx, dans d'autres circonstances à la trachée-artère seulement ; quelquefois on le rencontre dans les deux parties ensemble ; souvent même cette altération se continue jusques dans les dernières ramifications des bronches. Et comme rien ne peut faire déterminer au juste le véritable siége de la lésion sur tel ou tel point du tube aérien, il s'en suit que la broncho-

tomie et la laryngotomie proposées par quelques auteurs ne sont nullement admissibles. Sur le croup.

Quelquefois la glotte et l'épiglotte sont aussi tuméfiées, de même que les amygdales; du reste, il n'y a jamais d'ulcération dans aucune de ces parties. L'on rencontre assez souvent des vers chez les sujets attaqués de croup, de même que dans toutes les circonstances où la mucosité surabonde.

Le croup est une affection à-peu-près également commune aux deux sexes, malgré que Michaëlis, Lentin et Boehmer assurent qu'on l'observe plus fréquemment chez les garçons. Il attaque sur-tout les individus qui ont de la disposition aux affections catarrhales, particulièrement quand elles se dirigent sur les organes de la respiration; disposition que manifestent sur-tout les enfans : il n'est pas rare de voir paroître le croup à la suite d'un refroidissement subit.

Les observations de croup chez les adultes sont extrêmement rares : Cullen dit avoir traité une fille de quatorze ans, atteinte d'une angine membraneuse; Scherwin, Dixon et Regnault l'ont aussi vue chez des adultes; mais n'étoit-ce pas alors l'angine trachéale inflammatoire de Boërhaave, que je ne pense pas être identique avec le croup. Je crois mes

Sur le croup.

soupçons fondés : 1°. parce que Cullen reste indécis sur l'identité ou la différence de l'angine inflammatoire et du croup, et que par conséquent il ne s'est pas bien attaché à les différencier ; 2°. parce que dans les remarques de M. Regnault (1) il est impossible de retrouver dans la maladie qu'il a décrite le caractère du croup, et que c'est au contraire très-probablement l'angine inflammatoire de Boërhaave qu'il a eu occasion de voir. Au surplus, notre reproche s'adresse moins à M. Regnault, qui n'a pas donné de nom à la maladie qu'il a observée, qu'à quelques auteurs qui l'ont cité.

Le croup, quoiqu'il se montre spécialement dans les pays et dans les tems froids et humides, paroît aussi quelquefois dans les saisons et dans les climats chauds et humides ; je m'empresse de faire observer ici qu'il en est de même des maladies catarrhales. Comme ces dernières, le croup règne épidémiquement sur divers sols et dans des températures différentes.

Ecoutons ce qu'a écrit à ce sujet mon confrère le docteur Schwilgué déjà cité.

---

(1) V. l'ancien Journal de médecine, tom. LVII, pag. 527.

« Bloom a vu une épidémie de croup pendant le printems; Salomon pendant le printems et l'automne; Van-Berger, Vahlbom et Michaëlis durant l'hiver. Ce dernier en a observé un se manifester à New-Yorck pendant un froid fort rigoureux. La constitution atmosphérique fut sèche dans l'épidémie de Wertheim; alternativement chaude et froide, sèche et humide dans celle décrite par Bloom; alternativement froide, sèche et humide dans celle de Francfort : enfin l'épidémie de Colmar régna pendant les pluies de décembre 1765; elle disparut pendant le froid et la sécheresse de janvier, et reparut avec les pluies et l'humidité du mois suivant. Quoique le croup puisse exister dans toutes les saisons et durant toutes les constitutions, il paroît néanmoins que l'hiver et l'automne, le froid et l'humidité sont plus favorables à son développement; souvent on le voit accompagner les épidémies de catarrhe pulmonaire, d'angine gangréneuse et de variole confluente ». On doit ajouter aussi qu'il accompagne les épidémies de maladies catarrhales en général.

Sur le croup.

L'expérience a prouvé d'une manière incontestable que le croup n'est ni contagieux ni héréditaire, et qu'on peut l'avoir plusieurs fois dans la vie. Il est endémique sur les côtes

de l'Ecosse, dans certaines régions de la Suède, et à New-Yorck.

Sur le croup.

Malgré que le croup offre à l'observateur des caractères bien tranchés, il est cependant plusieurs genres de maladies qui ont avec lui une analogie telle, qu'il seroit assez facile de les confondre, sur-tout durant les deux premières périodes.

La plupart des auteurs n'ont pas distingué le croup d'avec l'angine trachéale inflammatoire de Boërhaave; mais je pense que ce sont là deux genres de maladies bien différens, appartenant l'un à la famille des maladies catarrhales, l'autre à celle des phlegmasies ou des inflammations vraies; il suffit de lire la Description de Boërhaave et les Commentaires de Vanswieten pour reconnoître la vérité de cette assertion. L'angine inflammatoire, à la manière des phlegmasies vraies, débute tout-à-coup, et par les symptômes les plus intenses; le croup, au contraire, ne présente d'abord que les symptômes de l'affection catarrhale. L'angine inflammatoire attaque spécialement les adultes; le croup ne s'observe guère que chez les enfans. La rougeur et la tuméfaction de la membrane trachéale sont constantes et primitives dans l'angine inflammatoire, et la douleur y est toujours lancinante et aiguë; dans le croup cette douleur est obtuse, elle

consiste plutôt dans un sentiment de gêne ; et la rougeur et la tuméfaction, qui n'ont lieu que quelquefois, sont toujours consécutives. Dans l'angine inflammatoire, la sécrétion de la membrane est supprimée, et le malade ne rend jamais que comme des écailles furfuracées qui se détachent après l'inflammation; au contraire, dans le croup, la sécrétion du mucus est considérablement augmentée, et il sort par les efforts de la toux une grande quantité de mucosité, et souvent des portions plus ou moins considérables de concrétion albumineuse membraniforme. Dans l'angine inflammatoire la voix est bien altérée, mais elle est seulement aiguë, rauque et *clangosa*, ainsi que cela a lieu, d'après Boërhaave lui-même, dans les fièvres ardentes et dans la plupart des inflammations du conduit aérien; mais elle ne présente pas entièrement la modification particulière qu'on lui connoît dans le croup, et que M. Pinel désigne par cette expression : *voix croupale*. Les symptômes sont constans dans l'angine trachéale de Boërhaave, de même que dans toutes les inflammations ; au lieu qu'ils offrent des rémissions fréquentes dans le croup, ce qui est commun aux affections catarrhales. Il suffit de causes irritantes portées sur la trachée-artère pour déterminer

Sur le croup.

M. Pinel auroit donné à un bon nom, comparoît description. — Voix croupale jamais signifier un son particulier

Sur le croup.

l'angine inflammatoire de Boërhaave ; au lieu que le croup est presque toujours l'effet de diverses influences généralement répandues : cependant l'angine trachéale inflammatoire peut aussi dépendre de ces dernières causes. Dans le croup enfin, on remarque même dès le principe une tristesse, un abattement et une prostration des forces qui n'a lieu pour l'angine trachéale inflammatoire, que dans quelques cas bien rares de complication, adynamique ou ataxique par exemple.

Il seroit également facile de prendre l'asthme spasmodique des enfans, décrit par Millar, pour un croup et *vice versâ*, si l'on n'avoit pas une idée bien claire des différences de ces deux maladies.

Dans l'asthme spasmodique des enfans, la toux est convulsive, sèche et sans expectoration de matières visqueuses ni de portions de mucosité membraniforme, comme cela arrive dans le croup.

Dans la première de ces deux affections il y a à la trachée-artère un sentiment de constriction spasmodique qui se propage dans tout le thorax, mais sans douleur fixe dans le conduit aérien, ainsi que nous l'avons vu pour le croup.

La voix est altérée, il est vrai, dans l'asthme

spasmodique ; mais elle produit un son creux et sourd, semblable à l'aboiement d'un chien, ce qui est bien différent de la voix *croupale*. Sur le croup.

L'asthme spasmodique est sans fièvre ; il revient par accès assez réguliers et offre tous les caractères de l'intermittence ; le malade ne peut guère respirer que sur son séant, tandis que dans le croup il y a fièvre ; la respiration est la même dans toutes les positions ; et on n'y observe que de simples rémissions qui n'ont rien de fixe, ce qui doit le faire ranger parmi les maladies continues. Dans l'asthme spasmodique le malade est parfaitement libre durant les intermissions, ce que l'on ne voit pas dans le croup.

L'autopsie cadavérique ne laisse rien appercevoir sur la trachée-artère dans l'asthme spasmodique ; tandis que dans le croup on y trouve une grande quantité de matière muqueuse, soit liquide, soit concrète.

Enfin l'asthme spasmodique appartient à la famille des maladies nerveuses, et demande un traitement bien différent du croup, qui est une affection purement catarrhale.

Il n'est pas moins important de se bien fixer sur les distinctions du croup et de l'angine maligne de Fothergill, maladies qui, dans leur première période, offrent à-peu-près les mêmes

Sur le croup.

caractères. Dans toutes les deux on retrouve l'abattement et la prostration des forces, la toux, l'enrouement, etc. Ces deux affections règnent durant les mêmes saisons, et dans des circonstances à-peu-près semblables; toutes deux attaquent spécialement les enfans, malgré que l'angine maligne se rencontre bien plus fréquemment que le croup chez les adultes.

Mais dès la seconde période, l'angine de Fothergill donne à la respiration une odeur comme cadavereuse qui augmente à mesure que la maladie fait des progrès; la voix ne se montre que rauque ou enrouée; la déglutition est très-pénible, tandis qu'elle est presque libre dans le croup. Dans l'angine maligne on observe des aphthes à la bouche, des taches grises et des croûtes noirâtres sur les amygdales, qui sont toujours enflammées : ces croûtes en se détachant laissent des ulcères souvent invisibles durant la maladie, mais que l'on retrouve constamment par l'autopsie cadavérique; il n'y a jamais de concrétion membraniforme; les symptômes de l'adynamie sont toujours très-prononcés.

Quelques auteurs ont encore voulu confondre le croup avec la coqueluche; avec le catarrhe pulmonaire, guttural; avec les angines

qui dépendent de quelques corps étrangers retenus dans la trachée-artère, etc. Je ne m'arrêterai pas à déterminer les points de différence de ces affections; pour peu que l'on veuille réfléchir sur leurs caractères, il sera aisé d'en pressentir les moyens de distinction.

Le croup peut être guéri dans la première et dans la seconde période; mais il est bien rare qu'il ne se termine par la mort, lorsque la maladie est arrivée à la troisième période.

Il est peu de maladies dans lesquelles le traitement ait été plus empirique que dans le croup. En parcourant les ouvrages des praticiens qui s'en sont occupés, on est frappé des opinions différentes, des contrariétés même que présentent leurs vues et leurs moyens curatifs. Sans me mêler de cette sorte de controverse, je tâcherai par une bonne analyse de déterminer les méthodes curatives qui sont applicables à cette maladie.

Deux sources principales doivent fournir les indications thérapeutiques ; abstraction faite des complications et d'une foule d'autres modifications qu'apportent dans tous traitemens l'âge, le sexe, l'idiosyncrasie, etc. Ces sources sont : 1°. l'affection catarrhale; 2°. la lésion particulière du conduit aérien.

Sur le croup.

Dans la première période, c'est aux méthodes analytiques qu'il faut recourir : on doit combattre l'affection catarrhale et la disposition à la dyspnée *croupale*. C'est alors que les pédiluves synapisés ou les bains de pied de Gondran, les boissons de gayac doivent trouver leur place aussi bien que les fumigations toniques, les gargarismes d'oximel scillitique, etc. ; ce ne seroit qu'à l'occasion d'une complication gastrique que l'on pourroit administrer les vomitifs.

Quant aux saignées, soit locales, soit générales, elles ne peuvent convenir que dans les cas de phlegmasie, soit locale, soit universelle bien constatée ; et cette circonstance ne se rencontre pas aussi fréquemment qu'on l'a cru d'abord.

Dans les 2e. et 3e. périodes, en conservant aux méthodes analytiques tout ce que méritent les élémens connus de la maladie, on insistera néanmoins sur les méthodes empyriques, soit perturbatrices, soit imitatives des mouvemens salutaires de la nature qui tendent à débarrasser le conduit aérien de la mucosité qui l'engoue, par la toux ou par le vomissement. C'est alors que les potions émétisées, sur-tout avec le tartrite antimonié de potasse, les sternutatoires, les irritans et les ex-

citans mécaniques, portés intérieurement et extérieurement sur la gorge, trouveront leur place. L'on prescrira à ce dernier titre les linimens volatils autour du cou, les frictions avec l'esprit volatil de corne de cerf (1), dont je me suis bien trouvé, les vésicatoires, l'inspiration de l'éther sulfurique, etc. Sur le croup.

Le croup, sur-tout dans nos climats, existe assez souvent à l'état simple. En général ses complications les plus fréquentes sont la gastricité, l'ataxie, l'adynamie, l'inflammation, etc. Il se présente aussi fréquemment avec la petite-vérole confluente : mais je ne m'occuperai pas de ces complications.

D'après les généralités que je viens d'exposer sur le croup, il me paroît que l'idée sommaire que l'on doit se former de cette maladie peut être exprimée de la manière suivante :

Le croup est une affection catarrhale du conduit aérien, dont la membrane secrète une bien plus grande quantité de mucosité que dans l'état naturel ; cette mucosité à une disposition singulière à se former en une concrétion membraniforme (2), qui est souvent

(1) L'expérience semble avoir accordé une sorte de spécificité à ce topique contre les maux de gorge.

(2) Cette concrétion albumineuse n'est pas parti-

Sur le croup.

tunique interne du vagin); enfin sur ce que rendue par lambeaux plus ou moins considérables, à l'aide de la toux ou du vomissement; la voix présente un son particulier assez semblable au cri des jeunes coqs.

Cet examen du croup, quoique succinct, laisse aisément appercevoir quelques points qui sont encore à éclaircir, et sur lesquels j'appelerai les recherches et les observations des praticiens.

1°. Pour avoir une idée plus exacte de la nature du croup, il faut déterminer si les phlegmasies des membranes muqueuses et les affections catarrhales sont différentes ou identiques : on parviendra à résoudre cette question par le rapprochement d'un grand nombre d'histoires comparées des deux maladies, ainsi que par l'autopsie cadavérique.

Quant à moi, je pense que ce sont là deux classes de maladies bien distinctes : je me fonde sur les caractères différens qu'elles présentent, voy. plus haut, pag. 38; sur ce que des affections catarrhales attaquent des membranes appelées séreuses (je citerai entr'autres la pleurésie catarrhale et le catarrhe de la

---

culière au croup, on la retrouve dans d'autres espèces d'affections catarrhales; mais elle s'y comporte d'une manière différente.

les membranes muqueuses sont sujètes et à des affections purement catarrhales, et à des affections inflammatoires ou phlegmasies bien caractérisées. Sur le croup.

Au surplus, je ferai remarquer en passant que la distinction des membranes, qui est d'une application bien plus spéculative que pratique, et à laquelle on attache en ce moment tant d'importance, n'obtiendra peut-être pas toujours le même degré d'intérêt. On ne tardera pas à s'appercevoir, par exemple, en médecine clinique, que des lésions dont le siége s'exerce sur le même ordre de membranes exigent cependant un traitement souvent bien différent ; et que l'affection de tel ou de tel autre ordre de membranes se communique facilement à un autre ordre, sans pour cela changer en rien la nature ni le traitement de la maladie.

2°. Après avoir tracé les caractères distinctifs des phlegmasies des membranes muqueuses et des maladies catarrhales, on assignera d'une manière précise à laquelle de ces deux classes le croup doit appartenir.

Je crois avoir donné quelques preuves qui semblent antoriser sa classification parmi les maladies catarrhales.

3°. Il faut voir dans les observateurs anciens

Sur le croup.

si, parmi les histoires des maladies analogues au croup, il n'y en a point qui réunissent tous les caractères de cette dernière affection, et noter exactement l'époque à laquelle remontent ces sortes de faits.

4°. Comme il est évident que la médecine réussira mieux à prévenir le croup ou à l'arrêter dans ses premières périodes qu'à le guérir, il faut chercher par l'observation à connoître les caractères de son état d'imminence, et à rendre aussi plus certains ceux de sa première période, afin de lui opposer alors les secours de l'art.

Malheureusement ce travail est hérissé de difficultés, et ne peut être exécuté que dans les hôpitaux, parce que le croup n'offrant guère, jusques à sa troisième période, sur-tout aux yeux du vulgaire, que les symptômes du rhume, le médecin n'est appelé qu'à la dernière extrémité, et lorsque les secours de l'art ne présentent presque point d'espoir de succès.

5°. On tâchera de constater par des observations réitérées si le croup est susceptible de devenir chronique, ou s'il ne se présente jamais qu'à l'état aigu.

6°. On s'appliquera à distinguer, parmi les rémissions qui ont lieu dans le croup, celles qui

qui doivent être suivies de guérison de celles dont le retour plus ou moins prompt peut, en renouvelant les accidens, aggraver la maladie, ou même se terminer par la mort.

Sur l'empyème.

Observations sur l'empyème; par L. R. Lefaucheux, *ancien chirurgien à l'armée de l'Ouest, etc.*

Lues à la Société, le 10 fructidor an XII.

Première observation. M. Marmont, né le 13 octobre 1769, vivoit dans une honnête aisance à la campagne. Sa mère, d'un tempérament phlegmatique, n'étoit sujète à aucune maladie; mais son père, peu robuste, d'un caractère vif, d'un tempramment bilioso-sanguin, étoit tous les ans à certaine époque attaqué de maladie grave, s'il négligeoit de se faire saigner.

Marmont prit le parti des armes; il entra dans le 22e. régiment d'infanterie alors en garnison à Dunkerque, où il se rendit dans le mois de mai 1790.

Peu de tems après il eut le corps couvert de boutons, mais qu'il ne regarda pas comme sporiques parce que son camarade de lit n'en fut point attaqué : il attribua cette éruption à

Sur l'empyème.

quelques bains qu'il avoit pris dans l'eau de la mer, à une époque où on la croit ordinairement mal saine. Cette éruption disparut aux approches de l'hiver, et se remontra au printems suivant, mais seulement aux cuisses et aux bras. Il fut reçu à l'hôpital et traité comme galeux; il en sortit avec l'apparence d'une parfaite guérison.

Peu de tems après il se rendit avec son régiment au camp de Famars, près Valenciennes. Au bout de deux mois de marche et de fatigues, après une légère blessure à la jambe, qui eut beaucoup de peine à guérir, une nouvelle éruption semblable à la première se manifesta. Marmont se rendit à un hôpital ambulant, où il fut encore traité comme galeux. Après sa sortie de cet hôpital, ayant fait une marche d'environ 100 lieues, les mêmes symptômes reparurent. Il entra à l'hôpital de Metz, où il resta 15 jours, et sortit cette fois sans être guéri. En septembre 1792, il passa une partie de l'hiver au dépôt à Verdun; au printems l'éruption reparut avec beaucoup plus de vigueur que les autres fois; les boutons furent en suppuration pendant environ quinze jours. Ses fonctions au dépôt ne lui permettant pas de se faire traiter de suite, il ne se rendit à l'hôpital qu'environ un mois après

la disparution presque totale de ses boutons. Il y fut frotté avec la pommade citrine pendant six jours, et on lui fit faire usage de la liqueur de Vanswieten pendant 8 jours. Il sortit de cet hôpital comme des deux premiers, avec une guérison apparente. Sur l'empyème.

En juin 1793, Marmont, affoibli par les fatigues de la guerre et par sa maladie, quitta le service de fantassin pour entrer dans le 7e. régiment de Hussards. Le printems suivant les mêmes boutons reparurent, mais en moindre quantité que dans la dernière éruption. Désirant obtenir une guérison radicale, il entra à l'hôpital militaire de Charleville. Le médecin reconnut que Marmont étoit attaqué d'une cachexie scorbutique, et lui fit faire usage du vin et des tisanes anti-scorbutiques, en même tems qu'il le faisoit frotter avec la pommade citrine. Mais le malade, ayant été rappelé à sa compagnie, ne put rester que trois semaines à cet hôpital; il en sortit sans être encore radicalement guéri.

Au mois de nivôse de l'année suivante, il eut trois chancres. Il se rendit de suite à l'hôpital militaire de Nancy. Quatre bains donnèrent lieu à un écoulement gonorrhoique très-abondant. Après l'usage des remèdes préparatoires ordinaires, on lui administra les frictions mer-

Sur l'empyème.

curielles. Mais à la troisième, la salivation devint si abondante, que le médecin ne jugea pas à propos de lui continuer le traitement. Au bout de dix jours la salivation fut appaisée. Les chancres étoient alors presqu'entièrement cicatrisés, et l'écoulement sensiblement diminué; huit jours après, tous les symptômes disparurent. Il ne lui resta que de légers engorgemens aux glandes inguinales, qui furent dissipés dans l'espace de 8 autres jours par les fumigations mercurielles. Il alloit emporter avec son *exeat* l'espoir d'une parfaite guérison, lorsque le Conseil de santé de l'hôpital le jugea hors d'état de continuer le service militaire, et lui donna en conséquence un certificat de réforme pour cause d'infirmité; certificat dans lequel il étoit désigné comme attaqué de *cachexie scorbutique avec foiblesse de poitrine.*

Il se rendit à Paris, où il éprouva de grands chagrins; il fut dépouillé de tout son bien. Pour subsister il fut forcé de se faire comédien. L'année suivante, en floréal an 4, il eut sur le prépuce un chancre bénin. Il fit pendant 15 jours usage de la tisane sudorifique, et son chancre disparut. Il a depuis lié commerce avec une femme saine, qui se porte toujours très-bien, et il n'a plus eu de symptômes vénériens.

Sur la fin de thermidor de l'an V, il fut, par suite de trop grande fatigue de déclamation, attaqué d'une toux violente, avec crachement de sang. On lui fit mettre dix sangsues au fondement; et après l'avoir purgé plusieurs fois, on lui prescrivit l'usage du lait. La toux et la douleur de poitrine alloient toujours en augmentant. Il appela un autre médecin, qui lui fit faire usage des pectoraux adoucissans, et les symptômes diminuèrent. Depuis la fin de frimaire an VI, jusqu'à la fin de ventôse de la même année, il eut d'abondantes transpirations. L'expectoration, la toux et les douleurs de poitrine diminuèrent sensiblement de jour en jour. Il reprit de la force et de l'embonpoint, mais il conserva toujours une petite douleur vague dans le côté gauche de la poitrine; et son éruption qui n'avoit pas manqué de reparoître tous les printems, se montra encore cette année. Sur l'empyème.

A cette époque il se maria. Le 15e. jour de son mariage, il sentit dans la poitrine un remuement étrange, à-peu-près comme un poids qui sembloit se détacher de la poitrine entière pour se fixer sur toute la partie gauche. Alors sa toux devint précipitée et suffoquante, sans expectoration. Cet état dura 8 jours, pendant lequel tems il fit usage des

Sur l'empyème.

tisanes et des potions pectorales. A cette époque il se manifesta un gonflement de toute la partie gauche de la poitrine ; les côtes étoient refoulées en avant, les battemens du cœur se faisoient sentir dans le côté droit de la poitrine, et la toux disparut complètement.

Dans les premiers jours de l'an VII, Marmont ressentit des douleurs aux genoux. Peu après il se manifesta plusieurs taches scorbutiques aux jambes, ensuite aux cuisses, aux tégumens du ventre et de la poitrine, accompagnées de coliques violentes. Il fit usage des anti-scorbutiques, et les symptômes de scorbut disparurent ; mais le côté gauche de la poitrine continua à prendre du développement. Au printems il fit usage des eaux minérales de la fontaine de l'Epervier (1).

(1) Cette fontaine, située à trois-quarts de lieue de la ville d'Angers, est fort limpide, d'une saveur ferrugineuse, un peu piquante ; elle pétille et mousse légèrement lorsqu'on la transvase ; elle est plus légère que les eaux du pays, plus pesante que l'eau distillée. Par l'analyse que j'en fis l'été dernier, j'ai reconnu qu'elle contient beaucoup d'acide carbonique combiné avec le fer, les terres calcaire, alumineuse et magnésienne, un peu d'acide sulfurique combiné avec la magnésie et la terre calcaire, et un peu d'acide muriatique combiné avec la soude.

Quelque tems après il obtint une place de commis dans les bureaux de la préfecture. Alors, menant une vie plus tranquille, Marmont, sans jouir d'une bonne santé, remplissoit cependant les devoirs de sa place, et se trouvoit moins malheureux. Il ne se couchoit que sur le côté gauche. S'il essayoit de se coucher à droite, il éprouvoit une suffocation alarmante. Il ne pouvoit marcher précipitamment ni monter un escalier ou un lieu escarpé sans être forcé de s'arrêter fréquemment, sa respiration étant gênée. Sur l'empyème.

A la fin de l'an X, outre ces symptômes, il commença à être tourmenté par une douleur qui occupoit toute la région postérieure du côté gauche de la poitrine, et se faisoit sentir principalement vers les attaches postérieures du diaphragme. Cette douleur l'incommodoit à un tel point, qu'il ne pouvoit marcher qu'à l'aide d'un bâton.

En nivôse an XI, je faisois des expériences sur le fluide galvanique appliqué à l'économie animale. Marmont vint me prier de le galvaniser, son médecin lui ayant conseillé, parce qu'il regardoit sa douleur comme la suite d'une humeur rhumatisante.

En examinant l'endroit douloureux, j'apperçus une proéminence considérable du côté

Sur l'empyème.

gauche de la poitrine; et lorsque je l'eus percuté (1), j'assurai au malade que le galvanisme ne pouvoit lui être utile, sa douleur n'étant pas rhumatismale, mais symptomatique et dépendante du tiraillement que le diaphragme éprouvoit par le poids d'un fluide épanché dans la cavité gauche de la poitrine.

L'expérience m'ayant appris que les empyèmes de pus sont susceptibles de guérison, je proposai à Marmont de tenter la guérison de sa maladie. Il accepta d'autant plus facilement mes offres, qu'il se croyoit phthisique; tous les médecins qu'il avoit consultés depuis cinq ans l'avoient traité comme tel.

Depuis nivôse jusqu'en germinal, je mis le malade à l'usage des anti-scorbutiques; je lui prescrivis un régime fortifiant, et lui défendis de se se livrer à de grands exercices. Ses forces se rétablirent un peu, son sommeil

(1) Je dois aux leçons de M. Corvisard, professeur de clinique à l'hôpital de la Charité de Paris, la connoissance de l'utilité de percuter la poitrine dans les maladies des organes que renferme cette cavité. Ici tout le côté gauche, depuis la clavicule jusqu'à la troisième des fausses côtes, tant antérieurement que postérieurement ne donnoit qu'un son mat; ce qui, joint à l'historique de la maladie, me fit juger qu'il y avoit empyème.

fut plus tranquille ; mais la douleur de la région lombaire alloit toujours en augmentant : elle étoit sur-tout très-vive quand il marchoit. Je m'étois d'abord proposé de pratiquer l'opération de l'empyème au milieu du printems ; mais observant que la douleur étoit devenue fixe dans la région lombaire, et qu'elle augmentoit par le toucher, je pensai que la nature ne tarderoit pas à former un dépôt prominant à l'extérieur, qui seroit plus favorable pour pratiquer l'opération ; je lui prescrivis l'exercice du cheval, et lui fis faire usage des sucs d'herbes dépuratifs. Il est à observer que pendant tout l'hiver il n'eut pas un seul accès de toux, malgré que le catarrhe pulmonaire, nommé grippe, fit beaucoup de victimes dans la ville d'Angers, et que presque tous ses habitans en fussent attaqués.

Sur l'empyème.

En floréal, Marmont commença à reprendre des forces. Il marchoit avec beaucoup plus de facilité ; la digestion se faisoit bien, le sommeil étoit bon et la respiration plus facile. Ce fut à cette époque que j'apperçus un léger empâtement dans la région lombaire, vis-à-vis la 2e. et la 3e. des fausses côtes, en comptant de bas en haut. J'invitai le malade à continuer de monter à cheval 3 ou 4 heures par jour, en l'avertissant que bientôt il lui viendroit un

Sur l'empyème.

dépôt dans la région lombaire ; dont l'ouverture donneroit issue au foyer contenu dans la poitrine.

En messidor la tumeur étoit grosse comme un œuf, et la fluctuation encore obscure.

En thermidor la tumeur étoit grosse comme la tête d'un enfant naissant, la fluctuation très-sensible et les tégumens très-amincis. Le malade observoit que, lorsqu'il se couchoit sur sa tumeur, elle perdoit la moitié de son volume; et il sentoit le pus rentrer dans la poitrine. Le soir elle étoit toujours beaucoup plus grosse que le matin, sur-tout lorsque le malade avoit été long-tems à cheval.

Le 28 fructidor an XI, en présence de M. Chevreul, médecin de l'hospice des Enfans de la Patrie, ancien inspecteur des accouchemens de la généralité de Tours, j'appliquai un morceau de potasse caustique sur le centre de la tumeur, dont la peau étoit très-amincie, et sur le point de s'ouvrir. Quatre heures après je donnai un coup de lancette dans le centre de l'escharre. Il sortit dix livres et demie d'un pus très-blanc et inodore. Il en fût sorti une plus grande quantité, si le malade n'eût éprouvé une suffocation qui me força de boucher l'ouverture du dépôt avec une tente de charpie. J'appliquai le bandage convenable;

prescrivis du repos et une tisane pectorale. Le malade passa la nuit très-tranquillement et dormit un peu.

Sur l'empyème.

Le 29, ayant ôté la tente de charpie, il sortit onze livres et demie d'un pus blanc et inodore. Le malade en faisant de grandes inspirations, ou en toussant, augmentoit l'écoulement du pus et le faisoit sortir par jets. Des palpitations de cœur et la foiblesse du malade me forcèrent de fermer encore l'ouverture du dépôt. Je percutai alors la poitrine, et la trouvai également sonore dans toute son étendue.

Le 30, le malade me dit que depuis cinq ans il n'avoit éprouvé l'état de bien-être dans lequel il se trouvoit; qu'il avoit dormi toute la nuit couché sur le dos. J'otai la tente comme les jours précédens; mais le pus ne coula pas. J'introduisis une sonde de femme jusques dans la poitrine; elle y entra avec la plus grande facilité : il s'écoula par la sonde deux livres deux onces d'un pus plus épais et plus jaune que les autres jours, et il avoit un peu d'odeur; il sortit aussi une grande quantité d'air. J'observerai que je fus obligé d'introduire ma sonde à trois pouces de profondeur pour arriver au foyer du dépôt intérieur, et qu'elle entra entre la 3e. et la 4e. des fausses côtes,

Sur l'empyème.

en comptant de bas en haut. Le volume du côté gauche de la poitrine étoit rendu à son état naturel. Les battemens du cœur se faisoient sentir à gauche; la respiration étoit facile. Le malade ne ressentoit aucune douleur, l'appétit étoit bon, le sommeil tranquille, et les évacuations naturelles. Les forces se soutenoient, malgré l'abondance de l'évacuation du pus. Le malade resta encore au lit pendant les 8 premiers jours de fructidor. Deux fois le jour j'introduisois la sonde dans la poitrine, et je retirois par ce moyen une petite quantité de pus et beaucoup d'air.

Après ce tems, le malade commença à se lever dans sa chambre et à recevoir les visites de ses amis. Son appétit étoit naturel, et il mangeoit comme en bonne santé. Il se couchoit et dormoit également sur les deux côtés et sur le dos, et il marchoit le corps droit; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis bien des années. L'écoulement du pus au moyen de la sonde se soutenoit à la valeur de deux cuillerées par jour. Dans les derniers jours du mois le malade sortoit pour faire quelques promenades aux environs de sa demeure. Son embonpoint et ses forces revenoient de jour en jour.

Le 23 vendémaire, il se proposoit de re-

prendre incessamment les fonctions de sa place, lorsqu'après avoir fait une longue promenade hors de la ville il se rendit chez lui, tourmenté par des desirs amoureux; il eut dans la nuit plusieurs pollutions. Sur l'empyème.

Le lendemain 24, en déjeûnant, il s'aperçut qu'il ne pouvoit ouvrir facilement la bouche, et que les mouvemens de la mâchoire inférieure étoient douloureux. Il m'envoya prier de le voir. Je le trouvai avec un commencement de trismus; la bouche se fermoit convulsivement d'instant en instant; les yeux étoient rapetissés et brillans; tous les muscles de la face contractés. Je sondai la poitrine, il sortit une aussi grande quantité de pus que les jours précédens. Je prescrivis une infusion de tilleul, et entourai la mâchoire avec un cataplasme émollient arrosé de vin d'opium. A midi les convulsions de la mâchoire étoient augmentées, et on appercevoit de la roideur dans toutes les articulations du corps; cependant le malade se promena encore tout le jour dans sa chambre: je fis ajouter six gouttes de vin d'opium à chaque tasse de tilleul.

Le 2e. jour, 25 vendémiaire, le malade ne put se lever; l'état convulsif occupoit le col et le tronc.

Le 3e. jour, les extrémités inférieures com-

Sur l'empyème.

mencèrent à ressentir quelques secousses convulsives.

Le 4e. jour, la roideur étoit générale; l'état convulsif alla toujours en augmentant jusqu'au premier brumaire an XII, époque à laquelle le malade mourut. Ce tétanos n'offrit rien de particulier, si ce n'est la cause qui y donna lieu; la déglutition ne fut d'ailleurs jamais empêchée; le malade à l'aide d'un tuyau de fer blanc n'a pas cessé jusqu'à son dernier moment de prendre ses tisanes, ses potions et du bouillon. Quant au traitement, j'ai employé l'opium intérieurement sous forme liquide et sous forme sèche, et les frictions extérieurement. Les bains tièdes, les pilulles de camphre et de nitre; tout fut infructueux. Une forte convulsion termina les jours du malade en empêchant totalement la respiration.

Ouverture du cadavre.

Je trouvai les vaisseaux du cerveau légèrement gorgés de sang. La consistance de ce viscère étoit naturelle. Il n'y avoit d'épanchement ni dans les ventricules, ni dans le canal vertébral.

La poitrine ouverte, je vis dans le côté gauche un kiste en suppuration dans la majeure partie de ses parois. Ce kiste, formé par

la plèvre, n'avoit d'autre ouverture que celle qui répondoit à l'ouverture extérieure du dépôt. Il occupoit toute la longueur de la cavité gauche de la poitrine. Il ne restoit plus aucuns vestiges du poumon gauche; il avoit été totalement détruit et tombé en fonte. Le kiste contenoit 4 cuillerées d'un pus consistant et grisâtre. Un mucus purulent très-épais, et qui s'enlevoit facilement, en recouvroit toute la face interne. Sa face externe étoit fortement adhérente antérieurement à la face interne de la moitié gauche du sternum. Sa partie latérale externe et sa partie postérieure adhéroient aux côtes, aux muscles intercostaux et à la face externe gauche du corps des vertèbres dorsales; sa partie interne au médiastin et à toute la face externe gauche du péricarde; sa partie inférieure à la face supérieure de la moitié gauche du diaphragme. Ce sac, de texture solide, avoit dans toute son étendue à-peu-près deux lignes d'épaisseur.

Sur l'empyème.

Le pus s'étoit fait jour entre la 3e. et la 4e. des fausses côtes, en comptant de bas en haut, et à leur tiers postérieur (les muscles intercostaux étoient détruits à cet endroit). Il avoit fusé entre les long. et grand dorsaux. Il ne restoit plus qu'une fistule de la longueur de 2 pouces 8 lignes, qui se dirigeoit obliquement

Sur l'empyème.

d'arrière en avant, et de bas en haut. L'ouverture se trouvoit à la partie la plus déclive du kiste.

Le poumon droit, le cœur, le péricarde et la plèvre droite se montroient sains; la plèvre pulmonaire seule offroit quelques adhérences avec la plèvre costale. Le poumon droit, plus volumineux que dans l'état naturel, se portoit jusques dans la cavité gauche de la poitrine. Le diaphragme paroissoit sain, mais déprimé du côté gauche.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans les viscères abdominaux, si ce n'est que le grand cul-de-sac de l'estomac étoit situé plus bas que dans l'état naturel; la ratte se portoit aussi jusques dans la fosse iliaque, sans doute par suite de la dépression du diaphragme (1).

(1) Cette observation offre plusieurs points d'intérêt : parmi les réflexions qu'elle fera naître, il en est trois qu'il nous paroît important de noter. La première se rapporte à l'épanchement du pus dans la poitrine, auquel on auroit peut-être dû donner issue, aussitôt du moins qu'on en eut reconnu l'existence par la tumeur extérieure, sans attendre que cette tumeur eût acquis le volume de la tête d'un enfant. La 2°. est relative à la disparution du poumon; l'auteur aura peut-être pris dans ce cas l'affaissement extrême de cet organe pour

J'ai

J'ai dit que l'expérience m'a appris que les empyèmes de pus sont curables par l'opération, parce que j'ai eu occasion de voir plusieurs de ces maladies, et que tous les malades opérés ont guéri, c'est-à-dire, avec une fistule qu'ils portent toujours. Sur l'empyème.

IIe. Observ. Dans l'an III, je fis l'opération de l'empyème à un grenadier qui avoit eu une pleurésie terminée par suppuration; le dépôt avoit fusé entre la 3e. et la 4e. des fausses côtes du côté gauche, et formoit sous les tégumens une tumeur sensible. Le malade sortit de l'hôpital après deux mois de traitement, avec une fistule qui ne donnoit que

---

sa destruction. Sans doute le poumon est quelquefois détruit par la suppuration ; mais très-souvent aussi il se trouve simplement affaissé et diminué de volume par suite de plusieurs circonstances. Ici c'étoit le kiste qui avoit produit cet affaissement; mais rien n'annonce que l'organe lui-même soit entré en suppuration. Le troisième enfin porte sur la cure des épanchemens purulens de la poitrine en général. D'après les observations de M. Lefaucheux, la guérison de ces épanchemens est facile, et même assez commune. Malheureusement la pratique journalière, ainsi que celle de nos prédécesseurs, ne fournit point des résultats aussi heureux.

Sur l'empyème.

très-peu de pus, et il retourna à l'armée.

IIIe. Observ. Dans l'an VI, une femme, que j'avois accouchée à l'hôpital de la Maternité, s'étant exposée au froid le 4e. jour de sa couche, éprouva une pleurésie qui se termina par suppuration. Je la fis transporter à l'Hôtel-Dieu, dont j'étois alors chirurgien en second; le pus fusa comme dans l'observation précédente, mais beaucoup plus antérieurement. Le dépôt extérieur étoit aussi plus volumineux; il sortit cinq pintes d'un pus épais et grisâtre. Après 3 mois de traitement, la malade sortit de l'hôpital avec une fistule qui ne fournissoit plus que quelques gouttes de pus chaque jour. Je rencontre souvent cette femme, qui se porte très-bien, et a même beaucoup d'embonpoint.

IVe. Observ. J'ai donné cette année mes soins au neveu de M. Proust, chimiste-apothicaire à Angers. Ce jeune homme, âgé de 21 ans, porte une fistule à la poitrine, suite de l'ouverture d'un empyème dont le dépôt extérieur s'est ouvert spontanément. Cet empyème est le résultat d'une pleurésie que ce jeune homme essuya l'hiver dernier.

Ve. Observ. Je soigne actuellement un marchand de la ville, à qui j'ai fait l'opération

de l'empyème dans le mois de prairial dernier. Cet homme éprouva l'hiver passé une pleurésie qui fut prise pour un catarrhe et traitée comme telle : il lui étoit resté une toux continuelle avec expectoration. Au mois de floréal, il parut une tumeur à la partie antérieure de la poitrine ; j'en fis l'ouverture : il sortit près d'une pinte de pus. Ce malade vaque à ses affaires, et n'est incommodé de sa maladie que lorsque sa fistule se ferme : dès qu'elle est r'ouverte au moyen de l'éponge préparée, il jouit d'une bonne santé.

Sur l'empyème.

Fumigations faites, en prairial an XI à l'hôpital militaire de Paris (ancienne abbaye du Val-de-Grâce), suivant le procédé de M. GUYTON-DE-MORVEAU, d'après les ordres de M. DESGENETTES, inspecteur-général du service de santé des armées, etc.

Fumigat. désinfectantes.

Nous allons présenter dans un Tableau les détails de ces fumigations, comme pouvant servir de guide à ceux qui voudroient tenter en grand de pareilles opérations. Nous commencerons par indiquer les salles dans lesquelles on a fait usage de ce moyen de désinfection (1ere. colonne); nous ferons connoître ensuite la grandeur de ces salles (2e. colonne); enfin nous donnerons successivement les quantités de muriate de soude, d'oxide noir de manganèse, d'eau et d'acide sulfurique que l'on a employées (3e., 4e., 5e., 6e. colonnes).

Il n'est pas inutile de faire remarquer que l'évaluation bien exacte des dépenses nécessitées pour cette opération a donné pour résultat un total de 3 fr. 79 c. seulement.

DÉSIGNATION DES SALLES.	Leur grandeur toisée par pieds cubiques	Quantité de Muriate de soude (sel commun) employé.				Idem d'oxide noir de manganèse.				Idem. d'eau.				Idem d'acide sulfurique.			
		liv.	on.	g.	gr.	liv.	on.	g.	gr.	liv.	on.	g.	gr.	liv.	on.	g.	gr.
Deux Salles-prisons.	6000	0	6	4	20	0	1	2	34	0	2	4	66	0	3	7	28
Magasins des Fournitures. . .	28800	0	3	2	10	0	0	5	17	0	1	2	33	0	1	7	50
Salle supplémentaire.	8640	0	3	2	10	0	0	5	17	0	1	2	33	0	1	7	50
Salle de détention.	60480	0	6	4	20	0	1	2	34	1	2	4	66	0	3	7	28
Salle clinique.	15120	0	3	2	10	0	0	5	17	0	1	2	33	0	1	7	50
Magasin des sacs.	25920	0	3	2	10	0	0	5	17	0	1	2	33	0	1	7	50
Salle du Levant.	13440	0	3	2	10	0	0	5	17	0	1	2	33	0	1	7	50
Les Cloîtres formant 4 salles.	48000	1	3	4	60	0	3	7	32	0	7	6	56	0	11	6	12
Les 4 salles de Fiévreux au 1er	285120	3	4	2	16	0	10	3	56	0	14	7	24	1	15	3	8
Les 2 salles de Fiévreux au 2e	142560	1	10	1	8	0	5	1	64	0	10	3	48	0	15	5	40
Les 2 salles de Blessés au 2e	142560	1	10	1	8	0	5	1	64	0	10	3	48	0	15	5	40
TOTAUX . .	776640	9	9	4	38	3	6	6	9	3	14	3	41	5	12	1	56

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De FRUCTIDOR et jours Complémentaires AN XII,

J. du m.	THERMOMÈTRE. MAXIMUM	MINIMUM	A MIDI.	BAROMÈTRE. MAXIMUM.	MINIMUM.	MIDI.
1	+13,8 mi.	+10,2 s.	+13,8	27,11,20 s.	27,10,75 mi.	27,10,75
2	+16,0 mi.	+ 8,2 ma.	+16,0	28,0,55 s.	27,11,70 ma.	28,0,40
3	+15,0 mi.	+11,7 s.	+15,0	28,1,05 s.	28,0,60 ma.	28,0,95
4	+13 6 ma.	10,9 ma.	. . .	28,0,05 s.	28,0,10 ma	. .
5	+14,8 mi.	+12,0 s.	+14,8	28,2,05 s.	28 1,40 ma.	28,1,60
6	+14,4 s.	. . .	+14,0	28,3,03 s.	28,2,75 ma.	28,3,15
7	+15,4 mi.	+ 8,1 ma.	+15,4	28,2,90 ma.	28,2,35 ma.	28,2,57
8	+15,5 s.	+ 9,7 s.	+13,8	28,4,05 mi.	28,2,85 ma.	28,4,05
9	+16,5 s.	+ 6,8 ma.	+15,4	28,3,70 ma.	28,2,45 mi.	28,2,75
10	+17,4 s.	+ 8,1 ma.	+16,1	28,3,80 ma.	28,3,40 s.	28,3,68
11	+21,0 s.	+ 9,7 ma.	+19,9	28,3,35 ma.	28,1,07 s.	28,2,90
12	+22,7 s.	+10,8 s.	+22,4	28,1,85 s.	28,0,55 ma.	28,1,18
13	+19,7 mi.	+14,0 ma.	+19,7	28,2,50 mi.	28 2,34 ma.	28,2,50
14	+17,4 mi.	+10,2 s.	+17,4	28,2,55 ma.	28,2,10 mi.	28,2 10
15	+16,2 mi.	+ 7,0 ma.	+16,2	28,4.00 mi.	28,3,50 ma	28,4,00
16	+17,8 s.	+10,5 s.	+16,0	28,4,80 s.	28,3,80 ma.	28,4,30
17	+18,8 mi.	+11,5 ma	+18,8	28,4,79 s.	28,4,60 s.	28,4,79
18	+18,9 s.	+13,0 s.	+18,6	28,4,22 ma.	28,3,15 s.	28,3,78
19	+18,7 s.	+14,6 s.	+18,2	28,1,90 s.	28,0,76 s.	28,1,65
20	+20,3 mi.	+ 9,4 ma.	+20,3	28,2,02 s.	28,0,80 ma.	28,1,48
21	+19 4 s.	+10,4 ma.	+18,1	28,3,16 ma.	28,2,60 ma.	28,3 10
22	+18 2 s.	+ 9,6 ma.	+17,4	28 3,26 s.	28,2,15 s.	28,2,75
23	+19,8 s.	+ 9,6 ma.	+19,2	28,2,27 mi.	28,1,46 ma.	28,1,70
24	+19,8 mi.	+11,0 ma	+19,8	28,3,56 mi.	28,2,30 ma-	28,3,56
25	+23,8 s.	+12,1 ma.	+23,2	28,3,63 mi.	28,2,90 s.	28,3,63
26	+23 8 s.	+11,8 s. ...	+23,4	28,2,67 ma.	28,2 26 min.	28,2,67
27	23,3 s.	+13,3 ma.	+22,3	28,2,00 s.	28,1,15 s.	28,1,66
28	+23,3 s.	+12,3 ma.	+23,2	28,1,57 s.	28,1,12 s.	28,1,50
29	+23,3 s	+12,0 ma	+22,5	28 2,57 mi.	28,2,02 ma.	28,2,40
30	+20,8 s.	+14,6 ma.	+20,1	28,1,76 mi.	28,1,48 s.	28,1,76
1	+18,2 mi.	+13,2 ma.	+18,2	28,2,50 s.	28,2,04 s.	28,2,34
2	+15,4 mi.	+13,6 ma.	+15,4	28,2,25 s.	28,1,45 mi	28,1,45
3	+16,8 s.	+10,8 ma.	+16,3	28,3,10 mi.	28,2,75 ma.	28,3,10
4	+15,0 mi.	+11,1 s.	+15,0	28,3,25 s.	28,2,54 ma.	28,2,85
5	+16,0 s.	+ 8,0 ma.	+15,2	28,3,40 ma.	28,0,95 s.	28,3,19

FAITES A L'OBSERV. NAT. Par BOUVARD astronome, membre de l'Institut national.

J. du mois	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	66,0	O.	Pluie à divers interv. de la journée.
2	65,0	O.	Fort b. ciel le mat., et nuag. le reste de la j.
3	60,5	O. N. O.	Ciel couvert toute la journée.
4		N.	Beaucoup d'éclaircis pend. tout le jour.
5	66,0	O. N.O.	Beau ciel le mat., tr. et vap. le reste du jour.
6	58,0	N. N. O.	Beau ciel.
7	57,0	N. N. O.	Ciel couvert toute la journée.
8	53,0	N. O.	Ciel nuag. jusq. midi et assez beau le soir.
9	52,0	S. O.	Br. vers les 8 h.; beau ciel; pet. n. très-élev.
10	58,0	O.	Gr. vap. à l'hor.; beau ciel; pet. n. très-élev.
11	52,0	O. N. O.	Ciel nuageux et trouble.
12	71,5	O.n.o.o.	Beau c. d'éc. tout le j.; quel. g. d'eau le soir.
13	72,0	O.	Ciel nuageux et trouble tout le jour.
14	65,0	O. N. O.	B. d'écl. pend. toute la m. et assez b. c. le s.
15	62,0	O. N. O.	Ciel nuageux et trouble tout le jour.
16	56,0	O.n.o.n.	C. ch. de pet. n. cl. t. la m.; f. b. c. l'ap.-mid.
17	56,0	O.	Ciel couv. le mat; et fort b. tout l'ap.-midi.
18	51,5	E. N. E.	Fort beau ciel tout le jour.
19	51,0	N. E.	Fort beau ciel tout le jour.
20	51,5	O.N. O.	Beau ciel le matin, et nuag. le reste du jour.
21	66,6	N.O. N.	Ciel vap. et nuag.; lég. brouil. dans la mat.
22	61,0	N. O.	Ciel vaporeux et trouble.
23	65,5	S.	Ciel nuageux et trouble; ciel couvert.
24	66,0	N. O.	Léger brouil.; ciel nuageux.
25	60,0	S.	Très-beau ciel tout le jour.
26	54,5	S. E.	Beau ciel.
27	58,0	E. S. E.	Léger brouillard; beau ciel.
28	56,0	c.n.o.n.e	Brouill. vers les 6 h. du mat.; assez beau c.
29	46,5	S. E. F.	Nuages très-clairs; épars de côtés et d'autres.
30	66,0	N. O.	C. c.; sol. à tr. les n.; écl., ton. et q.g. d'eau.
1	68,0	O.n.o.o.	Br.; ciel c. par int.; p. pl. fine; ass. b. c. le s.
2	73,5	N.	Br. le mat.; ciel c. et assez beau dans la s.
3	66,5	N. N.O.	Ciel nuageux et trouble.
4	63,0	N.O. O.	Ciel couvert tout le jour.
5	64,0	O.	Ciel nuageux; beaucoup d'éclaircis.

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure, . . .	28,4,80	le 16
Moindre élévation du mercure.	27,10,75	le 1
Elévation moyenne.	28,1.77	
Plus grand degré de chaleur.	+ 23,8	le 26
Moindre degré de chaleur.	+ 7,0	le 15
Chaleur moyenne.	+ 15,4	

Nombre de jours beaux.	26
de couvert.	4
de pluie.	2
de vent.	35
de gelée.	0
de tonnerre.	1
de brouillard.	3
de neige.	0

Jours dont le vent a soufflé du N. . . .	7 f.
N-E.	4
E.	0
S-E.	4
S.	2
S-O.	0
O.	17
N-O.	17

Le 28 vers les 4 h. du soir décl. moyenne de l'aiguille aimantée 22°, 10 vers le N. O.

Le 5e. jour complém. à une h. après-midi le thermom. des caves de l'Observ. marquoit 9°. 620 mill. de la division de Réaumur.

MEDECINE DE MONTPELLIER.

*Histoire d'une fièvre intermittente pernicieuse, associée à une dyssenterie tout-à-fait indépendante de la fièvre ; lue à la Société de médecine de Montpellier, par M * * *.*

Fièv. inter. pernicieuse compliq. de dyssent.

Ce n'est point seulement l'histoire des maladies qui ont une terminaison heureuse qu'il importe de consigner et de tracer avec fidélité. On rend également un grand service à l'art de guérir, en faisant connoître les cas où les efforts de la nature et les secours médicinaux ont été vains ou impuissans. L'avantage qui résulte de la publication de pareils faits est aisément apperçu ; l'autorité d'Hippocrate et des plus grands maîtres prouve combien dans tous les tems on en a senti l'utilité.

Ce qui donne d'ailleurs un nouveau prix à l'observation que je vais tracer, c'est qu'elle offre une complication, ou pour mieux dire une réunion de deux maladies qui ne s'associent que rarement ; circonstance qui ôte au médecin l'avantage ordinaire de pouvoir profiter des travaux, des succès et des revers de ceux qui l'ont précédé.

Une jeune personne âgée de vingt-deux ans, très-sa[illegible], douée d'une sensibilité assez vive, fut atteinte, il y a plusieurs mois, de douleurs de colique fortes, qui se calmoient de suite, après que les selles avoient eu lieu. Les tranchées se renouveloient toutes les heures à-peu-près, et devenoient par leur continuité d'une nature plus violente et plus fâcheuse.

v. inter nicieuse npliq. dyssent.

Je fus appelé auprès de la malade vers le quatrième jour de la maladie... Comme il régnoit dans la partie méridionale du département de l'Hérault une sorte d'épidémie de fièvres intermittentes, je m'empressai, après avoir pris tous les éclaircissemens nécessaires sur l'affection dyssentérique, de rechercher s'il n'y avoit aucune trace de la maladie régnante ; je n'obtins que des détails assez vagues, qui me laissèrent dans le doute.

Autant comme vomitif que comme moyen propre à changer la direction vicieuse des mouvemens portés sur les intestins ; je prescrivis vingt grains d'ipécacuanha, qui produisirent un assez bon effet... Les selles devinrent un peu moins fréquentes ; elles acquirent une teinte jaunâtre, tandis qu'auparavant elles étoient semblables à de la lavure de chair, et contenoient des flocons d'une matière comme sanguinolente.... Un léger parégorique fut néanmoins administré ; il y avoit peu d'altération dans le pouls, ses battemens étoient réguliers ; la tête ni la poitrine ne paroissoient pas affectées ; la malade dormit, pendant deux heures, d'un sommeil à la vérité peu profond.

Vers le milieu de la nuit tout changea de face ; la malade se plaignit d'un froid cuisant, aux extrémités, sur-tout ; le pouls devint intermittent, et les tranchées, qui n'avoient pas cessé, plus vives : bientôt une sueur froide couvrit le visage, les mains et les pieds ; la foiblesse fut très-grande, et sembloit à chaque instant devoir amener une lipothymie ; la réaction ne put s'établir complétement, et la chaleur ne fut jamais vive. Cet état dura douze heures environ, et ne se calma point par les anti-spasmodiques ordinaires.... Peu-à-

peu les forces se rétablirent, et la malade se trouva à-peu-près comme la veille.... Il n'y eut pas de sueur autre que celle dont j'ai parlé, et qui se prolongea jusqu'à la fin du paroxisme.

Fièv. inter. pernicieuse compliq. de dyssent.

Malgré l'amélioration, qui fut très-sensible, les selles ne perdirent rien de leur fréquence ; elles reprirent leurs mauvaises qualités, leur odeur fétide, etc. D'après de nouvelles questions, je m'assurai que l'avant-veille, la nuit avoit été moins tranquille que la précédente, et que la suivante ; ce qui, vu la maladie régnante, me fit croire à l'existence d'une fièvre intermittente qui tendoit fortement à devenir pernicieuse. Les urines cependant n'étoient nullement briquetées ; mais pâles et limpides... Je vis la nécessité d'administrer le kina ; mais je n'osois le donner à l'intérieur, de crainte d'exaspérer l'affection dyssentérique. J'essayai pourtant de le prescrire à la dose d'une drachme de deux en deux heures, combinée avec la liqueur d'Hoffmann, le camphre et le sirop de diacode. La malade ne put supporter la troisième prise, tant étoient grandes l'irritation des organes digestifs et l'exaspération des douleurs. Elles ne se calmèrent pas, malgré l'usage des lavemens émolliens, et des opiatiques.... J'eus alors recours à une décoction un peu forte de kina, à laquelle j'associai quelque laxatif. La malade ne la supporta pas davantage.

Alors je tournai principalement mes vues du côté de l'affection dyssentérique, imaginant que, si je parvenois à la calmer, l'administration du kina auroit des effets moins fâcheux ; et comme la fièvre me paroissoit avoir le type double-tierce, et que je ne pouvois administrer le kina en frictions, attendu que la malade

Fièv. inter. pernicieuse compliq. de dyssent.

étant à la campagne, on ne pouvoit s'en procurer sur-le-champ; je prescrivis les huileux, les anti-spasmodiques, le camphre sur-tout, combiné avec le nitre, le petit-lait pour boisson, des frictions sèches sur l'abdomen, ainsi que des lavemens émolliens.... L'effet de ces moyens fut à-peu-près nul.... Le redoublement de la nuit parut beaucoup moindre que celui de la veille; frissons légers; peu de sueurs froides; foiblesse peu grande.... Les douleurs du ventre et les selles étoient toujours de même.... Mêmes moyens, frictions avec la décoction et la teinture de kina camphrée..... L'exacerbation de la nuit fut terrible. La malade, qui conserva toujours ses sens, un courage remarquable, et une amabilité des plus touchantes, ne croyoit pas revoir le matin. Je craignois comme elle. On la réchauffa; on lui donna quelques cordiaux, de la thériaque délayée dans un peu d'eau de fleurs d'orange (elle ne pouvoit supporter le vin). Ses forces s'affoiblissoient toujours davantage; elle résistoit autant qu'il étoit en elle à un assoupissement qui sembloit venir d'un excès de douleur et de fatigue; je ne m'éveillerai plus, si je m'endors, disoit-elle: le jour arriva cependant, et les symptômes commencèrent à perdre une partie de leur caractère alarmant. Les sueurs froides et gluantes cessèrent, le pouls reprit un léger degré de régularité et d'énergie; la malade put se soutenir sur son lit pour rendre les selles, qui sembloient avoir été un peu moins fréquentes pendant l'exacerbation..... Je voulus de nouveau recourir au kina pris en substance; mais l'irritation des organes digestifs, plus grande encore que les premiers jours, m'en fit bientôt proscrire l'usage. Le hoquet survint de tems en tems;

le camphre fut continué à hautes doses, ainsi que les opiatiques, les frictions avec la teinture de kina. (Mais je comptois peu sur ce dernier moyen, à cause du spasme fixé sur la peau, qui étoit sèche, et rendoit l'absorption difficile). Un vésicatoire fut appliqué sur l'abdomen. Comme la malade avoit été sujète à des affections vermineuses, je conseillai l'huile de ricin,... des lavemens avec l'assa-fetida.... La nuit fut beaucoup moins mauvaise que la précédente ; mais les selles ne changèrent pas de nature; les douleurs du ventre persistèrent.

Fièv. inter. pernicieuse compliq. de dyssent.

Malgré l'usage des moyens dont j'ai parlé, et la répétition fréquente des frictions avec le kina, la malade expira vers la fin de la nuit suivante. On n'avoit pu la réchauffer ni rappeler ses forces : du reste elle posséda l'usage de ses sens et de sa raison, sa force morale resta la même. Quoique jeune, entourée d'une famille qui l'adoroit, elle quitta la vie avec une résignation vraiment héroïque.

Cette maladie donne lieu à plusieurs réflexions qui présentent un grand intérêt.

1°. Il est rare de voir une association de deux maladies, qui suivent chacune leur marche avec une régularité aussi remarquable que celle dont je viens de parler.... J'observerai pourtant que, pendant toute la durée de l'accès, les selles furent moins fréquentes que dans le courant de la journée.

2°. C'est un point de pratique très-important que de déterminer quelle est la meilleure marche à suivre dans le traitement de pareilles associations de maladies..... Il n'étoit pas douteux que la fièvre intermittente, dont le caractère pernicieux s'annonçoit par les

Fièv. inter. pernicieuse compliq. de dyssent.

sueurs froides et visqueuses, par la prolongation du froid, par la difficulté qu'éprouvoit à s'établir la période de réaction, par les lipothymies, etc., ne réclamât d'abord toute mon attention. Mais comment administrer le fébrifuge par excellence, dans des cas où l'irritation permanente des organes digestifs, et les qualités astringentes de l'écorce du Pérou en rendent l'usage funeste, et propre à exaspérer l'autre maladie ?

3°. La méthode par absorption devient insuffisante quand il y a un spasme fixé sur la peau. Probablement il étoit déterminé chez la malade dont je parle, d'une manière sympathique, par l'affection abdominale.... Il falloit calmer celle-ci ; mais alors la fièvre faisoit des progrès meurtriers. C'est dans ces cas qu'on sent la nécessité de recourir à d'autres fébrifuges. Mais quel est celui dont les vertus bien reconnues peuvent être utiles, quand il y a une irritation extrême des organes digestifs ? Le camphre et l'opium convenoient sans doute sous tous les rapports : ils furent sans succès.

4°. On voit combien la coexistence de l'association de certaines maladies peut accroître le danger de chacune.

5°. Il me paroît enfin très-probable que l'affection dyssentérique fut la cause déterminante de la fièvre ; car la malade ne s'étoit pas exposée à l'action des causes ordinaires qui produisent celle-ci.

Réflexions, par F. J. Double.

Cette observation nous paroît avoir le mérite de présenter d'une manière précise la différence qu'il y a

entre les affections qui forment les symptômes pernicieux ou caractéristiques des fièvres ataxiques intermittentes, et les affections qui ne sont que des complications de ces mêmes fièvres; considérations que la plupart des auteurs qui ont écrit sur les fièvres intermittentes pernicieuses ont laissé échapper, ou sur lesquelles du moins ils n'ont pas assez insisté. Le caractère principal du symptôme prédominant est, comme le dit Torti, de suivre les mouvemens et la marche de la fièvre, de la même manière que l'ombre suit le corps; quant à la période d'intermission, l'observation a appris que tantôt elle est occupée par la continuité de ce même symptôme, et que tantôt elle en est entièrement exempte. Fièv. intert. pernicieuse compliq. de dyssent.

Dans l'observation, qui fait le sujet de nos méditations, les urines, nullement briquetées, étoient pâles et limpides; la dyssenterie perdoit de son intensité durant l'accès de la fièvre, et le quinquina ne faisoit qu'irriter les accidens. Ces circonstances de la maladie suffisent pour prouver que la dyssenterie formoit non le symptôme pernicieux, mais une véritable complication de la fièvre intermittente; complication d'autant plus difficile à reconnoître, qu'il régnoit alors dans la partie méridionale du département de l'Hérault, pays où cette observation a été recueillie, une sorte d'épidémie de fièvres intermittentes.

Nous croyons pouvoir rapprocher encore de cette observation celle qu'a rapportée Fernel, liv. 4, chap. 2, intitulé : *Quæ sit intermittentium febrium materia, et quæ illi sedes in corpore?* Observation que M. Alibert a peut-être mal-à-propos appelée fièvre ataxique cholérique, dans son Traité sur ces maladies. Ce rappro-

Fièv. inter. pernicieuse compliq. de dyssent.

chement va d'ailleurs donner lieu à plusieurs considérations utiles. Dans l'observation de Fernel, la complication étoit le choléra-morbus, et non la dyssenterie; mais le choléra-morbus ne constituoit point le symptôme pernicieux de la fièvre ataxique, c'étoit seulement une complication de la fièvre, ou même une de ses causes. Encore est-il extrêmement douteux que le malade dont parle Fernel offre un exemple de fièvre ataxique. En lisant l'ouvrage du praticien d'Amiens, je ne trouve dans son observation aucun des symptômes qui caractérisent les fièvres intermittentes pernicieuses; et j'y vois au contraire plusieurs circonstances qui doivent exclure toute idée de cet ordre de fièvres. Je rapporterai entr'autres celle-ci, que M. Alibert n'a pas traduite. L'auteur dit d'abord que la fièvre se déclara avec le type tierce; et il ajoute : *Quâ (febre tertianâ) multis post diebus solutâ, resolutio insequitur omnium partium quæ sunt sub capite, nec multò post interitus.* Or, cela n'arrive jamais dans les fièvres intermittentes pernicieuses, où le malade meurt pendant ou à la fin du redoublement, mais jamais plusieurs jours après la guérison de la fièvre.

Il est ainsi une foule d'observations auxquelles on a donné des titres analogues aux idées que l'on a adoptées; tandis que ces observations, réduites à leur juste valeur, n'offrent que des faits très-ordinaires.

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

La Médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse, ou recueil et résultats d'observations sur les maladies aiguës, faites à la Salpétrière ; par PH. PINEL, etc. (1).

Médecine clinique.

Nous avons donné dans le tems une analyse très-détaillée de la première édition de cet ouvrage (2), en y joignant des réflexions qui ont pu éclairer le lecteur sur son genre d'utilité : il nous suffira par conséquent aujourd'hui, en annonçant cette deuxième édition, de signaler les additions et les changemens que l'auteur y a faits.

Après quelques améliorations introduites dans l'administration particulière de l'hôpital, et par exemple dans la division des aliénés, dans la distribution des infirmes, dans le choix et la préparation des alimens ; dans les objets de salubrité en général, etc. ; améliorations, que nous ne ferons pas connoître en détail ; il est encore dans cette seconde édition quelques changemens, tels que la suppression de certaines histoires de maladies, que M. Pinel avoit reconnues incomplètes ou superflues ; leur remplacement par de nouvelles observations plus exactes et plus propres à donner une

(1) Seconde édition, revue, corrigée et augmentée, 1 vol. in-8°. Paris an XII, chez J. A. Brosson, libraire, rue Pierre-Sarrasin, n. 6. Prix

(2) V. tom. XIII, p. 121.

Médecine clinique.

idée précise de la marche de la nature, etc., que nous nous contenterons aussi d'indiquer.

Mais nous insisterons particulièrement sur les hémorragies qui n'avoient point trouvé place dans la première édition, et dont la doctrine médicale se trouve présentée dans la deuxième par un certain nombre de faits particuliers, que l'auteur a distribués d'après la marche qu'il a adoptée pour cette classe de maladies (les hémorragies) dans la seconde édition de sa Nosographie.

L'auteur rapporte d'abord des observations relatives aux altérations de la menstruation.

Première observation. Des chagrins violens et une frayeur considérable déterminent la suppression des menstrues chez une demoiselle âgée de 20 ans et d'une constitution foible. A l'époque suivante, l'état maladif persiste, et la menstruation n'a point lieu : l'usage répété des emménagogues les plus violens produit une ménorrhagie effrayante. Sur ces entrefaites il survient une fièvre adynamique bien prononcée. Un nouveau médecin, à l'aide d'une méthode de traitement adaptée aux circonstances actuelles, combat la fièvre, et, par les toniques, les astringens modérés, les boissons à la glace, le régime et le repos, fait cesser la ménorrhagie après six mois de durée ; la santé se rétablit.

Une des réflexions qui se présentent à la lecture de cette observation, c'est la nécessité de proportionner les moyens thérapeutiques à la gravité de la maladie, à l'intensité de ses causes, et sur-tout à l'état actuel des forces vitales des malades : et, dans ce calcul comparatif, il est au moins aussi dangereux d'être au-delà qu'en deçà d'une juste appréciation. Ici bien

certainement, ce sont les emménagogues trop forts dirigés contre la suppression, qui ont déterminé la ménorrhagie. Et comme dans ce cas la suppression étoit l'effet d'une frayeur, de chagrins violens et de grandes fatigues, peut-être que le repos, un bon régime et quelques légers toniques auroient suffi pour faire cesser la maladie primitive.

Médecine clinique.

IIe. Observation. La menstruation, arrivée pour la première fois à l'âge de dix-sept ans et demi, détermine une amélioration sensible chez une jeune personne qui avoit passé son enfance dans un état de débilité continuelle, chlorétique d'ailleurs, sur-tout depuis l'âge de quinze ans, et attaquée en outre d'hystéricie. Cependant la menstruation ne reparoît point : trois mois après elle a lieu au milieu de fortes coliques ; le 2e. jour elle est supprimée par un coup violent reçu sur la mamelle droite. Les accidens se renouvèlent ; le mois suivant, à l'époque des menstrues, il survient une fièvre intermittente tierce que l'on attaque vainement par le quina : la suppression ayant été regardée comme la cause de cette fièvre, on prodigue les emménagogues les plus irritans, qui produisent des douleurs utérines atroces, et au bout de deux mois une ménorrhagie très-violente : jusques-là la fièvre n'avoit point cessé.

« Ces évènemens sinistres et des avis plus prudens firent changer la méthode de traitement : on eut recours aux astringens et aux réfrigérans. Mais la ménorrhagie continua presque avec la même abondance pendant vingt-huit jours ; et ce ne fut qu'à cette époque qu'elle commença à diminuer, et qu'elle finit par disparoître entièrement huit jours après. La débilité étoit

Médecine clinique.

alors extrême ; et ce ne fut ensuite que par un régime restaurant que les forces se rétablirent insensiblement, et que la menstruation devint peu-à-peu régulière ».

IIIe. Observation. A la suite de suppressions de la menstruation plusieurs fois répétées et accompagnées de dyssenterie, de fièvre angioténique, de coliques, etc. la malade à chaque époque éprouve les premiers mouvemens de l'écoulement périodique ; ils sont suivis d'une attaque d'asthme assez violente ; bientôt la menstruation se montre de nouveau facile, abondante et régulière ; les attaques d'asthme n'ont plus lieu ; et la santé se rétablit peu-à-peu.

IVe. Observation. Suppression des règles par une vive frayeur, survenue lors de la première menstruation : il se déclara à cette époque des attaques épileptiques qui devinrent très-fréquentes, mais qui furent cependant suspendues durant le cours d'une fièvre aiguë, sur la nature de laquelle on n'a que des notions inexactes. Plus de cinquante saignées du bras, du pied ou de la jugulaire, des applications réitérées de sangsues, etc. restent infructueuses, tant pour l'irrégularité des règles que pour l'état épileptique. Un traitement plus méthodique, composé sur-tout de l'usage continué des bains, a rendu l'écoulement menstruel régulier, sans faire cesser les attaques d'épilepsie qui se renouvèlent encore deux ou trois fois par mois.

On ne manquera pas de remarquer ici les inconvéniens des saignées fréquentes, et sur-tout les mauvais effets de l'usage empyrique où sont quelques personnes d'opposer la saignée à tous les cas de suppression. Cette affection peut tenir à la foiblesse générale de la

constitution, à un état chlorotique, au spasme et à une foule d'autres causes qui exigent un traitement différent, et que la saignée ne feroit qu'aggraver; mais nous aurons occasion de revenir ailleurs sur ce point important de la thérapeutique.

Ve. Observation. Douleur fixe et vive dans la région du foie, avec dureté et gonflement sensibles au toucher; suivie de constriction, d'insomnie et de perte de l'appétit, à la suite d'une suppression de règles. Deux mois après, un mouvement fébrile très-prononcé, un grand nombre de furoncles à l'épaule et au bras droits, et l'apparition spontanée des menstrues font cesser les accidens, sans que l'on eut employé d'autres moyens que les boissons d'eau de veau avec la décoction de chicorée et l'exercice.

La VIe. Observation consiste dans des déviations de menstrues si singulières et si variées, que nous avons cru devoir la rapporter en entier.

« Quelques notices sur l'état antérieur de Mad. A..., qui a éprouvé plusieurs déviations très-remarquables des menstrues, peuvent être utiles. Née d'un père très-licencieux, et d'une mère morte à l'époque de la cessation menstruelle, elle fut douée d'une constitution foible. Variole discrète au sortir du sevrage; amaigrissement et symptômes du carreau jusqu'à sept ans; ensuite ophthalmie très-rebelle de six mois consécutifs. A neuf ans, maladie syphilitique contractée par un commerce impur; bubon vénérien qui suppura long-tems. A onze ans, retours fréquens d'hémoptysie, suivis par intervalles d'un vomissement de sang jusqu'à l'époque menstruelle, qui eut lieu à quatorze ans : la santé se rétablit alors, et les menstrues

Médecine clinique.

furent, pendant quelques mois, régulières et constantes ».

Suspension des règles. « En octobre 1789, lorsque le roi fut enlevé de Versailles, elle fut saisie de crainte sur le sort de son père, qui avoit été obligé de prendre les armes ; ses règles, qui couloient, furent arrêtées : il y avoit deux mois que leur écoulement se faisoit chaque quinze jours avec autant d'abondance que de coutume ; alors, et depuis cette suppression, accès hystériques fréquens aux époques menstruelles seulement. On employa pendant quelques mois la rhue, le safran, l'armoise, les pédiluves aiguisés. Les étourdissemens étoient fréquens ; elle fit une chûte sur le front qui fit sortir beaucoup de sang ; la plaie fut deux mois à se cicatriser. On pratiqua une saignée du pied et une du bras pour prévenir les étourdissemens et les chûtes.

Nouvelle suspension des menstrues. Elles avoient reparu ; et, dans un moment où elles couloient, un homme chez qui on envoya la malade voulut lui faire violence : elle eut peur. Suspension subite de l'écoulement menstruel, changement de couleur de la peau, qui devint verdâtre et conserva huit jours cette couleur.

Première déviation des menstrues. Cette nouvelle suppression détermina bientôt l'enflure des jambes, au point que la malade garda le lit trois mois : douleurs vives aux jambes, dont la droite est plus fortement affectée que la gauche ; chaleurs brûlantes, apparition de petites vésicules laissant échapper une sérosité lactescente qui, à chaque époque menstruelle, changeoit de nature : le sang alors sortoit pendant trois à

quatre jours par les petites plaies qu'avoient laissées les vésicules en crevant. Toutes les affections se sont portées depuis du côté gauche du corps. La menstruation s'opéra par là pendant six mois. Les jambes étoient d'un bleu noirâtre, variqueuses et tuméfiées. A l'intérieur on employa la fumeterre, et l'eau-de-vie camphrée à l'extérieur ».

Médecine clinique.

Deuxième déviation. « Tuméfaction du bras gauche. L'irritation, déterminée par le gonflement du bras, occasionna l'engorgement d'une glande du cou qui s'abcéda. Apparition de boutons nombreux qui démangèrent beaucoup, s'abcédèrent, et donnèrent, pendant un an, passage au sang aux époques menstruelles : pendant leur intervalle, les petites plaies fournissoient une sérosité purulente ; celles des jambes n'étoient pas fermées, mais elles ne donnoient plus de sang : elles durèrent encore trois mois. De tems à autre crachement de sang ».

Troisième déviation. « Vers l'âge de seize ans, une piqûre détermina un panaris au pouce gauche : douleurs très-vives, insomnie pendant un mois, gonflement considérable de cette partie, crevasse sur la première phalange, écoulement de sang assez considérable, nouvelle crevasse au-dessous de l'ongle, fournissant peu de sang. Les petites plaies du bras en laissoient toujours échapper aux époques menstruelles ; et ce ne fut qu'au bout de deux mois que l'évacuation du sang par le pouce remplaça totalement celle qui se faisoit par le bras. Dans les intervalles menstruelles, le pouce crevassé ne donnoit qu'une sérosité sanguinolente. On employa deux à trois fois l'onguent de la mère pour le faire suppurer ; on l'ouvrit

Médecine clinique,

ensuite par quatre incisions qui, après quatre à cinq jours, étoient refermées, et n'avoient changé ni sa forme ni son volume. Pendant six mois le sang y a coulé périodiquement ».

Quatrième déviation. « Il survint à la face un érysipèle qui se dissipa au bout de trois à quatre jours, laissant l'œil gauche enflammé : bientôt deux ouvertures, l'une à l'angle nasal, l'autre sur le milieu de la paupière supérieure, donnèrent, pendant trois à quatre jours, une quantité assez remarquable de sang : le pouce cessa alors d'être le siége de la menstruation, ses crevasses se fermèrent, il désenfla ; et, tout-à-fait guéri, il n'avoit plus que le volume du petit doigt. Pendant deux ans le sang a sorti périodiquement par ces deux ouvertures. Sangsues à la vulve, fréquentes saignées du pied et du bras. Depuis le moment où l'œil a été enflammé, la vue s'est troublée, les objets n'ont plus été distingués. Il est dans le même état aujourd'hui ».

Erysipèle du ventre. « Dans l'intervalle de ces deux années, la malade ayant perdu son père et sa mère, entra à l'hospice de Versailles : elle avoit près de dix-huit ans. Elle y eut une fièvre adynamique, à la suite de laquelle un érysipèle pustuleux couvrit tout le ventre en prenant du haut de la poitrine. Il dura un mois. Pour calmer l'ardeur et la démangeaison, on appliqua des flanelles trempées dans l'eau de sureau et de vinaigre, des cataplasmes de mie de pain ; on employa les frictions avec l'huile et le cérat ».

Cinquième déviation. « A la suite de ces applications sur le ventre, le nombril et ses environs devinrent douloureux, rouges, et laissèrent suinter une eau

roussâtre ; le sang s'y fit jour, et pendant trois mois il a régulièrement coulé par là à chaque époque menstruelle ». Médecine clinique.

Hydropisie ascite. Rétention d'urine. « Cet érysipèle eut aussi pour résultat une hydropisie ascite, accompagnée de fièvre hectique : il y eut alors rétention d'urine, qui quelquefois ne couloit pas de trois à quatre jours. Cet état d'hydropisie, après avoir duré un an, s'est dissipé. On a appliqué à chaque région lombaire un large vésicatoire qu'elle a gardé un an. L'enflure du ventre a toujours été plus manifeste du côté gauche ».

Nouvelle anomalie des menstrues. « N'ayant point coulé par aucune voie fixe pendant six à neuf mois, elles furent remplacées par des hémorrhagies nasales et des vomissemens de sang, toujours précédés de convulsions, de maux de tête et d'étourdissemens, qui ne cessoient que lorsque le sang étoit sorti avec abondance. Il y a quatre ans, les mêmes phénomènes se représentèrent, et il y a un mois qu'ils se sont renouvelés ».

Sixième déviation. « Le sang se rouvrit, au bout de quelque tems, une nouvelle voie par la malléole interne du pied gauche, ou un accident léger détermina son cours pendant quatre mois régulièrement ».

« Elle fut transférée de Versailles à l'Hôtel-Dieu, y passa trois mois; de là elle passa à l'hospice du Nord, où elle est restée un an ».

Septième déviation. « A l'âge de vingt-un ans, douleur très-vive dans l'oreille gauche, écoulement de sang : il a eu lieu à deux époques menstruelles par cette voie », (*Séton à la nuque.*)

Médecine clinique.

Huitième déviation. « Une éruption d'apparence dartreuse, de la largeur de la main, couvrit le sein gauche immédiatement après l'écoulement par l'oreille ; aux petits boutons, qui démangeoient beaucoup, succéda une croûte épaisse, qui laissa voir par sa chûte la peau rouge et écailleuse au-dessous. A force de gratter, le sang se fit jour, et a fourni pendant trois mois consécutifs un suintement sanguinolent beaucoup plus abondant à l'époque menstruelle. Le sang coula par la suite goutte à goutte par une crevasse d'environ neuf lignes qui se fit sur le mamelon : cet état a duré deux mois. L'éruption dartreuse ne se dissipa pas entièrement ; elle a même, après avoir disparu, offert, à différens intervalles, la même apparence. On pratiqua un cautère ».

« La malade eut une fièvre qui paroît avoir été double-tierce : on la guérit au bout de deux mois et demi avec des poudres tempérantes. Pendant le cours de cette fièvre, les menstrues n'eurent pas de lieu fixe ; elles furent remplacées par des hémorrhagies nasales et des vomissemens de sang. Depuis cette époque, elles ont été supprimées entièrement ».

« La malade avoit l'œil en fort mauvais état, le bras couvert de petites plaies rougeâtres, la tête garnie de croûtes qui rendoient du pus ; le ventre étoit gros et douloureux au tact ; il y avoit rétention d'urine : on la sondoit alors deux fois par jour. Depuis trois ans elle se sonde elle-même. Elle avoit déjà rendu par l'urètre plusieurs corps blanchâtres, consistans, longs de cinq à six pouces. Lorsqu'elle entra à la Salpêtrière, elle avoit vingt-deux ans ».

« On pratiqua un séton entre les épaules pour rem-

placer celui de la nuque, qui avoit été rompu par une secousse. La malade est restée dans un état de langueur. Il y avoit de tems en tems des hémorrhagies nasales, des vomissemens de sang précédés de convulsions ». Médecine clinique.

Végétations sur les plaies. « Ulcère cancéreux au doigt du milieu, qui envahit la main et fit décider son amputation. Aussitôt après l'opération, vomissement de sang abondant : on fit deux saignées pour l'arrêter ; on appliqua un vésicatoire à la nuque ; la plaie s'entoura de végétations charnues ; ces fongosités le firent supprimer ; au bout de deux mois et demi elles se desséchèrent et tombèrent par écailles. On remplaça ce vésicatoire à la nuque par un autre que l'on plaça au bras : les végétations entourèrent également la plaie; on le supprima ».

« Peu après l'opération de la main, et pendant plus de deux ans, elle eut sur l'avant-bras jusqu'au coude de petites plaies accompagnées d'une sorte de sensation rongeante très-pénible et douloureuse : il n'y a qu'un an qu'elle ne la sent plus ».

« La cicatrice de la main se fit au bout d'un mois. Les fongosités qui avoient paru autour des vésicatoires firent présumer un virus syphilitique, ainsi qu'une ulcération qui s'étoit formée au sein gauche : dès-lors l'usage du muriate mercuriel corrosif à très-petite dose, secondé par une boisson sudorifique ; ce qui, continué pendant plus de quatre mois, a beaucoup diminué les symptômes ».

« Depuis deux ans, les règles suivent la route naturelle, en paroissant pendant six, huit ou douze heures ; elles sont précédées de colique et de tiraillemens

Médecine clinique.

lombaires, et sont suivies de rétention d'urine qui rend nécessaire l'usage de la sonde ».

L'auteur rapporte plusieurs observations touchant les affections propres à l'âge critique : ce sont des hémorrhagies utérines presque toujours suivies de squirrhe ou d'ulcération à la matrice avec toute la série des épiphénomènes qui se joignent à cette lésion ; des exemples d'hydropisie des ovaires, d'anasarque, de squirrhe au pylore ou dans le colon, de phthisie ; d'éruptions dartreuses, d'apoplexie, de manie, etc. ; affections malheureusement trop communes chez les femmes à l'époque de la cessation, et sur la guérison desquelles l'art a encore beaucoup à faire.

Nous avons déjà dit plusieurs fois qu'en se ménageant la ressource des exutoires pour cette époque, on parvenoit souvent à prévenir ou même à faire cesser la plupart des maladies qui se manifestent alors. Mais nous avons cru remarquer aussi qu'après un certain tems, sans doute lorsque l'irritation de l'exutoire n'a plus ou presque plus d'effet sur l'économie, ou bien lorsque la nature en a contracté l'habitude, il arrive souvent que les accidens se renouvèlent. Nous avons changé alors avec avantage la place de l'exutoire, en le faisant passer ainsi successivement d'un endroit à un autre : au surplus, nous abandonnons à l'examen d'une expérience plus consommée ce résultat de notre pratique.

M. Pinel s'occupe ensuite des hémorrhagies communes aux deux sexes.

Première observation. Hémorrhagies nasales très-fréquentes jusqu'à l'âge de 26 ans chez une demoiselle d'un tempérament sanguin, d'ailleurs bien réglée. Ces

hémorrhagies cessent à la suite d'une fièvre inflammatoire qui se jugea le 17e. jour par un flux hémorrhoïdal. Après plusieurs vains efforts de la part de la nature pour rétablir ces hémorrhagies, il se forme une tumeur dure, grosse comme un œuf de pigeon, à la jambe droite, et puis une tumeur semblable à la jambe gauche; toutes deux ont résisté aux fomentations émollientes, aux frictions mercurielles, etc. Voilà un exemple du résultat des efforts avortés de la nature dans les cas d'hémorrhagies supprimées.

IIe. Observation. A la suite d'une cessation arrivée à l'époque accoutumée, et sans aucune altération de la santé, de violens chagrins déterminent un léger crachement de sang, et bientôt une hémoptysie qui a paru à différentes époques, et qui s'est toujours montrée avec des symptômes de gastricité. « La malade entra à l'infirmerie de la Salpêtrière : oppression moindre, mais céphalalgie avec perte d'appétit, soif vive, fièvre ; langue muqueuse et blanchâtre, et autres symptômes gastriques. Un vomitif fit disparoître ces symptômes, et l'hémoptysie cessa entièrement ».

Il est bien à désirer que l'on s'occupe plus généralement de l'effet des émétiques dans les hémorrhagies en général, et que l'on parvienne à en bien préciser les indications.

IIIe. Observation. Une femme robuste, âgée de 45 ans, avoit éprouvé durant sa vie plusieurs suppressions et des attaques assez fréquentes d'hémoptysie; elle avoit abusé de la saignée.

A son entrée à la Salpêtrière, l'hémoptysie alterna avec l'hématémèse; il se déclara entr'autres symptômes de violens battemens de cœur et une suffo-

Médecine clinique.

tation immiuente. Un vésicatoire à la cuisse semble rendre la santé ; mais bientôt l'exutoire ne donnant presque plus de suppuration, les accidens reparoissent ; on les fait cesser de nouveau en ranimant le vésicatoire.

Après plusieurs exemples d'hémorrhagies passives, M. Pinel passe aux hémorrhagies dépendantes de la dilatation des vaisseaux : ce sont les hémorrhoïdes, les anévrysmes du cœur et de l'aorte, etc.

Première observation. A la suite de la cessation des menstrues à l'époque accoutumée, une femme éprouva un flux hémorroïdal qui parut à-peu-près tous les mois. Mais il coula si abondamment pendant quinze jours, qu'il détermina une débilité générale, et sur-tout une foiblesse de la poitrine, tendant à dégénérer en phthisie. Le lait dans lequel on faisoit infuser quelques feuilles de sauge et des sommités d'Hyssope, l'usage d'une décoction amère, etc. calmèrent les accidens ; mais il se déclara à la suite la série des symptômes qui annoncent une affection organique du pylore. Le flux hémorroïdal a continué d'être régulier, sans cependant couler avec trop d'abondance.

IIe. Observation. Anévrysme de l'oreillette droite du cœur. Une femme, à la suite de chagrins violens et prolongés, commença à éprouver des palpitations dans la région du cœur, sensibles sur-tout après un emportement de colère ou un exercice de corps un peu actif ; elle étoit aussi sujète à des catarrhes pulmonaires. Le 21 nivôse an 9 elle entra à l'infirmerie, où elle présenta les symptômes suivans : difficulté de respirer et oppressions habituelles ; douleur sourde au dos ; sentiment de suffocation au moment du sommeil, et réveil

en sursaut ; face légèrement injectée ; lèvres bleuâtres ; palpitations très-apparentes et correspondantes à l'appendice xiphoïde et aux cartilages des côtes asternales, s'étendant même jusqu'à la région du tronc de la cœliaque ; grande sensibilité de la région épigastrique ; possibilité de se coucher sur les deux côtés ; sentiment de strangulation ; pouls fréquent, assez développé et légèrement intermittent. Tous ces symtpômes augmentent d'intensité jusqu'au moment d'une fièvre adynamique, qui s'est terminée par la mort.

Médecine clinique.

A l'ouverture du corps on n'apperçut nul épanchement dans la poitrine ni dans la péricarde ; mais on trouva une dilatation très-marquée de l'oreillette droite du cœur avec amincissement : l'ouverture qui communiquoit de cette oreillette au même ventricule avoit aussi une dilatation remarquable, et on observoit à sa partie supérieure quelques végétations graisseuses de la grosseur d'un pois : on ne voit rien de particulier dans l'oreillette ou le ventricule gauche ; mais on est frappé de la densité que présentent les fibres musculeuses du cœur, sans que le volume de ce viscère eût augmenté : il y avoit aussi quelques points d'ossification dans l'aorte abdominale.

IIIe. Observation. Apparence d'un anévrysme de l'aorte. Une femme, âgée de quarante-cinq ans, fut sujète dans sa jeunesse à des affections spasmodiques, et même à la catalepsie ; elle éprouva aussi quelques menstruations irrégulières. A la suite d'une suppression de transpiration, elle eut, et conserve encore, quelques symptômes d'une hydropisie générale commençante. Depuis trois mois la malade se plaint de palpitations, d'abord sourdes, puis plus fortes au-

Médecine clinique.

dessus de l'épigastre ; enfin d'une augmentation graduée de ces palpitations qui se font sentir depuis l'appendice xiphoïde jusqu'aux parties inférieures et moyennes du sternum avec une sorte de frémissement aux environs : elle se plaint encore d'une douleur sourde et quelquefois assez vive le long du sternum ; douleur qui augmente par la pression. La palpitation est isochrone au pouls ; elle s'accroît en montant un escalier ou bien en marchant à pas précipités sur un plan uni, ainsi que par des affections morales vives ; elle est moins pénible lorsque la malade va en voiture : le pouls est d'ailleurs égal, régulier et plus ou moins développé, selon les douleurs ; il est de 75 à 76 pulsations par minute.

Il reste encore à la malade quelques-uns des symptômes spasmodiques qu'elle avoit eus d'abord d'une manière très-intense ; les remèdes anti-spasmodiques n'ont aucun effet sans doute, à cause de l'habitude qu'en a contractée la nature : mais les accidens nerveux sont considérablement soulagés par l'exercice, soit à pied, soit en voiture.

Ici se termine notre tâche au sujet de la médecine clinique de M. Pinel. Après avoir donné une idée assez détaillée des changemens introduits dans sa 2e. édition, nous renverrons pour une plus ample connoissance du reste de l'ouvrage, à ce que nous en avons déjà dit, tom. XIII, pag. 121.

F. J. Double, M. M.

Des

Des avantages de l'onguent de Styrax dans la gangrène humide ou pourriture d'hôpital ; Dissertation présentée à l'Ecole de médecine de Strasbourg ; par C. L. Devilliers (1).

Sur l'ong. de Styrax dans la gangrène humide.

Après les travaux de la célèbre Académie royale de chirurgie sur le pansement des plaies, sur les mauvais effets de l'abus des onguens en général, et sur l'uniformité d'action de chacun d'eux en particulier; après qu'une expérience de plus de trente ans a confirmé aux yeux de tous les praticiens les avantages de la nouvelle méthode, peut-on ne pas s'étonner de voir prôner l'onguent de Styrax contre la gangrène humide? Mais combien cet étonnement ne devra-t-il pas augmenter encore, lorsqu'on saura que les plaies gangréneuses dont il s'agit ici avoient un caractère comme épidémique, et qu'elles prenoient naissance au milieu d'une épidémie de fièvres putrides, et dans un hôpital encombré de malades.

M. Devilliers étoit chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Lescar, petite ville du Béarn, au département des Basses-Pyrénées, située sur le penchant d'une colline exposée aux vents du sud et de l'ouest. Il donnoit ses soins à un grand nombre de blessés; et, comme il le dit lui-même, pas un n'étoit exempt de gangrène; ce qui tenoit à une épidémie gangréneuse, laquelle régnoit également dans les hôpitaux de première ligne.

(1) In-4°. 20 pages. Strasbourg an XII-1804.

Sur l'ong. de Styrax dans la gangrène humide.

« Je fis transporter tous les blessés, dit l'auteur, dans une salle élevée, bien ouverte et bien éclairée; leur prescrivis pour boisson un oxicrat bien fait; recommandai de mettre dans le bouillon beaucoup de plantes potagères qui étoient distribuées le soir avec des pruneaux, ne donnant en général que peu de viande à dîner. Je fis panser les escarres et les ulcères qui résultoient de leur chûte avec l'onguent de Styrax, étendu légèrement sur une toile fine et un peu usée, et je continuai cet onguent de préférence à tout autre, fondé sur le succès que j'en avois obtenu dans des circonstances analogues ».

» Lorsque les escarres ne se trouvoient pas suffisamment abreuvées par l'humidité de l'ulcère, que leur séparation paroissoit lente, le pansement ne se renouveloit que le deuxième ou le troisième jour; et quand ces escarres étoient détachées et laissoient des ulcères très-humides, le pansement se faisoit une fois chaque jour; de manière que l'emplâtre qu'on devoit mettre à la place de celui qu'on levoit étoit tout prêt et remplaçoit l'autre avec la promptitude de l'éclair, sans essuyer ni laver la plaie. Lorsque ce nouvel emplâtre qui dépassoit toujours les ulcères étoit appliqué, on en soulevoit les bords pour nettoyer la peau, sans les découvrir dans aucun point; on enveloppoit ensuite mollement la partie avec du linge à-demi usé et bien propre soutenu par quelques tours de bande ».

» J'avois soin de faire placer le malade et la partie blessée de manière à donner une pente favorable à l'écoulement de la matière purulente; de les soutenir par des coussins et coussinets placés à propos; de faire fondre l'emplâtre du côté le plus déclive de l'ulcère

de poser, sur ses environs gonflés et trop abreuvés, de la charpie artistement arrangée pour opérer une compression douce et égale, et favoriser le dégorgement du côté choisi ».

Sur l'onguent de Styrax dans la gangrène humide.

Six observations, dans lesquelles l'auteur présente l'application des préceptes qu'il vient d'exposer, ont été toutes suivies de succès ; tandis que dans deux autres, où l'on a employé les digestifs animés, les fomentations aromatico-spiritueuses, jointes à la précaution d'emporter chaque jour avec l'instrument les taches noires qui paroissoient, la maladie s'est terminée par la mort.

Outre tout ce que cette comparaison semble avoir de spécieux en faveur de la méthode vantée par M. Devilliers, on trouve encore dans les observations qu'il rapporte deux considérations pratiques qui méritent bien quelque attention. La première est le danger qui résultoit constamment pour les blessés des écarts dans le régime, et des progrès que faisoit la gangrène ; la seconde, plus importante encore, est la manière dont l'auteur combattoit les hémorragies, qui survenoient aux plaies gangrenées par l'effet même des progrès de la gangrène. Voici comment M. Devilliers s'explique à ce sujet : « Invariable au plan que je m'étois tracé de ne porter aucune forte irritation sur les parties vives, de crainte de troubler le travail de la nature, et d'exposer les blessés à de nouvelles incursions de la gangrène, je ne fis pas usage de ligatures, et j'employai alors un moyen qui m'a réussi depuis dans presque tous les cas ; ce fut de laisser les plaies exposées à l'air jusqu'à la cessation de l'hémorragie, qui ne tardoit pas d'arriver : j'attendois quelques mi-

Sur l'ong. de Styrax dans la gangrène humide.

nutes pour la confection du coagulum, et je pansois ensuite avec beaucoup plus de douceur qu'à l'ordinaire. Le pansement suivant étoit différé d'un jour de plus ».

Enfin M. Devilliers se plaint beaucoup de l'abus que l'on fait de nos jours de la charpie dans le pansement des ulcères même simples, à raison de la longueur des pansemens par l'adhérence des fils, de la cicatrisation prompte des bords de la plaie avant que le travail de la nature nécessaire à la guérison des parties internes soit arrivé au même degré, etc.

Du court exposé que je viens de faire de la Dissertation de M. Devilliers, il résulte que l'auteur a eu pour but de prouver :

1°. L'efficacité de l'onguent de Styrax dans la gangrène, à raison sur-tout de la célérité et de la manière douce avec lesquelles on peut faire les pansemens ;

2°. Que, pour arrêter les hémorragies qui surviennent par suite des progrès de la gangrène, il suffit d'exposer les plaies à l'air et de tenir les malades dans le plus parfait repos ;

3°. Que l'on fait un usage trop général de la charpie, et que l'on devroit lui préférer des emplâtres de Styrax ou autres qui, tenant la plaie également humide, permettent à la cicatrice de se former avec une succession égale dans tous ses points.

J'observerai sur le premier point que les inconvéniens des corps gras dans le pansement des plaies en général, et sur-tout de la gangrène, sont assez généralement connus pour ne pas mériter une longue discussion. Il paroît que les anciens s'en étoient apperçus :

Galien sur-tout donnoit pour excipient à toutes ses compositions topiques contre la gangrène, du miel en place de corps gras. On sait que cette substance forme la base de l'onguent ægyptiac qui a été long-tems vanté contre la gangrène. Sans doute les ingrédiens de l'onguent de Styrax sont tous très-indiqués, à l'huile et la cire jaune près, que l'on pourroit heureusement remplacer par le miel, par les jaunes d'œufs, ou par toute autre substance analogue, avec d'autant plus de raison que les corps gras doivent réduire à presque rien l'action salutaire des substances toniques contenues dans l'onguent de Styrax. M. Devilliers aura beau faire valoir en faveur de sa méthode les succès qu'il a obtenus; on sait assez que les succès eux-mêmes ne sont pas toujours un garant suffisant de l'utilité des moyens employés. Cette réflexion a d'autant plus de force dans ce cas, que M. Devilliers a eu la précaution de placer ses malades dans un air pur, de leur prescrire des boissons d'oxicrat et un bon régime; ce qui doit compter dans la guérison au moins autant que son onguent de Styrax. Nous reprocherons encore à l'auteur d'avoir négligé intérieurement les moyens qu'indiquoit la nature de l'épidémie, dont il n'avoit cependant pas méconnu l'influence comme cause déterminante des gangrènes nombreuses qui se présentoient à sa pratique.

Sur l'ong. de Styrax dans la gangrène humide.

Je ne dirai qu'un mot sur le moyen que M. Devilliers a employé pour arrêter les hémorragies; nous en avons déjà parlé. Quel est le praticien qui voudroit abandonner ainsi à la seule impression de l'air et au repos du malade un accident qui, d'après la nature même de sa cause (la gangrène) peut devenir si funeste:

Sur l'ong. de Styrax dans la gangrène humide.

à-coup-sûr on auroit tort de compter dans tous les cas sur l'efficacité d'une pareille méthode.

L'usage des emplâtres, au lieu de charpie sèche, que M. Devilliers propose, me paroît mériter la même critique. Sans doute ce seroit une erreur de thérapeutique chirurgicale de penser que l'on peut guérir tous les ulcères avec de la charpie seule ; mais c'en est une aussi grande de croire que, dans les plaies des amputations, par exemple, on doit durant tout le cours du traitement faire le pansement avec des emplâtres de Styrax ou autres.

M. Devilliers termine sa Dissertation par cette citation :

Siquid novisti rectiùs istis
Candidus imperti, si non, his utere mecum ;

Qu'il a attribuée à Klein. Il est vrai que M. Devilliers a pu lire ce passage dans la préface de l'*Interpres clinicus* de Klein ; mais tout le monde sait que ce sont là des vers tirés des épitres d'Horace. V. Horat. ep. 6, l. 1.

Enfin M. Devilliers a parlé plusieurs fois dans sa Dissertation de la qualité contagieuse de la gangrène sans s'appesantir du tout sur ce sujet, qu'il seroit cependant bien important d'éclaircir. Comme j'ai fait il y a quelque tems plusieurs expériences à cet égard, je vais les consigner ici : et malgré que les résultats que j'ai obtenus ne soient pas assez nombreux pour résoudre pleinement la question, ils peuvent cependant être considérés comme des matériaux servant d'introduction et d'appui à des recherches ultérieures.

Expériences sur la contagion de la gangrène.

Sur l'ong. de Styrax dans la gangrène humide.

Le 10 brumaire an XII, dans l'hôpital de perfectionnement, et en présence de plusieurs de mes collègues, j'ai pris de la matière gangréneuse sur une extrémité inférieure horriblement gangrenée, à la suite d'un anévrysme à l'artère crurale, et je m'en suis servi pour inoculer, sur les lieux mêmes, un chardonneret, un bouvreuil, un pigeon de volière et un cochon d'inde. J'observe que le bouvreuil et le chardonneret avoient été achetés un instant avant sur le quai des fleurs, et qu'ils ne paroissoient pas très-forts. Deux heures après le chardonneret est mort; il a été froid presque tout de suite. Il répandoit une odeur infecte de gangrène, aussi bien que les autres animaux encore vivans, sans doute par la grande quantité de matière gangréneuse que je leur avois inoculée.

Dès le lendemain matin le bouvreuil a été triste et a paru malade. On l'a retiré de sa cage après quelques efforts, l'entrée en étant très-petite; j'ai voulu l'examiner de près, et il est mort dans mes mains. Une des piqûres a montré une échymôse un peu plus forte que les autres. L'ouverture du bouvreuil et du chardonneret n'ont d'ailleurs rien fourni de remarquable.

Le pigeon a vécu bien portant pendant un mois et demi, au bout duquel tems il est mort, noyé dans un baquet d'eau; accident entièrement indépendant de l'inoculation de la gangrène.

Le cochon d'inde vit encore; c'est une femelle qui a déjà produit plusieurs petits bien portans. Les échymôses du pigeon et du cochon d'inde, qui, par leur couleur noire foncée, m'avoient donné quelques

Sur l'ong. de Styrax dans la gangrène humide.

soupçons, se sont insensiblement dissipées sans accident.

A la même époque, j'ai fait manger à un chien assez gros environ deux onces de chair gangrenée au dernier point : l'animal n'en a pas souffert du tout, et il s'est toujours bien porté.

Enfin, j'ai mis deux lambeaux de viande de bœuf (c'étoit des portions du grand fessier) dans deux vases découverts, et exposés l'un à côté de l'autre, à la même température. Sous un des deux lambeaux et dans l'un des deux vases j'ai placé un morceau de chair gangrenée, et la putréfaction de ce morceau n'a pas paru différer de celle qu'a éprouvée le lambeau resté seul.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces expériences comme faits, qu'il me suffise de les avoir indiquées fidèlement ; on ne sauroit être trop réservé dans la déduction des conclusions, quand il s'agit de matières aussi importantes.

(F. J. D.)

Essai sur la rupture de la matrice pendant la grossesse et l'accouchement ; Dissertation inaugurale ; par L. Ch. Deneux, in-4°. Paris an XII.

Sur la rupture de la matrice.

Sans doute ce sujet n'offre rien de neuf, et il n'est aucun des hommes de l'art, à-la-fois instruit et de bonne foi, qui ne soit bien convaincu que la rupture de la matrice a eu lieu dans plusieurs circonstances. Presque tous les auteurs qui ont écrit sur les accouchemens en ont cité des exemples, parmi lesquels quel-

ques-uns présentent sans doute de l'obscurité; mais un grand nombre aussi sont revêtus de toute l'authenticité possible (1) : et cet accident est d'autant plus terrible, qu'il est souvent aussi difficile d'y remédier quand il a eu lieu, que de le prévoir ou de le prévenir avant qu'il n'arrive

Sur la rupture de la matrice.

L'auteur de la Dissertation, que nous annonçons, fait d'abord connoître l'anatomie de la matrice et de ses dépendances, ainsi que son développement et son action depuis le moment de la conception jusqu'après l'accouchement; ceci lui sert comme de préliminaires ou d'introduction à l'historique de la rupture de ce viscère.

Cet accident, qu'il définit une solution de continuité arrivée aux parois de l'utérus pendant le tems de la grossesse et de l'accouchement, survient le plus fréquemment aux côtés, au fond et au col de cet organe. La nature de la plaie, pas plus que sa direction n'offrent rien de constant : on a confondu plusieurs fois les déchirures du col avec celles du vagin dans l'endroit où celui-ci se termine au museau de tanche, parce que l'une et l'autre de ces ruptures sont souvent semi-lunaires, et que le col de l'utérus est complètement effacé à l'instant où on reconnoît ces ruptures, et où l'on opère l'extraction du fœtus.

Les causes de ces ruptures sont internes ou externes.

---

(1) Consultez Guillemeau, Fabrice de Hilden, Mauriceau, Peu, Portal, Dionis, Delamotte, Grégoire, Smellie, Burton, Levret, Crantz, Roëderer, Astruc, Barbaut, Simon, Plenck, Denman, Baudelocque, Sabatier, etc.

Sur la rupture de la matrice.

Parmi les principales causes internes, l'auteur range l'action violente ou même convulsive de la matrice, sur-tout quand il s'y joint une action semblable du côté des muscles abdominaux ; l'étroitesse du bassin soit relative, soit absolue ; les tumeurs osseuses qui viennent au bassin ou à l'excavation pelvienne ; la position vicieuse de l'enfant, qui empêche que l'accouchement ne se termine, et qui donne lieu à des mouvemens du côté de la matrice, d'autant plus dangereux qu'ils sont toujours vains ; le développement inégal du tissu de l'organe utérin ; la trop grande obliquité de la matrice, ce qui dirige vicieusement l'action de ses mouvemens et de ses forces ; la mauvaise conformation de cet organe ; ses tumeurs squirrheuses et ses cicatrices ; l'état squirreux ou stéatomateux des ovaires ; enfin les grossesses souvent répétées, puisqu'on voit, dit M. Deneux, que la plupart des femmes qui ont fourni les observations connues de rupture de la matrice avoient fait toutes plus ou moins d'enfans.

Au nombre des causes externes, l'auteur place les pressions violentes des parois du bas-ventre entre deux corps solides ; la déchirure de ces parois qui se communique plus ou moins au tissu de l'utérus à la suite de ces pressions, de chûtes, de coups, etc. ; et l'application peu méthodique de la main ou des instrumens destinés à opérer l'accouchement.

L'auteur constate par une ou plusieurs observations l'action de chacune de ces causes pour déterminer la rupture de la matrice : nous ne citerons ici que deux ou trois de ces faits. Et comme quelques personnes ont nié que la rupture de ce viscère pût se faire ail-

leurs que dans la partie du col qui se termine au vagin, nous choisirons principalement des exemples de rupture arrivée plus près du fond de l'utérus.

Sur la rupture de la matrice.

Wanderviel rapporte qu'une femme de 40 ans, dont tous les accouchemens avoient été laborieux, périt au 6e., après trois jours de douleurs. Le fond de l'utérus étoit déchiré, et le fœtus qui paroissoit très-fort, avoit passé dans l'abdomen, où l'on trouva une quantité prodigieuse de sang.

Une femme, dit Delamotte, eut à sa dixième grossesse des douleurs vives et fréquentes qui durèrent deux heures, et pendant lesquelles un des bras de l'enfant s'engagea dans l'orifice de la matrice. L'accoucheur trouva à son arrivée la malade très-foible, mais n'ayant d'ailleurs ni pertes, ni convulsions, ni douleurs. Il s'apperçut en allant chercher les pieds de l'enfant qu'ils étoient dans la cavité abdominale, ainsi qu'une partie de son corps : après les avoir saisis, il termina l'accouchement. Le placenta étoit dans la matrice et se trouvoit percé dans son milieu : la mère ne vécut que quatre jours. A l'ouverture du cadavre on trouva une rupture au fond de l'utérus, dont la plaie admettoit à peine l'extrémité du petit doigt.

« Une femme de vingt-six ans, grosse de sept mois environ, fut renversée et serrée contre un mur par une voiture. Elle éprouva dans l'instant des douleurs horribles dans toutes les régions de l'abdomen ; une saignée faite le même jour n'évita pas une perte qui dura six semaines. La cessation de cet accident n'améliora pas son état, qui fut toujours celui de la souffrance, de la foiblesse et du dépérissement, quoi-

Sur la rupture de la matrice.

qu'elle eût été réglée depuis la perte. La malade fut touchée à diverses reprises, dans différens tems, et par plusieurs personnes de l'art, qui avoient jugé que la matrice étoit dans un état de plénitude ; elle se rendit à l'Hôtel-Dieu cinq mois après l'accident, ayant depuis environ dix jours des vomissemens qui ne la quittèrent qu'à la mort. Les secours qu'on lui porta furent infructueux, et la malade mourut le même jour, un an après les premiers signes de la grossesse. A l'examen du cadavre, le ventre étoit élevé, mais d'une forme égale. On trouva dans l'abdomen une suppuration très-putride, et d'un rouge brun. L'épiploon étoit fondu ; toutes les parties qui avoisinent le foie avoient subi une inflammation et adhéroient entr'elles ; l'enfant renfermé dans un foyer étoit tombé en pourriture. On jugea, au volume et à la proportion de ses os, qu'il étoit du terme de sept mois, âge qu'au rapport de la femme il devoit avoir au tems de l'accident. Il n'y avoit aucun vestige de placenta ni de cordon : la matrice étoit dans son état naturel ; mais on voyoit à sa face postérieure, vers la partie qui répond au rectum, une crevasse qui ne s'étoit jamais réunie (1) ».

« L'observation, communiquée au professeur Baudelocque par M. Lair-Corigni, est peut-être, de tous les faits connus dans ce genre, le plus extraordinaire. Une femme âgée de trente-neuf ans, mère de plusieurs enfans, et enceinte de huit mois, reçut, en juillet 1789, un coup de corne de taureau, qui lui ou-

(1) Ancien Journal de Méd., t. LIV, p. 534 et 172.

vit transversalement la région hypogastrique, et la partie antérieure de la matrice dans l'étendue de plus de dix pouces ; l'enfant sortit aussitôt par cette grande déchirure, qui répandit une prodigieuse quantité de sang. Les personnes qui l'entouroient, effrayées de son état, n'osèrent rien entreprendre pour la soulager avant l'arrivée de M. Lechaptois, chirurgien, et se contentèrent d'envelopper l'enfant, qui étoit vivant, sans couper le cordon ombilical ; de sorte qu'il se passa plus d'une heure et demie avant que la femme obtînt les premiers secours. M. Lechaptois coupa le cordon, et éloigna l'enfant de la mère, qui étoit dans un état de foiblesse tel que le pouls se faisoit à peine sentir. Il fit ensuite l'extraction du placenta par la plaie ; la matrice étant contractée, et l'hémorrhagie arrêtée, il nettoya avec une éponge imbibée d'eau et de vin les intestins couverts de sang et de terre, ainsi que les parties voisines : il les réduisit dans le ventre, pratiqua huit points de suture enchevillée, et recouvrit le tout d'un appareil et d'un bandage convenables. La malade fut ensuite transportée chez elle. L'enfant vécut huit heures. Le lendemain M. Lair-Corigni vit la malade, qui avoit beaucoup d'altération ; le pouls étoit petit et très-fréquent ; le ventre dur et douloureux ; ce qui engagea à relâcher un peu les points de suture. L'état de souffrance fut moins fatigant ensuite. On prescrivit l'eau de poulet et une légère eau d'orge avec le sirop de vinaigre, des lavemens et des fomentations. Dix jours après, la malade étoit sans fièvre et sans altération. Comme elle se plaignoit d'avoir la bouche mauvaise, on lui administra avec sus-

Sur la rupture de la matrice.

cès un minoratif, et la guérison étoit parfaite au bout de six semaines (1) ».

Sur la rupture de la matrice.

Tout ce que les auteurs ont dit des symptômes qui annoncent que la rupture de la matrice aura lieu offre encore la plus grande incertitude : il en est de même des moyens que l'on a proposés pour prévenir cet accident, dont les suites sont presque toujours funestes.

Parmi les symptômes qui indiquent que la rupture a lieu, ceux qui se retirent du toucher offrent seuls une certitude complète.

Quant aux indications curatives que présente la rupture de la matrice, elles varient suivant l'endroit de l'utérus qui est déchiré ; suivant le tems où l'on opère l'accouchement ; suivant la manière dont l'enfant se présente à l'orifice de l'utérus, quand il y est contenu, soit en partie soit en totalité; suivant les portions de son corps passées dans la cavité abdominale ; suivant l'état de contraction des parois de la matrice et des bords de la crevasse sur le fœtus ; et enfin suivant que celui-ci est passé en entier ou en partie, et avec ou sans ses dépendances dans l'abdomen.

L'auteur n'a pu donner à cet égard des règles générales de thérapeutique ; mais on trouve, dans les observations qu'il a citées, des modèles de conduite pour chacune des circonstances différentes qui se présentent.

Au mérite d'une bonne érudition et d'un juge-

(1) Recherches sur l'opération césarienne, par le professeur Baudeloeque, pag. 79.

ment sain, le travail de M. Deneux joint l'avantage d'offrir un tableau très-bien fait des connoissances acquises jusqu'à ce jour sur les ruptures de la matrice, etc. Sur la rupture de la matrice.

(F. J. D.)

Mémoire sur les toiles d'araignées, adressé à la Société de médecine, le 4 messidor an XII; par C. L. CADET, *pharmacien.*

Extrait. M. Cadet, frappé de la propriété fébrifuge que quelques observations semblent accorder aux toiles d'araignée, a voulu en faire l'analyse, pour constater si, suivant l'idée ou les soupçons du rédacteur du Journal d'Economie rurale (germinal an XII), il n'y auroit pas dans les toiles d'araignées un principe analogue à celui de la colle animale, ou gélatine. Sur les toiles d'araignées.

M. Cadet a en conséquence traité les toiles d'araignées par la chaux, par l'eau, par l'alcool, par le feu, par l'acide nitrique; et il a analysé successivement avec beaucoup de soin les différens résidus obtenus de chacune de ces expériences préliminaires. Il résulte de ce travail que les toiles d'araignées sont composées :

1°. D'un extrait brun soluble dans l'eau, inaltérable à l'air;

2°. D'un extrait résineux soluble dans l'alcool et très-déliquescent;

3°. D'une petite quantité d'albumine;

4°. De sulfate de chaux;

5°. De carbonate de soude;

Sur les toiles d'araignées.

6°. De muriate de soude ;
7°. De carbonate de chaux ;
8°. De fer ;
9°. De silice ;
10°. D'un peu d'alumine.

M. Cadet n'a opéré que sur des toiles d'araignées recueillies dans sa maison ; il pense que la quantité de sulfate de chaux et de carbonate de chaux fournie par l'analyse, ainsi que la silice, etc. proviennent du lieu dans lequel vivent ces insectes : il est probable, suivant lui, que l'examen chimique des toiles d'araignées, prises dans les jardins ou dans des habitations construites sans plâtre, n'offriroit pas les mêmes sels. Ce qui l'engage encore à penser que ces produits ne sont qu'accidentels, c'est qu'ayant opéré sur des toiles d'araignées prises dans un lieu rempli d'acides de diverse nature, celles-ci se trouvoient considérablement acidules.

« Mais, dit M. Cadet, il est deux produits constans qui méritent particulièrement l'attention de ceux qui croient à la propriété fébrifuge des toiles d'araignées : c'est la matière extractive soluble dans l'eau et l'extrait résineux soluble dans l'alcool. L'extrait aqueux entraîne avec lui une grande partie de l'autre ; de manière que, pour les isoler, il faut traiter l'extrait aqueux sec par l'alcool. Il seroit très-intéressant de les essayer isolément sur quelques malades, pour connoître dans lequel réside la propriété fébrifuge. Quand on aura reconnu le principe véritablement actif, on pourra par des préparations pharmaceutiques lui donner une forme et une saveur moins désagréables ».

« L'extrait aqueux n'est point déliquescent ; l'extrait résineux

résineux au contraire attire promptement l'humidité de l'air. Celui-ci doit probablement cette propriété aux sels muriatiques qu'il contient. L'extrait aqueux, traité par l'acide sulfurique, ne produit point d'acide acéteux comme les extraits végétaux ordinaires; il paroît salin et terreux, coloré d'ailleurs par une matière animale ».

Sur les toiles d'araignées.

« L'extrait alcoolique a les caractères d'une résine; c'est sans doute cette matière qui, élaborée dans les mamelons que les araignées portent près de l'anus, forme, à d'autres époques, la soie jaune dont quelques espèces composent leurs coques. M. Accuen dit, dans le n°. 200 de la Bibliothèque Britannique, que la matière jaune qu'on trouve dans les vases où l'on a renfermé des araignées est une véritable cire, qu'on peut obtenir de ces insectes en les réchauffant doucement. Mais si les araignées dans certaines circonstances produisent de la cire, il n'est pas étonnant que l'on trouve un extrait résineux dans leurs toiles ».

M. Cadet annonce en terminant son Mémoire, que si les expériences médicales confirment la propriété fébrifuge des toiles d'araignées, il complétera son analyse en l'appliquant aux différentes espèces de tissus formés par les insectes. Mais, comme rien n'est plus douteux que le soupçon même de l'action fébrifuge des toiles d'araignées, nous nous empressons d'engager M. Cadet à continuer cet examen chimique, sans attendre les observations ultérieures des médecins à ce sujet. Il en résultera que nous connoîtrons les principes constituans des divers tissus formés par les insectes; et cette connoissance suffira pour les vrais amateurs des sciences. Quant à la médecine, ce qui lui importe le

Sur les toiles d'araignées.

plus, ce n'est pas de trouver de nouveaux médicamens, mais de préciser les indications de ceux que nous avons déjà en assez grand nombre dans notre matière médicale.

(F. J. D.)

Mémoire sur le lait et sur l'acide lactique; par M. Bouillon-Lagrange.

Sur le lait et sur l'acide lactiq.

Extrait. Le lait attira de tous les tems les regards des chimistes, comme il fixa l'attention des médecins de tous les siècles. Hoffmann, Boërhaave, Homberg, Geoffroy, Rouelle le jeune, etc. tentèrent successivement diverses expériences sur le lait; mais l'imperfection de la chimie de leur tems, sur-tout pour l'analyse des matières animales, laissa de grandes lacunes dans leurs travaux. Schèele, Deyeux, Parmentier, Vauquelin, Thenard, ont fait de grands efforts pour remplir ces lacunes; et leurs travaux, quoique utiles, n'ont cependant pas peu laissé à glaner dans le champ de ces découvertes. Il faut noter, au sujet de cet apperçu historique, que Schèele a déterminé le premier les caractères et les propriétés de l'acide que donne le sérum du lait; mais il reste encore beaucoup à faire touchant la nature et la composition de cette substance. « Outre le grand nombre de ses composés salins, dit M. Fourcroy, qui manquent encore à la science, Schèele n'a pas indiqué l'action du feu sur cet acide, son altération spontanée à l'air, la manière dont il se comporte avec l'acide nitrique, etc.; on ne sait pas s'il est totalement décomposé.

ar ce dernier, ou converti dans un autre acide, sur-out l'oxalique..... On ignore tout-à-fait sa nature inime et sa composition : quoiqu'il présente des propriétés qui le rapprochent de l'acide acéteux, et qui portent même à croire qu'il en est très-voisin, il ne m'est pas encore possible de le ranger parmi les acides végétaux. D'un autre côté, je ne puis pas plus prendre un parti relativement à sa nature animale, puisqu'aucune expérience n'y a montré encore la présence de l'azote, et puisqu'on ignore s'il peut fournir de l'ammoniaque dans sa décomposition, s'il est putrescible, si l'on peut le convertir en acide prussique, etc. ».

Sur le lait et sur l'acide lactiq.

L'auteur a trouvé dans ce texte l'indication des expériences qui lui restoient à tenter ; il a d'abord fait quelques essais préliminaires sur le lait et la matière caséeuse. Sept expériences dirigées avec toute l'exactitude que l'on connoit à M. Bouillon-Lagrange lui ont fourni ces résultats :

1°. Que le lait n'a pas besoin d'être décomposé pour manifester la présence d'un acide, puisque le lait récemment trait rougit d'une manière bien sensible le papier bleu et la teinture de Tournesol ;

2°. Que l'on peut séparer du lait la matière caséeuse sans le contact de l'air ;

3°. Que le sérum ne retient pas les acides dont on s'est servi pour coaguler le lait ;

4°. Que la distillation du lait à siccité et celle du sucre de lait donnent de l'acide acétique ;

5°. Que la formation de l'acide carbonique et de l'alcool n'est due qu'à la matière mucoso-sucrée ;

Sur le lait et sur l'acide lactiq.

6°. Qu'une quantité d'acide acétique est formée par la fermentation de ces substances ;

7°. Que la matière caséeuse, lorsqu'elle vient d'être séparée, manifeste toujours la présence d'un acide, et qu'elle diffère en saveur et en consistance, suivant les matières employées pour la séparer ;

8°. Que bien lavée, et ne donnant point d'indice d'acidité, délayée ensuite dans de l'eau, distillée au bout de quelques jours à une température de 15 à 25 degrés, elle acquiert une odeur fort désagréable : l'eau rougit légèrement le tournesol ; la chaux en dégage de l'ammoniaque ;

9°. Que le sérum et la matière caséeuse contiennent en outre des substances connues, du phosphate de chaux, comme Selle l'avoit annoncé ;

10°. Que la différence qui existe entre le sérum frais et celui qui a été exposé à l'air, consiste en ce qu'il y a de l'acide acétique, ajouté au même acide qui est libre de ce lait ;

11°. Enfin, qu'il existe dans le lait et dans le sérum un acide libre qui a paru être de l'acide acétique.

M. Bouillon-Lagrange passe ensuite à l'examen plus particulier de l'acide lactique de Schèele : il prouve que cet acide est mixte ; et après l'avoir traité dans plusieurs séries d'expériences, 1°. par la chaux vive ; 2°. par la potasse ; 3°. par l'acide sulfurique, et ce dernier mélange lui-même par la distillation ; 4°. par le feu ; enfin, après avoir analysé séparément les divers produits de ces expériences, il a reconnu que l'acide lactique de Schèele est composé d'acide acétique, de muriate de potasse, d'un peu de fer tenu

peut-être en dissolution par l'acide acétique, et d'une matière animale.

Sur le lait et sur l'acide lactiq.

M. Bouillon-Lagrange, ayant trouvé le procédé employé par Schèele pour obtenir cet acide, long, dispendieux et imparfait, au lieu de se servir d'eau de chaux et d'acide oxalique, propose d'employer la baryte ou la strontiane, et l'acide sulfurique : il a obtenu par ce moyen un acide aussi pur que par le procédé du chimiste suédois.

(F. J. D.)

LITTÉRATURE MÉDICALE ÉTRANGÈRE.

Médical inquiries and observations containing an account of the yellow fever, etc., c'est-à-dire : Recherches et observations médicales contenant l'histoire de la fièvre jaune, telle qu'elle a paru à Philadelphie en 1797 ; et Observations sur la nature de la goutte et de l'hydrophobie ; par BENJAMIN RUSH, professeur de médecine en l'université de Pensylvanie. Philadelphie 1798, vol. V.

Sur la fièv. jaune.

L'auteur de cet ouvrage avoit déjà publié quatre vol. de *Medical inquiries* (1), qu'on a lus avec beaucoup d'empressement. L'élégance de son style, le zèle qu'il montre constamment dans la recherche de la vérité, et sur-tout dans celle de la cause et de la nature de la fièvre jaune, les occasions fréquentes qu'il a eues de traiter cette maladie désastreuse, la place qu'il occupe et la réputation dont il jouit, sont autant de motifs qui ont excité l'avidité des lecteurs.

(1) Voy. le Recueil de Litt. Méd. Etr., tom. I et tom. II.

Sur la fièvre jaune.

Comme dans le volume précédent, il commence dans celui-ci par l'histoire de la constitution des saisons et des maladies qui ont régné une partie de l'année 1795, et pendant tout le cours de 1796. La constitution atmosphérique a été, dans ce pays, favorable au développement des maladies pestilentielles. Il cite l'opinion de M. Webster sur la connexion qui existe entre les épidémies pestilentielles et les tremblemens de terre, les éruptions de volcans, l'apparution des comètes, des météores, etc.; ce qui mérite la plus grande attention. Mais, comme l'observent très-bien les éditeurs du *Medical repository*, tome II, il y a de fortes objections à faire à la prétendue connexion établie par l'auteur entre la constitution morbide de l'atmosphère et le cercle rouge ou couronne autour du soleil, décrit dans la Gazette de Philadelphie, le 25 juillet 1796. Ce cercle n'offre rien que de très-ordinaire dans le nord de l'Amérique, comme dans celui de l'Europe : il est produit par les mêmes causes que celles qui forment l'arc-en-ciel.

Après avoir donné une esquisse du tems et des maladies jusqu'au commencement de 1797, le docteur Rush parle du développement de la fièvre jaune dans le mois de juillet, de son accroissement dans les mois d'août et de septembre, et de sa disparution totale vers le milieu d'octobre par l'arrivée du froid et de la gelée. Il pense que cette fièvre a dû sa source, en partie aux exhalaisons de la ville même et à celles des terres marécageuses du voisinage, en partie à l'air nuisible émané de la cale du navire *la Navigation*, venu de Marseille, et de celle du *Huldah*, de Hambourg. On retrouve dans ce volume la même touche,

les mêmes idées que dans les précédens. Il décrit les symptômes de la fièvre jaune tels qu'ils ont paru dans les *vaisseaux sanguins*, dans les *excrétions*, dans les *systémes nerveux* et *lymphatique*, dans les *sens*, dans *la peau* et dans *le sang*. Cette maladie s'est montrée sous tous les degrés de bénignité et de malignité; ce qui doit tenir les praticiens en garde contre sa marche et ses progrès insidieux, et servir en même tems à prouver sa connexion avec d'autres épidémies, qui paroissent sous une dénomination moins alarmante. Sur la fièv. jaune.

Pour prévenir cette maladie, l'auteur a adopté sur lui-même une méthode qui lui a bien réussi. Il s'est garanti autant que possible des rayons du soleil, de l'action de l'air du soir; et ses vêtemens ont été en raison de la température. Il a réduit son régime et a vécu sobrement de thé, de café, de lait, des fruits ordinaires et des végétaux de la saison, avec une petite quantité de viande salée et de harang fumé. Sa boisson étoit du lait et de l'eau, du vin de Bordeaux trempé d'eau, et du porter affoibli. Il recommande l'usage abondant des délayans, un peu de liqueurs fermentées, tel qu'un mélange de vin, de porter, de cidre et d'eau. L'abstinence qu'il conseille auroit des inconvéniens, sans doute, en l'étendant trop aux personnes qui fatiguent beaucoup et qui perdent abondamment par la transpiration.

L'auteur assure, d'après l'observation du docteur M'kitterick, que la chaleur du corps des nouveaux arrivés aux Antilles a paru de trois ou quatre degrés au-dessus de la température des natifs.

Le traitement du docteur Rush est à-peu-près le même que celui qu'il employoit dans les épidémies de

Sur la fièv. jaune.

1793 et 1794 : les saignées, les cathartiques, les mercuriaux ; et dans les cas de grande débilité, les cordiaux et les toniques. N'est-il pas toujours déplorable que l'on n'ait que de si foibles moyens à opposer aux ravages de cette maladie, et que rien n'ait encore diminué la terreur et la désolation dont les habitans de Philadelphie sont frappés chaque année, lorsque l'épidémie se déclare ?

On doit reprocher à l'auteur, qui est très-grand partisan de la saignée, de l'avoir conseillée dans la fièvre jaune. Il l'emploie également sans aucune distinction de causes, d'idiosyncrasies, etc. contre la goutte et la rage ; c'est là tout ce qu'on trouve de nouveau dans son ouvrage sur ces deux dernières maladies, aussi nous nous dispenserons d'en donner l'analyse.

VALENTIN, D. M.

BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE.

Bibliographie méd.

Médecine maternelle, ou *l'Art d'élever et de conserver les enfans ;* par ALPHONSE-LEROY, ancien docteur régent, professeur à l'Ecole de médecine de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes (1).

L'auteur a réuni dans sa Médecine maternelle tout ce qui concerne la conservation physique des enfans dans les premiers momens de la vie seulement. Au travers d'une foule de vérités généralement connues, et

(1) Un vol. in-8°. Prix broché 5 fr. 50 c., et port franc par la poste 7 fr. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue de l'Ecole de médecine, n. 3, vis-à-vis la rue Hautefeuille.

que l'on pardonnera aisément, lorsqu'on saura que cet ouvrage est destiné aux mères de famille et aux jeunes médecins, on voit quelques idées, quelques principes qui sont entièrement propres à M. Alphonse-Leroy, et que personne, je crois, ne lui contestera. C'est ainsi qu'en cherchant à donner une idée du mécanisme de la vie, l'auteur dit : « L'air entre à la naissance dans le poumon; il y laisse un de ses principes, lequel va s'unir au sang qui passe par la circulation dans cet organe : le sang, fortifié de cet élément qu'il a ravi à l'air, monte au cerveau et là, sépare de nouveau, secrète une partie plus simple encore : c'est une vapeur, une flamme pure de la vie, qui, mise en réserve dans cet organe pulpeux supérieur, s'amasse et coule sur les nerfs messagers de cet électrique, lesquels le mêlent, le combinent à différentes proportions aux différentes parties et aux divers et derniers atômes de l'économie ».

Bibliographie méd.

» Plus loin l'auteur s'exprime ainsi : « Lorsqu'un enfant vient au monde, je le considère; j'examine sa physionomie, son tempérament; j'ose dire que je lis déjà dans ses traits son caractère..... J'examine ensuite la poitrine, et par sa forme j'augure la durée naturelle de la vie de cet enfant; car, a-t-il déjà dit plus haut, le développement du réseau du poumon est la véritable mesure de l'étendue de la vie..... Si jamais on trouve les moyens d'alonger tant soit peu le court espace de tems que nous vivons, ce sera en étendant le réseau qui forme le tissu pulmonaire ».

Voici comment l'auteur explique l'action des sangsues, au sujet desquelles il assure que la chaleur au front chez les enfans, caractère de pléthore sanguine,

Bibliographie méd.

est une raison suffisante pour employer ce remède comme préservatif et des maladies et des convulsions.

« La piqûre derrière l'oreille fait une petite douleur. Là se fait une fluxion de calorique : c'est ce qu'Hippocrate a bien connu ; car il dit : *ibi dolor ibi fluxus.* Le sang et le calorique se portent vers cette partie externe, et il se fait une solution de calorique d'un côté ; et de sang, contenu dans les capillaires à la base du crâne, d'un autre ».

Nous pourrions multiplier à l'infini ces sortes de citations ; nous allons en rapporter d'un autre genre, et qui donneroient une idée différente de l'ouvrage, si elles s'y trouvoient en plus grand nombre.

En parlant des dangers qu'entraîne chez les enfans la compression de la poîtrine, dangers qui, pour être moins promptement sensibles, n'en sont cependant pas moins funestes dans un âge plus avancé, M. Alphonse-Leroy rapporte l'observation suivante : « En 1771, je ne fis aucune ligature à un nouveau-né, et je le remis à une femme qui le renferma dans des linges chauds sans aucunement l'assujétir ; il ne coula point de sang du cordon de l'enfant : la mère délivrée, je revins à l'enfant, dont le cordon n'étoit pas lié. J'observerai avec quelle force la nature faisoit les inspirations pour envelopper et dilater la poitrine ; je voulus voir quelle étoit la somme de cet effort ; je bornai la dilatation des fausses côtes avec mes mains, placées de manière à les contenir de chaque côté. Aussitôt le sang coula des ouvertures du cordon, et même avec abondance : en cessant la compression, le sang cessa de couler, ce que je réitérai plusieurs fois. Je fis une

légère ligature, je serrai et comprimai la poitrine, et je vis le sang couler fortement encore. Cela explique fort bien, comme le dit l'auteur, l'origine des hémorrhagies ombilicales qui surviennent souvent aux enfans emmaillotés, malgré qu'on ait fait la ligature du cordon ». Bibliographie méd.

Ailleurs, pour prouver l'influence de la nutrition sur l'accroissement des espèces, l'auteur cite d'abord le fait des abeilles, qui, pour se créer de nouvelles reines-mères, aggrandissent une cellule et y mettent une nourriture plus abondante que dans les autres; ce qui produit un développement plus grand du ver qui y est enfermé: et ce ver mieux nourri développe un sexe qu'il n'auroit pas eu avec moins de nourriture. Il rapporte ensuite l'expérience de M. Duméril, qui ayant pris de grosses chenilles voraces, auxquelles il ne donna qu'infiniment peu de nourriture, ces chenilles produisirent des papillons noires. Elles ne subirent d'ailleurs que cinq métamorphoses au lieu de six. Elles passèrent plutôt à l'état de larve; mais elles vécurent moins long-tems.

Nous n'irons pas plus loin sur la *Médecine maternelle* de M. Alphonse-Leroy. « Cet ouvrage, dit-il lui-même, pag. 18 de son introduction, abonde en incorrections de style, je le sais ». (Nous le savons aussi): « je n'ai songé qu'à offrir mes principes que mes » occupations ne m'ont pas permis de mieux dévelop- » per ». Si cet aveu peut paroître superflu à quelques personnes, on ne trouvera du moins pas inutile que l'auteur ait fait ses efforts pour l'excuser.

Botanographie Belgique, troisième édition, corrigée, augmentée et divisée en deux parties; par Fran-

Fibliographie méd.

çois-Joseph LESTIBOUDOIS, médecin, professeur de botanique et membre de la Société des amateurs des sciences et arts de la ville de Lille; deux vol. in-8°. de plus de 600 pages, avec 23 planches gravées en taille-douce. Prix 10 fr., et 12 fr. francs de port par la poste. A Paris, chez F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20; et à Lille, chez Vanackere, libraire, Grande Place, an XII.

L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties: dans la première il a exposé les généralités connues de la botanique; ainsi il s'est occupé successivement des différentes parties des plantes, de leurs diverses classifications, de la physique des végétaux et de leurs vertus médicinales, des herbiers, et enfin de la valeur des termes usités en botanique.

Dans la seconde, il a fait connoître les plantes qui croissent naturellement, ou que l'on cultive le plus communément dans les départemens septentrionaux de la France. L'auteur les a rangées sous une méthode artificielle qu'il a créée pour ses élèves. Sans chercher à juger cette méthode, nous nous contenterons de dire, en la rapportant, que M. Lestiboudois pouvoit bien choisir dans les classifications de Linnée, de Tournefort, de Jussieu, de Desfontaines, etc. sans aller surcharger encore la science d'un nouveau système de division. Il sépare les végétaux en cinq ordres.

L'ordre premier, sous le nom de Monopétalées, comprend toutes les fleurs complètes, dont la corolle est d'une seule pièce. Il renferme quatre classes, les campanulacées, les gymnospermies, les polymorphées et les infundibulées; ces classes à leur tour renferment plusieurs familles. C'est ainsi, par exemple, que la

classe des campanulacées offre les campanulées, les chevrefeuilles, les valérianes, les dipsacées et les rubiacées. M. Lestiboudois, malgré qu'il ait emprunté de Jussieu plusieurs noms de familles, n'a cependant pas suivi à beaucoup près la classification de ce botaniste. Bibliographie méd.

L'ordre second, sous le nom de Polypetalées offre cinq classes, les rosacées, les bassinées, les crucifères, les étoilées et les papillonacées : ces classes se sous-divisent aussi en familles; mais nous nous contenterons d'indiquer les divisions principales.

L'ordre troisième, sous le nom de Composées, présente comme classes les ombellifères, les flosculeuses, les radiées et les ligulées.

L'ordre quatrième, les fleurs incomplètes, se compose des classes suivantes : les monoclinies, les diclinies, les liliacées, les anomales et les graminées.

Enfin l'ordre cinquième, ou fleurs clandestines, a quatre classes; les fougères, les mousses, les alyues et les champignons.

Du reste, à cela près de quelques objections dont est susceptible cette classification, on ne peut refuser à M. Lestiboudois le mérite d'avoir composé une très-bonne flore du pays qu'il habite.

Botanographie universelle, ou *Tableau général des végétaux, seconde édition*; par François-Joseph Lestiboudois, médecin, professeur de botanique et membre de la Société des amateurs des sciences et arts de la ville de Lille; deux vol. in-8°. de plus de 800 pages, avec une grande et belle planche gravée en taille-douce. Prix 10 fr., et 12 fr. 50 cent. franc de

Bibliographie méd.

port par la poste. A Paris, chez F. Buisson, imprim.-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20; et à Lille, chez Vanackère, libraire, Grande Place, an XII.

Dans ce deuxième ouvrage, qui est en quelque sorte la seconde partie du précédent, M. Lestiboudois a eu pour but d'offrir à ses élèves le tableau général de tous les végétaux, considérés dans leur double série de genres et d'espèces, qu'il a rangés suivant la méthode que nous venons d'indiquer plus haut. Ce travail, qui ne sauroit tenir lieu du *species* ni du *genera plantarum* de Linnée, parce que les descriptions y sont ou trop abrégées ou entièrement mises de côté, a cependant aussi son genre de mérite et son degré d'utilité.

Précis analytique des travaux de la Société des sciences, lettres et arts de Nancy, pendant le cours de l'an XII, in-8°. 32 pages.

Dans ce précis, qui contient plusieurs articles importans, nous choisirons le suivant, que nous allons copier en entier.

M. Gormand a lu pour M. Valentin le précis d'un voyage médical fait en Angleterre au printems de 1803. Dans le grand nombre d'objets qui se sont offerts à son coup-d'œil observateur, le voyageur s'est plus particulièrement attaché aux établissemens de bienfaisance. La description des hôpitaux les plus célèbres de Londres et de plusieurs villes voisines; leur régime intérieur, leur administration générale, enfin les méthodes curatives qui y sont pratiquées lui ont paru les objets les plus dignes de son attention. Parmi ces méthodes différentes des nôtres, il a particulièrement remarqué celle employée à l'hôpital de Saint-Georges de

Londres par le docteur Pearson, contre les fièvres intermittentes, méthode qui consiste principalement dans l'administration intérieure de l'arsenic. Ce minéral redouté parmi nous est dans cet hospice habituellement employé à l'état de sel neutre : seize grains d'arséniate de soude, dissous dans une livre d'eau distillée, composent une liqueur qui se donne, depuis un gros jusqu'à deux par jour, dans un véhicule approprié. Ce moyen passe pour le seul efficace contre les fièvres intermittentes, qui dans ce pays résistent au meilleur quinquina. Dans cet hôpital on administre aussi avec le plus grand avantage l'écorce d'*angustura* pour les débilités d'entrailles, les dyssenteries, etc. Bibliographie méd.

Les hôpitaux de Bedlam et de Saint-Luc offrent l'exemple de grands succès dans la cure de la folie et de la manie, et tels que, d'après le tableau du mouvement de ces hospices, sur 8874 insensés reçus dans l'espace de 46 ans, 1156 hommes et 1402 femmes en sont sortis guéris. L'hôpital militaire de Grenwich, établissement analogue à celui de nos Invalides de Paris, présente des modèles à suivre dans les moyens employés pour y entretenir la salubrité et s'opposer à la propagation des maladies contagieuses. Après la description des établissemens d'inoculation et l'exposition du mode d'organisation de la Société Jennérienne, pour l'extermination de la petite-vérole, l'auteur termine par une notice sur le beau jardin botanique de Kew, près Richemond, et sur la campagne de Slough, près Windsor, résidence de l'astronome Herschell.

Observations sur quelques points d'anatomie du singe vert, et Réflexions physiologiques sur le même sujet ;

Bibliographie méd.

par J. Lordat, chef des travaux anatomiques de l'Ecole de Montpellier, docteur en médecine, etc. in-8°. 100 pag. Paris an XII, chez Goujon, libraire, rue du Bacq.

Cours d'anatomie médicale, ou Elémens de l'anatomie de l'homme, avec des remarques physiologiques et pathologiques; et les résultats de l'observation sur le siége et la nature des maladies d'après l'ouverture du corps; par Ant. Portal, 5 gros volum. in-8°. Paris an XII, chez Baudouin, rue de Grenelle-St. Germain.

Histoire raisonnée des maladies observées à Naples pendant le cours entier de l'an 1764; par M. Sarcone, médecin, directeur de l'hôpital du régiment Suisse de Jauch : traduite de l'italien par F. Ph. Bellay, docteur en médecine, ancien médecin des armées des Alpes et d'Italie, tom. Ier. A Lyon, chez Reymann et compagnie, libraires, rue St.-Dominique; et à Paris, chez Brunot, rue de Grenelle St.-Honoré, et chez Croullebois, rue des Mathurins St.-Jacques. Un vol. in-8°. An XII–1804. Prix 3 fr. br., et 4 fr. par la poste.

Il n'a paru encore qu'une partie de la traduction de Sarcone; l'auteur ne tardera sans doute pas à publier le second volume. Dans les prochains numéros nous rendrons compte de ces trois derniers ouvrages.

Hépatite terminée par les sueurs, observée par M. Fautrel, *D. M., éditeur de la* Médecine légale du D. Mahon.

Rapport lu à la Société de médecine, le 19 thermidor an XII; par Pierre-Henri-Hippolite Bodard, D. M., associé libre, membre correspondant de l'Académie des Géorgophiles de Florence.

Hépatite termin. par les sueurs.

L'observation, dont vous m'avez chargé de vous rendre compte, prouve quelles peuvent être dans certains cas la puissance et l'énergie du principe vital et conservateur.

Une jeune personne de 22 ans, d'un tempérament bilieux et nerveux, devenue triste et mélancolique, ressentoit depuis quelques mois des douleurs instantanées à la région hépatique, époque à laquelle elle éprouva un chagrin cuisant causé par la rupture d'une alliance projetée.

Après huit jours d'inappétence, le teint jaunâtre, quelques vomissemens, la langue chargée, la plénitude du pouls font soupçonner un simple embarras gastrique. Son médecin se borne aux délayans.

Hépatite termin. par les sueurs.

Le lendemain, mêmes symptômes, chaleur plus intense, pouls plus fréquent, soif considérable, rougeur momentanée à la figure, quelques vomissemens, douleur sourde et profonde lorsqu'on appuie sur la région du foie. Continuation des délayans et des boissons acidulées.

Le 3e. jour, la douleur sourde de la région hépatique s'élève au côté droit du thorax jusqu'à la clavicule; toux sèche, plusieurs vomissemens, même fréquence du pouls qui devient plus dur; respiration gênée.

Le médecin soupçonne une hépatite; il ordonne la saignée et quatre sangsues à l'anus.

Le 5e. jour, un grain de tartrite de potasse antimonié produit un vomissement et deux selles.

Les jours suivans, diminution des symptômes, mais la douleur se fait sentir au foie quand on y touche; légère tuméfaction à la région hépatique; pouls presque naturel; les paroxismes semblent se correspondre de 2 jours en 2 jours; urines troubles avec sédiment blanchâtre; frissons fréquens, irréguliers; inappétence.

Le foie augmente de volume, devient plus douloureux; la malade ne peut se coucher que sur le côté droit; défaillances fréquentes.

Le 15e. jour, exacerbation de tous les symptômes, pesanteur et chaleur à la région hépatique, sans tumeur partielle; soupçon d'un dépôt à la partie concave du foie. Hépatite termin. par les sueurs.

Le 16e. jour, soulagement général à la suite d'un murmure interne que la malade compare à celui que produit l'air en entrant dans une bouteille d'eau que l'on vide.

La cessation de la douleur, la bonté du pouls font croire à la malade qu'elle est guérie. Mais, à 10 heures du soir, il survient des convulsions avec coliques horribles et délire.

Une potion calmante n'empêche pas la nuit d'être effrayante. Le matin, pouls petit, dur, sueur générale très-abondante et fétide.

Le soir, nouvelles convulsions et défaillances, nuit plus tranquille, sueurs fétides très-abondantes.

Le 3e. jour de cette espèce de rechûte, un peu plus de calme, coliques instantanées avec convulsions.

Le 4e. jour, embarras à la poitrine, toux suivie d'expectorations faciles, abondantes et fétides : du reste amélioration sensible; quelques déjections alvines.

On emploie les calmans et les toniques. Le ventre devient souple, il n'y a plus de douleurs locales.

Hépatite termin. par les sueurs.

Au bout de 8 jours, retour progressif des forces; moins de sueurs; les expectorations cessent. Tuméfaction des paupières, suivie de celle de tout le visage, et enfin de l'ascite.

De légers apéritifs, les toniques modérés, les frictions s'opposent aux progrès de l'ascite. Retour de l'appétit; la malade se lève, devient en état de se promener.

Au bout de trois mois, pouvant supporter la voiture, elle part pour la campagne; l'exercice gradué, l'usage des fruits bien mûrs, et sur-tout du raisin, particulièrement recommandé, rappèlent les forces; l'ascite diminue, disparoît; les règles se rétablissent,

L'hiver la ramène à la ville, elle reste un peu languissante pendant cette saison; mais le printems suivant achève de lui rendre la santé.

L'auteur termine sa relation par cinq réflexions : je me contenterai d'examiner la 3e., dans laquelle, en convenant que la plupart des auteurs regardent comme mortelle l'ouverture du dépôt dans l'abdomen, il pense cependant qu'il est possible que la matière du dépôt soit en petite quantité, et que l'évacuation s'en fasse par les sueurs, les urines, les crachats et les selles.

Si nous ne perdons pas de vue le précepte

d'Hippocrate (*nil temerè credendum*), nous nous garderons de prononcer trop promptement sur la possibilité de la guérison, lors de l'épanchement de la matière purulente dans la cavité abdominale.

Hépatite termin. par les sueurs.

Nous avons bien des exemples de l'infiltration de cette matière dans l'estomac, dans le colon, et même dans le poumon après avoir rongé le diaphragme. (*Frank, de curandis hominum morbis epitome, tom. 2, p.* 275.)

Nous savons qu'elle peut s'épancher dans la rate ou bien dans le péritoine ; fuser dans les muscles abdominaux et lombaires, et produire des abcès et des fistules qui s'étendent fort loin.

Schenkius (*Obs. lib.* 3) cite un cas où le pus fusa vers les cuisses et les jambes, et fut évacué par un abcès qui amena la guérison.

On sait qu'il peut s'épancher par le conduit cholédoque dans le duodénum, occasionner un vomissement purulent et quelquefois une diarrhée sanieuse et sanguinolente qui déterge et amène la guérison (*Salmuth cent.* 1, *obs.* 27 *et* 28). Cette crise est bien différente du flux hépatique chronique, dont l'issue est presque toujours funeste chez les sujets délicats ou avancés en âge. Ils finissent misérable-

Hépatite termin. par les sueurs.

ment, comme l'on sait, par l'hydropisie, par la cachexie ou par la phthisie hépatique.

Mais, dans la plupart de ces crises, l'infiltration ne se fait que peu à-peu, et non d'une manière brusque, comme l'auteur croit qu'il est arrivé lors du bruit que la malade a ressenti dans l'abdomen.

La nature, il est vrai, féconde en ressources, conservoit sa force à raison de la jeunesse du sujet. Mais ne peut-on pas, sans admettre un phénomène dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple, expliquer d'une manière plausible les symptômes qui se sont manifestés dans le second tems de la maladie?

Le murmure, que la malade paroît avoir entendu, ne semble-t-il pas devoir être moins attribué à l'épanchement subit de toute la matière qui vraisemblablement étoit enkistée, qu'au gaz qui s'est développé dans le colon au début du flux de cette matière dans l'intestin?

Les coliques qui survinrent ne doivent-elles pas être attribuées au tiraillement que causa la distention de ce viscère, à raison de la raréfaction du gaz produite par la chaleur intestinale?

Les convulsions, les spasmes qui suivirent ne sont-ils pas une conséquence naturelle de

impression mordicante de la matière sur les houppes nerveuses des parois intestinales? Hépatite termin. par les sueurs.

Les défaillances, l'ascite sur-tout, annoncent assez, ce me semble, à quel point les *forces vitales* et le système absorbant furent excités, et combien le travail fut pénible pour élaborer et atténuer la matière morbifique, au point de la rendre perméable par les extrémités des vaisseaux exhalans; travail précieux (1) que les anciens respectoient avec tant de scrupule, et qu'ils appeloient *pepasmos*, pour indiquer la coction pathologique et la distinguer de la coction physiologique qu'ils nommoient *pepsis* (2).

Dans le cas dont il s'agit, il paroît que la fluxion survenue au foie, après avoir été dans l'état de crudité pathologique (3), (4) y avoit

(1) Hippocrate le définit en ces termes: *Concoquitur (morbus) ubi mutua fuerit permixtio, contemperatio et cum illis mixtio.* (*Lib. de prisc. med.*)

Galien l'appelle *Deductio quœdam ad moderatam temperiem.* (*Comm.* 5 *in lib. epid. Hippocr.* §. 6.)

(2) *Deductio ejus quod concoquitur in coquentis substantiam.* (Galien, *Comm. in Hippocr. de morb. epid. lib.* 1, *art.* 44.)

(3) Ettmüller, *Op. med.*, tom. 1, p. 140.

(4) Baillou, *Consult. lib.* 1.

Hépatite termin. par les sueurs.

subi une première élaboration, un premier *pepasme* dès le principe de la maladie.

La *nature*, lors de l'état d'inappétence, de mélancolie, d'ictéritie, lors des douleurs sourdes à la région hépatique, travailloit comme en secret à enchaîner son ennemi : c'est à cette époque, sans doute, qu'elle est parvenue à circonscrire l'humeur viciée, en formant autour d'elle comme un rempart propre à l'isoler des parties saines ; c'est dans cette espèce de foyer, auquel nous donnons le nom de *kiste* (1), que la matière morbifique a subi une élaboration parfaite relativement au viscère où elle avoit pris naissance : mais cette matière restoit dans un état de crudité morbifique (2), relative, par rapport aux voies par lesquelles elle devoit s'exhaler.

Il falloit donc, pour qu'elle fût susceptible d'être infiltrée par les vaisseaux absorbans, et d'être exhalée par la transpiration, que cette matière subît une seconde élaboration, un

(1) Du grec *Kystis* vessie. La membrane qui forme le tube de la fistule est le résultat d'un travail assez analogue à celle du kiste. Il paroît être formé dans les mêmes intentions.

(2) Van-Swieten, *Comment. in Boer. aph.* 587.

pepasme plus parfait, pour amener une guérison complète.

Hépatite termin. par les sueurs.

C'est ce que les sueurs fétides ont procuré; c'est par cette issue que la crise essentielle a eu lieu.

Quant aux expectorations fétides et au peu de diarrhée qui se sont manifestées, elles ne peuvent être considérées que comme épiphénomènes ou crises accessoires, mais indispensables à l'évacuation de la partie la plus excrémentitielle et la plus grossière de la matière critique.

Quoique nous ne partagions pas l'opinion de l'auteur, lorsqu'il suppose que l'épanchement a eu lieu dans la cavité abdominale, nous ne pouvons qu'applaudir à la prudence avec laquelle, docile aux conseils d'Hippocrate (1), presque renfermé dans les bornes d'une expectation éclairée, il s'est abstenu de tout moyen qui eût troublé l'ouvrage de la nature.

---

(1) *Concocta medicari oportet, non cruda. aph.* 24, *lib.* 1.

Notice sur un cercle solide reconnu par le toucher, formant le collet d'un sac herniaire, et qui a disparu complètement;

Lue à la Société, le 18 floréal an 12.

Collet solide d'un sac hern. disparu complètement.

M. Pipelet rend compte du fait suivant : Un jeune homme de 21 ans, d'une forte constitution, portoit depuis plusieurs années une entéro-épiplocèle à l'aîne droite. La tumeur, du volume du poing, descendoit dans le scrotum. A environ deux lignes de l'anneau, le collet de la hernie paroissoit, *au toucher*, entouré d'un cercle solide faisant corps avec lui, et ayant la consistance des ossifications qui se forment quelquefois dans les membranes. Ce cercle solide sembla à l'auteur, et à notre collègue Bodin, témoin du fait, avoir les dimensions suivantes : largeur antérieure 9 lignes, postérieure 3 lignes; épaisseur demi-ligne; diamètre un pouce et demi. Depuis trois ans, au dire du malade, la réduction de cette hernie, devenue fort gênante, ne se faisoit pas complètement. M. Pipelet ne put l'obtenir que du tiers de son volume. Il appliqua un suspensoir, dont il diminua peu-à-peu la capacité, et parvint à réduire la hernie au volume d'un petit œuf de poule. Il se servit

alors d'un bandage à pelotte creuse, à l'aide duquel le cercle diminua insensiblement de solidité, et enfin disparut complètement, ainsi que la hernie et le sac herniaire.

Collet solide d'un sac hern. disparu complètement.

L'auteur, tout en avouant qu'il avoit désespéré d'un pareil succès, conclud en disant qu'une grande quantité de faits lui ont prouvé que les hernies anciennes, si adhérentes qu'elles soient, même dans des cas de complication, sont plus souvent réductibles qu'on ne le pense communément.

(Il est à désirer sans doute que beaucoup de faits, aussi extraordinaires que celui-ci, viennent confirmer son opinion).

COMMISSION DE VACCINE DE LA SOCIÉTÉ.

Observations relatives à la vaccination, adressées à M. Sédillot, *président de la Commission de vaccine; par* M. S. Rogery, *docteur de Montpellier, médecin de l'hôpital de St.-Geniez d'Aveiron.*

1ere. Observation. *Eruption vaccinale éloignée des piqûres.*

Le premier messidor an 11, je vaccinai le petit Balitran, âgé de deux ans, enfant sain et robuste, exempt de toute affection cutanée. Les piqûres rougirent le 4e. jour, et les bou-

Eruption vaccinale éloignée des piqûres.

Eruption vaccinale éloignée des piqûres.

tons conservèrent leur intégrité pendant la marche très-régulière de la maladie.

Le 6 messidor (sixième jour de l'insertion), on apperçut à la joue droite une rougeur peu étendue; et après avoir fait déshabiller l'enfant, je reconnus deux semblables rougeurs, placées à un pouce de distance l'une de l'autre, sur la région lombaire gauche. Dès le lendemain je distinguai une petite dureté au centre des rougeurs; trois boutons s'élevèrent peu-à-peu, et suivirent avec la plus grande régularité la marche de ceux que donnèrent les piqûres. Ils offrirent d'une manière bien marquée l'élévation des bords, la dépression centrale, l'engorgement du tissu cellulaire à leur base, etc. Le 9 l'aréole se montra autour des piqûres, et le 10 elle s'établit aux boutons des lombes et de la face. Ces derniers offroient un cercle parfait; leur étendue fut bien moindre que celle des boutons d'insertion; une pièce de quinze sols eût suffi pour recouvrir chacun d'eux avec son aréole. Le 9 messidor je puisai du vaccin dans les boutons de piqûres, et je l'insérai au bras droit de l'épouse de Barthélemi, cordonnier. Les boutons lombaires ne m'en fournirent que pour une seule piqûre, que je plaçai au bras gauche de la même femme, m'étant servi pour cette inser-

tion d'une lancette bien essuyée. Cette piqûre produisit un bouton vaccin très-beau, qui me servit à reproduire chez d'autres sujets la vaccine préservatrice. Cette observation nous donne un exemple assez rare d'éruptions vaccinales survenues naturellement loin des piqûres, sans qu'on puisse accuser aucune cause d'irritation d'avoir appelé l'humeur vaccinale sur les parties qui en furent le siège.

Eruption vaccinale éloignée des piqûres.

IIe. Observ. *Influences réciproques de la vaccine et de la coqueluche.*

La coqueluche régnoit pendant le cours de mes vaccinations ; et comme la petite-vérole sévissoit en même tems, je ne crus pas devoir refuser l'insertion préservatrice aux enfans affligés de la toux épidémique ; aucun évènement fâcheux ne me donna des regrets, et ces deux maladies suivirent simultanément leur cours ordinaire. La fièvre vaccinale, un peu plus forte que de coutume, et prolongée pendant deux jours, me parut avoir guéri deux enfans d'une toux qui tourmentoit l'un depuis vingt-sept jours, et l'autre depuis un mois : rien n'annonçoit chez eux une terminaison prochaine. Les enfans dont la toux étoit plus récente n'éprouvèrent aucun effet

Influences récip. de la vacc. et de la coquel.

de la fièvre vaccinale. La toux convulsive ne se montra qu'une seule fois depuis le sixième jour de l'insertion jusqu'à la chûte des croûtes. Après la vaccine les enfans demeuroient susceptibles de contracter la coqueluche, contre l'opinion du docteur Baldou (Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier, n°. 6.)

Influences récip. de la vacc. et de la coquel.

IIIe. Observ. *Action salutaire de la vaccine sur la petite-vérole développée.*

Action salutaire de la vacc. sur la petite-vér.

Jacques Mercadier, du Vernier, âgé de 22 ans, vint le 2 brumaire an 12 me prier de le préserver, au moyen de la vaccine, de la petite-vérole qui venoit d'enlever sa sœur. Je cherchai en vain à le décider pour l'inoculation, que je regardois dans ce cas comme un moyen plus convenable : sur son refus, je le vaccinai. Le 5 brumaire, une fièvre très-forte avec somnolence, abattement des forces, anxiétés, douleurs lombaires, etc., annonça l'invasion de la petite-vérole. Dès le 7 au soir une éruption de taches rouges très-rapprochées couvrit tout le corps de ce jeune homme. La face étoit bouffie et comme érysipélateuse; la fièvre augmenta avec l'éruption, et il survint une hémorragie nasale que je ne pus arrêter qu'après quinze heures de durée. La petite-

vérole se montra très-confluente, parsemée de taches pourprées; les boutons étoient aplatis, quelques-uns creusés dans leur centre laissoient appercevoir un point noirâtre..... Tout me faisoit prévoir une terminaison funeste, lorsqu'enfin le 12 brumaire, les boutons vaccins qui avoient suivi régulièrement leur marche ordinaire, ayant acquis leur entier développement et s'entourant d'une large aréole, tous les symptômes alarmans s'effacèrent peu-à-peu; les boutons se relevèrent, et la petite-vérole continua sa marche de la manière la plus satisfaisante. Aucune crise sensible ne contribua à cet heureux changement. La coïncidence de cette amélioration avec le développement des boutons vaccins, si elle se renouveloit dans d'autres observations, prouveroit que la vaccine peut être de la plus grande utilité, même lorsqu'elle a été insérée trop tard pour prévenir l'éruption de la petite-vérole.

Action salutaire de la vacc. sur la petite-vér.

IVe. Observ. *La vaccine ne préserve point les bêtes à laine du claveau.*

Le 17 messidor an 11, M. Girou, maire de Gaillac, l'un des cultivateurs les plus instruits de notre département, soumit à mes expériences une vache laitière et quatre brebis;

La vaccine ne préserve pas du clav.

La vaccine ne préserve pas du clav.

la vaccine réussit très-bien sur la vache, et suivit la marche déjà décrite par d'autres observateurs.

Quant aux brebis, je leur fis trois piqûres, une à chacun des deux vrais trayons, et une à la peau nue qui est sous la cuisse.

Il y eut inertie aux piqûres pendant trois jours; on négligea de les examiner le quatrième. Je reconnus le cinquième jour, que toutes les piqûres étoient animées; leurs bords étoient renflés, et leur centre légèrement déprimé. Les boutons grossirent pendant les trois jours suivans; le 25 leurs bords blanchis parurent gorgés de sérosité. Le 26 ils commençoient à se dessécher. J'en recueillis assez pour en garnir deux verres que je voulois employer chez moi, et pour pratiquer une piqûre à chaque avant-bras du berger, qui n'avoit pas eu la petite-vérole. A dessein d'obtenir une comparaison plus aisée, je fis à chaque bras du même berger deux piqûres avec le vaccin pris sur l'homme. Rendu chez moi, je fis avec le seul virus des brebis deux piqûres à chaque bras d'une petite fille, et une piqûre au bras droit d'un enfant de onze ans; tandis que j'insérai du virus humain sur le bras opposé.

J'ai su depuis que chez les brebis la dessiccation des boutons fut terminée le 15e. jour;

et

et que toutes les croûtes étoient tombées le 18e. Le berger avoit observé que les brebis vaccinées mangèrent peu le septième et le huitième jours.

La vaccine ne préserve pas du clav.

Je reviens aux effets du vaccin des brebis sur l'homme ; la petite fille fut prise d'une fièvre catarrhale le lendemain de sa vaccination, et ses piqûres restèrent inertes.

Celles que j'avois faites au berger et au garçon de onze ans avec le virus des brebis, ne s'animèrent qu'un jour après celles du vaccin humain, et leurs croûtes tombèrent un jour plutôt. A cela près elles parcoururent régulièrement toutes leurs périodes, ne laissant observer aucun phénomène étranger à ceux de la vaccine ordinaire. L'un de ces enfans (le berger) eut le 8e. jour une fièvre assez forte avec délire. Le virus, pris dans le bouton provenant chez le garçon de 11 ans du vaccin des brebis, produisit chez deux autres sujets la vaccine préservatrice.

Cet exposé démontre, je crois, suffisamment que les brebis soumises à mes expériences ont eu la vraie vaccine : il restoit à savoir si elles seroient préservées du claveau. Pour s'en assurer, M. Girou envoya dans le troupeau de M. Durand de Séverac, alors infecté du claveau, ses quatre brebis vaccinées. Il y joignit

une cinquième brebis non vaccinée, pour que l'épreuve fût plus décisive.

La vaccine ne préserve pas du clav.

Quinze jours après leur admission dans le troupeau infecté je fus à Séverac, et je m'assurai que mes quatre brebis étoient exemptes de claveau, ainsi que la cinquième. J'inoculai le claveau aux brebis vaccinées, toutes contractèrent la maladie; trois furent couvertes de pustules; une seule ne fit observer que cinq à six boutons. Celle qui n'avoit pas eu la vaccine, et à laquelle je n'inoculai point le claveau, en fut atteinte naturellement et périt.

Je ne connois point d'observations qui prouvent d'une manière plus décisive que la vaccine n'est point un préservatif contre la petite-vérole des bêtes à laine, ainsi qu'on s'en étoit flatté.

Sur les croûtes vaccinales.

Sur les croûtes vaccinales.

Voilà, mon cher confrère, tout ce que j'ai à vous dire au sujet de la vaccine; j'ajouterai seulement que le vaccin, desséché suivant la méthode proposée par le docteur Favart, n'a pas eu entre mes mains le succès promis par ce médecin. J'avois déjà observé que le vaccin desséché conserve plus long-tems sa vertu contagieuse en hiver qu'en été: il ne

s'est jamais montré plus infidèle que l'été dernier, quoique la chaleur excessive de cette saison le desséchât presque toujours avant qu'on eut le tems de sceller les verres. L'espèce de vitrification que la chaleur lui fait subir, me paroît plus nuisible que la fermentation que notre confrère paroît craindre de son état humide. Le succès constant des envois de vaccin liquide du comité de Milan prouve assez que ce fluide mis à l'abri du contact de l'air sur des verres bien clos ne craint aucune décomposition. Il faut espérer que les croûtes vaccinales nous offriront une ressource plus certaine; je vous ferai part incessamment du résultat de mes expériences à ce sujet.

Sur les croûtes vaccinales.

J'ai continué mes expériences (Voyez tome XX, page 223), à Plombières avec la croûte vaccine, nous écrit M. Valentin. Vingt-trois autres inoculés par le même procédé ont eu des pustules vaccines aussi belles et de la même nature que celles qui surviennent à la suite de la vaccination par les moyens ordinaires. C'étoit toujours avec les mêmes croûtes dont une portion m'avoit déjà servi à Nancy; elles ont réussi au bout de 70,

Sur les croûtes vaccinales.

80 et 83 jours. Il y a eu dans le nombre de ces vaccinés un enfant né depuis dix-sept heures, que le curé, M. Maffioli, m'avoit envoyé immédiatement après le baptême. Cet enfant, qui a eu deux pustules à chaque bras, n'a offert aucun signe d'altération dans la santé : c'est peut-être le premier exemple d'inoculation faite en France sur un enfant le premier jour de sa naissance.

Enfin M. Double nous a dit avoir fait trois vaccinations seulement avec les croûtes ; mais ses expériences ne lui ont point réussi. Voici, il est vrai, comment il s'y est pris.

Sur une croûte de vaccin conservée depuis trois mois environ sans autre précaution que de l'avoir enveloppée de papier, il a versé une goutte d'eau bien chaude : avec la pointe de la lancette il a formé sur la croûte une espèce de pâte liquide ; et il s'est servi de cette pâte pour vacciner trois individus qui, au bout de dix jours, n'ont eu aucune espèce de bouton. M. Double ajoute qu'il n'entend point présenter ici ses expériences comme des objections aux résultats obtenus par M. Valentin et autres ; nous ne les avons même rapportées que pour tenir les lecteurs au courant de ce qui se fait à cet égard.

Observations sur des maladies vermineuses ; par M. Giraudy, *médecin-adjoint de l'hospice de Charenton.*

Les médecins et les naturalistes s'occupent aujourd'hui de l'origine des vers dans le corps humain et des maladies vermineuses, avec trop de succès pour ne pas donner une attention particulière aux faits que je vais rapporter. Sur les maladies vermineuses.

Vapeurs.

Iere. Obs. Une dame, âgée de 38 ans, d'un tempérament bilieux, d'une constitution nerveuse, et affectée depuis long-tems d'une névrôse du canal alimentaire (ou vapeurs), étoit tellement sujète aux maladies vermineuses, qu'une frayeur, un chagrin même légers provoquoient en elle la production (ou plutôt le dégagement) d'une grande quantité d'ascarides. Elle étoit si persuadée de ce singulier effet, lorsque j'en fus témoin, qu'à la suite de chaque frayeur elle s'empressoit de prendre une forte infusion d'hélminthocorton, ou un anthelmintique plus actif, jusqu'à l'évacuation des vers, sans laquelle l'appétit,

Sur les maladies vermineuses.

les forces, la couleur de la peau, le calme et aussi la santé ne se fussent pas rétablis.

Mélancolie.

IIe. Obs. Un jeune homme de 16 ans, né de parens sujets à des affections vermineuses, devint en peu de tems pâle, inquiet, travaillant avec dégoût; bientôt l'appétit, l'embonpoint diminuèrent, et enfin il éprouva une répugnance presque invincible à passer sur un corps quelconque, dont le volume ou la couleur paroissoient étrangers au sol : un morceau de linge, de papier, un livre, une plante, etc. lui faisoient la même impression. Interrogé sur ce qu'il ressentoit à la vue de ces objets : « Il me semble, dit-il, aussi dangereux de passer sur ces corps, que de me jeter dans un fleuve ou dans un précipice; et c'est la crainte qui m'oblige à les éviter ». Il avoit une peine presque aussi grande à descendre les escaliers.

On ignora pendant six mois la cause de cette maladie. Le malade avoit des alternatives de dégoût et de voracité. Quelques médicamens furent administrés sans succès; les moyens moraux employés contre cette répugnance furent également inutiles : on vouloit un jour le forcer par des raisonnemens énergiques à passer sur un morceau de papier; ne

concevant pas lui-même comment il se livroit à une crainte aussi ridicule, il fit des efforts pour se vaincre; mais bientôt la pâleur, le tremblement, la sueur froide de tout le corps et la perte de connoissance signalèrent la syncope dans laquelle il tomba tout-à-coup.

Un examen plus attentif de cette mélancolie m'ayant fait présumer la présence des vers dans les intestins, je prescrivis les anthelmintiques; mais je n'obtins la sortie d'ascarides vermiculaires qu'après avoir employé des anthelmintiques de différentes espèces, et après en avoir continué l'emploi pendant cinq semaines. Peu après, cette évacuation d'ascarides fut suivie de plusieurs autres; le délire disparut; et le malade jouit depuis ce tems de la meilleure santé.

Délire.

IIe. Obs. Une demoiselle de 12 ans, blonde, sujète dès son enfance à des affections vermineuses, tomba tout-à-coup dans le délire: en même tems pâleur au visage; perte de l'appétit; abattement; pupille dilatée. D'abord on s'inquiéta peu de ce délire, parce qu'il est ordinairement, chez cette jeune personne, l'effet d'une légère altération gastrique; mais on en fut très-alarmé, dès qu'on s'apperçut

Sur les maladies vermineuses.

qu'il persistoit malgré les évacuans. L'opinion des gens de l'art étoit partagée sur le caractère de cette maladie, que les uns regardoient comme une fièvre ataxique, et les autres comme une aliénation. Appelé dans cette occurrence, je crus reconnoître les signes d'une affection vermineuse. On admit mes conjectures; et un anthelmintique, administré sur-le-champ, fit rendre à la malade une grande quantité d'ascarides et de lombricoïdes.

Six semaines après sa guérison, cette demoiselle devint aveugle. Comme on ne soupçonnoit d'autre cause de cette cécité, que la présence des vers dans les intestins, on la traita avec le même succès par les anthelmintiques.

Enfin, à des intervalles à-peu-près semblables à ce dernier, elle devint successivement folle, aveugle, sourde, muette. Ces différentes attaques dépendoient de la même cause; elles furent traitées avec le même avantage par les anthelmintiques, sans doute jusqu'à l'évacuation totale du foyer vermineux.

Histoire de la constitution médicale des trois derniers mois de l'an XII, observée à Paris; par F. J. Double.

Quandò periti medici, ex multorum ægrorum frequentatione, statum morborum urbis suæ scripserunt, multa ipsis posteri debent, qui morbos patrios in scriptis eorum ferè æque facilè discunt et adgnoscunt, uti ex RUPPII *florâ senensis soli plantas distinguimus.*

Haller, *in præf. morb. Vratislav.*

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

Le trimestre dont nous allons rendre compte a présenté aux observateurs de météorologie des variations remarquables sous ce rapport, que l'on a pu noter une sorte de série ou de succession de changemens dans lesquels on retrouve jusqu'à un certain point un caractère qui appartient à d'autres saisons.

Messidor. Les premiers jours du mois ont été généralement chauds et sereins; ce n'est que vers la fin des premiers dix jours que l'atmosphère s'est montrée variable; l'air s'est sur-tout raffraîchi le 8, à la suite d'un orage qui a dû se passer dans les environs de Paris. A cette époque le tems lourd faisoit éprouver toutes les influences connues des constitutions australes; le vent souffloit alternativement du sud-est et du sud-ouest.

Constitut. médic des 3 derniers mois de l an XII.

presque subitement dès le commencement de celui-ci. Le tems a cependant été variable, et il a plu quelquefois jusques au 6 ; mais dès ce moment le ciel est devenu serein : le soleil lorsqu'il paroissoit, réchauffoit considérablement l'horison, et nous n'avions de fraîcheur que dans les soirées et dans les matinées ; mais il faisoit alors très-frais, le vent soufflloit ordinairement du sud-ouest.

Depuis cette époque le beau tems ayant toujours continué, les chaleurs ont été très-fortes. Dès le 15, les matinées et les soirées n'étoient plus fraîches, l'air paroissoit d'un poids accablant ; et cependant le vent soufloit du nord-est. Cet état de l'air a duré jusques à la fin du mois et pendant les jours complémentaires.

La température peut être résumée pour ce mois en chaude, sèche, c'est-à-dire qu'elle a présenté d'une manière franche les caractères des constitutions estivales ; ceci est sur-tout vrai des derniers vingt jours, en y comprenant les jours complémentaires.

La saison considérablement retardée sous le rapport des chaleurs, et à raison des longues pluies, a rallenti la maturité des raisins, au point que des vignerons, considérant la foiblesse des sarmens et des feuilles, crai-

gnoient que cette maturité ne fût jamais qu'imparfaite ; il paroît cependant que l'état actuel de l'air (1) répare assez bien et assez vite ces dommages apparens. En général les grandes pluies ont nui à l'agriculture, parce qu'elles sont venues dans le tems des moissons, où les chaleurs sont indispensables.

Constitut. médic des 3 derniers mois de l'an XII.

Malgré ces grandes interversions dans le caractère de la saison, il y a eu peu de malades, et la mortalité a été peu considérable : c'est que l'intempérie dominante n'a point eu de très-grandes variations. Ce sont les changemens brusques et fréquens des qualités opposées, qui déterminent principalement le nombre et la gravité des maladies.

Mais il est bien à craindre que ces pluies abondantes, que Ramazzini appelle avec juste raison *morborum seminarium*, n'influent sur le nombre des maladies d'automne, et surtout d'hiver. Déjà nous voyons que l'état antérieur de l'air a imprimé aux forces une débilité remarquable, et il pourroit bien en résulter des fièvres adynamiques sur la naissance et la production desquelles il sera sans doute bon que les praticiens se tiennent en garde. A la suite d'un été semblable, voici ce

(1) J'écrivois ceci dans le commencement de vendémiaire.

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

qu'a dit Baillou : *Anno* 1574, *quum æstas pluvia esset, austrina et autumnus eam excepisset eodem temperamento, infinitos prehenderunt dentium dolores, coryzæ, ophthalmiæ, tusses, pulmonum affectiones, destillationes in partes subjectas, immò et nonnullis apoplexiæ., etc. Vide lib.* 1, *p.* 39. Cette observation de Baillou est assez conforme à une prédiction d'Hippocrate, aph. 16, l. 3. « Les saisons pluvieuses déterminent, pour l'ordinaire, des fièvres rebelles, des flux de ventre, des pourritures, des attaques d'épilepsie, l'apoplexie et les esquinancies ».

Du reste, sans aller plus loin sur ce qui aura lieu à l'avenir, contentons-nous de rendre un compte fidèle de ce qui s'est passé : nous l'avons déjà dit, cette collection des constitutions médicales révolues est d'un grand avantage pour la science, en confirmant, de saison en saison, des présages dont le Père de la médecine recommande l'étude et la méditation.

Durant le trimestre qui nous occupe, on aura remarqué l'analogie que les maladies ont eue avec l'état, tantôt automnal et tantôt estival, en offrant tour-à-tour le génie catarrhal et le caractère bilieux, à raison du mode

gastrique toujours dominant, et de la station molle de l'année entière. Pendant le premier mois, les maladies régnantes ont été plus catarrhales : c'est ainsi que nous avons vu beaucoup de coryzas, de rhumes, d'enrouemens, de douleurs rhumatismales, de maux de gorge joints à quelques coliques bilieuses, et à des toux stomacales, dont nous avons parlé dans le dernier trimestre.

Constitut. médic. des 2 derniers mois de l'an XII.

La même chose a eu lieu à-peu-près durant le mois suivant; les maladies bilieuses n'ont eu que peu d'intensité; les catarrhales ont continué d'avoir le dessus : toutefois est-il vrai de dire que le système gastrique est devenu le siége de presque toutes les maladies, soit qu'il y entrât comme élément principal, soit qu'il n'en constituât qu'une complication. Les toux stomacales, dont il a été question, lorsqu'on ne les a pas traitées d'abord par les émétiques, outre qu'elles se sont montrées longues et robustes, ont été encore suivies d'enrouemens opiniâtres.

Les affections catarrhales gastriques ont continué à régner en fructidor comme dans le mois précédent. Mais à l'époque du changement de la constitution de l'air, les maladies ont aussi pris un autre caractère et sont devenues plus constamment bilieuses. Les coliques

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

sont devenues plus intenses, et ont été suivies de symptômes plus alarmans. Il s'est manifesté d'une manière plus générale des dysenteries bilieuses bien caractérisées, et contre la plupart desquelles on a suivi avec succès la méthode thérapeutique de Zimmermann, de Stoll, etc.

Les toux gastriques et les enrouemens qui tenoient à la même cause, du moins originairement, ont toujours été aussi nombreux; mais il en est survenu beaucoup moins de nouveaux; ils datoient pour le plus grand nombre des mois précédens, et paroissoient alors, sur-tout lorsqu'on avoit employé primitivement les émétiques, dépendre d'une inflammation chronique commençante de la membrane du conduit aérien. Dans ces circonstances, on a opposé avec quelque succès aux toux et aux enrouemens les fomentations faites sur la région du cou avec l'esprit volatil de corne de cerf bien rectifié.

Nous avons vu, au sujet de ces toux, qu'elles augmentoient d'intensité et de fréquence lorsque les malades étoient couchés, ou même qu'elles n'avoient guère lieu qu'alors. Baillou avoit fait la même observation : « Il est une question qui n'est pas à mépriser, dit-il, (p. 98, lib. II); c'est de savoir pourquoi ces tou-

toux n'ont pas lieu durant le jour, mais seulement à l'instant où les malades entrent dans leur lit; et qu'alors les efforts de tousser sont tels, qu'ils en perdent la respiration. Est-ce à cause de la fraîcheur des draps, ou à cause de la situation que l'on prend pour dormir? *Fortassè;* ajoute Baillou, et avec raison, *non cuivis patet hujus rei ratio.* En général, les toux et les enrouemens se sont montrés fortement opiniâtres, et ont résisté assez souvent à une foule de moyens dirigés cependant d'après les principes de la plus saine thérapeutique.

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

Il y a peut-être lieu de s'en prendre ici aux interversions des températures, aux saisons qui n'ont pas été à leur place. « Par une succession régulière de saisons, dit Hippocrate, les maladies ont une marche conforme, et la crise en est plus facile, *Constantes et judicatu faciles fiunt morbi;* mais si les saisons sont dérangées, les maladies sont irrégulières et se jugent plus difficilement, *Inconstantes et difficiles judicatu. Aph.* 8, *l.* 3. Or, tant que la crise se fait attendre, les exacerbations se soutiennent; et c'est ordinairement après les fatigues de la journée, et à l'instant du coucher que certains accidens sont plus marqués. Voilà ce qui nous semble ré-

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

soudre la question proposée par Baillou ; qui décrie d'ailleurs un été absolument semblable au nôtre, où régnoient les affections pituiteuses, *Morbi obseri dominatum*, lorsqu'une pareille saison, comme on l'a dit ci-dessus, avoit eu lieu l'année précédente, et que la station molle s'étoit nécessairement établie d'une année à l'autre.

Parmi les maladies de ce trimestre, il en est deux sur-tout au sujet desquelles nous croyons devoir rappeler ici quelques-uns des préceptes pratiques qui les concernent; ce sont les dyssenteries et les enrouemens. Les maladies les plus communes sont par cela même celles qu'il faut le mieux étudier, celles sur-tout dont on doit rendre le traitement méthodique plus universellement connu.

Dyssenterie. I. Les longues pluies interceptent l'insensible transpiration, occasionnent des reflux de la peau à l'intérieur, et portent le trouble sur la membrane muqueuse des intestins au point de déterminer les flux de ventre, sur-tout à l'époque où s'opère l'alternative de deux températures, l'une humide et l'autre sèche. Ainsi Hippocrate annonce que la dyssenterie doit se manifester, soit qu'un hiver sec et froid précède un printems pluvieux et austral (aph. 11, l. 3), soit

qu'au contraire un printems sec et froid vienne à remplacer un hiver austral, pluvieux et doux (aph. 12). Au reste, il se résume (aph. 16) et dans d'autres endroits de ses Œuvres, en attribuant la dyssenterie à toutes les constitutions froides et humides. C'est précisément ce qui s'est passé sous nos yeux durant le trimestre dernier.

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

Mon confrère et mon ami, le docteur Ste.-Colombe, m'écrit que la même chose a eu lieu dans le pays qu'il habite (département des Hautes-Pyrénées) : seulement les changemens de température, c'est-à-dire le passage des jours frais et pluvieux aux jours secs et chauds est arrivé chez lui plutôt que dans ce pays, et les effets en ont été plus marqués.

A la suite de ces changemens brusques survenus dans l'atmosphère, m'écrit-il, il s'est déclaré une dyssenterie qui a régné et qui règne généralement et d'une manière épidémique dans certains villages. Cette maladie est purement bilieuse : son histoire s'accorde très-bien avec celle que nous en a donnée Zimmerman. Il y a cependant cette différence que, dans la dyssenterie bilieuse qui règne ici, il faut répéter plusieurs fois dans le debut l'emploi de l'ipécacuanha à titre de vomitif : la principale cause de la maladie réside dans

l'estomac ; l'usage prématuré des purgatifs, ainsi que leur abus augmentent les accidens.

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

II. A l'apparition des dyssenteries, vers la fin de fructidor, il en est qui se sont présentées avec des accidens tellement graves et une irritation si forte que, malgré que la complication bilieuse fût bien manifeste, nous avons cru devoir employer les délayans, les calmans, et même les opiatiques, pour détruire, ou du moins pour calmer le spasme des intestins, avant que d'en venir à l'administration des émétiques. Souvent on a dû préférer l'ipécacuanha, à raison de sa propriété anti-spasmodique, et à raison aussi de la faculté qu'a ce médicament de donner du ton et de l'activité au système intestinal ; il est assez ordinaire que l'administration de l'ipécacuanha soit suivie de constipation.

III. Ces dyssenteries ont débuté quelquefois par des vomissemens qui, spontanément ou même après avoir été aidés par l'ipécacuanha, terminoient heureusement la maladie ; quelquefois même il falloit répéter le vomitif. C'est encore là une observation qui a été faite à pareille époque à-peu-près dans la partie méridionale de la France, par mon ami le D. Ste.-Colombe ; et elle mérite d'autant plus l'at-

tention des praticiens, qu'elle paroît opposée à celle d'Hippocrate : *Dyssentericis vomitus biliosus in principio malus est. Hipp. coac. præn. sect.* 2, *cap.* 20--2. Baglivi (*prax med. lib.* 1) a dit aussi que toutes les dyssenteries qui commencent avec des nausées, suivies de vomissemens, ont été presque toutes mortelles, et qu'il en a fait souvent l'observation dans les hôpitaux d'Italie. Cette remarque ne doit s'entendre que des vomissemens continuels, que rien ne peut arrêter, et qui ne font qu'aggraver les accidens, ainsi qu'on le voit, par exemple, dans l'observation de Hildan, *cap.* 6, *lib. De dyssenteriâ.* Plus bas il ajoute que, dans les dyssenteries de longue durée, il s'est quelquefois bien trouvé des vapeurs de thérébentine dirigées vers l'anus.

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

Du reste, il ne faut pas croire que les avantages du vomissement dans le principe de la diarrhée soient particuliers à celle que nous avons observée. Zimmermann et Stoll avoient fait la même remarque que nous, et Klein a dit d'une manière générale : *Vomitus spontaneus mox in primo principio bonus.* On trouve d'ailleurs dans Duret un commentaire lumineux sur le sens de la sentence d'Hippocrate. Suivant cet excellent interprète, le vo-

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

missement n'est funeste que lorsqu'il est d'espèce colérique. Alors les évacuations simultanées et précipitées par haut et par bas dénotent les plus grands désordres. Il n'en est pas de même d'un vomissement spontanée que la nature provoque pour modérer les déjections. *Hæc vomitio artificium præbet medico ad imitationem naturæ comparandum.* V. Duret, éd. de Paris, 1621, pag. 347.

IV. Nous avons encore remarqué dans quelques dyssentériques des hoquets, des convulsions, des douleurs atroces dans la région précordiale. Ces accidens ajoutoient beaucoup à l'intensité de la maladie.

V. Nous avons cru voir deux sources principales d'indications dans la partie thérapeutique de nos dyssentériques; la première se rapporte à l'évacuation des matières saburrales contenues dans le tube intestinal; la deuxième à l'irritation spéciale de ces mêmes parties. Il a fallu s'arrêter plutôt à l'une ou à l'autre de ces deux indications, suivant l'urgence respective de leurs symptômes. L'ipécacuanha a répondu à la première indication. Nous avons employé pour la seconde les opiatiques légers; les lavemens de laitue, de cerfeuil, avec addition de sucre; les bains entiers, etc. Quant à la boisson, celle dont nous avons fait le plus

d'usage est la décoction d'orge ou de ris, avec solution de gomme arabique. Nous nous sommes assez volontiers abstenus de l'emploi des substances grasses; elles sont réputées généralement nuisibles dans les maladies bilieuses. Nous n'avons point eu recours du tout aux astringens, à cause de l'irritation intestinale.

Constitut. médic. des 3 dernier. mois de l'an XII.

V. Il est un milieu à tenir entre deux écueils dans le traitement de la dyssenterie; car il seroit imprudent d'arrêter mal-à-propos le flux dyssentérique; et cependant il faut l'empêcher de durer, au point qu'il puisse dégénérer en affection chronique, par l'habitude vicieuse que prennent les intestins de laisser passer continuellement des matières plus ou moins âcres, et sur-tout par le dérangement qu'il en résulte pour toute l'économie. Les dyssenteries qui durent long-tems entraînent la lienterie, des œdématies partielles, et même l'hydropisie. *Lœsis intestinis*, dit Galien, *& transitu vitiosorum humorum, vis eorum laborat, et temperies nativi calorisaboletur; hinc hydrops et lienteria.* Baillon dit avoir vu une manie qui étoit survenue à la suite de la suppression de la dyssenterie : *Dyssenteriâ quidam detinebatur, repentè suppressa est, et paulò post insanus redditus est.* (*Opera lib.* 3, *p.* 551). Il cite encore une

foule d'autres accidens fâcheux qui ont eu lieu à la suite de la suppression du flux dyssentérique.

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

Enrouemens. I. Ces sortes d'affections qui paroissent au premier abord n'être qu'incommodes, ont cependant fixé notre attention d'une manière particulière, lorsqu'elles résistoient aux tentatives les mieux indiquées. Il y avoit à redouter pour les suites les phthisies laryngées et pulmonaires, dont elles sont quelquefois les symptômes précurseurs. *Quæ distillationes*, a dit Galien, *hominibus primò tussim comitant, deindè rancedinem, neque consistunt, alteram tabis differentiam afferunt.* C'est sur-tout lorsqu'ils durent longtems, que les enrouemens deviennent à craindre : *Ideò formidabilis est rancedo, præsertim perseverans.* (Baillou, liv. 3, consil. 11.) Klein a également observé que les enrouemens qui durent au-delà d'une année ne sont point susceptibles de guérison, et qu'alors les maladies finissent par devenir hectiques.

II. Il faut bien prendre garde de confondre l'enrouement morbifique avec celui qui n'est que l'effet des changemens qui ont lieu dans l'économie chez quelques individus à l'époque de la puberté. Celui-ci se dissipe de lui-même

vec les mouvemens que la nature excite, et ne doit être considéré par le médecin que comme une nouvelle preuve des sympathies qui existent entre la voix et les organes de la génération.

Constitut. médic. des 3 derniers mois de l'an XII.

III. Pour le traitement des enrouemens qui dépendent de causes générales, et que l'on peut considérer comme catastatiques, il faut faire grande attention à la nature des maladies régnantes. Les médecins de Breslau disent avoir employé la saignée avec beaucoup de succès contre quelques enrouemens. On sent bien que nous n'avons pas été fondés à recourir à ce moyen.

IV. Parmi les maladies contre lesquelles Hippocrate défend d'employer les purgatifs, il comprend les enrouemens ; cependant si nous avions apperçu l'indication suffisante de purger, nous n'aurions pas balancé à le faire, malgré la sentence du maître, que nous donnons d'ailleurs à méditer et à commenter aux praticiens expérimentés.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De Vendémiaire an XIII,

J. du m.	Thermomètre. Maximum	Minimum	A midi.	Baromètre. Maximum.	Minimum.	Midi.
1	+12,6 mi.	+ 5,0 s.	+12,6	28,1,20 s.	27,10,87ma.	28,0,85
2	+12,3 mi.	+ 4,7 ma.	+12,3	28,1,17 s.	28,0,90 s.	28,0,92
3	+10,8 s.	+ 5,7 ma.	+10,7	28,4,25 min	28,1,48 ma.	28,2,64
4	+12,4 mi.	+ 4,7 ma.	+12,4	28,5,43 mi.	28,4,93 ma.	28,5,43
5	+13,0 mi.	+ 5,4 ma.	+13,0	28,4,16 ma.	28,3,16 s.	28,3,92
6	+14,0 s.	+ 6,7 ma.	+13,1	28,3,50 mi.	28,3,18 s.	28,3,50
7	+13,9 s.	+ 5,1 ma.	+13,0	28,3,03 ma.	28,1,92 s.	28,2 80
8	+18 8 s.	+ 4,7 ma.	+18,5	28,1,41 ma.	28,0,20 s.	28,1,20
9	+17,8 mi.	+12,1 s.	+17,8	27,11,66 s.	27,10,89 s.	27,11,00
10	+16,8 s.	+12,3 ma.	+15,7	28,1,56 s.	28,0,32 ma.	28,1,02
11	+16,8 s.	+11,3 ma	+15,6	28,1,76 ma.	28,1,19 s.	28,1,68
12	+16,5 s.	+10,9 ma.	+16,0	28,1,48 mi.	28,0,48 mi.	28,1,48
13	+13,4 mi.	+11,3 ma.	+13,4	28,0,82 s.	27,10,78 mi.	27,10,78
14	+12,7 s.	+ 6,8 ma.	+12,4	28,4,02 s.	28,2,76 ma.	28,3,73
15	+13.6 mi.	+ 4,1 ma.	+13,6	28,2,84 ma.	28,0,64 s.	28,2,50
16	+ 8,7 mi.	+ 7,2 s.	+ 8,7	27,11,56ma.	27,10,89 s.	27,11,26
17	+10,9 mi.	+ 5,3 s.	+10,9	28,1,33 s.	27,11,27ma.	28,0,42
18	+10,4 s.	+ 3,6 ma.	+ 9,5	28,2,85 mi.	28,1,90 s.	28,2,85
19	+ 9,5 mi.	+ 7,6 ma.	+ 9,5	27,11,70ma.	27,7,27 s.	27,9,70
20	+11,7 s.	+ 5,0 s.	+11,4	27,7,85 ma.	27,7,01 s.	27,7,52
21	+10,3 mi.	+ 2,9 ma.	+10,3	27,8,35 s.	27,7,57 ma.	27,8,16
22	+10,8 mi.	+ 6,2 ma.	+10,8	27,7,40 ma.	27,6,26 s.	27,6,60
23	+12,9 mi.	+ 6,4 s.	+12,9	27,8,27 s.	27,5,58 mi.	27,5,58
24	+10,2 s.	+ 5,4 ma.	+ 9.6	28,0,29 s.	27 9,27 ma.	27,9,92
25	+10,3 s.	+ 4,7 ma.	+ 9,9	28,0,77 s.	28,0,00 mi.	28,0,00
26	+12,2 mi.	+ 7,2 ma.	+12,2	28,2,85 mi.	28,2,27 ma.	28,2,85
27	+12.4 s.	+ 6,4 ma.	+11,9	28,2,64 ma.	28,1,07 s.	28,2.48
28	+14,0 s.	+ 4,8 ma.	+13,0	28,1,07 mi.	27,11,85min	28,1,07
29	+13,1 s.	+ 4,7 ma.	+1,28	27,11,17ma.	27,8,76 s.	27,10,87
30	+12,1 mi.	+ 6,7 s.	+12,1	27,8,59 s.	27,7,80 ma.	27,8,03

RECAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,5,43 le 4
Moindre élévation du mercure.	27,5,58 le 23
Élévation moyenne.	27,11,50
Plus grand degré de chaleur.	+ 18,8 le 8
Moindre degré de chaleur.	+ 2,9 le 21
Chaleur moyenne.	± 10,8

FAITES A L'OBSERV. NAT. Par BOUVARD astronome, membre de l'Institut national.

J. du mois	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	60,0	O.N. O.	Ciel nuageux.
2	65,0	O.	Ciel nuageux ; pluie à divers. interv.
3	76,5	N. E.	Ciel couvert ; et beau le reste du jour.
4	60 0	N. E.	Assez beau ciel tout le jour.
5	77,0	N. N. E.	Ciel nuageux ; petite pluie par interv.
6	70,0	N. N. E.	Ciel vaporeux.
7	67,0	N. E.	Beau ciel.
8	73,0	E. S.	Ciel nuag. ; pet. pl. fine dans la soirée.
9	85,0	S.	Orage assez fort ; ton. ; pl. ; beauc. d'éclair.
10	84,0	S.o. n.o.	Quel. gout. d'eau par int. ; beauc. d'eclairc.
11	83,0	N. O.	Brouillard ; ciel couvert.
12	77,0	O.	Ciel nuageux.
13	86,0	S. O.	Ciel couvert ; tems pluvieux.
14	74,0	O.N. O.	Ciel nuageux et trouble.
15	74,5	S. S. O.	Ciel nuageux et trouble.
16	83,0	O. N.O.	Tems pluvieux.
17	76 0	O.	Ciel nuageux.
18	70,0	O. N.O.	Ciel très-nuag. ; assez beau ciel par interv.
19	88,0	S. F.	Tems pluvieux.
20	81,0	S. O.	Brouill. ; ciel très-nuageux.
21	78,5	S. S. O.	Brouillard ; ciel nébuleux et trouble.
22	94,5	S. E.	Pluie forte et abond. ; quelq. éclaircis.
23	86,0	S. S. O.	Ciel pluv. ; beaucoup d'écl. par interv.
24	65,0	O. N. O.	Ciel à-demi couvert.
25	70,0	S.	C. en gr. p. c. ; f. av. ent. 8 et 9 du s. ; v. v.
26	76,0	O. S. O.	Ciel nuageux.
27	82,0	S.	Brouillard ; ciel nuageux et trouble.
28	66,5	S. E.	Ciel couv. presque toute la journée.
29	70,0	s.e. s.s.o.	Soleil foib. ; ciel à-demi couv. ; pl. par int.
30	85,5	S. S. O.	Q. g. d'eau par int. ; aurore bor.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	0	Le vent a s. du N.	2 fois.
de couverts.	5	N. E.	5
de pluie.	16	E.	1
de vent.	30	S-E.	3
de gelée.	0	S.	9
de tonnerre.	1	S-O.	8
de brouillard.	5	O.	9
de neige.	0	N-O.	7

Eau de pl. tombée dans le c. du ce m. 0,6589-2 pouc. 5 lig. 2-10.

MEDECINE DE MONTPELLIER.

Essai sur l'identité de la vaccine et de la petite-vérole; par M. ***.

Identité de la vacc. et de la petite-vérole.

Ayant eu occasion d'inoculer dans le même tems la petite-vérole et la vaccine, la forme si ressemblante des deux maladies et l'identité de leurs principaux effets me firent d'abord soupçonner qu'elles pourroient bien être de même nature, et ne différer que comme deux variétés d'une même espèce. Je m'apperçus aussi que plusieurs se fortifioient dans leur confiance pour la vaccine, selon qu'ils la trouvoient plus ou moins ressemblante à la petite-vérole. Alors je compris que, si on pouvoit donner un certain degré de probabilité à ce sentiment, on auroit trouvé un sûr moyen d'accréditer la nouvelle méthode, de supprimer le long espace de tems que nous avons à parcourir avant que sa vertu préservative soit démontrée par l'expérience; en un mot, de faire jouir plutôt l'humanité entière de ses bienfaits.

On sait combien les Arabes, chez qui la petite-vérole est née, se sont adonnés de tout tems à l'éducation des chevaux; le javart asiatique a donc pu produire cette maladie, comme, selon Jenner, le javart européen a produit la vaccine. On a trouvé celle-ci dans des pays froids, elle est douce et bénigne; celle-là, enfantée dans des climats brûlans, est maligne et meurtrière, comme toutes les contagions qu'à diverses époques ont versées sur nous de semblables pays. Il est

vrai que cette propriété du javart est contestée par quelques médecins ; mais elle est appuyée par d'autres : et d'ailleurs un petit nombre d'expériences positives a toujours plus de force qu'un grand nombre de négatives. Martin Lister avoit déjà soupçonné que la petite-vérole nous venoit de quelques brûtes, et plusieurs modernes supposent une source commune à des maladies qui attaquent diverses espèces, telles que la petite-vérole, la vaccine, le javart, la clavelée, la maladie des chiens, etc.

Identité de la vacc. et de la petite-vérole.

Supposons enfin que Jenner se trompe, et que le javart de tous les pays soit également stérile ; pour lors la petite-vérole a dû attaquer les vaches dans le principe, et prendre chez elles avec le tems une forme plus douce. Ceci n'est point une vaine conjecture : l'évêque Marius, qui écrivoit à la fin du sixième siècle, rapporte expressément comme témoin oculaire, qu'une certaine année la petite-vérole attaqua l'espèce humaine et l'espèce du bœuf, dont il périt une quantité (1). On a remarqué que les contagions, transportées hors des pays où elles sont endémiques, manifestent d'abord la plus violente énergie, s'affoiblissent avec le tems, et finissent quelquefois par disparoître. La lèpre deux fois apportée en Europe s'y est éteinte deux fois. Rosèen observe que « la petite-vérole a été » des plus mortelles la première fois qu'elle s'est mon» trée dans quelque contrée, et que le danger en a di» minué à proportion du tems qu'elle y avoit régné ».

(1) *Hoc anno* [570] *morbus validus cum profluvio ventris, et variola Italiam galliamque valdè affixit, et animalia bubula per loca superscripta maximè interierunt.*

Identité de la vacc. et de la petite-vérole.

Astruc et Swediaur nous représentent la maladie vénérienne bien différente aujourd'hui de ce qu'elle étoit lors de sa première invasion en Europe. La vaccine elle-même est aujourd'hui très-rare en Irlande, elle y étoit commune autrefois. Voilà pourquoi les vaches ont pu contracter la petite-vérole lorsqu'elle jouissoit de sa première vigueur; et qu'aujourd'hui elles ne se montrent nullement disposées à cette maladie qui s'est affoiblie. Le régime végétal, les boissons rafraîchissantes, le grand air, un exercice modéré sont reconnus pour être les vrais moyens d'adoucir la petite-vérole; ce régime est porté au plus haut degré chez la vache qui se nourrit d'herbe, boit de l'eau pure, et se promène à pas lents dans la prairie du matin au soir. D'ailleurs les affections morales qui peuvent compliquer la maladie chez l'homme sont étrangères à la vache. C'est ainsi que la petite-vérole est devenue vaccine.

Observons maintenant la forme et les développemens des deux maladies inoculées à l'espèce humaine; car il est nécessaire de les placer dans les mêmes circonstances pour obtenir des résultats fidèles. Depuis le moment de l'insertion jusqu'à l'exsiccation de la pustule, on remarque dans l'un et l'autre cas les mêmes phénomènes, la même marche, les mêmes époques; et souvent il seroit impossible au médecin le plus expérimenté d'assigner quelle est la petite-vérole inoculée, quelle est la vaccine, lors sur-tout que celle-là est sans éruption, et que celle-ci est éruptive. Non-seulement nous avons vu l'éruption générale dans la vaccine, mais aussi de petites vésicules blanches applaties, disséminées dans l'aréole vaccinique, comme on

le remarque si souvent dans l'aréole variolique. La fièvre est presqu'aussi légère dans l'inoculation non-éruptive que dans la vaccination; la pustule, chez l'une et l'autre, ou suppure un certain tems, ou se sèche de suite; et toujours elle laisse une empreinte ineffaçable qui, d'après les meilleurs inoculateurs, est un signe assuré de la bonté de l'opération; aussi ai-je vu cette cicatrice très-marquée après la vraie vaccine, et s'effaçant au contraire après la fausse. On reconnoit surtout la fausse vaccine à un développement prématuré et à une marche rapide. Les mêmes signes annoncent une inoculation abortive; les douleurs subaxillaires ont aussi peu de valeur dans l'une que dans l'autre. Quelquefois il survient aux bras des inoculés un érysipèle qui n'a rien d'alarmant, et n'exige point les secours de l'art; mais cet accident est très-rare: on l'a remarqué dans la vaccine avec la même rareté, les mêmes circonstances et les mêmes indications curatives. La petite-vérole inoculée, lorsqu'elle n'est point accompagnée d'éruption générale, est aussi peu contagieuse que la vaccine; car en cet état elle ne se propage, selon les inoculateurs, que par le contact du virus; or ce contact, d'après mon expérience, et celle de quelques autres, suffit pour donner la vaccine. Un autre grand trait d'analogie, c'est que dans les familles dont les individus sont peu disposés à la petite-vérole, j'ai vu la vaccine prendre difficilement. Odier parle de trois enfans auxquels il a inoculé à plusieurs reprises la petite-vérole et la vaccine, et qui n'ont pu contracter ni l'une ni l'autre de ces maladies. La vaccine compliquée avec la petite-vérole naturelle, et leurs phénomènes respectifs imitent parfaitement ce qui se

Identité de la vacc. et de la petite-vérole.

Identité de la vaccine et de la petite-vérole.

passe, quand l'inoculation variolique se rencontre avec la petite-vérole naturelle ; c'est-à-dire, que chaque maladie observe sa marche, si l'invasion de la petite-vérole a suivi de trop près l'inoculation ; sinon la vaccine modère l'énergie de la petite-vérole, réduit l'éruption, et précipite la dessication des boutons. D'autres, qui ont vu la complication de la vaccine avec la rougeole et la fièvre scarlatine, prétendent qu'elle se comporte aussi avec elles comme avec la petite-vérole.

On vante beaucoup l'heureux effet de l'inoculation sur certaines maladies chroniques, mais la vaccine fournit des exemples analogues ; je l'ai vue quelquefois faire disparoître la croûte laiteuse, et une fois la gale héréditaire ; plusieurs enfans se sont mieux portés après cette opération ; un entr'autres, âgé de trois ans, toujours malade depuis sa naissance, a fini par jouir d'une santé inaltérable. Le docteur Maunoir, consulté pour un enfant qui avoit depuis plusieurs mois des maux d'yeux très-rebelles, le vaccina, et le guérit de ses maux d'yeux par la vaccination seule. Le même médecin vaccina un enfant qui avoit les bras couverts de petites taches dartreuses ; chacune de ces taches s'enflamma et produisit un bouton vaccin, après la dessication duquel les taches disparurent. (Bibl. Brit. Sc. et Arts, vol. 15.)

Le docteur Remmet vaccina une jeune fille, née de parens phthisiques, sujète à de fréquens vomissemens, ayant habituellement le teint très-pâle et cadavereux, le visage parsemé de taches livides. Cette fille eut une vaccine très-bénigne, dont les effets furent

si

si heureux, qu'elle recouvra en peu de tems une santé parfaite. (*Dunning some obs. on vacc.*) Un enfant de dix-neuf mois étoit couvert à la figure et ailleurs de croûtes teigneuses, rebelles à plusieurs remèdes : elles disparurent après une vaccination qui n'avoit produit qu'un bouton, et cet enfant jouit depuis d'une bonne santé. (Pagès, Mém. sur la vaccine.) Identité de la vacc. et de la petite-vérole.

La petite-vérole n'attaque en général chaque individu qu'une fois dans la vie ; il en est de même de la vaccine. Les premiers vaccinateurs avoient cru qu'on pouvoit avoir la maladie plusieurs fois ; ils n'avoient pas examiné assez attentivement la seconde infection qui n'étoit que locale : d'ailleurs Woodville, Odier et Pagès ont cherché inutilement à redonner la vaccine à ceux qui l'avoient eue une fois. J'ai fait vainement aussi les mêmes tentatives.

Non seulement la vaccine préserve de la petite-vérole ; mais celle-ci à son tour préserve de la vaccine. J'ai vacciné divers sujets qui avoient eu la petite-vérole naturelle ou inoculée ; chez les uns les piqûres n'ont pas eu de suite, chez d'autres il y avoit tantôt aréole et fièvre à l'époque ordinaire ; mais des boutons informes, tantôt des boutons bien formés sans aréole ni fièvre, quelquefois des boutons bien formés et avec aréoles à un bras ; des boutons informés à l'autre et point de fièvre. Mais chez tous indistinctement les premiers indices du travail des piqûres avoient eu lieu dès le lendemain, ce qui est un des principaux signes de la fausse vaccine. On sait que les fils envoyés à Genève par De Carro ne produisirent qu'une vaccine bâtarde (Mémoire d'Odier). Enfin Jenner lui-même, détrompé de cette erreur, a dit : « J'en reviens aujour-

Identité de la vacc. et de la petite-vérole.

» d'hui, et je suis disposé à croire, avec le docteur » Péarson, qu'on ne peut plus être atteint de la vac- » cine quand on a eu la petite-vérole ». (*Furt. obs. on the var. vacc.*)

La petite-vérole naturelle a coutume de prendre les formes les plus opposées ; tantôt elle se borne à une fièvre éphémère sans éruption, tantôt elle couvre le corps entier d'une plaie universelle. La petite-vérole inoculée est beaucoup moins irrégulière, et la vaccine est la plus constante des trois. Une éruption abondante accompagne ordinairement la première ; cette éruption est communément très-bornée, et quelquefois nulle dans la seconde ; elle a rarement lieu dans la troisième. La petite-vérole naturelle se propage subitement, la petite-vérole inoculée se communique difficilement ; la vaccine n'est pas contagieuse. Quelle différence de malignité entre la première et la seconde ! Elle est beaucoup moins sensible entre la seconde et la troisième. Enfin la petite-vérole naturelle traîne après elle la perte de la beauté celle de quelque organe, ou des maux incurables; la petite-vérole inoculée ne partage guères ces inconvéniens, et la vaccine ne déforme, ne mutile personne ; au contraire, elles guérissent quelquefois les maladies préexistantes. Il suit de ce parallèle, 1°. que l'inoculation a autant, ou plus, de rapport avec la vaccine qu'avec la petite-vérole naturelle ; 2°. que ces trois maladies, ou plutôt la même maladie, dans trois états différens, présente les mêmes caractères, mais avec des nuances qui s'adoucissent en proportion de la puissance et de la durée des causes qui l'ont modifiée. Ainsi la petite-vérole inoculée, quoique très-douce par rapport à la pe-

tite-vérole naturelle, conserve néanmoins quelquefois le danger de celle-ci, sa violence, ses formes alarmantes; la vaccine, travaillée comme nous avons vu pendant des siècles par un concours de causes très-efficaces, doit s'éloigner davantage du type primitif, et sur-tout être exempte de sa versatilité. J'employerai une comparaison qui, en développant les idées précédentes, me semble ajouter à mes preuves : Hunter a prétendu que le chien n'est autre chose que le loup dans un état de dégénération; or, un loup enlevé dès son enfance à la tannière qui le recéloit, et adouci par la domesticité, est bien différent de ce destructeur de nos troupeaux, qui fuit l'homme et son habitation, ou n'en approche que pour nuire. Cependant il arrive quelquefois que, l'éducation n'ayant pu entièrement effacer sa férocité originelle, il punit son maître de tant de sécurité; tandis que le chien, devenu après une longue suite de générations ami sincère de l'homme, ne se rend jamais coupable de la moindre trahison. La petite-vérole naturelle est le loup dans les forêts; l'inoculation est le louveteau apprivoisé; la vaccine est le chien fidèle.

Identité de la vacc. et de la petite-vérole.

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

Mémoire sur les effets de la castration dans le corps humain; par B. MOJAN, *docteur en médecine et en chirurgie, etc.* (1).

L'auteur a eu pour unique objet de faire connoître

Effets de la castration dans le cœur hum.

(1) Montpellier an XII-1804, 36 pages in-4°. Chez Tournel, place de la Préfecture.

Effets de la castration dans le corps hum.

dans ce Mémoire les phénomènes qui arrivent à la suite de la castration opérée dès le bas-âge. Il a laissé de côté la partie historique de cette affreuse mutilation, ainsi que ses divers procédés opératoires ; enfin il a cru devoir renvoyer à la lecture des ouvrages de Zacchias, de Frank, de Fodéré et de Mahon, pour tout ce qui intéresse la médecine légale de cette question.

Les phénomènes qui sont la suite de la castration n'ont été qu'apperçus par quelques auteurs. Les idées d'Aristote à ce sujet sont tellement grossières et si éloignées de la vérité, qu'il vaudroit infiniment mieux pour la gloire de ce philosophe, ainsi que l'a fait observer Galien, qu'il ne s'en fût jamais occupé. Presciani (1) n'en a parlé qu'en passant, et il a cela de commun avec la plupart des physiologistes ; encore ce dernier n'a-t-il eu à cet égard que des idées fort inexactes. Cabanis, dans son rapport sur le physique et le moral de l'homme, n'a guère considéré que l'existence morale de ces êtres séparés de l'espèce humaine, comme l'a dit Delille, par une barrière insurmontable.

Ce seroit commettre une grande erreur en physiologie, que de penser que la castration ne peut avoir d'autre influence sur l'homme et les animaux que la privation de la faculté génératrice. Il est une foule de différences de structure entre l'homme et la femme qui s'effacent chez les individus mâles que l'on a mutilés ; ces individus deviennent presque en tout semblables au sexe féminin.

(1) *Discorsi fisiologici.*

La révolution de la puberté, qui établit entre l'homme et la femme la grande ligne de démarcation qui les sépare sous tant de points de vue, ne se fait presque pas remarquer chez les châtrés ; aussi restent-ils toujours comme dans l'état d'enfance, tant est grande dans l'économie animale l'influence des testicules. La barbe ne se développe pas ; les extrémités, le tronc et la figure n'acquièrent jamais les belles formes viriles ; la voix se conserve aigre et aiguë ; le larynx ne se prononce pas à l'extérieur, etc.

Effets de la castration dans le corps hum.

Faisons observer au sujet du larynx, qui ne se prononce chez l'homme qu'à l'âge de la puberté, et chez les animaux qui en sont doués, que lorsqu'ils deviennent aptes à la réproduction de leur espèce ; faisons observer, dis-je, que cet organe conserve l'état d'inaction des testicules. On sait qu'en général la proéminence qui paroit au col (le larynx, appelée vulgairement pomme d'Adam), n'a point lieu chez les femmes ni chez les enfans, et qu'on ne la remarque pas non plus chez les châtrés. M. Dupuytren, en disséquant le larynx d'un homme qu'on avoit mutilé dès sa plus tendre jeunesse, trouva le larynx moins volumineux d'un tiers que celui d'un individu bien conformé du même âge et de la même taille. Il vit aussi que la glotte étoit étroite et les cartilages du larynx peu developpés, de manière que toutes ces parties étoient semblables à celles d'une femme ou d'un enfant. Cette étroitesse du larynx chez les enfans a plusieurs influences pathologiques ; c'est par elles sans doute que les enfans sont comme exclusivement attaqués du croup.

Chez les mutilés les os conservent pendant plus long-

Effets de la castration dans le corps hum.

tems leur molesse ; et le crâne, qui a ordinairement pris sa consistance avant l'amputation des testicules, reste pour l'ordinaire petit, eu égard aux autres parties du système osseux, qui long-tems continuent à grossir et à croître à raison de leur molesse. C'est par la même raison que chez les mutilés le thorax a un diamètre presqu'égal, tant dans les parties antérieures et postérieures que dans les latérales (ce qui rend leur respiration plus libre et plus aisée) ; que les os des îles sont plus évasés, que les cuisses sont moins arquées, et que les genoux se portent plus en dedans, ce qui dépend de la plus grande distance qui se trouve entre les articulations des têtes du fémur avec le bassin : c'est pour cela que les châtrés dans leur marche rendent très-sensible le changement de leur centre de gravité ; changement marqué par l'arc de cercle qu'ils décrivent à chaque pas. Chez les eunuques, comme chez les femmes, les clavicules n'offrent qu'une légère courbure ; le sternum est court, et les extrémités des os sont peu apparentes.

Chez les châtrés, les muscles sont peu développés ; mais leur tissu cellulaire est très-abondant. Le système sanguin sur lequel les organes sexuels ont la plus grande influence n'a qu'une activité modérée ; aussi chez les individus mutilés, ainsi que chez les femmes, les maladies inflammatoires sont-elles très-rares. On sait que la diathèse phlogistique ne se marque bien qu'à l'époque de la puberté, et qu'elle cesse communément à la fin de l'âge viril.

Quant à la cause de tous ces changemens, M. Majon dit d'abord qu'on pourroit la trouver dans le défaut de resorption du sperme par le système san-

guin ; l'auteur a même fait quelques frais pour accréditer cette explication. Cependant il ajoute plus bas, avec raison : « Il est difficile, et peut-être impossible, considérant l'état actuel des connoissances humaines, d'expliquer comment les parties génitales exercent une si grande influence sur la structure, le développement et l'action de toutes les autres parties ». Aussi nous paroît-il très-prudent de nous borner à constater cette influence et à en étudier les effets sans en rechercher les causes.

Effet de la castration dans le corps hum.

La plupart des effets de la castration que nous venons de noter pour l'espèce humaine, ont également lieu dans les animaux. « Le cerf nous en fournit un exemple : en effet, lorsque cet animal devient propre à la génération, le bois qui doit orner sa tête commence à se développer ; tandis que, s'il a été châtré avant cette époque, il se trouve privé pour toujours de cet ornement ».

» Il est même un autre phénomène très-intéressant : l'on observe que, lorsque cette opération a été faite après que le bois a pris son accroissement, le cerf le conserve toute sa vie tel qu'il se trouve, c'est-à-dire, sans qu'il tombe ni qu'il se renouvelle : c'est ce qui arrive aussi à l'homme qui reste avec la barbe, lorsqu'il a été châtré après qu'elle s'est entièrement développée ; tandis qu'elle ne se montre jamais, quand la castration a eu lieu avant son apparition «.

On lit dans quelques ouvrages des exemples d'individus châtrés, devenus pères de famille ; mais on sent quelle confiance ces faits méritent : toutefois est-il vrai que l'erreur ici peut être jointe à la bonne foi, la castration n'aura été qu'incomplète, mal faite, etc.

Effets de la castration dans le corps humain.

Mais il est bien sûr que les individus mutilés peuvent goûter et même faire partager au sexe les plaisirs du coït. Citons ici l'anecdote suivante : Amurat III, s'étant apperçu qu'un cheval châtré montoit une jument, fit couper à ses eunuques, en rentrant dans son sérail, toutes les parties externes de la génération. On prétend même que c'est de cette époque que l'on a amputé la verge aux eunuques que l'on destine à la garde des femmes.

Les châtrés qui, comme nous venons de le voir, présentent pour ainsi dire une conformation particulière, ont aussi des passions et des maladies qui leur sont propres. Ils sont lâches et fourbes, parce qu'ils sont foibles ; ils ont des desirs vénériens, sur-tout lorsque l'amputation des testicules a été faite après l'âge de puberté ; mais leurs efforts sont vains, et leurs desirs impuissans ; aussi sont-ils envieux, libertins, et d'un libertinage révoltant. L'eunuque, dit Delille, hait l'espèce humaine, et ne vit que pour lui.

« Un fait presque constant, quoique très-peu observé, c'est que les châtrés sont sujets à des hémorragies périodiques qui ont lieu ordinairement par les vaisseaux hémorroïdaux. Il paroît dans ce cas que le sang nécessaire au développement des parties génitales et de la barbe, ainsi que celui destiné à la formation du sperme, se dirige vers ces mêmes vaisseaux, lesquels, se trouvant gonflés par cette surabondance, s'affoiblissent, s'ouvrent et laissent échapper ce sang au-dehors ; ce qui constitue pour lors un flux hémorroïdal qui devient peu-à-peu périodique. B. Ossiandé a fait la même observation chez plusieurs individus

imberbes : il observe encore que les individus qui ont de la barbe n'ont point leurs menstrues ».

Effets de la castration dans le corps hum.

Les individus mutilés à raison de leur disposition à la polysarcie, sont très-sujets aux engorgemens des glandes et du système lymphatique, à l'œdématie, à la jaunisse, etc. Ils sont également sujets aux maladies des nerfs, aux vapeurs ; « la plus légère impression qu'on fait sur leur esprit est suffisante pour leur donner des défaillances ».

Tels sont les inconvéniens d'une opération que l'espèce humaine doit rougir d'avoir mis en vogue dans un siècle et dans des pays civilisés. Qui est-ce qui ne frémira pas d'horreur, quand il saura qu'à Naples on trouvoit des boutiques de barbiers *Morcini*, qui portoient pour enseigne : *Qui si castrano raggazzi a buon mercato* ; ici on châtre les garçons à bon marché ? Félicitons-nous donc qu'un usage aussi barbare ait été proscrit de notre tems par les lois qui jadis l'autorisoient, ou même l'ordonnoient, et n'oublions jamais la sentence de l'auteur d'Emile : « Tout est bien sortant des mains de la nature ; tout dégénère entre les mains de l'homme. Il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout ; il défigure tout ; il aime les monstres ; il ne veut rien tel que le fait la nature, pas même l'homme ».

(F. J. D.)

Nouveaux élémens de thérapeutique ; par M. ALIBERT, *docteur médecin.*

Thérapeutique.

La thérapeutique est le lien qui unit en médecine le dogme avec l'empirisme. C'est le résultat le plus général de la médecine clinique ; c'est la connoissance abstraite des vertus ou des propriétés considérées en elles-mêmes, et non pas seulement en ce qu'elles résident dans tel ou tel médicament, dans telle ou telle substance. Un simple livre de matière médicale pourroit comprendre ces propriétés en des articles variés et séparés les uns des autres : c'est à la thérapeutique à les réunir sous certains chefs, pour en faire une doctrine. Ce qui fait la différence essentielle de la thérapeutique d'avec un traité des drogues usuelles, c'est donc qu'ici la connoissance des substances n'admet nécessairement aucun ordre propre à la médecine. Il suffit que, dans un système botanique, alphabétique ou tout autre, on puisse retrouver la chose dont on veut connoître la nature et les qualités : l'esprit ne s'élève pas davantage, et ne se dirige que sur des idées spéciales ou des applications bornées. La thérapeutique au contraire a pour but d'étudier les vertus, les modifications, les altérations d'une certaine espèce, dans tous les sujets par lesquels l'art se propose de les produire, et dans tous les cas qui les exigent. Elle est en quelque sorte à la médecine, ce qu'est la physique générale à la physique concrète ou positive.

Au bout d'une longue carrière, un médecin qui auroit acquis un grand fond d'expérience, et qui voudroit

réfléchir sur les moyens de son art, chercheroit à combiner les phénomènes importans qui se sont offerts à lui. Il se représenteroit tous les cas où un certain mouvement, une certaine crise, soit naturels, soit excités artificiellement, ont eu un heureux résultat; et cet examen détaillé, ce rapprochement donneroit des règles certaines pour la pratique ultérieure de la médecine. C'est là ce qui fonde la vraie théorie. Telle est aussi la marche graduelle et générale de la science; elle se forme par cette méthode analytique qui sert à diriger un esprit juste et éclairé. Il faut même convenir qu'un résumé universel des propriétés médicamenteuses ne sauroit être le fruit des méditations d'un seul homme. Celui qui entreprend un semblable ouvrage se borne nécessairement à réunir, à peser les observations d'un grand nombre de praticiens, à juger leurs conclusions et apprécier leur discernement et leur véracité. Telle est la tâche qu'avoit à remplir le docteur Alibert; et s'il n'est pas encore du nombre de ceux qui peuvent se glorifier d'une longue carrière, du moins personne ne pourra s'empêcher de reconnoître, dans le travail qu'il vient de publier, le fruit d'une longue patience et d'un bon jugement.

Thérapeutique.

Pour nous expliquer mieux la marche inductive dont je parle, supposons qu'on veut lier tous les cas où l'on a employé avec succès les substances qui excitent le vomissement; elles auront réussi dans une multitude d'occasions pour débarrasser les premières voies des surcharges humorales, expulser de l'estomac des substances vénéneuses ou indigestes; en d'autres circonstances, on aura voulu ranimer la circulation dans les viscères abdominaux et dans la veine-porte, quel-

Thérapeutique.

quefois même dans les embarras du système pulmonaire. On aura de cette manière fort souvent rétabli le ton et les fonctions de l'estomac, et dissipé les maladies ou les symptômes qui tenoient à des plénitudes gastriques ; on aura remédié à des céphalalgies rebelles, à des fièvres stomacales ou muqueuses, à des hémoptysies et toux gastriques, à des catarrhes flegmatiques, à des angines bilieuses. D'autres fois, on aura employé les émétiques pour faire des révulsions sanguines dans les cas de pertes, de saignemens de nez et d'hémorragies externes.

Enfin par cette méthode évacuative, on sera parvenu à détourner les spasmes fixés dans une partie, en les dirigeant sur une autre; ou simplement l'on aura voulu imprimer une secousse générale par le moyen du diaphragme et des muscles, afin de changer l'ordre et la détermination des mouvemens morbifiques. C'est ainsi que la qualité astringente et vomitive de l'ipécacuanha arrête souvent les diarrhées ou les dyssenteries chroniques, détourne les effets spasmodiques dans les fièvres puerpérales, imprime aux nerfs un ébranlement salutaire dans les apoplexies gastriques et séreuses, dans les toux nerveuses, dans certaines léthargies, et en particulier dans le subèth des enfans ; on a vu l'émétique produire d'heureux effets dans les coups à la tête, en partageant la sensibilité, qui est prête à se fixer sur l'organe essentiel des nerfs et sur ses membranes. Il est enfin des cas plus douteux, où les émétiques trouvent quelquefois leur place, mais qui demandent des attentions délicates ; tels sont les débuts de certaines éruptions, comme la petite-vérole, la fièvre miliaire, la fièvre érésypélateuse : on l'emploie encore dans la

jaunisse, le hoquet, dans certaines hydropisies, dans les accouchemens difficiles. Thérapeutique.

Cependant il est à tout cela beaucoup d'exceptions à faire ; il y a des dispositions ; des idiosyncrasies à observer, des contrindications importantes à saisir, des à-propos à ménager ; ce qui exige beaucoup de variétés dans les recherches, de grands scrupules dans l'examen et dans la discussion, beaucoup de netteté dans l'esprit, d'habileté dans les vues d'application. Chacun de ces cas, chacune des ces indications demandent un travail particulier du jugement ; et plus on se pénètre de ces difficultés, plus on reste convaincu que la médecine n'est pas une science facile, et que l'on puisse réduire à deux séries d'idées. Un seul point de théorie suppose la réunion de beaucoup de travaux et de beaucoup d'hommes.

Nous venons de voir que la nature même de la thérapeutique est fondée sur des idées générales, ou des propriétés communes. La bonté d'un système de ce genre tient donc également à l'utilité, à l'importance des points de vue qu'on se sera formés. C'est de là que dépend la condition du travail ; c'est là ce qui doit le rendre oiseux et futile, ou bien lui donner un caractère de grandeur et d'utilité. Si nous voulions nous enfoncer dans toutes les vaines divisions qui ont servi à classer les médicamens, nous trouverions à chaque pas des vues mesquines, imparfaites ou idéales. Les uns ont considéré le plan intérieur et le plan extérieur du corps, et ont divisé les médicamens en internes et en externes, et même en mi-partis ou moyens. Mais ces deux plans ne sont pour l'ordinaire que des voies *de transit*, par lesquelles les substances médicamenteuses,

Thérapeutique.

de même que les influences de l'air, de l'humidité, de la chaleur, ne font que passer pour agir sur des organes éloignés, et porter dans l'économie des impressions profondes. On a aussi distingué les remèdes en universels ou généraux, et en topiques ou partiels.

Mais quand on met ensemble indifféremment les médicamens qui s'appliquent aux yeux ou ceux de la bouche, etc., on réunit des choses disparates et opposées; car une partie quelconque du corps se compose de différens systêmes d'organes : par exemple, de glandes, de nerfs, de membranes, de vaisseaux, qui exigent chacuns des moyens particuliers. D'ailleurs on voit tous les jours que ce qui agit sur un point produit un effet général sur tout l'ensemble; et d'un autre côté il arrive aussi que des moyens généraux détournent, détruisent le spasme qu'affection d'une partie. Cet ordre de division ne laisse par conséquent rien de réel dans la pratique usuelle; il faut toujours en venir à des actions plus déterminées. Il en est de même de ces distinctions de remèdes doux ou forts, simples ou composés, chimiques ou galéniques; de celles qu'on a admises entre les substances nutritives et celles qui sont médicamenteuses; entre les actions physiques, mécaniques et chimiques des médicamens. Ces sortes de divisions sont les plus indifférentes; elles ne suggèrent que des idées incomplètes et inutiles; elles ne font pas saisir la condition la plus essentielle qui influe dans l'effet des remèdes, savoir : les forces de l'organisation et la réaction des parties vivantes; considération majeure, sans laquelle on ne se rend pas compte des effets réels; sans laquelle on n'agit qu'en aveugle : car ces effets sont subordonnés à l'état de chaque organe, et à l'état parti-

culier de la sensibilité. Lorsqu'on a voulu s'attacher aux actions des médicamens sur les humeurs, à leurs propriétés spécifiques, on s'est créé de nouvelles difficultés. En imaginant des substances propres à agir sur le sang, sur la bile, sur la pituite, substances qu'on a appelées des noms de cholagogues, panchymagogues, flegmagogues, etc. par ces ridicules hypothèses, on a abandonné la saine doctrine, c'est-à-dire, les lois, les conditions primordiales de la vitalité. Thérapeutique.

D'autres esprits, systématiques et pointilleux, avoient inventé des divisions et des propriétés tout aussi subtibles et vaines. Dans la classe de ce qu'ils appeloient les altérans, ils avoient distingué des émoussans, des incrassans, des condensatifs, des apéritifs, des fondans, des mondificatifs, des suppuratifs, des sarcotiques; ils avoient également supposé tous les effets que pouvoit admettre une vaine et futile théorie; ils avoient déterminé les substances qui correspondoient à chacune de ces propriétés imaginaires. Il ne manquoit rien à toutes ces combinaisons que la réalité.

Dans cette confusion mille assertions étoient avancées légèrement; rien n'étoit arrêté. Les bons esprits sentoient le mal et désiroient la réforme, quelques-uns même l'avoient préparée; car on ne sauroit disconvenir que la médecine de nos jours ait pris un caractère plus sévère, plus circonspect, et en même tems acquis plus de certitude. Il s'est opéré une grande réforme dans les idées, et cette réforme est le fruit de l'observation. On a moins étudié les forces de l'art que celles de la nature. On a étudié les forces naturelles dans chaque organe, ou mieux dans chaque système. C'est aussi ce qu'a fait le docteur Alibert dans

Thérapeutique.

ses nouveaux Elémens de thérapeutique. Les anatomistes et les physiologistes se sont appliqués à suivre l'ordre des fonctions, pour y assujétir l'ordre de leurs idées; les médecins ont trouvé aussi beaucoup à gagner en étudiant la vitalité de chaque système organique, la réaction des parties les unes sur les autres, et le jeu des fonctions. Il nous manquoit une thérapeutique qui fût accommodée à ce point de vue. Celle du docteur Alibert est ainsi disposée : il a choisi les propriétés électives pour classer les médicamens.

Dans la partie d'introduction, l'auteur signale son bon esprit par des considérations extrêmement utiles sur la manière de considérer la thérapeutique, sur la nécessité de la rattacher aux lois capitales du principe de la vie, sur la réformation de son langage. Il donne les vues les plus générales auxquelles on doit s'attacher dans l'application des médicamens. Cette partie philosophique est un Traité particulier des indications. Il faut, en effet, se proposer un but avant d'agir; il faut éclairer sa marche; il faut marquer les écueils. Les indications se tirent du caractère, des causes, des périodes de la maladie, de la nature des parties, des tempéramens, de la sensibilité individuelle, des antipathies, des appétits de l'homme malade, de l'habitude, de l'âge, du sexe, du régime ordinaire, du climat, des saisons, des affections morales; enfin des lois générales de la sensibilité et des forces de la nature. Le médecin sage et circonspect étudie, épie les mouvemens conservateurs de l'organisation dans les maladies; son premier soin est de ne pas le troubler: « Cette loi conservatrice est, comme le dit M. Alibert, » le

» le point d'où le médecin doit partir, pour descendre
» ensuite à ses applications particulières, et apprécier
» toute l'influence qu'elle peut avoir sur la naissance,
» la marche et la solution des maladies. Le but du mé-
» decin doit être analogue à celui de la nature. La mé-
» decine ne doit faire que ce que la nature feroit elle-
» même, si elle procédoit avec ordre ». Ces principes sont simples et justes; aussi ne doivent-ils frapper que les esprits réfléchis. Ils ne sont malheureusement que trop oubliés. Tous les grands médecins ont pourtant toujours tenu le même langage : « Notre art, dit Hippocrate, consiste à suivre la nature, et non à en faire une nouvelle ». Thérapeutique.

Entrons maintenant avec l'auteur dans le fond du sujet. Les divers systèmes organiques ont dans le corps vivant des influences plus ou moins subordonnées. Il en est qui ont un empire plus marqué que d'autres; qui subissent et transmettent plus promptement les variations que portent sur la sensibilité générale les agens extérieurs ou les impressions internes : tels sont le système cérébral et nerveux, l'estomac et les intestins; ils jouent le premier rôle dans l'économie animale. Le système pulmonaire, celui de la circulation sanguine, l'organe cutanée tiennent aussi un rang principal; et chacun de ces systèmes appèle à lui des considérations particulières, admet l'action spéciale et élective de certaines substances; ce qui fait les principales divisions des nouveaux élémens de thérapeutique.

La première section est consacrée aux médicamens des trois règnes qui excitent la force contractile et fibrillaire de l'estomac : ce sont ceux auxquels on a reconnu la vertu fortifiante. M. Alibert élague tous ces

Thérapeutique.

titres de fébrifuges, de resserrans, d'anti-scorbutiques, d'astringens, dans lesquels les auteurs ont partagé la classe des toniques : quand on en vient à se rendre compte de tous ces effets arrangés symétriquement, on voit qu'il faut supposer des actions physiques ou spécifiques dont on ne sauroit prouver la réalité ; mais si l'auteur néglige ces vaines distinctions théoriques, il est en revanche plus exact et plus détaillé sur chaque substance en particulier. On trouve dans son livre beaucoup d'articles remarquables par la manière sévère et détaillée dont ils sont traités : tels sont ceux du quinquina, du fer, du phosphore, du sel ammoniac. Il est aussi des articles absolument nouveaux qui méritoient d'entrer dans le catalogue des médicamens, et que l'auteur n'a pas négligés. Par exemple, l'écorce d'angusture, celle de codaga pâle, celle de lopez, l'ayapana, la gomme kino, la résine d'eucalyptus et la gélatine. Ces substances, malgré l'intérêt de la nouveauté, sont jugées avec sang-froid et discernement. Un ouvrage solide doit mettre au courant des découvertes les plus récentes, sans partager l'opinion des enthousiastes.

La seconde section comprend les médicamens qui excitent la contraction musculaire des voies digestives ; ce qui doit s'entendre, dans les idées de l'auteur des vomitifs et des purgatifs. Que de préjugés à dissiper, que d'erreurs à détruire, quand on est sur le chapitre des évacuans! Il a été un tems où la médecine, comme dit le D. Alibert, étoit seulement l'art de purger. On s'habituoit à tout expliquer par des levains, des enduits d'humeurs et de mucosité; l'on se bornoit-là et le raisonnement se contentoit de ces pauvretés ; on ne comptoit

presque pour rien les effets secondaires nerveux et sympathiques ; et par conséquent on étoit fort peu inquiet des effets de prédilection que reçoit chaque système organique, et même chaque partie du même organe. Que d'apperçus délicats pourtant n'exige pas l'art médicinal ? Combien de vues fines ne faut-il pas se proposer ? Tantôt il ne faut compter que sur un effet indirect ; d'autres fois sur un résultat combiné et obtenu par des médicamens opposés dans leurs effets. Ici il faut choisir, dans la même classe de médicamens, ceux que l'on tire des minéraux ou ceux qui sont pris dans le règne végétal. Les vomitifs végétaux, par exemple, joignent à leur action principale une autre propriété tonique et astringente pour l'estomac ; les autres agissent plus universellement, produisent une contraction musculaire plus forte. Il n'est pas rare de voir le tartre stibié, après l'effet des vomissemens, évacuer par les voies inférieures, et finir même par produire une sueur générale. Il y a donc du choix à faire : c'est au praticien habile à saisir les différences et à déterminer le mieux qu'il est possible les indications qu'il se propose. Mais il faut l'avouer, dans l'état actuel des choses, quelqu'avancée que soit la médecine, un bon ouvrage n'est pas celui qui décide d'une manière tranchante et péremptoire : c'est celui qui mène sur le chemin du doute, de la réflexion, et qui inspire de la retenue.

Thérapeutique.

L'action des substances sur les voies digestives appeloit deux autres genres de médicamens, qui étoient encore imparfaitement connus et appréciés : les anthelmintiques et les anti-vénéneux.

Quant aux affections vermineuses, l'auteur, après

Thérapeutique.

avoir rappelé les faits d'histoire naturelle qui sont relatifs à la nature, aux différences, et à la génération des vers, parle d'abord en général des symptômes qui manifestent leur présence dans les divers organes. Et relativement à chaque substance anti-vermineuse, il rappèle les effets qu'on a obtenus sur chaque espèce de vers.

Tout se tient dans l'ordre des phénomènes de la nature aussi bien que dans le système des êtres substantiels. Il est impossible, relativement aux substances alimentaires et aux substances vénéneuses, de décider juste le point où les premières cessent d'être bienfaisantes, et où les autres commencent d'être nuisibles. Les poisons deviennent dans bien des cas des ressources contre les maladies; les poisons se détruisent, se neutralisent mutuellement (1); et d'un autre côté les substances dont on se nourrit deviennent souvent elles-mêmes des corps nuisibles et vénéneux, soit par leur propre altération, soit par le changement de notre disposition individuelle. Cette disposition propre de chaque corps vivant influe aussi sur l'action plus ou moins forte d'une même substance vénéneuse : il est difficile d'expliqner sur ce point beaucoup de particularités; mais la première qui se présente, et la plus importante de toutes, tient au degré de sensibilité des nerfs. Les animaux dormeurs résistent à des doses excessives de sublimé corrosif, et la mort que leur procure la morsure des vipères arrive chez eux très-lentement. L'homme, qui est doué d'une sensibilité nerveuse su-

[1] *Quandò dii volunt, bina venena juvant.*

périeure à celle d'aucun animal, est aussi plus affecté de l'action des poisons. Cette action suit même chez lui la loi directe de la dose de sensibilité. L'homme foible, épuisé, en éprouve plus difficilement les effets. Les peuples du nord supportent les préparations arsénicales, les liqueurs et les huiles âcres et corrosives. Thérapeutique.

Indépendamment de l'état nerveux, il est une condition des humeurs qu'il est important de considérer dans l'activité des poisons, quoique l'on n'y ait pas encore fait une attention assez suivie : la nature et la chaleur du sang produisent des différences très-considérables. On a remarqué que plusieurs dissolutions vénéneuses, qui ne produisent aucun effet direct sur les nerfs, ont une activité énorme dès qu'elles viennent à être mises en contact avec le fluide sanguin. C'est peut-être par cette raison que le poison qu'avala Sénèque, après s'être fait saigner, n'agissoit plus sur un corps exangue. N'est-ce pas par les vaisseaux sanguins que se produisent les terribles effets des flèches empoisonnées ? Ne remarque-t-on pas dans une foule de circonstances, que l'infection qui ne peut avoir lieu par les voies digestives a un effet sûr et prompt par l'inoculation sanglante ? On a vu, dans la peste humaine, des chiens avaler les débris suppurés des malades sans éprouver d'accident, et périr de la contagion, lorsqu'on injectoit le même pus, la bile ou l'urine des pestiférés dans leurs plaies ou dans leurs veines. On a vu d'un autre côté, dans les maladies charbonneuses des animaux, l'homme se nourrir de leurs chairs, de leur lait, sans en devenir malade, et cependant gagner des anthrax locaux, par l'insertion du virus dans la moindre

Thérapeutique.

écorchure. Il paroît même que la rage ne se gagne pas en usant de la chair ou du lait des animaux enragés, quand on n'a pas été blessé par leurs dents, ni infecté directement de leur salive. Enfin, quoique nous soyons dans l'opinion que le sang influe très-particulièrement dans la plupart des contagions d'individus à individus, et sur-tout d'espèce à espèce, il paroît néanmoins que les venins proprement dits naissent plus particulièrement des humeurs lymphatiques. Le sang sert plus à les transmettre qu'à les former. Nous citerons, pour le prouver davantage, un passage remarquable d'un profond observateur, M. de Lacépède, sur l'existence des poisons dans les animaux à sang-froid : « Le poison, » dit-il, n'appartient jamais aux poissons par une suite » de leur nature ; si quelques individus le recèlent, ce » n'est qu'une matière étrangère que renferme leur in- » térieur et qu'ils ont avalée. On n'apperçoit pas de » qualités vénéneuses avant d'être arrivé aux animaux » à sang-froid, pour ce qui est des animaux qui vi- » vent dans l'atmosphère. Quant à ceux qui vivent » dans les eaux, la limite est encore plus reculée ; on » ne rencontre des animaux vénéneux qu'après les ani- » maux à sang rouge ».

Au reste, quoi qu'il en soit de ces apperçus généraux, ce qui nous intéresse beaucoup, c'est d'étudier l'action particulière de chaque espèce de poison, et d'apprendre de l'expérience quelles sont les ressources que l'art a découvertes dans ces cas malheureux. M. Alibert a satifait à ces deux points avec beaucoup de sagacité. Il s'appuie des meilleurs observateurs, et souvent de ses propres expériences.

Nous regrettons seulement que l'auteur ait omis de

comprendre dans les poisons les substances nutritives altérées, telles que les chairs des animaux malades, les plantes et les grains affectés de rouille, d'humidité, ou d'ergot. Quant aux chairs morbifiques, M. Alibert eût rapporté sans doute quelques-uns des faits que nous venons de citer, et beaucoup d'autres qu'il nous est impossible de donner dans une simple analyse. Et relativement aux végétaux altérés, l'on sait que des dyssenteries, des diarrhées, des colera, souvent épidémiques, sont produits par les blés bruinés, conservés à l'humide ou mangés immédiatement après la récolte. Telle est la cause fréquente de la maladie convulsive qu'on observe, chez les Suédois et les Allemands, et qui fut épidémique en 1771 (1). Telle fut l'origine de cette dyssenterie épidémique qui régna en 1794 à Verneuil-sur-Oise, au tems des moissons. Mais des effets encore plus effrayans sont ceux que produit le seigle ergoté, sur l'homme et sur les animaux. L'histoire et la médecine font mention de ces pestes céréales connues sous les dénominations de mal des Ardens, feu St.-Antoine, feu Sacré; maladie qui a fait beaucoup de ravages dans le Xe. et le XIe. siècles, et qui a laissé des traces jusque dans le commencement du dix-huitième. Sa nature est de causer une gangrène lente et profonde à l'une des extrémités ou à plusieurs, et de produire ainsi la mort ou d'horribles mutilations. Rien ne seroit plus important que d'indiquer les causes et de chercher le remède de semblables maux, qui procèdent de l'usage des alimens corrompus.

Thérapeutique.

Dans la quatrième section des Elémens de thérapeu-

(1) V. une Dissert. de Leidenfrost.

Théra eutique.

tique, il est question des médicamens que l'on dirige sur les propriétés vitales des gros intestins. L'auteur part d'une considération importante en physiologie, savoir, de la vitalité particulière du colon. L'on peut regarder cet intestin comme le contrepoids de l'estomac; il semble que c'est sur lui que réside une partie des phénomènes de la digestion. L'on sait que le colon dans les animaux suit les conditions du ventricule; que dans ceux qui vivent d'herbes, ce qui exige un volume d'alimens plus considérable, le colon, ainsi que l'estomac, prend plus d'amplitude. M. Alibert établit, sur la nature des fonctions des gros intestins et sur leurs rapports de sympathie avec le reste des voies alimentaires, les principes qui doivent guider dans l'emploi des clystères, et dans le choix des liquides qui peuvent être injectés; ainsi que les effets émolliens, dérivatifs, révulsifs, narcotiques ou stimulans qu'on veut obtenir.

Viennent ensuite les médicamens qui agissent sur les voies urinaires. Ce chapitre rappèle une foule de questions infiniment importantes sur les relations des voies urinaires avec l'organe cutanée, sur la contractilité de la vessie, sur ses moyens secrétoires, sur ses rapports avec l'utérus, sur l'action des divers diurétiques dans plusieurs cas de maladies où leur influence n'est pas indifférente, et sur lesquelles on n'est pas d'accord généralement. L'ouvrage de M. Alibert renferme sur tous ces points beaucoup de vues, quoiqu'il soit bien difficile de tout dire et de tout résoudre dans des questions variées et complexes, et lorsqu'on raisonne sur un champ vaste de contradictions.

Thérapeutique.

Telles sont les choses du plus grand intérêt que M. Alibert a traitées dans son premier volume : on voit qu'il s'est élevé à la hauteur de son sujet ; l'on voit aussi qu'il a senti les difficultés : il les auroit moins facilement résolues, s'il se les fût dissimulées davantage.

Un Traité de thérapeutique exige des connoissances très-approfondies : ce ne peut être que l'ouvrage d'un homme qui réunisse l'habitude de la pratique à l'habitude de bien voir et de juger sainement. Encore n'est-ce pas, à beaucoup près, tout ce qui est nécessaire ? Car il s'agit d'élever le sujet au niveau de la chimie moderne, de la physique et de l'histoire naturelle. M. Alibert possède des connoissances profondes dans tous ces genres. Il est du petit nombre des médecins qui doivent honorer et avancer l'art de guérir. Son zèle, son bon esprit, ses talens variés sont connus ; tous ses ouvrages en font foi. Il est doux pour moi d'avoir à louer un de mes condisciples et un de mes amis, digne à-la-fois de l'estime de ses confrères, de la reconnoissance de notre art et de la considération des savans ; bien précieux dont il doit constamment jouir.

M. Chavassieu-d'Audebert, docteur-méd.

Recherches et Réflexions sur l'administration empirique des moyens excitans, vulgairement nommés vulnéraires : « Tel est le titre d'un Mémoire de M. MONTÈGRE, docteur en médecine, chirurgien-militaire (1).

Sur l'usage des remèd. appelés vulnérair.

Dans un tems où la plupart des médecins ne choisissent pour sujets de leurs écrits, que des considérations générales sur l'art, de nouvelles classifications, des théories vagues auxquelles ne se r'attachent aucuns faits, n'est-il pas remarquable de voir un médecin observateur s'occuper modestement de l'emploi de remèdes populaires dont les résultats presque toujours sûrs l'ont frappé? S'il revient peu de gloire à traiter de semblables sujets, l'auteur en obtiendra du moins une récompense plus douce, celle d'être utile.

M. Montègre se propose, dans son ouvrage, de rechercher les effets de l'administration empirique des remèdes que le peuple emploie sous le nom de *vulnéraires*, et de voir s'il seroit possible de distinguer, par des règles raisonnées et précises, les cas dans lesquels ces remèdes conviennent, et ceux où ils seroient nuisibles.

On avoit autrefois donné, bien gratuitement, à ces remèdes, la propriété de guérir les plaies, les déchirures internes; de là leur étoit venu le nom de *vulnéraires*. Aujourd'hui qu'une médecine plus rationelle, et que des connoissances plus solides font déposer tout préjugé, il est reconnu que ces moyens n'ont

(1) Extrait fait par M. THÉRAIN, docteur médecin.

d'autre effet sensible que de produire une excitation générale ou locale, suivant leur nature et la manière dont ils sont administrés. Aussi M. Montègre les a nommés avec plus de justesse remèdes excitans. Il en forme trois divisions prises de leurs différentes manières d'agir.

Sur l'usage des remèdes appellés vulnéraires.

« 1°. En *stimulans* (diffusifs de Brown) qui ont une » action prompte, énergique, mais bientôt suivie d'un » *colapsus* proportionné à l'intensité de l'excitement.

» 2°. En *toniques*, ou moyens dont l'action plus » modérée est aussi plus lente, plus durable, et n'est » point suivie de l'affaisement qui succède à l'emploi « des stimulans.

» 3°. En *astringens*, ou moyens qui semblent porter » une action de resserrement soit local, soit général, » et qui se marque par une diminution de la circula- » tion, de la chaleur et des excrétions. »

L'auteur demande comment il se fait que des remèdes dont l'action première paroît si opposée, soient employés à-peu-près dans les mêmes cas, et que les résultats en soient toujours les mêmes? Il cherche à résoudre ce problême par des hypothèses ingénieuses auxquelles il ne tient point, persuadé que la manie des explications ne sert qu'à embarrasser la science; et il fait intervenir une autorité plus décisive, l'expérience.

Les liqueurs spiritueuses, les boissons chaudes, surtout quand elles sont aromatisées, tiennent le premier rang parmi tous ces moyens; viennent ensuite les boissons acides et très-froides, qui ont le même effet, puisque l'action momentanée du froid détermine, toutes les fois qu'il existe quelqu'énergie vitale, une réaction

Sur l'usage des remèdes appelés vulnéraires.

vive avec chaleur et rougeur. L'auteur passe en revue les divers moyens dont le peuple se sert lorsqu'une personne reçoit un coup, fait une chûte, est effrayée, ou éprouve une hémorrhagie. Les uns donnent de préférence un peu d'eau-de-vie, ou quelques cuillerées d'eau de mélisse ou d'eau dite vulnéraire, parce qu'elle est particulièrement consacrée à cet usage; d'autres font prendre du vin froid ou chaud auquel ils ajoutent du sucre, de la canelle, ou font avaler quelques gorgées de vinaigre pur ou mêlé d'eau. A Paris, on préfère communément le verjus au vinaigre; on fait boire encore des infusions de plantes aromatiques avec une solution de tartrite de fer et de potasse (boule de Nancy). Dans d'autres pays, on donne deux ou trois bols de térébenthine roulée sur du sucre, ou de l'huile volatile de cette résine, de la thériaque, etc. etc.

Tous ces remèdes, qui paroissent différens d'après leur nature, produisent cependant les mêmes effets. Ils excitent plus ou moins fortement l'organisme. Ils font éprouver d'abord un sentiment de chaleur intérieure, qui bientôt se répand par tout le corps, et produit avec l'accélération et la force du pouls la rougeur de la face et l'augmentation des secrétions, et particulièrement de la transpiration cutanée.

M. Montègre range aussi parmi tous ces moyens une coutume généralement employée dans son pays, pour guérir les affections inflammatoires de poitrine dès leur invasion. Voici la description qu'il en donne : « Les habitans des campagnes voisines des petites Alpes mènent une vie pénible et très-active; ce qui, joint à la vivacité de l'air, les expose à des affections inflammatoires de poitrine, vulgairement désignées sous

le nom générique de fluxions de poitrine. Aussitôt que les premiers symptômes se manifestent, toutes les commères du village se rassemblent chez le malade et commencent le traitement, qui consiste à faire de sa chambre une étuve, à l'accabler de couvertures, à l'entourer de linges chauds qu'on renouvelle continuellement, à lui faire avaler à diverses reprises du vin chaud avec du sucre et de la canelle; des infusions d'herbes aromatiques dans lesquelles on va jusqu'à délayer une fiente jaune de poule ou de pigeon qu'on regarde comme un puissant excitant. Le malheureux, ainsi tourmenté par plusieurs femmes dont le zèle redouble l'activité, devient rouge, haletant; sa figure est bouffie, ses yeux sont gonflés, tout son corps est inondé d'une sueur qu'on s'efforce de redoubler en remplaçant sa chemise, à mesure qu'elle s'humecte, par d'autres bien chauffées. Tout ce traitement qu'on appèle dans ce pays *poursuivre* dure jusqu'à ce que le point de côté ait disparu; on laisse alors le patient se remettre par le repos de la fatigue qu'on vient de lui faire éprouver. M. Montègre dit n'avoir jamais vu cette méthode suivie du plus léger accident; et presque toujours il ne reste au malade qu'un sentiment de fatigue qui se dissipe rapidement ».

Sur l'usage des remèdes appelés vulnéraires.

Il ne faut que se rappeler le voyage de M. Ellis dans la baie d'Hudson, pour se convaincre que cette coutume n'est point seulement particulière aux habitans des petites Alpes. Les naturels du pays se guérisent de leurs maladies en se mettant, dès qu'ils se sentent incommodés, dans une petite hutte qu'ils ont élevée sur une large pierre, où ils avoient d'abord fait du feu. Ils y versent alors de l'eau qui se réduit en vapeurs, et

excite une sueur abondante ; dès qu'ils sentent que la pierre se refroidit, ils sortent et courent se plonger sur-le-champ dans l'eau froide ou dans la neige. On sait assez que les Russes font usage des mêmes bains de vapeurs.

Sur l'usage des remèd. appellés vulnérair.

Ces divers modes de traitement paroissent à M. Montègre produire tous les effets des prétendus vulnéraires, mais au degré le plus énergique. Il y rapporte cea guérisons subites de catarrhes opérées, dès l'invasion, par quelques verres de vin chaud, de punch, ou même d'eau froide.

Le calorique et le froid agissent donc de la même manière. Aussi sont-ils employés à titre de repercussif ou de stimulant général ou local. En effet, on sait que Fabrice d'Aquapendente a dit que de son tems le peuple se guérissoit d'un panaris en plongeant à plusieurs reprises le doigt dans l'eau bouillante, et qu'Aëtius conseille les applications froides dans les mêmes circonstances. C'est ainsi que dès leur apparition on supprime certaines plegmasies imminentes par des applications très-froides ou très-chaudes, ou fortement excitantes ; qu'on guérit des céphalalgies violentes par des lotions froides ; et des angines commençantes par des boissons simples et chaudes.

L'auteur, bien persuadé des inconvéniens qui résultent de trop généraliser en médecine, termine son Mémoire par établir les circonstances et le tems où il seroit utile de prévenir le développement du mal et d'arrêter les efforts que la nature va déterminer dans quelqu'une de nos parties ; les cas où il seroit dangereux et même funeste d'entraver sa marche et de s'opposer à ses mouvemens. « On peut conclure en général avec

lui, que les avantages et les inconvéniens de l'administration de ces moyens tiennent au tems où on les administre ».

Sur l'usage des remèd. appellés vulnérair.

L'ouvrage de M. Montègre est écrit avec soin et clarté, et il fait oublier la stérilité du sujet qu'il a choisi. Il présente d'ailleurs ses idées avec ce doute philosophique qui caractérise l'homme vraiment instruit.

Traité des maladies vermineuses, précédé de l'histoire naturelle des vers et de leur origine dans le corps humain; par Valérian-Louis Bréra, *professeur de clinique à l'université de Pavie, orné de planches. Traduit de l'italien et augmenté de notes, par* MM. Bartoli, *docteur en médecine, etc., et* Calvet, *neveu, ex-secrétaire de la Société médicale d'émulation, des Sociétés académiques des sciences, galvanique, etc.* (1).

Des malad. vermineus.

Il sembleroit, d'après ce qui a été écrit sur les vers qui s'engendrent dans le corps humain, par Bloch, Pallas, Wernès, et tout récemment par M. Virey, que cette matière devroit être assez éclaircie. M. Bréra a prouvé dans l'ouvrage que nous annonçons, que les sujets les moins riches peuvent devenir une mine féconde sous la main d'un grand maître.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. Dans la pre-

---

(1) Un vol. in-8°. Paris an XII-1804, chez Delaplace, libraire, rue Pavée St.-André-des-Arcs, n. 21. Prix 6 fr., et 7 fr. 50 cent.

mière, l'auteur traite de l'histoire naturelle des vers du corps humain. Il s'occupe de leur origine dans la seconde; les affections vermineuses, soit locales, soit lymphatiques sont l'objet de la troisième partie; et la quatrième est consacrée aux divers modes de traitemens de ces affections.

Des malad. vermineus.

Avant Linné, les médecins ne connoissoient que trois sortes de vers intestinaux : le lombric rond, le lombric large, et l'ascaride vermiculaire. Les nouvelles découvertes en ont augmenté le nombre; mais on a fini par tomber dans la confusion, en multipliant les divisions, et en variant à chaque instant sur les dénominations des genres et des espèces.

M. Bréra a cru devoir former des vers du corps humain une classe distincte, et la sous-diviser en cinq genres : les tænia, les vers vésiculaires, les tricocéphales, les ascarides vermiculaires et les lombricoïdes.

On trouve par fois quelques autres vers dans le corps humain; mais ils n'ont point une forme constante, ne donnent aucun signe particulier qui indique leur présence, et ne peuvent guère qu'intéresser la curiosité du naturaliste.

L'auteur ne reconnoît dans l'espèce humaine que deux sortes de tænia, 1°. le *tænia armé*; c'est celui qu'on connoît sous le nom de cucurbitain ou de ver solitaire; 2°. le *tænia humain non armé*, connu sous le nom de tænia large. Il donne de l'un et l'autre une fort bonne description.

Les vers vésiculaires, *tænia hydatigena*, se trouvent non-seulement dans le cerveau, mais encore dans diverses parties du corps. Ils sont composés d'une tête

tête semblable à celle des autres tænia, et d'une vessie remplie d'eau et formée de trois membranes.

Ces vers, d'après les observations de l'auteur, diffèrent de ceux qu'on voit dans les lièvres, dans les souris et dans le cerveau des brebis, en ce qu'un seul ver est renfermé dans chaque petite vessie, dont celle-ci semble former le corps; tandis que chez les autres animaux une même vessie contient plusieurs vers.

Le tricocéphale se rencontre rarement dans le corps humain. Un prolongement filamenteux, aussi fin qu'un cheveu, en constitue la tête. L'autre partie se contourne en spirale, et ressemble au pistil des liliacées.

L'ascaride vermiculaire et le lombricoïde sont trop connus pour que nous nous y arrêtions.

La génération des vers humains fait l'objet de la seconde partie de l'ouvrage.

Les vers, dit l'auteur, se multiplient les uns en déposant leurs œufs, pour être ensuite fécondés par le passage du mâle, sans aucune copulation précédente; les autres se propagent par l'union des deux individus de sexe différent: enfin il y en a qui se fécondent d'eux-mêmes, comme le tænia.

Pour que leur développement ait lieu, il faut certaines circonstances propres à le favoriser; une chaleur modérée, une plus ou moins grande quantité de mucus.

Dès que la semence des vers est développée dans le corps humain, la santé est plus ou moins dérangée; et il en résulte des affections vermineuses locales, sympathiques et universelles.

Des malad. vermineus.

Les premières ont leur siège dans les parties du corps dans lesquelles le ver se développe ou se transporte.

Les affections sympathiques sont produites par l'irritation que les vers déterminent dans l'estomac ou dans les intestins, irritation qui se propage à des organes plus ou moins éloignés; telles sont l'épilepsie vermineuse, l'asthme convulsif, etc.

Les affections vermineuses universelles sont connues sous le nom de fièvres gastriques vermineuses; maladies muqueuses, glanduleuses, etc. L'auteur les regarde toutes comme de vraies fièvres nerveuses.

Dans le traitement des affections vermineuses, les remèdes le mieux appropriés sont ceux qui fortifient les organes destinés aux fonctions naturelles, tuent les vers, et excitent dans le corps une force assez grande pour les expulser et en prévenir un nouveau développement.

On doit principalement regarder comme tels les remèdes pris dans la classe des excitans, qui, doués d'un principe amer et astringent, sont propres à relever l'action des nerfs, et à augmenter l'énergie des solides.

L'auteur fait l'examen des principaux remèdes employés contre les vers.

Parmi les végétaux ce sont l'ail, le camphre, la fougère mâle, la tanaisie; et dans les minéraux les muriates d'ammoniaque, de mercure doux, de baryte, le pétrole, le sel commun.

Il examine ensuite les traitemens particuliers aux diverses sortes de vers.

La difficulté que l'on rençontre pour expulser le tænia, a fait proposer par divers praticiens des moyens

particuliers avec lesquels on obtient plus ou moins de succès.

Roseinstein a proposé l'eau froide, prise en très-grande quantité après un purgatif, parce que le tænia est très-sensible à cette eau; qu'elle l'asphyxie et lui ôte la force de résister à son expulsion qui est déterminée par le purgatif.

Meier a recommandé le gaz acide carbonique; Chabert, l'huile essentielle de térébenthine distillée avec le carbonate d'ammoniaque liquide; Nouffer, la fougère mâle unie aux purgatifs; Mathieu, l'étain uni à la fougère mâle et aux drastiques. Tous ces moyens ont eu du succès et sont propres à l'expulsion du tænia, et sur-tout du tænia non armé.

Les vers vésiculaires et le tricocéphale n'exigent qu'un traitement corroborant.

L'assa-fœtida, le lait ou l'eau tiède bien salés, pris en lavemens, sont les meilleurs remèdes pour expulser l'ascaride vermiculaire. S'ils sont insuffisans, le camphre, la valériane, le zinc sublimé pris par la bouche peuvent être très-avantageux.

On parvient à l'expulsion des lombricoïdes par l'emploi du sémen-contra uni au jalap, de la fougère mâle, etc.

Les affections vermineuses universelles doivent être traitées par les fortifians, qu'il faut continuer pendant long-tems pour empêcher le retour de la maladie.

Tel est le précis de l'ouvrage de M. Bréra. Il présente en outre beaucoup de notes et de remarques tant de l'auteur que des traducteurs, dont plusieurs sont d'un grand intérêt. La traduction doit mériter des éloges aux auteurs laborieux qui s'en sont occupés.

Des malad. vermineus.

Nous n'hésitons pas à mettre ce Traité au nombre des meilleurs ouvrages qui aient été faits sur les maladies vermineuses, et qui peuvent donner une idée claire de ces maladies et de leur traitement.

NAUCHE.

Le Dentiste de la jeunesse, ou moyen d'avoir les dents belles et bonnes, précédé des conseils des poëtes anciens sur la conservation des dents; ouvrage destiné aux pères et mères et à toutes les personnes chargées de l'éducation des enfans; par T. R. DUVAL, *dentiste, membre des Collège et Académie de chirurgie de Paris, et de plusieurs Sociétés savantes* (1).

Le dentiste de la jeun.

Il est très-peu de livres de médecine écrits pour les gens du monde qui aient bien atteint leur but d'utilité; et l'accueil que le public leur fait ordinairement, marque plutôt l'envie qu'il a de s'instruire, que l'avantage qu'il en retire.

En effet, dans ces sortes d'ouvrages, où le lecteur est effrayé par le tableau de mille maladies prêtes à fondre sur lui au plus petit écart de régime, ou parmi les symptômes vagues et nombreux employés trop souvent pour caractériser les maladies, il trouve la preuve qu'il a toutes celles dont il lit la description. Pour remédier ensuite à tous ces maux, on lui donne

---

(1) Brochure de plus de 100 pag. [Chez Croullebois, rue des Mathurins; et chez l'auteur, place ci-devant Royale.

des recettes dont il est obligé de se servir en aveugle ; et ce sont ou des moyens insignifians qui ne servent qu'à faire perdre un tems toujours précieux au commencement des maladies, ou des remèdes actifs qui deviennent dangereux dans des mains inexpérimentées. Heureux encore, quand pour préserver la jeunesse des villes de certains dangers, plus rares qu'on ne le croit vulgairement, on ne lui donne pas des connoissances qu'elle est si avide d'acquérir, et qu'il est si important de lui dérober le plus long-tems possible!

Le dentiste de la jeun.

Du reste, il en est de la médecine, mise en pratique avec des demi-connoissances, comme de toutes les autres sciences ; il en résulte presque toujours des erreurs sans nombre, qui tournent ensuite au préjudice de la science elle même, et dont on accuse la théorie pour avoir été mal appliquée.

L'ouvrage que nous annonçons, soit par le sujet qu'il traite, soit par la manière dont il est écrit, ne présente point les inconvéniens que l'on peut reprocher en général aux ouvrages de médecine faits pour être mis entre les mains des gens du monde.

Dans son travail, M. Duval commence par rapporter les conseils des poëtes anciens sur la conservation des dents. Quoiqu'en général ce ne soit pas dans l'antiquité qu'il est plus convenable de fouiller pour trouver des préceptes utiles, découvrir des vérités importantes, en un mot, faire faire des progrès à la science, et qu'il vaille mieux pour cela aller toujours en avant avec ce qui est déjà connu ; il est cependant vrai de dire que certaines vérités utiles ont été reconnues telles de tout tems, par les Grecs, comme par les Romains. Il semble alors que les siè-

Le dentiste de la jeun.

cles ajoutent à leur importance, et qu'on ne peut plus douter de la bonté d'un précepte qui a subi l'épreuve du tems.

Le Dentiste de la jeunesse est divisé en six paragraphes :

Le premier traite des dents en général, et retrace tout ce qu'il est nécessaire de connoître sur leur développement, leur structure et leur usage.

Dans le second se trouvent exposés les phénomènes qui accompagnent la première dentition. Parmi les causes qui peuvent retarder la sortie des premières dents, ou donner lieu à des accidens pendant leur développement, l'auteur insiste avec raison sur l'abus des bains froids et la mauvaise habitude d'un vêtement trop léger chez les enfans. Autant l'usage des bains, pris à une température convenable, réglée sur la force et la sensibilité des individus, peut être utile ; autant celui des bains froids pour les enfans chétifs des villes présente d'inconvéniens, en retardant leur accroissement, qui ne se fait bien que sous une influence chaude. Il en est de même des vêtemens; il est certain que la mauvaise habitude où l'on est de couvrir trop légèrement les enfans, et de leur laisser la poitrine et les bras nuds, sur-tout dans les saisons froides et humides, s'oppose au dévelopement de leur corps, et peut donner lieu à des accidens variés plus ou moins graves.

Mais ce qui est utile pour le tronc et les membres ne convient pas également pour la tête ; et le précepte que recommande M. Duval, de tenir la tête des enfans chaudement, n'est pas indifférent et peut être contesté. Dans l'enfance, le tronc et les membres sont loin

d'avoir pris un développement égal à celui de la tête ; cette partie est toujours plus chaude que le reste du corps ; la prédominance d'action vitale qui, à cet âge, se montre en cet endroit, y détermine tous les accidens auxquels les enfans sont sujets ; et le travail de la dentition vient encore les augmenter : en sorte qu'il convient plutôt, dans l'état de santé, de favoriser le départ de l'excès de chaleur et de transpiration qui se montre vers la tête, que de les retenir et de les augmenter par des bonnets trop fourrés.

Le dentiste de la jeun.

On peut remarquer que depuis qu'on a pris l'habitude de couper les cheveux aux enfans et de leur tenir la tête nue en été, et peu couverte en hiver, ils ne sont plus aussi fréquemment sujets à avoir le cuir chevelu attaqué de teignes et rongé de vermines ; ce qui souvent déterminoit des phlegmasies très-opiniâtres vers les yeux, les oreilles et les glandes du col.

Dans le troisième paragraphe l'auteur traite de la 2e. dentition : il retrace la marche que suivent dans leur sortie les dents de remplacemens et permanentes, marche qui se fait lentement de 6 à 14 ans ; puis il décrit les écarts qui peuvent arriver dans ce travail, afin qu'on sache y remédier à tems.

M. Duval observe très-judicieusement que la conformation de la face peut servir à déterminer l'arrangement possible des dents. Ainsi, quand elle est bien arrondie ou quarrée, les mâchoires offrent un contour presque circulaire qui fournit aux dents une place suffisante pour s'y arranger convenablement ; tandis que, si elle est étroite, applatie sur les côtés, et saillante en devant, elle ne permet pas aux dents de se placer les unes à côté des autres : alors elles chevauchent, se

Le dentiste de la jeun.

contournent ou forment un double rang ; c'est dans ces cas qu'il convient sur-tout de sacrifier quelques dents pour l'arrangement des autres.

Le quatrième paragraphe est relatif à la propreté de la bouche, et aux soins qu'il convient d'apporter pour prévenir la formation du tartre. L'auteur recommande particulièrement pour cet objet les aromatiques et les spiritueux ; et retrace tous les dangers qui peuvent résulter de l'emploi habituel des acides, et de quelques manœuvres mises en usage pour nétoyer les dents.

Dans le cinquième paragraphe, l'auteur rapporte tout ce qui peut être nuisible aux dents, comme diverses habitudes, l'usage de la pipe, celui des glaces, le passage brusque du chaud au froid, etc. Mais il n'apprécie peut-être pas toute l'influence que peut avoir l'habitude de manger chaud et de ne pas exercer fortement les dents. Il est probable que M. Volney a raison de penser que l'usage de manger froid et de mordre à pleins morceaux contribue pour beaucoup à la bonté et à la beauté des dents chez les Sauvages. L'auteur rappèle dans ce chapitre l'effet que produisent sur les dents certaines maladies et certains remèdes ; il détruit mille erreurs sur de prétendues causes de leur altération ; enfin il indique les cas dans lesquels on prévient ou on suspend la carie par l'usage de la lime et du plomb.

Le dernier paragraphe est employé à retracer et à combattre quelques préjugés relatifs aux soins qu'il convient de donner aux dents.

Du reste, cet ouvrage, rempli d'anecdotes curieuses, est écrit avec la clarté et la grace qu'on pouvoit répandre sur un sujet qui prête peu aux charmes de la

diction ; et il y règne un intérêt propre à attacher le genre de lecteurs à qui il est spécialement consacré. Le dentiste de la jeun.

BURDIN, D. M.

LITTÉRATURE MÉDICALE ÉTRANGÈRE.

Notice sur l'usage et les propriétés de l'extrait de Camomille ; par G. E. HAARTMAN ; tirée des nouveaux Mémoires de l'Ac. R. des Scien. de Stockholm pour l'an 1802; d'après la traduction de M. BERGMANN.

Nous extrairons tout ce qu'il y a d'essentiel dans les Mémoires de M. Haartman, pour fixer les regards des praticiens sur un médicament utile. Si nous n'adoptons pas toutes les conclusions de l'auteur, c'est que nous nous faisons une loi dans ce Journal de ne présenter que des conséquences rigoureuses et appuyées. Sur l'usage de l'extrait de camom.

Premier fait. On reçut à l'hôpital d'Abo, le 15 d'octobre 1798, une servante qui portoit à la jambe droite un ulcère très-fétide, avec des bords renversés, et une carie profonde du tibia. Cet ulcère, survenu à la suite d'un furoncle, duroit depuis trois ans, et jetoit la malade dans un état de cachexie et de marasme. Au lieu d'en venir à l'amputation, qu'on regardoit comme indispensable, M. Haartman voulut essayer l'extrait de camomille, dont M. Collenbusch vante les effets dans les ulcères malins, ainsi que dans les œdèmes des jambes (1). On délaya, dans une livre d'eau

(1) Voy. Hufeland, *Journal d. Prakt. Heilk. III, th. p.* 81.

distillée de camomille, une once d'extrait de la même plante, le tout préparé fraîchement, selon la méthode de M. Collenbusch. La malade prenoit une cuillerée de cette mixture six fois par jour. L'ulcère étoit pansé avec des plumaceaux trempés dans la même liqueur, et renouvelés quatre fois dans la journée. En moins d'une semaine les premiers signes de putréfaction diminuèrent sensiblement; une portion d'os s'exfolia; et bientôt après les chairs présentèrent une bonne granulation. Le teint de la malade s'améliora. Cependant l'état de la plaie changea plusieurs fois par les exfoliations successives qui avoient lieu. On fut obligé de varier les moyens, soit pour empêcher la cicatrisation lorsqu'il devoit se faire des exfoliations nouvelles, soit pour diminuer l'enflure, les saignemens de la plaie, et réprimer le boursoufflement des chairs. On mit donc en usage alternativement l'alun calciné, l'emplâtre pompholix, la pierre calaminaire, l'éponge cirée, le bandage expulsif, et l'onguent dessiccatif d'Acrell. Quoiqu'il soit bien difficile de juger quel effet dût avoir l'extrait de camomille, qu'on fut obligé de prendre et de quitter plusieurs fois pendant un traitement si varié, qui a duré dix mois, on assure cependant que, toutes les fois qu'on vouloit provoquer la cicatrisation, l'extrait de camomille, employé en lotions ou à l'intérieur, produisoit un bon effet; et qu'enfin il a terminé la cure de la maladie.

Sur l'usage de l'extrait de camom.

2e. *fait.* Dans le même tems et dans le même hospice, une autre servante avoit un ulcère malin au talon droit, avec gonflement au calcaneum et des signes de carie. Ce mal provenoit d'une petite écorchure négligée et mal soignée. Les détersifs ordinaires ne produisant

rien, on employa l'extrait de camomille intérieurement et extérieurement, ce qui améliora bientôt l'aspect de la plaie ; mais le gonflement du calcaneum restoit le même. Comme la texture spongieuse de l'os ne permettoit pas de compter beaucoup sur la perforation, on joignit aux fomentations de camomille de l'acide phosphorique recommandé par M. Lentin (1) ; bientôt même on employa cet acide intérieurement. La malade en prenoit trois fois par jour 5 gouttes étendues dans la mixture. Au bout d'une semaine, le gonflement de l'os diminua ; il se fit successivement de petites exfoliations : enfin la cure fut terminée par l'onguent desséchant d'Acrell, après cinq mois de traitement.

Sur l'usage de l'extrait de camom.

3e. fait. On donna l'extrait de camomille, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour un cancer ulcéré, au sein droit, chez une femme de 54 ans. La suppuration devint un peu moins fétide et moins âcre ; mais ce fut là tout ce qu'on put gagner : la malade succomba quelque tems après.

A la suite de ces trois observations, que nous avons analysées très-exactement, mais qui ne sont, comme on voit, rien moins que concluantes, l'auteur du Mémoire fait quelques autres réflexions sur les propriétés du même remède. Il en improuve l'usage dans les maladies inflammatoires, et par une conséquence juste dans les marasmes accompagnés de fièvre. L'on voulut, dans un cas de charbon, employer ce remède pour arrêter la gangrène ; mais les douleurs ainsi que l'inflam-

(1) Voy. Recueil de Litt. Méd. Etrangère, par M. Sédillot, tom. II, pag. 452.

mation ne firent que s'accroître considérablement.

Sur l'usage de l'extrait de camom.

L'expérience a prouvé à M. Haartman que l'usage intérieur de l'extrait de camomille irrite les ulcères érésypélateux. Il se pourroit, ajoute-t-il, que les simples fomentations sur ces ulcères n'eussent pas le même inconvénient. La propriété que paroît avoir l'extrait de camomille de réparer les vices de l'ossification, l'auteur l'attribue au phosphate de chaux qui se trouve en grande quantité dans la plante, supposé que les qualités volatiles de l'eau distillée n'y contribuent pas aussi pour beaucoup. Cette idée fait présumer que ce remède pourroit être utile dans le rachitis.

Enfin les qualités toniques, volatiles et phosphoriques de l'extrait de camomille semblent produire de l'effet sur les facultés génératrices. L'auteur rapporte qu'un jeune homme excessivement affoibli par la masturbation, et sur lequel les analeptiques, les bains froids, le quinquina, les martiaux furent sans succès, retrouva toutes ses forces par l'usage continué de la mixture de camomille.

Une jeune femme très-délicate, qui avoit eu dans son enfance une disposition rachitique, exténuée ensuite par de fréquentes couches, tomba dans un état d'atrophie et de stérilité. Après qu'on l'eut traitée inutilement par les moyens ordinaires, le docteur Haartman recourut à la mixture de camomille : la malade reprit ses forces et sa santé, et redevint mère. Une autre femme, épuisée depuis trois ans par des pertes réitérées et abondantes, arrêta ses pertes et sa menstruation par de fortes doses de teinture de canelle. On lui fit prendre de l'extrait de camomille pendant quelques mois ; sa santé se rétablit complètement.

BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE.

Bibliographie méd.

Traité de la taille latérale par le périnée, et de celle de l'hypogastre ou haut appareil; par Pascal BASEILHAC, neveu du frère Côme, etc. (1).

Le principal but que l'auteur paroît s'être proposé dans son ouvrage, est de préconiser le lithotôme caché de son oncle, le frère Côme.

Dans le tems des trop fameuses discussions entre Louis, Lecat et le frère Côme, ce dernier, pour faire valoir son instrument et lui obtenir la préférence sur tous les autres, pouvoit en exalter les avantages; mais aujourd'hui que l'opinion presque générale a prononcé sur le lithotôme caché, toute exagération est inutile, et cet instrument est jugé en dernier ressort: il n'étoit donc pas nécessaire de revenir sur toutes ces discussions, et de vouloir trouver dans le lithotôme caché des avantages qui n'existent point. Cet instrument, comme tous les autres, sera dangereux quand on le dirigera mal; mais, entre les mains d'un chirurgien exercé, il sera toujours l'instrument qui méritera la préférence sur les autres: il a d'ailleurs été apprécié à sa juste valeur dans le Traité de la taille de M. Deschamps; tout ce que nous dirions à ce sujet seroit superflu.

L'auteur débute par l'éloge historique du frère Jac-

(1) A Paris, chez l'auteur, rue St.-Honoré, n.° 87, près celle de la Convention; et Gabon et compagnie, rue des Ecoles de médecine. Paris 1804.

Bibliographie méd.

ques. Ce ne sera pas au bout de deux cents ans qu'un auteur changera quelque chose à l'idée qu'on doit avoir de ce moine, qui avoit été jugé par ses contemporains comme bon, simple et parfaitement ignorant. Sa vie, ses travaux et ses vertus ont été suffisamment détaillés dans la partie historique du Traité de la taille cité, et auquel nous renvoyons.

L'Eloge historique du frère Côme (Eloge fait par M. Cambon, et imprimé à Paris en 1781) suit immédiatement celui du frère Jacques. L'auteur donne à son oncle les connoissances les plus étendues en médecine et en chirurgie; il lui suppose même des connoissances accessoires. Le frère Côme est plus près de nous, et par conséquent peut être mieux jugé. En mettant de côté toute prévention, chacun sait avec l'auteur du Traité de la taille cité, que ce religieux, connu par son génie d'invention sur la partie instrumentale de la taille, étoit loin d'avoir en chirurgie ou en médecine des connoissances, soit positives, soit accessoires.

Si l'on en croyoit M. Baseilhac, son oncle seroit l'inventeur de la taille latéralisée et de celle au-dessus du pubis. A la vérité, le frère Côme a perfectionné ces deux méthodes, et cela peut suffire à sa gloire; mais il n'en est point l'inventeur : dans la taille latéralisée, il a substitué son lithotôme au couteau de Cheselden, et c'est tout. Dans le haut appareil, ne changeant rien à la méthode de Rosset, il a seulement substitué aux injections sa sonde à dard. Il n'est donc pas plus l'inventeur de ces méthodes, que frère Jacques n'a été celui de la taille latéralisée, décrite et imprimée dans Franco, avant frère Jacques : Ouvrage

que M. Baseilhac paroît ne pas connoître. Tous ces faits sont tellement avérés, que l'on a lieu d'être étonné qu'un auteur de ce siècle veuille les combattre. Le frère Côme a inventé des instrumens, des procédés, mais n'a point inventé de méthodes. Bibliographie méd.

Tout ce que dit M. Baseilhac sur la théorie et la pratique de la taille a été dit et redit vers la fin du dernier siècle, et n'ajoute rien aux connoissances actuelles, au niveau desquelles l'auteur a peut-être par fois négligé de se placer. D'ailleurs ses préceptes sur le traitement des opérés sont sages.

L'auteur traite dans le cours de l'ouvrage de différens objets étrangers à la lithotômie; mais ses digressions ne paroissent pas présenter beaucoup d'intérêt. Il y pèche souvent par défaut d'érudition. Exemple: s'il eût été plus versé dans la connoissance des anciens, il auroit vu que le caustique, appelé encore de nos jours (1) *Caustique du frère Côme*, très-anciennement connu, n'appartient au frère Côme que comme une acquisition (2).

L'auteur du lithotôme caché confioit à des plumes exercées tout ce qu'il avoit à dire sur la lithotômie; l'auteur du Traité en question auroit gagné à imiter la prudence de son oncle. Car cet ouvrage est écrit sans ordre et sans méthode; le style en est négligé, et souvent inintelligible (3). Il faut pourtant en excepter

(1) Pharmacopée à l'usage des hospices civils. Paris 1803, page 118.

(2) Journ. de Méd., Chir. et Phar., tom. 57, p. 256 et 284.

(3) Quelques passages pris au hasard justifieront notre assertion.

« Je fais ici la description constructive du lithotôme ca-
« ché [page 95] ».

Bibliographie méd.

la partie chimique sur la nature des pierres, qu'il est facile de distinguer du reste de l'ouvrage. Mais cette partie est évidemment tirée toute entière des ouvrages de nos auteurs célèbres qui ont travaillé sur cette matière.

Réflexions critiques sur la manière dont les anti-Browniens exercent la médecine en France, ou *Traité de l'abus de la méthode affoiblissante en général, particulièrement de l'émético-purgative ; suivi d'une nouvelle Théorie et d'un nouveau Traité des maladies dites* des humeurs ; par J. F. CHORTET, l'un des rédacteurs du Journal de la vraie Théorie Médicale, et auteur de plusieurs ouvrages sur le système de Brown. Broch. in-8°. 200 pag. Prix 3 fr. 50 c., et franc de port 4 fr. 50 cent. A Paris, chez Allut, imprimeur-libraire et propriétaire de l'ouvrage, rue St.-Jacques, n°. 611, vis-à-vis le Prytanée, et rue de l'Ecole de Médecine, n. 36; Levrault et Schoell, libraires, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault ; et à Strasbourg.

Réfutation de la doctrine des crises, des métastases, des forces conservatrices et médicatrices de la nature;

« Le sort, avant de mourir, m'avoit réservé l'occasion » d'être témoin d'en voir une [pierre] qui étoit enkistée » [page 212] ».

« Les connoissances anatomiques des parties du système » urinaire et du périnée démontrent la nécessité d'inciser » celles qui doivent livrer passage à la pierre, sans excep- » tion des parois de la vessie et celles qui se rencontrent jus- » qu'au dehors de la peau, où elle forme la base d'un cône » [pag. 133, etc., etc.] ».

par

par le même, etc. brochure in-8°. 124 pages. Prix 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste. Paris an XII, chez les mêmes libraires. bibliographie méd.

Dans ces deux brochures, M. Chortet ne craint pas de se déclarer le censeur, que dis-je, l'antagoniste de la médecine d'Hippocrate, de Sydenham, de Stoll, etc. A l'esprit de réforme et au ton d'innovation qui règnent dans ses titres, l'on diroit que l'auteur annonce du nouveau; mais c'est tout bonnement la doctrine exagérée de Brown, et de ses partisans outrés dont M. Chortet a rempli toutes les pages de ses opuscules. Encore de quelle manière défend-il le système de Brown? On lit, pag. 117 des Réflexions critiques, etc. : « C'est à tort que l'on regarde les fluides, et par conséquent aussi le sang comme une partie intégrante du corps animé, etc. : tout cela pour prouver que les fluides ne sont ou ne doivent entrer pour rien dans la *pathogénie*. A la pag. 217 » : le vomissement n'ayant lieu que quand l'œsophage et la partie supérieure de l'estomac sont plus foibles que sa partie inférieure et le tube intestinal, il suit de là qu'on peut quelquefois arrêter le vomissement, en rendant la partie inférieure du canal intestinal plus foible que la partie supérieure; ce que l'on obtiendra par l'application des lavemens affoiblissans ».

Dans la 2e. brochure le style et la doctrine ne sont pas différens.

Après avoir rejeté les causes des maladies, l'auteur nie aussi les métastases; et voici une des raisons qu'il allègue en faveur de son opinion.

« On observe des phénomènes semblables à ceux qu'on attribue aux métastases dans certaines maladies,

Bibliograp. médicale.

dont la cause ne peut être regardée comme humorale, dans celles par exemple qui sont produites par les vers, où l'on ne peut supposer que la cause se transporte avec la maladie, lorsque celle-ci change de forme et de siège ».

Il est aisé de voir que l'auteur n'a point d'idée de ce qu'est une maladie métastatique, puisqu'il la confond avec les affections sympathiques des maladies vermineuses.

Traité des hydropisies, ascite et leucophlegmatie, qui règnent dans les marais du département de la Vendée ; suivi de quelques Observations particulières sur les maladies; un vol. in-8°. 290 pages. Paris an XII, chez Croullebois, libraire. Prix 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. par la poste.

L'auteur de ce Traité, qui a voulu garder l'anonyme, nous paroît avoir très-bien observé le genre d'hydropisies qu'il a eu occasion de voir. La mauvaise constitution de l'atmosphère et l'humidité constante du sol dans le pays dont il parle, portent sur le système lymphatique et même sur l'économie entière une débilité générale, d'autant plus funeste, qu'il est plus difficile de s'en mettre à l'abri ou de détruire les causes qui la produisent. Aussi en résulte-t-il un grand nombre d'hydropisies par atonie, dont on trouve ici une description assez exacte.

L'auteur mérite cependant le reproche d'avoir trop généralisé ses idées, et de penser qu'il n'y a point d'autres espèces d'hydropisies, parce qu'il ne s'en est pas offert d'autres espèces à sa pratique : c'est là une exagération d'autant plus blâmable, qu'elle peut devenir

très-pernicieuse. Il est des hydropisies qui tiennent à une sorte de spasme du système lymphatique et de tous les systêmes en général. Il en est qui dépendent d'affections inflammatoires générales ; les observations de Bacher et d'une foule d'autres praticiens en font foi. Or, bien certainement il ne faudroit pas opposer les toniques à ces genres d'hydropisies. Bibliograp médicale.

On pourroit également desirer dans ce Traité une meilleure division, et sur-tout une division plus pratique et plus conforme aux saines idées de l'auteur sur la nature des hydropisies dont il a parlé : il nous suffira, pour justifier ce souhait aux yeux de nos lecteurs, d'exposer le plan général de l'ouvrage.

L'auteur considère 1°. l'hydropisie ascite survenue à la suite d'obstructions anciennes aux viscères abdominaux ;

2°. Celle qui reconnoît pour cause l'obstruction des mêmes viscères occasionnés par une maladie aiguë;

3°. L'hydropisie ascite survenue à la suite des maladies aiguës ;

4°. L'anasarque ou leucophlegmatie produite pa toutes les causes ci-dessus rapportées ;

5°. L'hydropisie causée par la foiblesse générale ou autres causes particulières, étrangères aux précédentes.

Enfin, l'auteur nous paroît avoir porté à de bien fortes doses l'emploi des hydragogues. C'est ainsi qu'il conseille d'administrer la potion hydragogue suivante, tous les jours, ou au moins de deux jours l'un, et jusques à ce qu'il n'existe plus d'épanchement.

Prenez trois gros de senè, deux gros de rhubarbe, trois gros de sel d'Epsom ; faites bouillir dans suffisante

Bibliographie méd.

quantité d'eau (ceci est bien vague), et ajoutez à la colature un gros et demi de jalap et une once de sirop de Nerprun. J'ignore comment agit, cette potion sur les habitans de la Vendée ; mais je crois bien que dans notre pays il n'est pas de praticien qui osât en faire usage, sur-tout chaque jour, ou tous les deux jours.

Sur les hémorroïdes fermées, ouvrage traduit de l'allemand du docteur HILDEBRAND, *professeur à Erlangen;* par CC. N. MARC, docteur en médecine, etc. 134 pages in-8°. Paris an XII, chez Méquignon l'aîné, rue de l'Ecole de médecine. Prix broch. 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

Mechanices in medicinâ usum esse summum, utilitatem maximam.

BOERHAAVE.

Après quelques considérations générales, beaucoup trop mécaniques, sur la formation des hémorroïdes, considérations qui servent comme d'introduction à la partie pratique de ce sujet, M. Hildebrand établit que mille causes rendent très-facile la dilatation des veines du rectum ou la naissance des hémorroïdes, qui peuvent être ouvertes ou fermées, c'est-à-dire, avec ou sans effusion de sang ; ce qui établit deux grandes divisions de ce genre d'affections. Mais l'auteur ne s'occupe que des hémorroïdes fermées.

Les hémorroïdes sèches ou fermées sont bien plus communes que celles qui fluent ; les premières ne se rencontrent pas seulement dans le rectum, leur siège s'étend quelquefois jusqu'au mésentère. Vésale a remarqué, sur un homme mort d'une forte obstruction au foie, une dilatation du tronc inférieur de la veine

du colon gauche tellement considérable, que sa grosseur égaloit presque celle du pouce.

Bibliographie méd.

Parmi les accidens qui peuvent être la suite des hémorroïdes, tels que la chûte du rectum, les douleurs violentes des parties, etc. le plus grave est sans doute l'inflammation locale des tumeurs veineuses; inflammation qui se termine souvent par la suppuration, et qui dans ces cas donne lieu aux abcès et aux fistules du rectum.

Parmi les causes prochaines des tumeurs hémorroïdales, M. Hildebrand compte les engorgemens, les obstructions et l'atonie du foie, une pression quelconque de la veine-porte et de ses ramifications; l'irritabilité du canal intestinal et la pléthore constitutionnelle.

Parmi les causes éloignées, il range l'abus des liquides chauds, les boissons et les alimens échauffans, l'usage des purgatifs actifs, l'habitude des lavemens trop fréquens, les constipations, la chûte du rectum, une vie sédentaire et les travaux de cabinet, la grossesse, etc.

Deux indications principales doivent diriger le traitement des hémorroïdes fermées; la première est la diminution de l'afflux du sang vers les vaisseaux hémorroïdaux; la seconde est l'accélération du retour du sang de ces mêmes vaisseaux.

Le régime doit sur-tout compter parmi les moyens capables de remplir ces indications; et ce régime consiste à éviter ou à faire cesser les causes que nous avons cru susceptibles de donner lieu aux hémorroïdes. Il arrive quelquefois que l'on est obligé d'employer les purgatifs chez les hémorroïdaires; alors le

Bibliographie méd.

sulfate de magnésie et la teinture aqueuse de rhubarbe méritent la préférence : il faut éviter l'aloës, la rhubarbe en poudre. Les lotions habituelles d'eau froide, rendues même plus toniques par une légère dissolution de sulfate d'alumine ou de sulfate de fer, produisent les meilleurs effets. Les toniques employés à l'intérieur, tels que le quina, le fer, etc. sont presque toujours nuisibles.

« Si l'on me demandoit, dit l'auteur, avec quoi je guéris les hémorroïdes fermées, je répondrois bonnement que c'est avec du tartrite de potasse (tartre tartarisé) et de l'eau froide. C'est par ces deux moyens seuls, joints au régime convenable, que je suis parvenu plusieurs fois à dissiper entièrement les tumeurs hémorroïdales; et dans beaucoup d'autres cas où il n'étoit plus possible de les faire entièrement disparoître, je les ai du moins tellement diminuées, qu'il n'en est resté que de très-foibles traces, qui à la vérité se tuméfioient lorsqu'il y avoit provocation, mais qui cependant cédoient aux mêmes moyens ».

Au surplus, le traitement des hémorroïdes doit varier suivant les causes qui les ont fait naître.

Le dégorgement des vaisseaux hémorroïdaires par les sangsues doit être considéré comme un moyen accessoire de guérison; mais comme cette déplétion n'est que momentanée, et qu'elle favorise en quelque sorte la tuméfaction des veines de ces parties, il ne faut pas faire un trop grand usage de ce moyen. C'est sous ce rapport que Humberg, dans sa Dissertation ayant pour titre : *Hemorrhoidi recenter tumidæ sectio, non hirudo*, *Vindob.* 1765, s'est déclaré contre l'usage des sangsues. M. Hildebrand conseille de faire l'ou-

verture de la tumeur hémorroïdale par la lancette, quand cette ouverture est jugée nécessaire.

Observations sur les moyens d'arrêter les hémorragies à la suite des plaies (*Dissertation inaugurale*); par A. F. Poivron, chirurgien à l'hôpital de la garde Impériale, in-4°. 30 pages. Paris an XII.

Une saine critique et quelques observations particulières servent à l'auteur à déterminer les circonstances dans lesquelles on doit employer tels ou tels moyens connus pour arrêter les hémorragies à la suite des plaies. Ces moyens sont la compression, les styptiques, la cautérisation et la ligature.

De la luxation de la rotule (*Dissertation inaugurale*); par M. V. Rousselot, docteur en médecine, etc. in-4°. Paris an XII, chez Croullebois, libraire. Prix 50 cent.

Il y a luxation de la rotule, dit M Rousselot, toutes les fois que les rapports mutuels qui existent entre la surface postérieure de cet os et la trochlée-articulaire du fémur sont changés, ou que les mêmes parties de ces deux os cessent entièrement de se correspondre.

M. Rousselot n'a pas voulu traiter les différens genres de luxations décrits par les auteurs; il a laissé de côté les luxations dites en haut et en bas, qui font toujours la suite d'une autre lésion, telles que la rupture du ligament de la rotule, la rupture du tendon des muscles extenseurs de la jambe, etc. Il n'a rien dit non plus des luxations qui sont le résultat des déplacemens du tibia dans son articulation avec le fémur. Il ne s'est donc occupé que de la luxation incomplète ou du dé-

Bibliogr. médicale.

placement latéral, soit à droite, soit à gauche de cet os; de la luxation de champ ou luxation complète; et enfin du renversement de la rotule : et sur chacun de ces articles qui forment autant de paragraphes, l'auteur a réuni avec beaucoup de précision les préceptes les mieux fondés et les connoissances les plus étendues.

Second rapport de l'inspecteur du Gouvernement près l'établissement des eaux minérales factices de messieurs N. PAUL, TRYARE et Compagnie. Paris an XII, 16 pag. in-8°.

Il résulte de ce rapport, présenté par le docteur Lafisse, que les avantages de cet établissement se confirment tous les jours par de nouvelles guérisons. Depuis l'année dernière, plus de cent malades ont fait usage, en bains, douches et boissons, des eaux factices préparées à Tivoli, et la plupart en ont ressenti des effets salutaires. M. Lafisse fait connoître les observations principales qu'il a eu occasion de recueillir à ce sujet: on y trouve des guérisons de dartres, de gale, de rhumatisme, de paralysies, d'engourdissemens, de douleurs, de tumeurs, d'engorgemens, etc. : et tous ces faits se sont passés sous les yeux de plusieurs praticiens distingués de la capitale, qui envoient un grand nombre de leurs malades dans cet établissement.

Essai sur la théorie des trois Elémens, comparée aux élémens de la chimie pneumatique; par M. TISSIER, pharmacien, un vol. in-8°. 500 pages. Lyon, an XII, chez Ballanche père et fils, imprimeurs-libr., aux Halles de la Grenette.

Dans le prochain cahier de ce Journal, nous rendrons un compte détaillé de cet ouvrage, que nous pouvons annoncer déjà comme le procès de la chimie nouvelle avec l'ancienne. Et ce qui paroîtra surprenant sans doute, c'est que l'auteur, qui s'établit naturellement le juge du procès, condamne irrévocablement et après examen la chimie des Lavoisier, des Chaptal, des Fourcroy, des Berthelot, des Vauquelin, etc.

Considérations générales sur les accoucheurs et sur leur art ; par M. DELAVAUD, ancien médecin et chirurgien en chef dans les hôpitaux militaires, et maître en chirurgie, AIDANT les accouchemens, etc. Broch. de 22 pag. in-8°., an 13. Paris, chez Gabon et Maçon, place des Cordeliers. Prix 12 s.

L'auteur de cette brochure prétend que l'accoucheur et son art sont inutiles, et que la pluralité des accoucheurs est une vraie calamité morale ; il assure que les accouchemens naturels font les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes des accouchemens. Où M. Delavaud a-t-il puisé les matériaux qui l'on conduit à des résultats malheureusement si opposés aux faits ? *Quidquid delirant.....* !

Discours sur l'allaitement et l'éducation physique des enfans ; et *Dissertation sur un fœtus trouvé dans le corps d'un enfant mâle ;* par VERDIER-HEURTIN, docteur-médecin de l'Ecole de Paris, membre de la Société académique des sciences de la même ville, accoucheur. 1 vol. in-8°. Chez Croullebois, rue des Mathurins ; Méquignon, rue de l'Ecole de médecine ; et Petit, galeries du Tribunat.

Bibliograp. médicale.

Cet ouvrage sera analysé dans le prochain cahier, ainsi que le suivant, qui mérite toute l'attention des praticiens, comme ouvrage élémentaire.

L'Art d'accoucher; par G. G. Stein, *traduit de l'allemand sur la 5e. édit.*, par P. F. Briot, avec 24 planches; *suivi d'une Dissertation sur la fièvre puerpérale;* par J. Charles Gasc, professeur en médecine, 2 vol. in-8°. Paris, chez Croullebois, rue des Mathurins: Bossange, Masson et Besson, rue de Tournon; Gabon et Compagnie, place de l'Ecole de médecine.

Observations et réflexions sur le scorbut, d'après celui qui a régné parmi les troupes françaises formant la garnison d'Alexandrie (en Egypte), pendant le blocus et le siège de cette ville, en l'an IX (1801), par les armées combinées des Turcs et des Anglais; par M. Balme, docteur en médecine de l'Ecole de Montpellier, ex-médecin de l'armée d'Orient, d'un grand nombre de Sociétés savantes, etc.

Dans cette brochure de 32 pages, l'auteur après avoir décrit sommairement et comparé entr'elles les différentes espèces de scorbut, tant de terre que de mer, observées dans les divers climats, et particulièrement le scorbut qui a régné à Alexandrie (en 1801), disserte savamment sur les méthodes thérapeutiques, et se résume en disant que le scorbut a pour cause essentielle un état d'asthénie des organes digestifs, par suite de leur assuétude à l'impression des alimens d'une seule et même espèce, lesquels finissent par ne plus stimuler, etc. Il conclud en disant « que d'après l'inutilité absolue et malheureusement trop reconnue de tous les moyens anti-scorbutiques le plus exclusive-

ment recommandés jusqu'à ce jour, et d'après l'observation confirmée que les végétaux ne combattent pas le scorbut par une vertu spécifique, inhérente et particulière, il démeure constant que le changement seul de régime, soutenu toutefois et favorisé autant que possible par une modification dans l'usage des six choses non naturelles, doit faire la base d'un traitement anti-scorbutique. Et ainsi l'on peut dire, au sujet du scorbut, ce que P. FRANK a dit au sujet des maladies en général : *Solo interdùm mutato victu saluti quàm optimè consulimus amissæ.* Epitome de curandis hominum morbis, lib. 1, p. 19.

Bibliographie méd.

Abrégé de l'histoire des plantes usuelles, contenant leurs différens noms latins, français et vulgaires, leur dose, leurs principales compositions en pharmacie, et la manière de s'en servir ; par Pierre-Jean-Baptiste CHOMEL, septième édition, *augmentée de la Synonymie de Linné, de la description des caractères de ses classes, ordres, genres et espèces : avec l'indication du lieu natal des plantes, de la couleur de leurs fleurs, du tems de la floraison, de leur durée, de leurs usages dans l'économie domestique et les arts ;* par J. B. N. MAILLARD, 2 vol. in-8°. 12 fr., et franc de port 15 fr. 75 c.

Cet ouvrage, que nous avons annoncé il y a quelque tems, mais dont la publication a été suspendue pour des raisons particulières, vient d'être mis en vente chez L. Duprat-Duverger, rue des Grands-Augustins, n°. 24.

L'Abrégé de l'histoire des plantes usuelles est connu depuis 1712. Plusieurs éditions favorablement reçues du public attestent son utilité. Cette dernière, en 2

Bibliographie méd.

vol. in-8°., augmentée de moitié, contient de plus des Notes sur la botanique, 23 Tableaux et une Table Linnéenne.

Prospectus de l'ouvrage sous presse de M. ALIBERT, *sur les maladies de la peau.*

Cet ouvrage a pour titre : *Description des maladies de la peau observées à l'hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement.* Il sera publié par livraisons au nombre de douze, grand in-folio, avec figures coloriées, et imprimé sur papier vélin avec les beaux caractères de Crapelet.

Il règne une confusion extrême dans les livres publiés jusqu'à ce jour sur les maladies de la peau. Aucune branche de la médecine ne réclame plus de réformes, parce qu'aucune n'a été infectée de plus d'erreurs. Presque tous les auteurs qui se sont occupés de ce sujet important, se sont attachés à reproduire avec une érudition superflue ce qu'on avoit écrit avant eux, au lieu de procéder à des recherches nouvelles (1). Tantôt ils ont omis de tracer les symptômes les plus essentiels ; tantôt ils ont négligé ce qui est relatif au début, à la marche et à la durée de chaque affection ; souvent c'est la même dénomination qui est imposée à différentes maladies ; souvent c'est la même maladie

(1) M. Willan, médecin anglais, a commencé un ouvrage intéressant sur les maladies cutanées. Mais la plupart des figures dessinées dans une trop petite proportion ne donnent point une idée exacte des caractères physiques qu'il s'est proposé de faire connoître.

qui reçoit différentes dénominations, en sorte que le praticien reste constamment dans l'incertitude sur les méthodes curatives qu'il convient d'adopter.

Que falloit-il faire pour débrouiller ce cahos ? Il falloit mettre à profit les méthodes de l'histoire naturelle, et décrire les hôpitaux comme les botanistes décrivent les jardins. Les figures seules peuvent peindre ce que les paroles ne peuvent exprimer. Par ce secours, aussi utile que merveilleux, la tradition des faits se conserve dans son entier, et le médecin observateur peut transmettre à autrui jusqu'à sa propre expérience. C'est le manque de figures qui a rendu presque nulles les recherches des Grecs, des Latins et des Arabes sur cette matière.

Les fonctions que le médecin Alibert remplit à l'hôpital Saint-Louis (1) l'ont mis à même de réparer cette vaste lacune de son art. Témoin journalier de ces infirmités déplorables, elles sont devenues pour lui l'objet de l'étude la plus attentive comme la plus passionnée. Pour donner même un plus grand caractère d'intérêt à son ouvrage, il a mis à contribution les ressources des autres établissemens de l'Europe, en fai-

(1) Aucun établissement n'est plus propre au traitement des maladies chroniques, et spécialement des maladies cutanées que l'hôpital Saint-Louis, par son heureuse exposition, par l'air salubre qui l'environne, et sur-tout par la régularité de sa construction. « Cet hôpital, dit Duhamel, » auroit dû servir de modèle pour tous ceux qu'on a construits » depuis ce tems. Plus on examine en détail ce beau bâti- » ment, plus on reconnoît l'étendue du génie de celui qui l'a » projeté; on n'y trouve rien à désirer »

Bibliograp. médicale.

sant transporter à Paris divers échantillons d'exanthèmes chroniques, dont les caractères physiques se conservent quelque tems après la mort ; tels sont ceux de la lèpre, de l'éléphantiasis, de la pélagre, de la plique polonaise, etc. Toutes ces affections ont été figurées avec la plus étonnante vérité par le double artifice du pinceau et du burin ; et les artistes habiles qui secondent l'auteur, ont déployé dans l'exécution de leur travail le luxe le plus savant, le plus magnifique et le plus recherché. Rien n'a été négligé enfin pour faire de cette collection précieuse un monument durable pour la science, et un hommage utile à l'humanité.

On souscrit chez Barrois l'aîné, père et fils, libraires, rue de Savoie, n°. 23 ; Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-Saint-André, n°. 12 ; Méquignon l'aîné, libraire, rue de l'Ecole de Médecine.

Le prix de chaque fascicule est de cinquante francs. Il en paroîtra exactement et régulièrement une livraison tous les quatre mois. La première sera distribuée le 1er. ventôse prochain.

(*Article communiqué.*)

CORRESPONDANCE MÉDICALE.

VILLAMUR, *chirurgien à Lagrasse, département de l'Aude, à* M. SÉDILLOT, *secrétaire-général de la Société de médecine de Paris, etc.*

Dans le dernier N°. de votre Journal, j'ai lu l'exposé exact de la contr'ouverture à la vessie, etc. par

M. Sernin ; et avec d'autant plus de satisfaction, que je me trouve le sujet de son observation.

A l'âge de deux mois, je commençai à languir dans le marasme, dévoré par une fièvre lente, suite d'une petite-vérole confluente. Bientôt les rudimens calculeux se développèrent avec des symptômes affreux.

Depuis cette époque jusques à ma délivrance, j'ai été affligé continuellement d'un écoulement involontaire d'urine, au point que ma vessie toute racornie l'expulsoit à fur et à mesure que la secrétion en étoit faite par les reins. Les soins assidus de feu M. Claret calmoient pour un tems mes vives douleurs ; mais mon incontinence d'urine étoit toujours la même.

Je puis dire, à la louange de M. Sernin, que depuis son opération je jouis d'une très-bonne santé, sans la moindre incommodité ; que je retiens mes urines à volonté ; que ma vessie a acquis peu de tems après autant de dilatation que si elle n'avoit rien souffert.

La reconnoissance que je dois à mon libérateur, me fait un devoir de donner à son rapport toute l'authenticité que mérite son exactitude.

Agréez, Monsieur, etc.

VILLAMUR.

Castelnaudary, le 10 vendémiaire an 13.

Au Rédacteur du Journal de Médecine.

Dans mon Mémoire sur la rupture du vagin pendant l'accouchement, dont vous insérâtes un extrait dans

le Journal de Médecine de fructidor an 7, j'ai insisté sur trois considérations importantes, dont les auteurs n'ont pas parlé, savoir :

Que le haut du vagin est la partie la plus susceptible de se rompre dans les accouchemens laborieux ; que le défaut de résistances supérieures et l'étroitesse du bassin en étoient les causes les plus ordinaires. Comme l'anatomie, la physiologie et l'expérience confirment ce sentiment, il est inutile de revenir sur ce sujet, qui est assez développé dans le Mémoire.

Le rapporteur n'ayant pas assez insisté sur l'avantage de ces découvertes, je demande s'il n'est pas utile de reconnoître les parties foibles afin de les ménager dans les manœuvres que l'on est obligé de faire pour terminer certains accouchemens. Je demande encore s'il n'est pas essentiel de savoir que dans tel ou tel accouchement la femme est exposée à une rupture, qu'on peut prévenir par les moyens indiqués dans le Mémoire?

Ces raisons me paroissent suffisantes pour renvoyer de nouveau à la lecture de mon Mémoire ceux qui n'auroient pas senti ces vérités (1). C'est un avis que je crois essentiel de donner, en vous priant d'insérer ma lettre dans un de vos prochains numéros.

Je vous salue,

COFFINIÈRES.

(1) Voy. ce Journal, tom. VI, pag. 444.

Lettre sur la Fièvre jaune, *par* M. Cassan.

Rapport fait à la Société, par M. Asselin, le premier brumaire an XIII.

La Société de médecine m'a chargé de lui rendre compte d'une lettre sur la fièvre jaune, adressée par M. Cassan, médecin aux Etats-Unis d'Amérique, à M. Devèze, médecin à Paris. Sur la fièvre jaune.

Cette lettre contient les réponses à plusieurs questions importantes que notre confrère M. Devèze avoit faites au médecin de Philadelphie. Ces questions sont les suivantes :

« 1°. La fièvre jaune de Saint-Domingue « est-elle la même que celle des Etats-Unis ?

« 2°. Cette fièvre a-t-elle été importée dans « ces contrées, ou bien y est-elle endémique ?

« 3°. Est-elle contagieuse ?

« 4°. Les causes que je lui ai assignées, « sont-elles les mêmes que vous lui avez « reconnues ?

« 5°. Le traitement et les moyens, que j'ai « proposés pour détruire la fièvre jaune, vous « ont-ils paru convenables ? »

Sur la fièvre jaune.

M. Cassan, en exposant son opinion sur ces différentes questions, y a ajouté des réflexions intéressantes, toujours conformes aux principes généraux de la médecine, et qui sont d'ailleurs le résultat de nombreuses observations, recueillies avec soin pendant quatorze années consécutives.

Ses remarques sur l'action contagieuse et sur l'importation de la fièvre jaune diffèrent, sous plusieurs points de vue, des idées communément reçues ; et comme il s'agit d'une question des plus difficiles en médecine, et de la plus grande importance pour l'humanité, j'entrerai dans quelques détails, afin que les opinions de l'auteur soient soumises à l'examen et à la discussion des membres de la société : je me permettrai cependant de dire que les opinions de M. Cassan, qui sont aussi celles de M. Devèze, de M. Gilbert, et des sociétés et académies savantes des Etats-Unis, se trouvent absolument les mêmes que celles que j'ai adoptées dans les années 7 et 8, lorsque j'ai rendu compte, en l'an 9, de la peste que j'ai observée en Syrie et en Egypte.

M. Cassan commence par répondre à la première question : il assure que la fièvre jaune, si funeste à l'armée de Saint-Domingue, aux années 10 et 11, étoit la même maladie

qui fut observée à Philadelphie en 1793; la même qui désola, depuis cette époque, les Etats-Unis, et principalement la ville de Newyork. Il est facile de s'en convaincre, en comparant attentivement les symptômes de ces épidémies, leur marche, leurs terminaisons, et enfin les effets des moyens curatifs qu'on leur a opposés. Mrs. Cassan, Devèze et autres médecins célèbres, soit en Europe, soit en Amérique, sont d'avis que l'on se rendra plus utile, en s'attachant à trouver les moyens de prévenir l'invasion et la propagation de la fièvre jaune, qu'en recherchant les remèdes propres à la guérir.

Sur la fièvre jaune.

Relativement à l'importation de la fièvre jaune, M. Cassan assure qu'en Amérique on regarde comme des fables tous ces voyages qu'on a fait faire à la fièvre jaune, de Siam à la Martinique, de Toulon à la Barbade, de Saint-Domingue à Philadelphie, de la Havane à Malaga, etc., etc. Tous ceux qui savent surmonter l'influence des préjugés, sont convaincus que la fièvre jaune, qui épargne tous les pays où elle ne trouve pas un aliment qui lui convienne, peut s'engendrer par-tout, sans le secours de l'importation, lorsque la constitution de l'air et celle du corps humain y ont acquis un caractère favorable à son développement. M. Cassan cite un grand

Sur la fièvre jaune.

nombre de faits très-circonstanciés qui prouvent le développement spontanée de la fièvre jaune, sans importation. On sait que les Etats-Unis entretiennent avec les Antilles, en hiver comme en été, les mêmes relations commerciales : la fièvre jaune devroit d'après cela y être continuellement, puisqu'il y arrive tous les jours des navires des pays infectés; cependant elle ne s'y manifeste que dans les fortes chaleurs, soit par l'effet immédiat de la température sur le corps humain, soit par l'activité que les chaleurs donnent à toutes les causes endémiques de cette maladie. L'hiver n'a jamais manqué de faire cesser la fièvre jaune; ce qui a été également observé à Malaga, par M. Berthe, médecin de Montpellier, chargé, en l'an 11, de faire un rapport à l'école de médecine de cette ville, sur la fièvre jaune qui avoit ravagé une partie de l'Espagne.

Comment et pourquoi la fièvre jaune ne peut-elle se communiquer et s'importer pendant l'hiver ? La gale, la vérole, la rougéole, etc., etc., se propagent également en hiver comme en été, sur les montagnes et dans les vallées, sans qu'aucun individu, exposé à la contagion, en soit exempt ; et la fièvre jaune cesse en hiver, respecte les

hommes aclimatés, et ne peut pas se répandre sur certains lieux privilégiés. M. Berthe dit, dans son rapport, que des météores très-prononcés, et le changement d'une saison en une autre peuvent seuls faire cesser la fièvre jaune. Mais si certains météores et une certaine saison peuvent détruire cette maladie, M. Cassan demande à M. Berthe pourquoi d'autres météores et une autre saison ne pourroient pas lui donner naissance, sans recourir à l'importation et à la contagion ?

Sur la fièvre jaune.

Une chose digne de remarque, c'est la facilité avec laquelle la doctrine de l'importation est toujours adoptée par toutes les classes d'individus, lorsqu'une épidémie se déclare dans un pays, et qu'un navire, un voyageur ou un paquet quelconque y arrivent à la même époque, sur-tout provenant d'un endroit infecté : il n'en faut pas davantage pour qu'on s'écrie de toute part, sans réflexion et même sans le moindre examen, que la maladie a été importée. Le peuple saisit aussitôt cette explication de l'origine de la maladie, parce qu'elle est facile à concevoir : les médecins, de leur côté, s'en contentent en général sans peine, parce que le mot importation les affranchit de toute responsabilité, et les débarrasse de l'étude nécessaire pour re-

Sur la fièvre jaune.

monter aux véritables causes de la maladie. Cette opinion flatte même, sans qu'on s'en doute, l'amour-propre national. On seroit humilié d'habiter une contrée sujète aux épidémies; et on est bien plus satisfait de penser que la maladie est étrangère, et que son invasion n'est due qu'à un accident dont il sera facile de se garantir une autre fois, avec un peu de surveillance et en établissant des cordons multipliés de troupes destinées à empêcher les communications des lazarets, etc. En attendant, on néglige la recherche des véritables causes de la maladie qui fait des ravages; et aucune mesure efficace n'est prise, ni pour la faire cesser, ni pour en empêcher à l'avenir la reproduction. Si les écrivains des épidémies, en nous donnant de bonnes descriptions de la maladie, avoient eu aussi l'attention d'observer les phénomènes météorologiques, qui en avoient précédé et accompagné l'invasion; s'ils avoient porté une attention scrupuleuse sur toutes les circonstances locales susceptibles d'altérer la constitution de l'air et celle de l'économie, soit animale, soit végétale; il est à présumer que l'idée de l'importation ne seroit venue à aucun d'eux, et tous auroient trouvé sans peine, dans le pays même, les véritables causes de l'épidémie. C'est ce qui a été fait par Mrs. Devèze,

Gilbert, Cassan, Valentin et autres ; aussi les ouvrages de ces savans médecins sont-ils très-précieux.

Sur la fièvre jaune.

Dans mes observations sur la peste, en donnant la topographie médicale de la ville de Jaffa, j'ai noté l'influence délétère, des marais qui environnent cette ville, des vents du sud et du sud-ouest qui y règnent, des brumes, des pluies et des chaleurs, du manque d'alimens, des fatigues de la guerre, de la traversée des déserts, de l'entassement des habitans et des troupes, de la mal-propreté de la ville, des cadavres mal inhumés ou traînés à peine hors des murs, de l'aspect des morts, et d'une foule d'autres circonstances dont j'ai fait connoître l'action et les effets sur le développement d'une maladie grave, et qui devint en peu de jours épidémique et généralement mortelle, sans qu'elle présentât rien de contagieux, et sur-tout sans qu'elle eût été importée d'aucuns pays.

Il seroit à desirer que les médecins examinassent cette importante question avec autant d'attention que d'impartialité, sans préjugés et sans prévention. Mais rarement un homme mélancolique et un homme gai observent de la même manière ; le chimiste

Sur la fièvre jaune.

rapportera tout à l'action des gaz, l'astronome ne verra que l'influence des astres et des météores : et, avec la meilleure foi du monde, ces observateurs apercevront le même objet sous des aspects opposés ; d'autres enfin, également témoins des mêmes faits, ne verront que ce qu'ils voudront voir. Dans cette matière, qui intéresse à la fois les médecins et les magistrats, il faut considérer avant de prononcer et avant d'énoncer une opinion, que, si le principe est faux, l'erreur qui en résultera peut devenir fatale. En effet, si la fièvre jaune et la peste se communiquent par la voie de la contagion et par celle de l'importation il est évident qu'il faut que les lois sanitaires et les quarantaines soient mises en vigueur avec la plus grande sévérité, tandis que les localités méritent peu d'attention; mais si ces maladies doivent leur origine et leur propagation à des influences locales, alors on abrogera des lois qui deviendroient bientôt funestes, et dont les résultats sont diamétralement opposés aux intentions des médecins et aux vues des gouvernemens (1).

(1) Remarquons cependant ici, comme l'a déjà fait l'auteur du rapport, que ce n'est qu'avec la plus grande circonspection, et après un examen bien réfléchi,

Cet inconvénient a été bien senti par M. Devèze. (Voyez la lettre qu'il a écrite à Philadelphie, le 27 août 1797, au gouverneur de l'état de Pensylvanie, M. Mifflin, rapportée dans son ouvrage). J'avois déjà fait les mêmes objections en parlant des enfermemens et des quarantaines en tems de peste. (Sur la fièvre jaune.)

Il sembleroit donc résulter de ces considérations qu'il vaudroit infiniment mieux chercher à détruire les élémens locaux qui peuvent donner naissance à des maladies graves, que de s'occuper des moyens d'en empêcher les prétendues importations.

---

que l'on pourra décider la question relative aux lazarets, aux quarantaines, etc. Respectons en général ces grandes institutions de tous les états et de tous les pays entre eux, jusqu'à ce que, par une expérience consommée, nous nous soyons bien assurés de leur inutilité; ou plutôt jusqu'à ce que nous ayons appris à bien connoître les cas pour lesquels on doit les supprimer, et ceux auxquels il faudra nécessairement les appliquer encore. C'est sous ces divers points de vue que la Société examinera la question dans un mémoire qu'elle prépare, et qui sera imprimé dans le premier volume de ses actes. *Note du rédacteur.*

Observation sur une fièvre putride vermineuse, qui a régné à Ravennes-St.-Alberto et Cervia, où le douzième régiment de dragons étoit cantonné pendant l'été de l'an X; par M. Marie, chirurgien de première classe, ancien chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Montpellier et chirurgien-major du douzième régiment de dragons :

Lue à la Société, le 2 prairial an XII.

Sur une fièvre putride vermineuse épidemiq.

Ravennes est située à l'embouchure de la rivière de Mantoue, dans le golfe de Venise, à dix lieues de Rimini, à quinze de Boulogne, et à trente-trois d'Ancône. Cette ville est entourée de la mer adriatique au levant, de marais au couchant, et du Pô au septentrion et au midi. Elle a été fondée par les Thessaliens quelques années avant l'ère chrétienne; les empereurs romains l'embellirent de plusieurs monumens. Théodoric, roi des Ostrogoths, en fit la capitale de son empire.

Du tems de Strabon, Ravennes étoit située dans un marais et bâtie sur pilotis. L'on n'y pouvoit aborder que par des ponts ou en ba-

teau ; on y éprouvoit des inondations fréquentes ; cependant l'air s'y conservoit extrêmement pur, parce que l'eau courante en en emportoit les boues et les immondices.

Sur une fièvre putride, vermineuse épidémiq.

Aujourd'hui elle a perdu sa salubrité, et a dégénéré de son ancienne splendeur. Les fortifications, la tour ou le phare qu'Auguste y avoit fait bâtir pour en éclairer le port, tout a disparu ; à peine reste-t-il quelques vestiges qui indiquent qu'il y ait eu un port.

La campagne des environs de Ravennes est presqu'entièrement occupée par des marais remplis d'eaux croupissantes et putrides, dont l'évaporation a rendu l'air de la ville fort mal sain, et a beaucoup contribué à sa dépopulation. C'est sur-tout pendant les chaleurs de l'été que les miasmes délétères s'en exhalent en plus grande abondance ; et c'est aussi à cette époque que la fièvre (dont je vais parler) endémique dans ces climats, exerce ses plus grands ravages sur les malheureux habitans de cette funeste contrée.

St.-Alberto et Cervia, petits bourgs ou villages, situés aux environs de Ravennes, sont également environnés de terrains marécageux, et leur insalubrité n'est pas moindre que celle de Ravennes.

Le 24 prairial, le 12e. régiment de dragons

Sur une fièvre putride vermineuse épidémiq.

quitta les bords de la méditerranée, et vint camper sur ceux de la mer Adriatique. L'état-major fut placé à Ravennes; on envoya plusieurs détachemens à St.-Alberto et à Cervia.

L'insalubrité de ces lieux m'étoit connue; et prévoyant les accidens qui devoient se manifester, je prescrivis à nos dragons quelques règles d'hygiène : je les engageai sur-tout à ne pas faire un usage trop fréquent des melons, et des autres cucurbitacées très-abondans dans le pays.

J'étois persuadé que la fièvre endémique, dans ces climats, étoit moins funeste pour les étrangers, que pour les habitans du pays qui, affoiblis par les miasmes délétères qui s'exhalent sans cesse des marais empestés, (aux émanations desquelles ils sont depuis plus long-temps en proie), et par la mauvaise nourriture dont ils font usage, vivent encore dans une espèce d'insouciance sur les dangers qui les entourent, et voient la mort ravager la chaumière qui les touche, sans songer que le même sort leur est peut-être réservé. En effet, la maladie, malgré les caractères de malignité qui s'y joignirent cette année, ne fut fatale qu'à deux dragons qui négligèrent de recourir de bonne heure aux secours de l'art.

Les deux premiers dragons qui furent atteints de cette maladie, ne vinrent à Ravennes que lorsque l'épidémie, ayant déjà fait des progrès effrayans, se présentoit avec des apparences sinistres.

Sur une fièvre putride vermineuse épidémique.

Les malades avoient un grand mal de tête, le pouls dur et élevé, un assoupissement continuel, une oppression de poitrine, et passoient successivement du froid à une chaleur excessive, sans que l'on pût en calculer les fréquentes alternatives. La langue étoit chargée, la bouche amère, et l'haleine d'une odeur désagréable.

Je cherchai d'abord à débarrasser les premières voies avec l'ipécacuanha, qui fit rendre à l'un des malades dix-huit vers, et à l'autre vingt-deux ; ils en rendirent aussi plusieurs par le bas. Je prescrivis l'usage d'une tisane acidulée ; j'entretins le ventre libre par le moyen des lavemens, et peu de tems après j'administrai le quinquina à grandes doses, mais ce fut en vain : les deux malades succombèrent le cinquième jour de leur entrée à l'hôpital.

L'examen anatomique du cadavre me fit voir un fluide ichoreux épanché entre le cœur et le péricarde. Le ventricule droit et l'oreillette

Sur une fièvre putride vermineuse épidémiq.

du même côté étoient remplis d'un sang noir et coagulé. Une concrétion membraniforme d'une ligne d'épaisseur, de couleur jaunâtre, et que l'on pouvoit assez facilement séparer de la plévre pulmonaire, recouvroit la surface des poumons. Dans la cavité abdominale nous trouvâmes les intestins légèrement phlogosés, et contenant une grande quantité d'ascarides semblables à ceux que les malades avoient rendus ; les glandes mésentériques engorgées et la vésicule du fiel plus grosse que dans son état naturel : le cadavre exhaloit une odeur très-fétide.

Ne semble-t-il pas que dans les derniers tems de cette maladie les propriétés vitales aient abandonné les organes musculaires, et que l'empire des lois chimiques, la putréfaction, n'ait commencé même avant la cessation totale de la vie.

Je fis donner l'ordre aux commandans de compagnie de m'envoyer les dragons dès qu'ils seroient attaqués de la fièvre; ceux qui en furent atteints par la suite, épouvantés d'ailleurs du sort de leurs camarades, ne tardèrent pas à se rendre à l'infirmerie; ils avoient les mêmes symptômes que les premiers.

Je les mis à l'usage d'une tisane acidulée, et leur donnai l'émétique le lendemain de leur entrée à l'hôpital, ce qui leur fit rendre beaucoup de vers; mais soupçonnant qu'il y en avoit encore dans le canal intestinal, j'administrai deux jours après un léger minoratif qui en fit rendre de nouveau une quantité prodigieuse.

Après quelques accès, la fièvre continuant avec les mêmes symptômes et conservant une marche aussi allarmante, je donnai le quinquina combiné avec l'opium, à cause de la sensibilité exaltée de la région abdominale.

Je prescrivis aussi le camphre, et en augmentant graduellement la dose de ce médicament je la portai jusqu'à ving-cinq grains: au bout de sept à huit jours de l'emploi de ces moyens, la langue se nétoya, la fièvre devint moins forte et cessa chez les uns le dix-septième, chez les autres le vingt-unième jour.

La maladie laissa cependant à quelques individus une leucophlegmatie générale, accompagnée de bouffissure au visage; le ventre restoit dur et tendu. Je me servis d'une infusion theiforme de fleurs d'arnica avec addition d'alkool nitrique et d'oximel scillitique:

Sur une fièvre putride vermineuse épidémiq.

au bout de quinze jours environ, les malades sortoient entièrement guéris.

Quelques-uns offrirent cependant une convalescence plus pénible; ils éprouvoient des sueurs nocturnes très-abondantes et une débilité des organes gastriques qui les réduisoient à un état de cachexie plus ou moins forte.

Une infusion de feuilles de sauge avec quelques gouttes d'alkool sulfurique suffirent pour completter la guérison.

Cette fièvre, que je regarde comme une fièvre putride vermineuse, est remarquable en ce qu'elle attaqua au moins la cinquième partie du régiment, et que pas un seul dragon ne périt depuis les deux premiers.

Le succès que j'obtins, tient sans doute à l'attention que j'eus constamment de ne pas employer le quinquina, avant d'avoir débarrassé les premières voies de la saburre putride, et des congestions vermineuses.

Quant aux accidens de la convalescence, je ne dissimule pas qu'ils pourroient bien dépendre de l'administration trop prompte et trop abondante du quina; mais entre deux écueils ne doit-on pas choisir le moins funeste?

Observations et réflexions sur les Fièvres putrides vermineuses ; par F. J. Double.

La complication des maladies vermineuses avec les fièvres adynamiques ou putrides est assez fréquente ; elle peut se présenter sous l'état sporadique ou catastatique. Il est sans doute assez difficile de déterminer si les vers existent comme cause ou comme effet de la maladie, et s'ils doivent en former l'indication première ou secondaire ; mais heureusement la solution de la question est peu importante pour les méthodes de traitement à employer, puisque les moyens par lesquels on combat les fièvres adynamiques sont également applicables aux maladies vermineuses : les évacuans, soit émétiques, soit purgatifs ; les amers ; les toniques ; et même les acides, qui sont les remèdes généraux des maladies adynamiques ou putrides, deviennent aussi anthelmintiques. On peut d'ailleurs dire, en général, des fièvres putrides vermineuses, ce que M. Andry a dit des fièvres malignes vermineuses. « Je n'examinerai point ici si ce

Sur les fièvres putrid. vermin.

Sur les fièvres putrid. vermin.

sont les fièvres malignes qui donnent occasion à la génération des vers, ou si ce sont les vers qui causent les fièvres malignes; je dirai seulement que, dans les dernières qui coururent, je ne trouvai pas de meilleur moyen pour guérir les malades que je traitois, que de les gouverner par rapport aux vers; je leur en faisois rendre un grand nombre, après quoi ils guérissoient par l'usage de quelques cordiaux (1) ».

Les mêmes causes générales, celles surtout qui dépendent de la constitution de l'air, favorisent le développement des fièvres putrides et des maladies vermineuses; voilà pourquoi, sans doute, leur complication est si fréquente. On sait que les fièvres adynamiques naissent par suite de l'influence des saisons humides; d'une nourriture mal saine; des exhalaisons d'un air crasse, marécageux, etc.: or, l'expérience a assigné les mêmes causes à la génération des vers, ainsi qu'on peut le voir dans Van den Bosch (2), dans Werlhoff (3), dans Kloekoff, et dans plusieurs autres observateurs.

(1) V. de la génération des vers, pag. 95.

(2) *Hist. const. épid. verm.*

(3) *Observat. de Feb., pag.* 9.

Les symptômes généraux des fièvres putrides ou adynamiques vermineuses sont les suivans :

Sur les fièvres putrid. vermin.

Douleur de tête très-forte au-dessus des orbites ; prurit des narines ; dilatation de la pupille ; tintement d'oreilles ; assoupissement ; lassitudes, et même douleurs dans les lombes et dans les extrémités ; sensation comme de resserrement vers le sternum, ou sur quelque point de la région abdominale, notamment à l'ombilic : (cette sensation, dans la région précordiale, est semblable à celle d'une pression violente) ; chaleurs mordicantes de la peau ; déjections alvines, liquides, blanchâtres, offrant des fragmens membraniformes, et une plus ou moins grande quantité de vers qui sortent communément en causant de légers ténesmes ; nausées et même vomissemens de matières mêlées de vers ; le pouls dur, élevé et par fois intermittent ; la respiration pénible, avec oppression ; la langue d'abord blanchâtre et saburrale, ensuite jaune, et enfin recouverte d'une couche de mucus sec et noirâtre : (cette espèce de croûte peut se communiquer aux gencives et aux lèvres) ; l'haleine d'une odeur acide désagréable ; perte de l'appétit ; soif intense ; les urines d'un rouge jaunâtre et très-sédimenteuses ; insomnies ; affoiblissement de

Sur les fièvres putrid. vermin.

la vue, de l'ouie et de la plupart des sensations ; souvent même le délire s'empare des malades : il n'est pas rare qu'il se manifeste aussi sur différentes parties du corps des éruptions ordinairement sans caractère.

Quant au traitement de ces fièvres, M. Marie l'a exposé dans ses observations de manière à ne laisser rien à desirer.

Je n'ai jamais eu l'occasion de voir de fièvre adynamique ou putride vermineuse régner épidémiquement ou d'une manière catastatique; mais je trouve le fait suivant dans mon recueil d'observations.

Une femme âgée de quarante ans, d'un tempérament phlegmatique et lâche, en proie à tous les chagrins et au mauvais régime qu'entraîne l'indigence, éprouve depuis deux ou trois jours (c'étoit sur la fin de l'automne de l'an 12) de violentes céphalalgies sus-orbitaires, fixées particulièrement un peu au-dessus de la narine du nez. Elle se plaint de douleurs, vers la région abdominale, dont l'intensité augmente à certains momens, et qui se terminent alors par des nausées, souvent par des vomissemens qui entraînent une assez grande quantité de vers ascarides : elle se plaint aussi de lassitudes dans les lombes et dans les extrémités inférieures, d'abattement et de foiblesse générale.

Sur les fièvres putrid. vermin.

Lorsque je vis la malade pour la première fois, elle offrit à mon examen les symptômes suivans, (c'étoit à-peu-près le quatrième jour de sa maladie ou au moins le quatrième depuis qu'elle s'étoit alitée) :

La figure pâle et abattue, les yeux foibles et languissans, la prunelle considérablement dilatée, un prurit fréquent aux narines, un bourdonnement aux oreilles, la bouche amère, la langue couverte d'un mucus jaunâtre, une oppression de poitrine assez forte, le pouls foible et lent, assoupissement; la malade avoit perdu l'appétit, mais elle étoit très-altérée, ses urines offroient un sédiment jumenteux, et les déjections alvines d'ailleurs fréquentes avoient lieu assez souvent avec tenesme; elles se composoient de matières blanchâtres liquides floconneuses, et rarement de quelques vers ascarides; une fois seulement la malade rendit deux lombrics.

Il n'étoit pas difficile de reconnoître à ces symptômes les deux élémens morbifiques qui constituoient cette maladie, c'est-à-dire les vers et une affection gastrique tendant à l'adynamie. J'administrai en conséquence le tartrite antimonié de potasse à titre d'émétique, et je mis la malade à l'usage de la tisane d'arnica acidulée avec l'alkool sulfurique.

Sur les fièvres putrid. vermin.

Je prescrivis un lavement simple, et pour toute nouriture des bouillons et un peu de vin : la malade rendit encore quelques vers par le vomissement. Je continuai ce traitement pendant deux jours, et pourtant les symptômes continuoient d'empirer.

Le troisième jour (c'étoit le sixième de la maladie) je trouvai le pouls intermittent et fuyant quelquefois sous les doigts, la figure plus abattue, les yeux caves, la langue sèche et noirâtre, la voix pénible, la respiration difficile, et la peau assez froide quoique moite : on me dit que dans la nuit il y avoit eu un léger délire. Je fis donner toutes les demi-heures une cuillerée à bouche d'une potion composée avec l'extrait sec de quinquina, le camphre, l'esprit de mindererus et les eaux de mélisse et de fleurs d'orange (1). Je prescrivis un lavement fait avec une forte décoction de quinquina, la même tisane un peu plus acidulée et de tems en tems une cuillerée de bon vin. Bientôt le pouls se ranima, les forces se relevèrent; et dès le lendmain, septième jour de la maladie, il y

(1) Les teintures alkooliques de castor, de corne de cerf, d'assafœtida, etc., auroient encore convenu, dans ce cas, comme anthelmintiques et anti-putrides.

eut un mieux sensible : il se manifesta entr'autres dans le jour quatre selles dont les matières assez liquides étoient mêlées de beaucoup d'ascarides. Sur les fièvres putrid. vermin.

Je fis continuer le même traitement à quelques petits changemens près ; je suspendois par exemple la potion pendant vingt-quatre heures, et j'administrois le quinquina en substance à petite dose.

J'avois remarqué que durant la maladie la fièvre offroit tous les soirs un redoublement dont l'intensité varioit, et cependant tous les symptômes se soutenoient dans le même état d'amélioration. Dès le quatorzième jour de la maladie ce redoublement ne fut presque plus sensible, et dès ce moment la malade entra en convalescence. Un bon régime et des alimens sains pris avec prudence terminèrent la guérison, qui ne fut cependant complette que deux mois après la première invasion.

Observation sur une variété de petite-vérole, dans laquelle le sujet qui l'a éprouvée a eu deux éruptions différentes, survenues à quatorze jours d'intervalle; la première s'étant manifestée à la tête, au tronc et aux extrémités supérieures; et la seconde aux extrémités inférieures; par M. Jean Seneaux, professeur à l'Ecole de Médecine de Montpellier, etc.

Lue à la Société de Médecine, le 15 brumaire an 13.

Sur une variété de petite-vérole.

Il est question dans cette observation d'un de mes fils (François-Emmanuel) qui, étant né bien conformé et bien portant, se trouve estropié et atrophié des extrémités inférieures par l'inconduite de la nourrice à laquelle il eut le malheur d'être livré, sa mère ayant été hors d'état de le nourrir elle-même, quoiqu'elle eut déjà allaité avec succès deux de ses autres enfans. Cette nourrice mercenaire, mariée à un travailleur de terre, sembloit avoir toutes les vertus physiques et morales de son état; elle résidoit à quelques lieues de Montpellier. Durant les quinze ou seize premiers mois

qu'elle allaita cet enfant, je n'eus qu'à me louer de ses soins ; aussi je formai la résolution de ne le lui retirer que lorsqu'il auroit atteint l'âge de deux ans : mais la nourrice, devenue enceinte, continua d'allaiter l'enfant pendant les sept premiers mois de sa grossesse. Après avoir passé quatre ou cinq mois sans voir mon fils, j'allai lui faire une visite. Quelle fut ma surprise en le trouvant dans un état de fièvre lente, presque dans le marasme, et en proie à une ophthalmie affreuse ! Toutes les premières dents avoient déjà poussé. Je reprochai fortement à cette malheureuse d'avoir eu la bassesse et l'inhumanité de nourrir mon enfant pendant si long-tems avec un lait de grossesse : elle me le rendit. Il fut transporté de chez sa nourrice chez moi par un tems froid, durant lequel régnoit un vent d'est très-violent. Deux ou trois jours après son arrivée, il fut atteint d'un rhumatisme universel des plus aigus, qui se termina vers le onzième jour par des sueurs critiques abondantes ; mais l'enfant resta perclus des extrémités inférieures. Les remèdes internes les mieux indiqués, les frictions sèches et aromatiques, les embrocations faites avec les linimens et les teintures les plus appropriées, les vésicatoires appliqués à diverses reprises

Sur une variété de petite-vérole.

Sur une variété de petite-vérole.

et promenés sur divers points des cuisses et des jambes opérèrent quelque bien, mais n'empêchèrent point que le malade ne restât dans un état d'impotence et que les extrémités inférieures ne s'atrophiassent. Il ne recouvra la santé, les forces et un certain embonpoint, dans le tronc et les extrémités supérieures seulement, qu'à l'aide du lait de vache qu'il prit deux fois par jour pendant près de quatre ans. A l'âge de cinq ans, et dans la saison de l'automne, il fut attaqué d'une petite-vérole confluente maligne, accompagnée de délire comateux, de soubresauts des tendons, de saignemens de nez, etc. L'éruption de la variole n'eut pas lieu depuis le haut des fesses et des aines jusqu'à l'extrémité des orteils. Le malade ne voulut jamais prendre, pour aliment et pour tout remède, que du vin blanc de Languedoc mêlé à une égale quantité d'eau, pendant vingt-sept jours. Les boutons varioleux ne fournirent aucune suppuration, et l'état de l'enfant continuoit à être des plus alarmans, lorsque le quatorzième jour, dans le fort de l'exsiccation, il parut une éruption nouvelle de petite-vérole confluente, de nature benigne, qui fit passer brusquement le malade de la mort à la vie. Cette seconde petite-vérole, si je puis m'exprimer ainsi, parcourut

ses stades de la manière la plus régulière. Les boutons suppurèrent beaucoup ; et vers le quinzième jour (et le vingt-neuvième de l'invasion de cette cruelle maladie) l'enfant se trouva guéri, à l'atrophie près des parties inférieures et de la claudication qu'il conserve toujours. La convalescence fut courte : alors il demandoit à manger à toute heure ; et, quoiqu'on le lui accordât, il n'eut aucune indigestion. Enfin, un mois après, l'embonpoint remplaca la maigreur extrême qu'il avoit avant la petite-vérole ; et il s'est presque constamment bien porté depuis.

Dans cette observation, l'on voit 1°. un enfant de deux ans, attaqué d'un rhumatisme universel, ce qui ne s'observe que rarement ; 2°. un exemple, peut-être unique, de petite-vérole, dans laquelle l'éruption se soit faite en deux tems et à quatorze jours d'intervalle ; 3°. enfin le très-bon effet de la boisson de vin blanc mêlé à une égale quantité d'eau, boisson qui a tenu lieu d'alimens et de remèdes pendant 27 jours, et à l'action de laquelle on doit peut-être les efforts bienfaisans de la nature pour se délivrer, le quatorzième jour, par les parties inférieures, du virus variolique qui n'avoit pu être expulsé au moyen de la première éruption sur les parties atrophiées.

Lettre de M. Rogery, médecin à Saint-Geniez, au président du Comité de Vaccine de la Société de Médecine de Paris (1).

Lettre sur la vaccine.

Vous devez avoir reçu une lettre de moi, contenant quelques observations au sujet de la vaccine. Ce que j'ai vu dans un des derniers Numéros de votre Journal, à l'égard des expériences que M. Voisin a tentées sur la vaccine des moutons, m'alarme sur l'exactitude des rapports qui m'ont été faits par M. Girou, relativement aux époques de la chûte des croutes-vaccines chez mes brebis (2).

Le domaine de M. Girou étant éloigné de chez moi de plus de trois heures, je cessai de voir ses brebis le jour où je puisai dans leurs boutons le vaccin nécessaire pour inoculer le berger, et celui que j'emportai sur mes verres. Les détails postérieurs m'ont été donnés par M. Girou, qui les tenoit lui-

(1) La première lettre ayant été publiée avant que celle-ci nous fût parvenue, nous avons cru devoir l'imprimer en entier. (*Note du rédacteur*).

(2) V. le dernier cahier du journal, tom. XXI, pag. 143 et suiv.

même de son berger. Pour moi, je n'ai revu les brebis que plusieurs semaines après, dans le troupeau de M. Durand, où elles furent envoyées pour y subir les contre-épreuves. Il sera en conséquence à propos de supprimer dans ma dernière, lorsque vous la publierez, les lignes suivantes : (*La dessication des boutons fut terminée le* 15*e. jour ; et le* 18*e. toutes les croutes étoient tombées*)... Je m'engage à répéter mes expériences, pour confirmer celles de M. Voisin, et constater la différence que peut faire remarquer la vaccine des brebis laitières, telles que l'étoient celles que je vaccinai, et la vaccine des moutons, ou des brebis non laitières. J'examinerai, dans ces cas, la marche de la maladie, et l'action du vaccin transporté sur l'homme que je vous atteste m'avoir complettement réussi, ainsi qu'il est dit dans ma précédente lettre.

Vous pourrez substituer, à la phrase dans laquelle je promets de faire de nouvelles expériences sur la faculté qu'on attribue aux croutes-vaccines de produire la maladie par les insertions, le passage suivant :

... « Le 26 fructidor au matin, j'ai fait » broyer dans un mortier de verre la croute » provenue d'un bouton vaccin, dans lequel

Lettre sur la vaccine.

» j'avois déjà puisé du virus pour quatre » vaccinations et pour charger un verre; » elle m'a donné une poudre blanche qui, » délayée avec de l'eau, a pris une teinte » plus obscure et une consistance sirupeuse. » Je me suis servi de cette liqueur pour » vacciner deux enfans qui m'ont fourni six » boutons vaccins, dont la marche a été très- » régulière jusqu'à ce jour, 4e. complémen- » taire, 8e. jour depuis l'insertion. Je con- » serve plusieurs croutes-vaccines, que j'em- » ploirai de mois en mois pour constater » jusqu'à quelle époque elles conservent » leur vertu reproductrice. »

Remarques sur le traitement de la fracture de la clavicule (1); *par M.* Vermandois, *chirurgien à Bourg :*

Lues à la Société, le 3 fructidor an XII.

Traitement de la fract. de la clav.

Le traitement de la fracture de la clavicule a exercé le génie de plusieurs chirurgiens

---

(1) Je ne ferai pas mention de la fracture de l'extrémité humérale de la clavicule, dont ont parlé Duverney, (mal. des os); et Bichat, (mém. de la Société d'émul., deuxième année), etc.

célèbres parmi lesquels on distingue Dessault. Celui-ci a imaginé un bandage qui a été adopté par les plus habiles praticiens, comme propre à remplir avec succès toutes les indications qui se présentent dans le traitement de cette fracture, et comme bien supérieur à ceux qui avoient été employés auparavant. Il me paroît cependant que ce bandage ne remplit ces indications que d'une manière imparfaite, et qu'on ne peut attribuer l'enthousiasme avec lequel il a été accueilli et prôné (1), qu'à l'imperfection des moyens employés avant lui, à ses formes séduisantes, à la célébrité de son auteur, et à des succès que j'apprécierai dans un instant.

Traitement de la fract. de la clav.

Selon Dessault et ses élèves, on remplit les différentes indications dans la fracture de la clavicule, en portant l'épaule en dehors, en arrière et en haut, et en la maintenant dans cette situation. Mais je ne vois dans son bandage une fois appliqué aucune force propre à maintenir d'une manière efficace le moignon de l'épaule en arrière, et je n'en vois aucune qui soit capable de s'opposer à l'action

(1) Les rédacteurs de la bibl. germ. médico-chir. « ne comprennent pas comment on a pu se persuader qu'il falloit chercher encore de nouveaux moyens, etc. »

Traitement de la fract. de la clav.

des muscles pectoraux, etc. qui tendent à porter l'épaule en avant, en dedans et en bas. Retenu en arrière uniquement par une légère pression latérale exercée par la seconde bande (1), le moignon cédera bientôt à la contraction toujours agissante de ces muscles qui l'aménéront en avant, et par conséquent en dedans; car le bras porté sur le coussin en forme de coin suivra le cercle décrit par les côtes qui lui servent d'appui. Cela arrivera d'autant plus aisément, que les tours supérieurs de cette seconde bande sont moins serrés que les inférieurs; et qu'ils seront très-sujets à être dérangés, puisqu'ils prendront leur appui sur une partie très-mobile qui est le dessous de l'aisselle du côté sain, formé principalement par les muscles grand pectoral et grand dorsal, qui servent au mouvement du bras du côté opposé à celui de la fracture. Or, ce mouvement qui devient nécessairement plus fréquent de la part du malade par la privation de l'autre bras, tendra sans cesse à déranger ces tours de bande. Ce que je viens de dire au sujet de ces muscles, s'applique également à la troisième bande, dont l'effet

(1) Je désigne les bandes sous les noms de première, seconde, troisième, selon l'ordre de leur application.

est

est de maintenir l'épaule relevée en prenant son point d'appui sur les parties antérieures et postérieures de la poitrine, et principalement au-dessous de l'aisselle du côté opposé à la fracture; point d'appui dont j'ai fait sentir le peu de stabilité ou plutôt la grande mobilité. J'observerai en outre que tous les autres tours des différentes bandes qui composent cet appareil prennent leur appui sur la poitrine, dont les mouvemens d'inspiration et d'expiration, et ceux qu'elle exécute dans l'éternument, concourent sans cesse à déranger ce bandage (1).

Traitement de la fract. de la clav.

(1) Il est une vérité incontestable que toute bande de toile placée avec la plus grande exactitude et la plus grande intelligence se relâche dans les vingt-quatre heures, quelque part qu'elle soit appliquée, si la partie ne se gonfle point. Cette vérité une fois reconnue (et on ne sauroit la contester), il est certain qu'aucune bande ne peut, à l'occasion d'une fracture de la clavicule, éloigner constamment l'une de l'autre les extrémités fracturées.

Le bandage de Dessault remplissoit la même indication, mais d'une autre manière : il écartoit les deux extrémités fracturées, en éloignant l'épaule du sternum, seulement du côté de la fracture; mais les moyens qu'employoit ce praticien, s'ils étoient exacts, étoient insuportables au malade, par la pression que faisoit le coussin sur l'artère; de-là, le gonflement douloureux, souvent inflammatoire, qui survenoit au bras, à l'avant-bras et

Traitement de la fract. de la clav.

En comparant attentivement ce que je viens de dire avec ce que l'on observe dans la pratique, on se convaincra aisément de l'inefficacité de ce bandage, et on connoîtra aussi facilement les causes de son peu de solidité, défaut dont ses plus zélés partisans sont forcés de convenir; car « quelqu'exacte qu'ait été son appli» cation, dit Bichat (1), bientôt il se relâche, » oppose au poids de l'épaule une moindre » résistance, ainsi qu'à l'action musculaire. » Thillaye (2) avoue « qu'il a l'inconvénient de » se relâcher; ce qui oblige, dit-il, le chirur» gien de surveiller le malade, et de réappli» quer fréquemment le bandage. »

Si j'en crois à l'exactitude d'une patho-logie manuscrite, extraite des leçons du professeur Boyer, ce chirurgien dit aussi que, pour obtenir une guérison complète, il faut réappliquer le bandage tous les jours. En ce cas, son action est de bien peu de durée, et je ne sais si on ne doit pas attribuer ses

à la main. Si ce gonflement n'avoit pas lieu, si le malade pouvoit supporter l'appareil, celui-ci devenoit inutile, comme nombre d'expériences l'ont prouvé à l'hôpital de la Charité, d'une manière si évidente, qu'on n'y a plus la moindre confiance. (Cette note et celles indiquées plus bas sont extraites du rapport que M. Deschamps a fait de cette observation à la Société).

(1) Œuvres chirurgicales de Dessault.

(2) Traité des bandages et appareils.

succès autant à la coaptation des pièces fracturées que le chirurgien renouvelle chaque jour, comme le faisoit Foubert dans le traitement de la fracture du col du fémur, qu'au bandage même (1). Traitement de la fract. de la clav.

Les inconvéniens du bandage de Dessault ne se bornent pas là. Je sais qu'on les a exagérés, et qu'on lui a même attribué des dangers qu'il ne produit réellement pas. Mais peut-on se dissimuler les inconvéniens et les dangers qui pourroient suivre son emploi chez des sujets atteints d'un état maladif des viscères situés dans les régions hypocondriaques et épigastriques, ou des organes de la respiration, et chez des femmes qui se trouvent dans un état avancé de grossesse, ou qui ont beaucoup de gorge, etc.

Les reproches que j'ai faits à ce bandage,

(1) Quant à la parfaite coaptation des extrémités fracturées, en sorte qu'une des pièces ne s'élève pas plus que l'autre, les anciens, pour l'obtenir, entouroient la clavicule de rouleaux solides de charpie trempée dans le blanc d'œuf, sur lesquels étoit placé un cuir dur, coupé en S allongé, légèrement plié sur sa longueur, en forme de goutière; et ils soutenoient l'appareil avec quelques tours de bandes. Ces moyens, peut-être trop négligés de nos jours, avoient quelquefois du succès. (*Note de M. Deschamps*).

Traitement de la fract. de la clav.

sont le fruit de l'observation. J'avois senti l'imperfection des anciens bandages; je fus pris par les formes séduisantes de celui-ci, dont j'espérois obtenir le plus grand succès. Mais l'expérience me fit bientôt reconnoître en lui les défauts que je viens d'exposer. En vain me citera-t-on ses succès (1) ? Les plus mauvaises méthodes en tout genre en ont obtenu, entre les mains de praticiens habiles; on sait assez d'ailleurs que l'appareil de Dessault n'a pas réussi dans toutes les circonstances.

J'ai dit plus haut que ce bandage devoit en partie sa réputation à l'insuffisance des moyens employés avant lui. Je le répète, leur condamnation est prononcée, et les motifs en sont connus de tous les gens de l'art. Mais en comprenant dans cette proscription générale la méthode de Brasdor, parce qu'elle

(1) Il en a obtenu de constans, dit-on, à l'hôtel-dieu de Paris; et les observations rapportées dans le journ. de chir. de Dessault sembleroient le prouver: cela dépendroit-il de ce que la plupart des sujets de ces observations étoient épuisés par l'âge, la misère, etc.; et que vivants, dans cette maison, sous l influence des qualités sédatives des miasmes putrides, le fibre musculaire jouissoit de moins d'irritabilité ? (Voyez Milman et Pinel.), etc.

n'offre pas des moyens de maintenir l'épaule relevée, et de priver l'extrémité supérieure du mouvement, d'une manière solide et constante; j'en excepte cependant son corset à qui je dois l'idée d'un des principaux moyens que j'emploie dans le traitement de la fracture de la clavicule.

Traitement de la fract. de la clav.

Opérer une extension suffisante et continue, maintenir l'épaule dans un degré d'élévation convenable, et s'opposer à tout mouvement de la partie, voilà ce que l'on doit avoir pour but dans le traitement de cette fracture en général. Ajoutez qu'il convient de chercher à produire ces effets avec le moins de gêne et de douleur possible. Pour obtenir le premier point, savoir une extension suffisante, il faut porter le moignon de l'épaule en arrière, et rapprocher les bases des deux omoplates. Ce procédé est blâmé par les partisans du bandage de Dessault, peut-être parce qu'ils n'ont pas considéré la conformation et l'action des parties sous leur véritable point de vue. Si l'on observe d'un côté que l'omoplate, dont la face interne est retournée obliquement en devant et en dedans, ne peut rapprocher sa base de celle du côté opposé autour de la convexité de la partie latérale et postérieure de la poitrine, sans que

Traitement de la fract. de la clav.

son bord et son angle externes et par conséquent le moignon de l'épaule ne soient portés en arrière; et que l'on considère aussi l'effet que doit produire un pareil mouvement relativement à la clavicule, eu égard à sa conformation externe, à ses liaisons, à sa situation et à sa direction; on se convaincra bientôt que ce mouvement est capable d'opérer une extension suffisante. Je sais que cela suppose en partie l'intégrité de la clavicule; mais dans le cas de sa fracture, le corset de Brasdor et autres moyens analogues, en rapprochant les omoplates l'une de l'autre, en comprimant aussi les bases contre les côtes, portent les moignons des épaules en arrière, et opèrent ainsi l'extension desirée. Nier ces effets et dire que par ces moyens « l'omoplate rapprochée » du côté opposé rapproche du tronc le » fragment huméral, le fait chevaucher sous » l'interne, etc. »(1); c'est prouver que l'on n'a jamais essayé ce procédé, et qu'on n'a pas fait attention aux considérations que j'ai exposées ci-dessus.

J'ai parlé du corset de Brasdor comme d'un moyen propre à procurer une extension

(1) Œuvres chirurgiales de Dessault, publiées par Bichat.

permanente et préférable au 8 de chiffre, à l'appareil de Brunninghausen et autres semblables, avec lesquels on a affecté de le confondre dans une proscription commune. S'il agit d'après les mêmes principes, il a réellement aussi en sa faveur des raisons de préférence que son auteur a exposées d'une manière claire et lumineuse (1). C'est sur ces principes que j'ai imaginé l'appareil suivant : il consiste en deux morceaux de cuir de vache longs de six pouces et demi, et larges de deux pouces et demi à chacune de leurs extrémités. Le bord correspondant à l'épine du dos est droit, et celui qui répond en dehors ou au moignon de l'épaule, forme une échancrure d'environ un demi-pouce dans son centre. A la distance de trois ou quatre lignes du bord droit, est une rangée de trous pratiqués avec un emporte-pièce, pour y passer un lacet ; et sur la partie externe, correspondante au bord échancré, est fixée une lame de ferblanc ou de tôle mince, semblable à-peu-près à la pièce de cuir, excepté qu'elle a environ dix à onze lignes de moins en largeur. On peut envelopper cette lame de linge ou de peau. Une

Traitement de la fract. de la clav.

(1) Mém. de l'acad. de chirurgie.

Traitement de la fract. de la clav.

épaulette à-peu-près semblable à celles du corset de Brasdor est fixée aux extrémités de chacune de ces pièces : du reste mon corset se place et se dirige comme celui de Brasdor. J'ai cru trouver des raisons de préférence en faveur du mien : il m'a paru d'abord maintenir l'aire du cercle formé par les épaulettes, d'une manière plus fixe et plus étendue de haut en bas. Ensuite en portant les épaules plus en arrière, la partie moyenne des épaulettes tend à tomber sur les bras, au point qu'il a toujours fallu les rapprocher l'une de l'autre au moyen d'une petite bande placée sur le devant de la partie supérieure de la poitrine, et dont je fixois chaque extrémité, avec une épingle, à la partie antérieure des épaulettes; par ce moyen je les rapproche l'une de l'autre à volonté. Ainsi elles n'ont pas besoin des manches que Brasdor étoit obligé de fixer à celles de son corset, pour les empêcher de se porter trop en dedans.

On sent bien que les dimensions des pièces de cet appareil doivent être subordonnées à celles des parties du sujet sur lequel on doit l'appliquer. Quoique je n'aie pas remarqué que mon bandage eût l'inconvénient d'être sujet à remonter vers la nuque, comme Brasdor l'a observé dans l'usage de son corset, si cela

arrivoit dans quelques cas particuliers, on pourroit y remédier, comme le dit ce chirurgien, « par l'addition d'une ou de deux courroies » attachées d'une part aux deux parties du » corset, et de l'autre à la ceinture d'un ca- » leçon qu'on porte jour et nuit. » Traitement de la fract. de la clav.

Après avoir placé mon espèce de corset, et après avoir fixé la partie antérieure des épaulettes au moyen d'une petite bande, comme je l'ai dit, je garnis les environs de la clavicule, et je forme avec une bande convenable quelques tours de spica simple en passant sur cet os. Ensuite je mets un coussinet en forme de coin, semblable à celui de Dessault, excepté qu'il n'a que la moitié de l'épaisseur du sien, et qu'il ne sert qu'à faire un remplissage entre la poitrine et le bras, afin de fournir un point d'appui à ce dernier. Ce coussinet ainsi placé, la partie la plus épaisse correspondant, comme celui de Dessault, sous l'aisselle, j'applique le bras (l'avant-bras étant fléchi avec lui à angle droit) sur le tronc, et je le fixe ainsi par plusieurs tours d'une bande large, qui enveloppent en même tems le bras et la poitrine.

Pendant que j'applique cette dernière bande, j'ai soin de faire tenir le bras et

Traitement de la fract. de la clav.

l'épaule, convenablement relevés ; ensuite ; pour maintenir ces parties dans cette position d'une manière invariable, après avoir placé une compresse latéralement sur l'union du col avec l'épaule opposée à la fracture, je prends une bande longue de quatre aunes et de trois à quatre travers de doigts de large ; j'en place l'extrémité sur cette compresse, et en la déroulant je porte la bande en bas et obliquement devant ou derrière la poitrine ; je la fais passer sous le coude du côté de la fracture, et remonter ensuite obliquement à la partie opposée de la poitrine pour revenir sur la compresse où j'ai commencé les tours de bande : c'est aussi là que j'en fixe l'extrémité. J'ai soin de serrer convenablement ce premier tour, et je continue d'en faire de semblables jusqu'à ce que j'aie fini d'employer la bande, ayant toujours l'attention d'en serrer suffisamment chaque tour et de laisser le bord des premiers un peu à découvert, pour lui donner une largeur convenable. Je la fixe ensuite par quelques épingles à la bande précédente. Il est aisé de voir avec quelle solidité l'épaule doit être maintenue relevée par cette dernière bande, dont les différens tours soutiennent directement le dessous du coude d'un côté ; et de

l'autre prennent leur point d'appui à l'endroit de la réunion du col et de l'épaule, endroit qui se ressent peu des mouvemens de l'une et de l'autre partie, et ne peut en communiquer que de très-légers à cette bande, sur-tout dans la direction qu'elle observe, etc. On place ensuite la main dans une petite écharpe, et on enveloppe le tout d'un bandage de corps soutenu par un scapulaire (1).

Traitement de la fract. de la clav.

---

(1) Rapprocher les omoplates l'une de l'autre, et par-là éloigner les extrémités fracturées de la clavicule; telles sont les conditions du traitement de ces fractures. Quel que soit le moyen qui remplisse constamment ces indications, s'il est supportable au malade, il sera bon. Le corset de Pipelet, celui de Brasdor fait à son imitation, ainsi que ceux de Mrs. Boyer et Vermandois, tous atteignent le même but; mais ils ont deux inconvéniens. Le premier, et il est commun aussi au 8 de chiffre, c'est d'excorier la partie de la peau qui couvre le tendon du muscle pectoral; laquelle excoriation s'étend souvent jusques sous l'aisselle. Les coussinets ne peuvent que diminuer un peu ces effets inséparables de toute pression ferme et constante.

Le second inconvénient de l'emploi des corsets est que les deux demi-cercles coulent sur les épaules du malade : une courroie placée tranversalement sur

Traitement de la fract. de la clav.

Cet appareil, qui est à la vérité un peu compliqué, me paroît bien préférable à celui de Dessault, par des raisons qu'il est aisé de déduire de ce que j'ai dit ci-dessus. J'ai obtenu, par son moyen, les succès les plus complets en plusieurs cas. Il est un peu gênant, mais il l'est moins que tous ceux que je connois, infiniment moins que celui de Dessault, que je ne pus faire endurer que quelques heures, et sans succès, à un sujet à la vérité vif, violent, impatient à l'excès, et à qui je fis supporter celui que je viens de décrire, jusqu'à la fin de la guérison, qui se trouva parfaite au bout de vingt jours, quoique la fracture fût d'abord accompagnée d'un déplacement considérable.

Je n'ai pas parlé de l'appareil de Bell; son insuffisance me paroît trop évidente.

Je communiquai, il y a quelques années, ces remarques à la société de médecine de Lyon; depuis cette époque, M. Boyer qui avoit adopté le bandage de Dessault, tout en admettant qu'il remplit parfaitement les in-

---

la poitrine, et fixée à ces deux demi-cercles, s'y oppose; mais elle ne le peut faire qu'en s'opposant aussi en partie à l'action des courroies qui agissent par derrière, au moyen des boucles ou de tout autre mécanisme. (*Note de M. Deschamps*).

dications proposées, (ce que nous n'accordons pas) lui a reconnu des défauts, et a imaginé un nouvel appareil « au moyen duquel il a obtenu la guérison parfaite et sans difformité d'une fracture de la clavicule(1) ». Je souhaite qu'il l'emploie toujours à l'avenir avec le même succès; mais est-il réellement bien propre à maintenir constamment l'épaule en haut, en dehors et en arrière? Une partie des observations que j'ai faites sur le bandage de Dessault ne pourroient-elles pas s'appliquer à celui-ci?... Le bracelet peut sans doute être assez rapproché de la poitrine au moyen de ses courroies; mais pour que le coin placé sous l'aisselle procure une extension suffisante, en portant l'épaule en dehors, il faut que la base ait une épaisseur et une solidité convenables; et combien alors la compression qu'elle exerce sur le tiers supérieur de la partie interne du bras devient fatigante et douloureuse?... Il faut encore observer que cette compression agit sur le trajet des principaux vaisseaux et nerfs du bras, etc.

Traitement de la fract. de la clav.

Le bracelet doit-il être assez serré pour s'opposer entièrement à ce que le bras et l'é-

(1) Leçons de M. Boyer, sur les maladies des os, par A. Richerand.

Traitement de la fract. de la clav.

paule ne puissent être abaissés par leur poids et par l'action des muscles?... La résistance simultanée de la courroie antérieure et inférieure, et de la postérieure et supérieure de ce bracelet, résistance qui tend à empêcher que le moignon de l'épaule soit porté en avant et en dedans, ne cédera-t-elle pas à la la longue à l'action des muscles qui agissent sans cesse pour opérer ce mouvement?...

La ceinture appliquée autour de la poitrine, et sur laquelle sont fixées les courroies du bracelet, offre-t-elle à celui-ci un point d'appui fixe et invariable? Doit-elle être serrée au point de ne pouvoir tourner en aucune manière autour de cette cavité, soit en entraînant les tégumens sur les muscles, soit surtout en glissant sur la peau? Sera-t-elle également serrée pendant l'inspiration et pendant l'expiration, etc.

Le scapulaire, qui sert à soutenir la ceinture, ne suivra-t-il pas les mouvemens d'élévation et d'abaissement des épaules sur les quelles il porte; ne communiquera-t-il pas ces mouvemens à la ceinture; celle-ci ne les transmettra-t-elle pas au bracelet, etc.?

Si le poids de l'épaule et sur-tout l'action réunie des muscles qui tendent à tirer le moignon en dedans, en devant et en bas, action

toujours agissante et dont la force considérable par elle-même est encore augmentée à raison de la disposition du levier sur lequel elle agit (1) ; si, dis-je, cette action peut, pendant le sommeil ou la veille, surmonter en partie la résistance que lui oppose cet appareil, on verra facilement ce qui doit en résulter.

(1) Si, pour opérer la coaptation, on se sert de l'humérus, comme d'un levier, pour vaincre la résistance des muscles ; l'appareil une fois appliqué, les muscles agissent à leur tour sur l'humérus comme sur un levier pour surmonter la résistance de l'appareil. Or, on jugera aisément avec quel avantage les muscles doivent agir dans ce cas.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De Brumaire an XIII,

J. du m.	Thermomètre. Maximum	Minimum	A midi.	Baromètre. Maximum.	Minimum.	Midi.
1	+11,8 s.	+ 4,3 ma.	+11,6	27,9,95 ma.	27,6,95 s.	27,7,18
2	+10,0 s.	+ 6,7 ma.	+ 9,7	27,10,10 s.	27,8,90 ma.	27,9,26
3	+11,3 mi.	+ 5,2 s.	+11,3	27 10,81 s.	27,10,56ma.	27,10,61
4	+12,4 mi.	+ 6,3 ma.	+12,4	27,11,35mi.	27,10,86ma.	27,11,35
5	+11,9 s.	+ 5,1 ma.	+11,2	27,10,89ma.	27,10,25 s.	27,10,75
6	+ 9,7 s.	+ 3,5 ma.	+ 8,3	27,9,24 ma.	27,8,63 s.	27,9,20
7	+10,3 mi.	+ 6,5 ma.	+10,3	27,8,10 ma.	27,7,30 s.	27,7,82
8	+ 8,8 s.	+ 6,6 ma.	+ 7,0	27,6,28 ma.	27,4,48 s.	27,4,93
9	+13,3 mi.	+ 6,8 ma.	+13,3	27,10,05 s.	27,7,88 ma.	27,9,60
10	+12,1 mi.	+ 9,9 ma	+12,1	27,11,75 s.	27,10,28ma.	27,10,75
11	+10,9 mi.	+ 7,5 ma.	+10,9	27,11,40ma.	27,11,05 s.	27,11,30
12	+ 6,3 mi.	+ 3,4 s.	+ 6,3	28,1,31 s.	28,0,52 ma.	28,1,16
13	+ 3,6 s.	+ 1,4 ma.	+ 2,6	27,11,92ma.	27,10,40s.	27,11,08
14	+ 5,1 s.	+ 1,2 s.	+ 4,7	27,11,05 s.	27,9,60 ma.	27,10,25
15	+ 2,5 s.	+ 0,8 s.	+ 2,1	28,0,43 s.	27,11,36ma.	28,0,12
16	+ 5,4 s.	+ 0,4 ma.	+ 5,2	28,0,43 ma.	27,10,78 s.	28,0,30
17	+ 8,8 mi.	+ 4,6 ma.	+ 8,8	27,8,80 ma.	27,6,67 s.	27,8,14
18	+10,9 s.	+ 6,7 ma.	+10,0	27,8,00 s.	27,6,80 ma.	27,7,43
19	+14,7 s.	+ 9,3 ma.	+13,0	27,3,53 s.	27,6,84 ma.	27,6,58
20	+12,4 mi.	+10,2 s.	+12,4	27,8,83 s.	27,5,89 ma.	27 8,75
21	+10,3 mi.	+ 6,4 ma.	+10,3	28,1,88 mi.	28,0,89 ma.	28,1,88
22	+10,9 s.	+ 7,4 ma.	+10,3	27,11,12 s.	27,10,50 s.	27,11,05
23	+13,4 mi.	+ 8,8 ma	+13 4	27,9,79 ma.	27,9,44 s.	27,9,70
24	+11,4 mi.	+ 7,2 ma.	+11.4	27,10,50ma.	27,9,84 ma.	27,10,26
25	+ 9,9 s.	+ 8,1 ma.	+ 9,6	28,0,84 s.	27,11,52ma.	28,0,10
26	+ 6,3 s.	+ 4,4 s.	+ 6,2	28,3,08 s.	28,2,01 ma.	28,2,40
27	+ 7,7 s.	+ 3,6 ma.	+ 6,2	28 3,52 s.	28,3,05 ma.	28,3,25
28	+ 7,4 mi.	+ 3,8 ma.	+ 7,4	28,3,64 ma.	28,2,41 s.	28,3,50
29	+ 9,6 s.	+ 8,0 ma.	+ 9,5	28,2,44 ma.	28,0,36 s.	28,2,28
30	+10,8 mi.	+ 6,7 s.	+10,6	28,1,00 s.	27,9,15 ma.	27,10,18

RECAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,3,64 le 28
Moindre élévation du mercure.	27,4,48 le 8
Elévation moyenne.	27,10,06
Plus grand degré de chaleur.	+ 13,4 le 23
Moindre degré de chaleur.	+ 0,8 le 15
Chaleur moyenne.	± 6,3

FAITES

FAITES A L'OBSERV. NAT. Par BOUVARD astronome, membre de l'Institut national.

J. du mois	Hyg. à midi	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	79,0	S. E. E.	Léger brouillard; ciel couvert ; pl. fine.
2	69,0	N. E.	Ciel nuageux et couvert par int.
3	78,0	S. E.	Ciel très-nuageux toute la journée.
4	82,5	S. S. E.	Beaucoup d'éclaircis ; pluie fine le soir.
5	81,5	s.e. s.s.o.	Brouillard épais ; ciel couv. par int.
6	83,0	E. S. E.	Brouillard épais ; ciel couv. par int.
7	85,0	E.	Ciel couvert ; pl. fine par int.
8	89,0	S. E.	Ciel couvert ; pl. forte et abondante par int.
9	77,0	S. O. S.	Ciel couv. ; pl. forte et abondante.
10	78,0	S.	Ciel couvert ; petite pluie fine par interv.
11	76,5	S.	Ciel très-nuageux ; soleil foible.
12	76,0	N. E.	Ciel couv.
13	67,0	n.n. e.fo.	Ciel co. ; pl. fin. p. int. ; gr. vent toute la nuit.
14	74,5	e. n. e. f.	Ciel couv. ; quelq. gtes. d'eau ; vent très-fort.
15	63,0	N. E. N.	Léger brouil. ; gelées blanch. ; ciel vaporeux.
16	72,5	N. E. E.	Brouill. ; ciel couv. ; quelq. gouttes d'eau.
17	86,0	E. S. E.	Ciel couv. ; pluie par int.
18	90,0	S. S. O.	Ciel c. ; pl. parint. ; écl. et ton. l'après-midi.
19	95,0	s.s.o.o.f.	Beaucoup d'éclaircis tout le jour.
20	87,0	S. O. F.	Ciel couv., f. av. vers les 1 h. ; pl le soir.
21	75,0	S. E.	Ciel couv. par int. ; tems humide.
22	83,0	S. S. E.	Ciel couv. ; pluie fine par int.
23	80,0	S. S. O.	Ciel légèrem. couv. ; pl. fine et froid. par int.
24	83,0	S. S. O.	Ciel couv.
25	86,0	E.	Ciel couv.
26	80,0	E.	Ciel couv.
27	75 5	E. S. E.	Ciel couv.
28	85,0	S.E.S O.	Ciel couv. ; quelq. gouttes d'eau par int.
29	94,5	S. S. O.	Pluie fine et fr. ; ciel très-c. ; tems très-brum.
30	89,0	s.o.o.n.o	Ciel couv. ; beaucoup d'éclaircis.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	9	Le vent a s. du N. .	2 fois.
de couverts. . . .	21	N. E. . .	6
de pluie. . . .	17	E. . .	9
de vent. . . .	30	S-E. . .	10
de gelée. . . .	1	S. . .	10
de tonnerre. . .	1	S-O. . .	10
de brouillard. .	5	O. .	3
de neige. . .	0	N-O. . .	1

Eau de pl. tombée dans le c. du m. 0,6026-2 pouc. 2 lig. 7 dixiè.

MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Fragment d'une leçon de clinique du professeur FOUQUET, *sur la Fièvre qui se meut par jours pairs, et sur la nature de la maladie d'Alexandre.*

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

Depuis la renaissance des lettres, la médecine, éclairée sur les vrais fondemens de la science et sur les moyens d'en assurer les progrès, a marché constamment vers ce degré de perfection auquel sont parvenus les autres arts avec qui elle a partagé l'avantage des plus beaux modèles à suivre dans les monumens de l'antiquité. Riche d'un grand nombre de faits, qu'elle a été désormais plus en état d'apprécier et de multiplier avec fruit, elle n'a pas tardé à recouvrer, avec toute sa dignité, son antique splendeur. Quelques hommes de génie, nourris de la lecture des anciens et introduits, en quelque sorte, dans leurs pensées, par des méditations continuelles et par une longue expérience, ont, en généralisant ces faits, en combinant avec choix les dogmes ou les principes qui s'en déduisent naturellement, et en en faisant une application juste et méthodique, ramené et rétabli sans peine cette doctrine de l'observation que professèrent Hippocrate et ses disciples, et devant laquelle doivent bientôt s'évanouir tous les systêmes fondés sur des hypothèses qui, comme autant de météores malfaisans, viennent de tems à autre obscurcir l'horison de la science.

Animés du même zèle pour le perfectionnement de

'art, d'autres médecins ont pensé que ces faits, quelque valeur qu'ils aient en eux-mêmes, pouvoient encore emprunter plus de poids et de relief d'une confrontation avec d'autres faits médicinaux analogues ou concordans qu'on trouve épars dans divers auteurs non médecins, et qui viennent se rattacher, comme d'eux-mêmes, aux précédens. On a fouillé en conséquence dans les archives de l'histoire tant sacrée que profane, compulsé les ouvrages des anciens poëtes Grecs et Latins, etc.; genre de recherches qui n'a jamais pu appartenir qu'à des médecins distingués par des connoissances approfondies dans l'art de guérir, réunies à cette érudition variée qu'on est en droit d'exiger de tous ceux qui l'exercent. Les avantages, que la science en a retirés jusqu'à présent, sont trop généralement avoués et sentis pour qu'on ne soit dispensé d'en fournir ici les preuves.

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

C'est ainsi que de nos jours MM. *Roussille-Chamseru* et *Sue aîné*, marchant sur les traces du savant et estimable Lorry, ont enrichi le recueil des mémoires de la société médicale d'émulation de Paris, de dissertations curieuses sur quelques passages relatifs à des maladies ou à d'autres objets de médecine, puisés dans la littérature ancienne, et auxquelles des rapprochemens bien saisis, et des discussions où le goût du littérateur ne se fait pas moins remarquer que le savoir du médecin, ajoutent le plus grand intérêt.

Parmi ces dissertations, les observations médicales du docteur Roussille-Chamseru, insérées dans le premier volume du recueil mentionné, ont dû fixer particulièrement mon attention, notamment par l'histoire de la maladie à laquelle succomba le fameux roi de

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

Macédoine, qui y est rapportée d'après *Arrien* et *Plutarque*. La lecture de ce morceau attache, non-seulement par le nom de ce grand personnage et le souvenir des exploits fameux qui viennent s'y joindre, mais encore par la manière dont les faits y sont présentés. Cependant la description de la plupart des symptômes de cette fièvre, puisée dans les mêmes historiens, n'offre guère qu'une espèce de journal très-succinct de quelques phénomènes qu'on a pu remarquer dans la marche de la maladie, et dans lequel nous trouvons les faits suivans : « Le premier jour à dater du soir, et « au sortir d'un festin, le roi, ayant la fièvre, se couche dans sa chambre des bains ; le matin, après « s'être baigné, il cherche à se distraire en jouant « aux dés ; le soir il se baigne encore et soupe légèrement ; au second jour, la fièvre ayant redoublé « pendant la nuit, il se baigne le matin et assiste ensuite à la célébration des sacrifices. Dans la journée il se fait raconter par Néarque l'histoire de « sa navigation. Le troisième jour, il s'occupe encore « des mêmes objets ; il songeoit à entreprendre en « personne une expédition sur mer, il en ordonne les « préparatifs. La fièvre qui n'avoit point cessé, augmenta le soir, et le roi passa une nuit très-agitée : « le quatrième jour, malgré la violence de la fièvre, « le monarque fut transporté au bord de l'Euphrate, « dans un jardin où il s'entretint avec ses généraux. « Du quatrième au cinquième la maladie devint plus « grave ; cependant le malade n'avoit cessé de se faire « mener tous les jours en litière au lieu des sacrifices, « et de s'occuper de l'armement de sa flotte. Il fut porté « dans son palais, le sixième jour, dans un état dé-

« sespéré; la fièvre faisant toujours de nouveaux pro-
« grès, quoique le malade eut paru le matin avoir
« pris un peu de sommeil. La nouvelle de sa mort fut
« donnée le soir vers la fin du sixième jour ou au com-
« mencement du septième. Alexandre avoit alors 32
« ans et huit mois ».

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

Tels sont les phénomènes que présenta cette maladie, d'après le témoignage des historiens précités, et d'après lesquels le docteur *Roussille-Chamseru* ne balance point à reconnoître la marche d'une fièvre d'accès; en ajoutant en même temps que cette fièvre étoit de l'espèce des *subintrantes*.

Une décision aussi clairement énoncée suppose sans doute cette analyse exacte des faits, dont la série et les résultats composent l'historique d'une maladie. Je me permettrai néanmoins de remarquer que ces faits devant être assez évidens pour qu'on puisse les observer et les suivre dans leur connexion ou dépendance mutuelle, dans l'ordre de leur succession, dans ce qu'ils ont pu éprouver de l'influence des ambians, etc., et en conclure avec certitude le genre ou l'espèce d'une maladie, je ne saurois partager, en mon particulier, l'opinion du docteur *Roussille-Chamseru*, qu'en m'en rapportant entièrement à sa sagacité et à ses lumières.

J'ajoute qu'en s'en tenant au récit des historiens, il n'est question dans le traitement de la maladie d'Alexandre, que des bains qui ne sauroient guère être regardés ici comme remèdes, qu'autant qu'on les auroit prescrits à des époques convenables de la maladie, et non tous les jours indistinctement; l'usage journalier qu'en faisoient les anciens devant naturellement en af-

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

foiblir les effets : on a d'ailleurs vu qu'Alexandre se les prescrivoit à lui-même tous les matins, par une suite de l'habitude qu'il en avoit contractée, et qui lui en faisoit en quelque sorte un besoin. Il paroit en même tems qu'il n'observa guère le régime, et qu'il n'est rien dit dans Arrien et dans Plutarque de la saison de l'année dans laquelle ce monarque tomba malade, etc. (1).

Toutes ces considérations prouvent que; quelqu'exacte que puisse être la partie descriptive du récit d'Arrien et de Plutarque, elle laisse encore beaucoup à desirer dans l'histoire de cette maladie, et qu'on n'en sauroit déterminer bien précisément la vraie nature ou la véritable espèce.

Cependant si l'on vient à considérer les symptômes de la maladie du roi de Macédoine, on doit convenir avec M. *Roussille-Chamseru* que cette maladie marchoit en effet par accès; mais j'avoue, en même tems, que je ne saurois y reconnoître une fièvre *subintrante*; je croirois plutôt y appercevoir une *sous-continue*, qu'on sait être en général plus dangereuse que la précédente, et dont les exacerbations deviennent de

(1) Malgré que l'on ne puisse pas déterminer, d'une manière bien positive, l'époque précise de la maladie et de la mort d'Alexandre, seulement à cause des différentes opinions des savans, sur les vrais rapports des mois Macédoniens avec les mois Romains, il paroit cependant certain que la maladie et la mort du grand roi de Macédoine eurent lieu au printems; soit qu'on rapporte le mois Macédonien, appelé Daésius, au mois de mai, suivant l'ordre établi par le père Cossini, soit qu'on le traduise par le mot juin selon Amyot. (*Note du rédacteur*).

lus en plus violentes à mesure que la continuité se renforce ou prédomine davantage dans cette fièvre. Il est d'ailleurs à remarquer que le quatrième jour fut le plus orageux, et que ce quatrième, ainsi que l'observe Galien, est une époque qui mérite d'autant plus l'attention du patricien, notamment dans les maladies qui recèlent un principe d'intermittence, qu'il prévient sur les événemens qu'on peut avoir à craindre pour le sixième ou le septième jour, suivant que la fièvre marche par jours pairs ou impairs. C'est ainsi que dans plusieurs maladies aiguës ce quatrième est souvent l'indice d'une crise pour le septième ; et pour lors le redoublement ou l'accès de ce quatrième se fait remarquer par des signes de coction qui se groupent, pour ainsi dire, autour de lui; au lieu que dans la fièvre qui se meut par pairs, le quatrième est signalé par un déletère dans les symptômes, qui s'assujettit ces derniers, et qui ne sauroit être l'effet de la seule progression de la maladie ou de la fièvre; d'autant mieux que ce déletère n'est aucunement en proportion ni avec le tems de la fièvre, ni avec les accès qui ont précédé, ni avec ceux qui suivront. Or, nous avons vu que ce quatrième jour fut marqué par des symptômes extrêmement graves dans la maladie d'Alexandre; dont la terminaison arriva à la fin du sixième ou au commencement du septième.

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs

En méditant avec plus d'attention encore toutes les circonstances de cette maladie, en suivant la marche et le degré d'intensité des paroxysmes à certaines époques, il semble qu'on ne peut guère y méconnoître un type qui se rapproche beaucoup de celui de la fièvre se mouvant par jours pairs, *febris quæ movetur per*

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

pares. En effet, le deuxième, le quatrième et le sixième jours présentent une coïncidence avec un accroissement, une violence et une intensité remarquables dans les exacerbations ; circonstance qui place naturellement la maladie d'Alexandre dans cette dernière classe des fièvres, dont la terminaison souvent funeste arrive le sixième jour et quelquefois encore le huitième.

M. *Roussille-Chamseru*, ne voulant rien négliger de tout ce qui peut légitimer son assertion sur le caractère *subintrant* de la fièvre d'Alexandre, invoque l'analogie et prétend en reconnoître une grande entre la maladie du roi de Macédoine et celle de *Philiscus*, premier malade du premier livre des épidémies ; mais il est aisé de s'appercevoir que cette prétendue analogie porte sur un exemple qui, s'il n'est entièrement disparate avec le type d'une fièvre subintrante, contredit formellement l'opinion de M. *Chamseru* à cet égard, tandis qu'il va à l'appui de la conjecture que j'ai énoncée. En effet la fièvre ardente de Philiscus, compliquée d'ailleurs d'une tumeur à la rate, se mouvoit par jours pairs, ainsi que nous l'apprend le père de la médecine suivi par Galien et tous les autres commentateurs les plus célèbres. Ce n'est pas que la crise du sixième jour soit constamment et nécessairement mauvaise ou mortelle, ou qu'elle soit affectée à la fièvre se mouvant par jours pairs exclusivement ; on voit dans Hippocrate des crises heureuses arrivées le sixième jour ; et Galien lui-même, qui traite en exagérateur ce sixième jour de *tyran*, convient que les crises bonnes peuvent arriver dans tous les tems de la maladie ; mais il reste toujours vrai que les crises du

sixième jour sont pour la plupart mauvaises, et qu'il y a beaucoup moins à craindre lorsqu'elles arrivent aux jours impairs.

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

Une fièvre de la nature de celle du roi de Macédoine faillit à enlever le roi d'Espagne, Philippe II, qui cependant, plus heureux qu'Alexandre, s'en tira par les soins de l'illustre Vallés. Cette ressemblance entre les maladies de ces deux monarques est principalement remarquable, en ce qu'elle se lie naturellement dans l'esprit à ce qu'on connoit et de l'ambition dévorante de l'un et de l'autre monarques, qui auroit été blessée d'imaginer qu'ils pussent avoir un égal dans le monde, et du point élevé de grandeur et de puissance où ils étoient parvenus; quoiqu'on doive reconnoître dans Alexandre (dont la vie n'a pourtant pas été sans tache, n'eût-on à lui reprocher que le meurtre de Clitus) des qualités que ne posséda jamais Philippe, tyran inquiet et soupçonneux, dont la sombre politique agita long-tems l'Europe, et l'a fait surnommer, à juste titre, le démon du Midi, *dæmonium méridianum*.

Ce prince fut donc attaqué d'une fièvre qui se mouvoit par pairs, et dont les premiers accidens furent assez violens pour jetter ce monarque dans le plus grand danger. Ses médecins et toute la cour en conçurent les plus vives alarmes. Au milieu de cette consternation générale, Vallés fut appelé le quatrième jour; après s'être fait rendre compte de ce qui avoit précédé, et avoir examiné le malade, ce grand praticien reconnut sans peine le type pair dans la maladie du roi, et crut en devoir attribuer la cause à ce que *De Heredia* appelle surabondance de matière mor-

bifique. *Vallés* ne dissimula pas ses craintes pour le sixième jour; il alla même jusqu'à dire que le malade risquoit de périr ce jour-là; cependant il crut devoir conseiller, après avoir mûrement réfléchi, un purgatif pour le cinquième. Ce remède, donné contre l'avis des médecins ordinaires, arracha Philippe des portes de la mort. On peut consulter, là-dessus *De Heredia*, autre médecin célèbre et successeur de Vallés dans la chaire de professeur de l'université *d'Alcala*.

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

J'ai eu plus d'une fois occasion d'observer cette fièvre qui marche par jours pairs; tout récemment même j'ai été appelé pour un jeune homme de dix-neuf ans, attaqué de cette maladie à laquelle il a succombé dans la nuit du sixième au septième jour; et sans doute il n'est pas de médecin observateur qui n'ait pu recueillir des faits de ce genre.

On regarde assez communément les types comme étant d'une considération secondaire, eu égard au génie de la maladie, ou à sa cause essentielle; d'où vient peut-être que beaucoup de jeunes étudians, qui fréquentent les cliniques, s'occupent rarement d'une étude particulière des types ou des autres phénomènes des fièvres intermittentes qui leur paroissent simples. Cependant il n'en est pas moins vrai que le type entre pour beaucoup dans la forme de cette dernière; qu'il en signale dans beaucoup de cas le délétère, et que ce que nous ont appris les ouvrages immortels de quelques illustres modernes sur le caractère pernicieux d'un grand nombre de fièvres de la classe des intermittentes, repose en grande partie sur une observation particulière des types. C'est d'après tous ces exemples que je n'ai rien oublié en mon particulier, pour fixer

l'attention des jeunes étudians sur cet objet important, pendant tout le tems que j'ai été chargé de leur éducation clinique. Le professeur ne pouvant transmettre à ses disciples ce tact de praticien, qui ne tient pas moins au génie qu'à l'expérience, doit faire les derniers efforts pour leur inculquer les principes que plusieurs ignorent, les y ramener sans cesse, etc. : sans quoi les commençans ne sauroient guère apprendre, en suivant le professeur auprès des malades d'une clinique, que la médecine symptomatique dont malheureusement la vogue semble augmenter de jour en jour, en proportion des progrès des sciences accessoires dont l'application à la médecine d'observation sera toujours fort délicate. Je conviens des avantages des récapitulations où brille l'analyse la plus exacte, des savantes discussions dont on les accompagne, d'un rapprochement bien fait des phénomènes et présenté à la sagacité des élèves de manière qu'ils puissent en déduire d'eux-mêmes et les indications principales et la méthode curative la plus appropriée; mais je ne pense pas que de jeunes étudians puissent jamais retirer de cette belle instruction tout le fruit qu'elle leur promet, s'ils ne sont munis des principes qui non-seulement leur facilitent la science du diagnostic, mais encore les conduisent comme par la main à celle du pronostic qui, comme on sait, ne se borne pas aux présages tirés des lésions organiques proprement dites, considérées abstractivement.

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

Je finirai par quelques autres réflexions sur une assertion de M. Chamseru, qui paroît encore moins fondée que ce que nous avons vu qu'il avançoit sur le type de la fièvre d'Alexandre. Ce savant médecin prétend

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs.

que le mode des subintrantes paroît avoir pleinement échappé à la sagacité des médecins Grecs ; *seulement*, dit-il, *ils ont fait une attention particulière à la fièvre hémitritée.*

Mais ce qui semble prouver que la fièvre *subintrante* n'a pas été tout-à-fait méconnue de ces médecins, c'est que, long-tems avant Galien, Celse qui ne parle guère que d'après les Grecs, paroît l'avoir assez bien indiquée dans le passage suivant : *Aliæ*, dit cet auteur, *intermittunt, aliæ sic desinunt ut ex toto sequatur integritas ; aliæ sic ut aliquantum quidem minuatur ex febre, nihilominus tamen quædam reliquiæ remaneant donec altera accessio accedat; aliæ vix quidem aut nihil remittunt, etc.*

Galien s'explique plus nettement encore sur le vrai caractère de la fièvre subintrante ; *in complexis* (*periodis*) *tempus vigorem sequens, interdùm arctius redditur, dum alia accessio, antequàm prior circuitus. adamussim absolutus sit, invadat. Frequenter, secundùm suam ipsius naturam, febris ex intermittentium genere est, ut tertiana ; complexus autem nullum integritatis tempus priori circuitu relinquit, cum secunda accessio antequam prior absolvatur, invadere anticipet.* (*de Morb. tempor. Lib.... p.* 462. *t.* 2.). Il seroit, sans doute, difficile de trouver une définition plus claire et plus exacte de la fièvre subintrante.

Observations sur quelques points de l'anatomie du singe vert, et réflexions physiologiques sur le même sujet; par J. LORDAT, *docteur-médecin, etc.* (1), *avec cette épigraphe.*

> A l'exemple de Diogène qui, à la venue de Philippe, voyant les Corinthiens employés, les uns à réparer leurs brèches, les autres à nettoyer leurs armes, s'amusoit à rouler son tonneau, pour n'être pas le seul oisif dans une ville si occupée, j'ai pris la plume, afin de ne pas faire un personnage muet, ni me taire tandis que tous les autres parlent.
>
> LUCIEN, *de la man. d'écrire l'histoire.*

Sur quelques points de l'anatomie du singe vert.

Le singe vert, disséqué par M. Lordat, est le *callitrix* de Buffon, rangé par M. Cuvier dans le genre des guenons. Cet individu, apporté à Montpellier par M. Auguste Broussonet, étoit une femelle adulte qui avoit succombé à la même maladie que le *callitriche* disséqué par Daubenton. M. Lordat a trouvé de plus, dans le sien, deux invaginations aux intestins grêles, dont il n'a pas tenu compte, parce qu'il sait d'après Morgagni, Lieutaud, Sauvages et autres auteurs, et d'après sa propre expérience, que ces invaginations se rencontrent sur des cadavres d'individus qui n'ont jamais eu de coliques; de la même manière que les

(1) In-8°., 100 pag. Paris an 12, chez Goujon, libraire, rue du Bacq, n. 264.

coliques de miséréré ou passion iliaque peuvent exister sans qu'il y ait aucune invagination des intestins.

Sur quelques points de l'anatomie du singe vert.

Les principaux faits d'anatomie pathologique, que l'autopsie cadavérique a laissé voir à M. Lordat, sont les suivans : « Le poumon droit étoit adhérent à la « plévre, et toute la substance intérieure de ce vis- « cère étoit en suppuration. L'inflammation qui avoit « précédé s'étoit étendue au médiastin, au péricarde « et au cœur, et ces organes ne formoient qu'une « masse avec le poumon droit. Néanmoins, en dissé- « quant ces parties, je distinguai le péricarde qui « avoit gagné plus de six lignes d'épaisseur. La « compacité que cette masse avoit acquise par l'in- » flammation étoit si considérable, que le cœur de- « voit être privé de la faculté de battre même long- « tems avant que les choses en fussent venues à ce « point. Ce fait peut être mis à côté du grand « nombre de ceux que les physiologistes ont ras- » semblés, pour prouver que le cœur n'étoit pas le « seul agent actif de la circulation. »

Parmi les nombreuses observations de physiologie et d'anatomie comparées, que l'auteur a faites dans cette dissection ; parmi les réflexions importantes auxquelles il s'est livré, nous nous contenterons de noter les suivantes :

M. Lordat n'a point trouvé les sinus maxillaires ni les frontaux ni les sphénoïdaux dans le singe vert, dont l'ethmoïde est aussi sans cellules ; et cependant M. Lordat ne croit point que l'odorat de cette espèce de singe soit moins parfait que celui des mammifères dont les fosses nazales sont agrandies par de vastes sinus. Il

pense avec Hamberger que les sinus ne contribuent en rien aux fonctions de l'odorat. Ses raisons sont: 1°. que l'on n'a pu suivre la distribution des nerfs olfactifs que sur la cloison des narines; 2°. que l'anosmie a été produite par des ozènes vénériens qui n'intéressoient que la cloison des narines; 3°. que l'odoration a lieu principalement pendant l'inspiration, et cependant l'air ne peut pas pénétrer alors dans les sinus.

Sur quelques points de l'anatomie du singe vert.

Il faut ajouter encore aux observations de M. Lordat l'expérience concluante de M. Deschamps fils, expérience fondée sur l'observation pathologique, et qui prouve incontestablement que les sinus sont dépourvus de la faculté olfactive (1).

Après avoir fait observer que l'avant-bouche et le pharynx chez le singe vert sont semblables à celles de l'homme, à cela près que dans le premier l'ouverture du gosier paroît un peu plus large, et la luette moins longue; après avoir présumé que les fonctions de ces parties doivent s'exécuter de la même manière dans les deux espèces de mammifères, M. Lordat remarque que le mécanisme de la déglutition en général n'a pas été entièrement bien décrit par les physiologistes. Suivant lui, la cause impulsive des alimens n'est pas absolument l'abaissement du voile du palais, par l'action des muscles glosso-staphylins et palato-pharyngiens, comme l'avoient avancé Albinus et Haller; mais bien le rapprochement subit des amygdales, qui, en pressant fortement la pâte alimentaire portée par la langue jusqu'à l'isthme

(1) Voy. ce journal, tom. XIX, pag. 201.

Sur quelques points de l'anatomie du singe vert.

du gosier, la force à tomber dans le pharynx. M. Lordat explique aussi, par ce moyen, la douleur qui résulte de l'inflammation des amygdales, au moment de la déglutition : l'engorgement, dont les glandes sont atteintes, rend alors leur pression bien plus considérable, et en augmente plus ou moins la sensibilité. Les muscles qui rapprochent les amygdales l'une contre l'autre sont les staphylo-pharyngiens.

On a voulu attribuer la mutité des singes au sac du larynx ou sac thyro-hyoïdien, placé chez le callitriche dans une cavité profonde, à-peu-près demi-sphérique, qui se trouve dans le corps de l'os hyoïde. Cependant Vicq-d'Azir a victorieusement combattu cette opinion : et en effet cette cavité qui est placée au-dessus du larynx, ne sauroit empêcher la production du son qui pourroit tout au plus être modifié par les vibrations qu'il communiqueroit à l'air contenu dans cette poche. Aussi la plupart des singes ont-ils un cri, une voix : le Mandrille crie comme un enfant lorsqu'on le tourmente ; le Sajou, quand il est en colère, fait entendre bien distinctement ces trois syllabes *pi-ca-rou*, etc.

Et quand bien même il seroit prouvé que les singes n'ont pas de voix, ce ne seroit jamais là la raison qui les empêcheroit de parler, puisqu'il est vrai que l'extinction de la voix ne rend pas muet ; on parle alors *mussitando*.

M. Lordat ajoute une autre objection à celles de Vicq-d'Azir ; il la tire de l'expérience suivante de Bichat : « Ce physiologiste a coupé les muscles thyro-« hyoïdiens à un chien, et a laissé la membrane subja-« cente entièrement nue. Alors cette membrane a formé

» formé, dans les expirations un peu fortes, une poche « semblable à celle qui sort quelquefois sur les côtés « de la tête des grenouilles, sans que la voix en reçût » aucune altération. »

Sur quelques points de l'anatomie du singe vert.

Enfin, si l'on vouloit objecter que le gonflement et l'affaissement alternatifs de la poche membraneuse, ou sac laryngien des singes nécessitent une dépense d'air qui doit porter obstacle et même empêcher la formation de la voix, il resteroit toujours à expliquer pourquoi les espèces de singes qui ont la cavité hyo-thyroïdienne osseuse ne parlent point; ici cependant ces alternatives de gonflement et d'affaissement n'ont point lieu.

De toutes ces raisons bien examinées et bien discutées, l'auteur tire cette conclusion « que si les singes « ne parlent point, ce n'est pas qu'ils manquent des « organes nécessaires pour cette fonction; mais que « c'est vraisemblablement, comme le disoit un homme « d'esprit, parce qu'ils n'ont rien à dire. »

M. Lordat, en examinant les intestins du singe vert, a trouvé que le cœcum du callitriche n'a point d'appendice vermiforme; il relève une erreur assez généralement accréditée touchant l'existence de cette appendice chez différentes espèces d'animaux. Il cite à cet égard l'opinion de Buffon et de Daubenton, qui affirment que l'homme et l'orang-outang sont les seuls des mammifères qui aient l'appendice du cœcum. Il est bien sûr que dans le chien, le chat et le cabiais, on ne trouve point cette appendice; mais quelques anatomistes prétendent qu'elle existe chez les grands herbivores et les ruminans. Dans un travail que nous préparons à cet égard, nous chercherons à vérifier ce fait,

afin d'apprécier à leur valeur les différentes assertions connues sur ce sujet.

(F. J. D.)

Cours d'Anatomie médicale ou élémens de l'anatomie de l'homme, avec des remarques physiologiques et pathologiques, et le résultat de l'observation sur le siége et la nature des maladies, d'après l'ouverture des corps; par ANT. PORTAL, etc. (1)

Anatomie Pathologiq.

L'auteur, dans une courte préface, paie son tribut d'éloges à ceux qui l'ont précédé dans la carrière. A cette occasion il fait une remarque bien juste à l'égard du savant Morgagni : « Que de science, dit-il, dans ce « grand ouvrage; mais combien de discussions inu- « tiles aux praticiens! Tantôt plongé dans des re- « cherches historiques et critiques sur des écrivains « anciens et modernes; tantôt donnant la description « anatomique d'une partie du corps humain qui ne « devoit trouver place que dans un ouvrage d'anato- « mie; tantôt ne donnant que le résultat de l'ouver- « ture du corps sans nous faire connoître les symp- « tômes qui ont caractérisé la maladie dont est mort « le sujet qu'il a ouvert; souvent discutant dans ses « écrits des points de doctrine qui n'étoient pas con- « testés, d'autres fois regardant comme généralement « connu ce qui ne pouvoit l'être que d'un homme qui

---

[1] Cinq gros volumes in-8.°, prix 32 liv.; à Paris, chez Baudoin, rue de Grenelle-Saint-Germain; Laporte, rue de Savoie, et Arthur-Bertrand, quai des Augustins, 1824.

« comme lui avoit si profondément médité sur la na-
« ture de nos maux ; enfin nous faisant souvent perdre
« de vue les points d'anatomie médicinale les plus es-
« sentiels. Cependant il a traité de plusieurs questions
« importantes qu'il a pour ainsi dire épuisées ; mais il
« n'a rien dit de diverses autres non moins intéressantes
« à approfondir. Ainsi son vaste et très-savant ou-
« vrage est incomplet à beaucoup d'égard, et peu
« propre aux praticiens. »

Anatomie pathologiq.

On doit aussi beaucoup à Vicq-d'Azir, que les malheurs des tems de discorde ont ravi aux sciences ; cet auteur a remanié la doctrine du savant italien dans l'article infiniment intéressant sorti de ses mains pour faire suite à ceux de l'Encyclopédie par ordre de matières. Le jugement qu'il manifeste dans le choix qu'il a fait des matériaux déjà façonnés, l'art avec lequel il les dispose pour établir quelques vérités, les sages déductions qu'il tire des semi-preuves dans une matière souvent obscure, et dans laquelle tant de routes mènent à l'erreur, lui méritaient une place distinguée parmi les anatomistes. Cependant l'homme savant que les sciences pleurent et pleureront long-tems a échappé aux souvenirs de notre auteur.

M. Portal dit encore qu'on n'a pas jusqu'à présent un bon ouvrage de la nature de celui que vient de tracer sa plume, par la raison que, pour qu'il fût tel, il faudroit qu'à l'imitation de ceux de Bonnet et de Lieutaud il contînt un tableau des altérations du corps bien reconnues par l'anatomie, avec un précis des vrais symptômes qui les avoient annoncés. Nous pensons à cet égard qu'un pareil ouvrage manquera encore

long-tems, quel que soit le mérite de celui-ci Car, en supposant qu'un écrivain observateur ait rempli sa tâche de la manière la plus exacte, il est des circonstances épineuses, malheureusement trop fréquentes, où l'humanité, gissant sur le lit de douleur, est en butte à des causes infinies de maladies mortelles dont les symptômes même échappent à la perspicacité du médecin. On en trouve plusieurs exemples dans l'ouvrage de M. Portal: nous citerons seulement le suivant, que nous prendrons dans le 5e. vol. p. 384.

« Madame Laborde, âgée de quatre-vingt deux ans, « dont j'ai fait l'ouverture du corps, ne s'étoit ja- « mais plainte d'aucune douleur dans les lombes; elle « n'avoit jamais même éprouvé de la difficulté d'uri- « ner, et cependant on trouva ses reins tellement rem- « plis de concrétions pierreuses qu'ils paroissoient en « remplir la totalité, au point que celles d'un rein pe- « soient environ deux onces, et que celles de l'autre « rein pesoient une once et demie... Ce qu'il y a de plus « extraordinaire dans l'observation rapportée, c'est que « la femme qui en étoit le sujet n'a éprouvé ni « douleur dans les lombes, ni difficulté d'uriner, ni « diminution dans les urines, et que le calcul des reins « n'étoit cependant pas percé comme celui dont Eus- « tachi (1) a fait mention. » On voit par ce passage, et par nombre d'autres, que les symptômes ne mènent pas toujours à la connoissance d'une maladie cachée; comme celle-ci ne comporte pas toujours la présence des symptômes que paroissoient exiger l'organisation et la fonction des parties lésées: assertion que nous

(1) *Opusc. anat. in-4°. de Renibus, pag.* 145, *Venet.*

pourrions appuyer de preuves empruntées de plusieurs observateurs, et que la pratique journalière offre aux praticiens éclairés. Le second *postulatum* de M. Portal est que dans l'ouvrage à faire « les maladies y fussent « présentées d'après leurs propres symptômes pour pou- « voir, d'après les connoissances répandues dans la « première partie, déterminer dans celles-ci les causes, « le siége et la nature des maladies; connoissances « d'après lesquelles le traitement seroit prescrit. » On sent encore toutes les difficultés que comporteroit ce travail. Anatomie pathologiq.

L'auteur entre ensuite en matière; il commence par l'ostéologie qui remplit le premier volume: définitions, descriptions, partie historique, partie pratique, rien n'est oublié. M. Portal a même l'avantage d'avoir réuni à ces différens objets une érudition telle, que les auteurs qui voudront faire des recherches sur le même sujet connoîtront facilement les sources où ils devront puiser. Pour donner une idée de la marche de l'ouvrage, dans cette première partie nous prendrons le premier os, le coronal pour exemple : situation, figure, divisions, articulations, usages, insertion des muscles, des ligamens, ossifications; tels sont les points généraux qui, fixant l'attention de l'auteur, donnent lieu à des remarques et à des observations utiles.

« Les deux portions du coronal qui forment la « voûte des orbites et les fosses antérieures latérales « du crane étant très-minces, peuvent être fracturées « par un stylet ou par la pointe d'une épée qui péné- « treroit l'orbite. Le gladiateur dont parle Amb. Paré « périt d'un coup sur la partie antérieure et interne de

Anatomie pathologiq.

l'orbite. Un autre homme, au rapport de Garengeot, « est blessé légèrement en apparence à la paupière supérieure par un coup de fusil; quelque tems après « il se plaint d'un frisson, se couche et meurt. On trouva « un abcès dans la partie antérieure des hémisphères « du cerveau, qui correspondoit à l'orbite dont la voûte « étoit percée.

« Wepfer a remarqué que les bouchers de Rome « tuoient les bœufs avec un couteau qu'ils enfonçoient « dans l'orbite, avec lequel ils traversoient facilement la « voûte osseuse ainsi que les lobes antérieurs du cerveau. Morgagni a aussi remarqué que les fractures « de ces portions du coronal étoient mortelles, plus « ou moins vîte et avec des accidens divers, selon la « profondeur de la plaie, la nature de l'épanchement plus ou moins grand et plus ou moins profond, qu'on ne peut jamais apprécier par la connoissance même de la fracture du crane.

« J'ai vu des excroissances qui s'étoient formées « dans le tissu spongieux du frontal, et qui en avoient » soulevé la lame extérieure, sans destruction de la « lame interne. Dans un autre malade la lame externe du sinus frontal étoit détruite, et on voyoit la « membrane pituitaire qui étoit soulevée à chaque « expiration. Des exostoses ont souvent gonflé les « parois des sinus frontaux, et ont terminé par la « carie. »

L'histoire de la myologie et de ses dépendances, dans lesquelles il faut comprendre le tissu cellulaire, la graisse, les membranes et les tendons, forment le sujet du tome second.

Celui-ci se divise en deux sections : la première

comprend l'anatomie purement descriptive ; et la deuxième, l'anatomie physiologique et pathologique. De cette manière M. Portal a embrassé jusques aux moindres détails de son sujet, sans cependant en exclure la méthode et la clarté. Il réduit les principales affections des muscles aux suivantes :

Anatomie pathologiq.

1°. Augmentation ou diminution de volume ;

2°. Altération de la couleur ;

3°. Inflammation, suppuration, gangrène, sphacèle ;

4°. Ramollissement ;

5°. Dessèchement ; racornissement ;

6°. Altération de la qualité ou de la quantité d'humeur séreuse qui en lubriéfie les fibres ;

7°. Déplacement des fibres ;

8°. Rupture des muscles soit dans leur totalité soit dans quelques-unes de leurs fibres seulement.

Dans le troisième volume on trouve l'histoire de la circulation, et la description des organes au moyen desquels elle s'exécute. L'auteur débute ici par l'examen du cœur et de ses annexes qui, dans les méthodes ordinaires, font partie de la splanchnologie. Dans cette partie les remarques qui succèdent offrent beaucoup de faits intéressans sur la sécrétion de l'humeur péricardine ; faits qui résultent des diverses observations données par les anatomistes anciens et modernes : il en est de même de l'histoire des affections morbifiques auxquelles cette capsule est sujette, et que l'auteur rapporte 1°. à un excès de graisse, 2°. à l'inflammation, 3°. à l'abcès, 4°. à l'ulcère, 5°. à la gangrène, 6°. au stéatôme, 7°. à l'épaississement des parois, 8°. à l'induration, 9°. aux adhérences, 10°. à l'augmentation

excessive des parois, 11°. à l'hydropisie, 12°. aux plaies.

Anatomie pathologiq. Un grand nombre de citations empruntées de Morgagni, de Senac, etc., ajoutent à l'intérêt naturel du sujet.

A cette histoire succède celle du cœur que l'auteur borne à différens points, qui sont 1°. sa division et sa figure, 2°. son volume et son poids, 3°. sa situation, 4°. ses ventricules, 5°. ses orifices et leurs valvules, 6°. sa cloison, 7°. sa structure, 8°. ses oreillettes, 9°. enfin, les remarques physiologiques et pathologiques que les livres des auteurs nous ont déjà offertes, mais dans un cadre plus étendu, et conséquemment moins propre à les faire ressortir que celui-ci où elles se présentent sous leur aspect le plus favorable. Nous nous contenterons de rapporter ces dernières sous leur propre titre: 1°. engorgemens et tumeurs du cœur, 2°. cœurs couverts de concrétions lymphatiques, 3°. enflammés, 4°. abcédés, 5°. gangrénés, 6°. ramollis, 7°. ulcérés, 8°. endurcis squirreux, 9°. cartilagineux, osseux, 10°. polype du cœur, 11°. diminution, 12°. dilatation, 13°. rupture, 14°. plaie, 15°. déplacement. On s'attend à trouver ici la richesse que comporte la matière: tant d'ouvrages renferment un si grand nombre de faits, qu'il ne restoit plus qu'à puiser dans les bonnes sources et à mettre les matériaux en œuvre.

Ce volume est terminé par un précis de l'histoire anatomique des vaisseaux absorbans et des glandes lymphatiques qui en dépendent; cette partie de l'ouvrage de M. Portal laisse peut-être à desirer des détails qu'il eût été facile de completter en profitant des travaux des divers anatomistes qui se sont occupés de cette branche de l'anatomie humaine, dont la découverte et la perfection sont presque entièrement dues à notre siecle.

Le cerveau et les nerfs font la matière du quatrième volume, où se trouve l'histoire des organes disposés pour établir entre les objets extérieurs et les principes intellectuels cette correspondance sur laquelle sont fondées toutes nos sensations. Anatomie pathologique.

A la description succèdent des remarques physiologiques et pathologiques qui complettent les connoissances que l'on peut avoir sur les enveloppes du cerveau et sur le cerveau lui-même. Les faits sont rapportés dans tous les détails que comporte la nature du travail.

Viennent ensuite les remarques physiologiques et pathologiques de l'auteur. Il range ces dernières sous les quinze numéros suivans, 1°. collection d'air, d'eau, de matière sous le crâne et dans le cerveau; 2°. engorgement sanguin du cerveau, épanchement du sang dans ce viscère et dans le crâne; 3°. engorgement composé de diverses substances; 4°. inflammation; 5°. induration du cerveau; 6°. abcès; 7°. ulcères; 8°. gangrènes; 9°. plaies; 10°. corps étrangers trouvés dans le crâne; 11°. augmentation et diminution de volume du cerveau; 12°. changement de couleur; 13°. quelques remarques sur les parties plus particulières du cerveau; 14°. sur celles de la moelle allongée; 15° des lésions de la moelle allongée.

L'histoire du cerveau s'unit à celle des nerfs; et ici se développe une doctrine relative aux noms, à la structure, à l'entre-croisement, à la position, aux branches, aux angles et communications, aux ganglions et autres appartenances des parties qu'elle offre: cette doctrine ne présente aucun point nouveau qui puisse mériter une attention particulière; nous pour-

Anatomie pathologiq.

rions en dire autant des remarques physiologiques et pathologiques qu'il seroit facile de grossir encore sans donner plus d'intérêt au sujet.

L'auteur rapporte la matière à trois divisions générales, nerfs cerébraux, nerfs spinaux, nerfs communs qui sont liés à ces deux classes ; ce sont les deux grands sympathiques.

Ce volume est terminé par la splanchnologie, qui fait aussi la matière du cinquième et dernier volume. Les prolégomènes de cette partie ne sont peut-être pas exposés avec cet esprit de précision et de clarté que donne une saine logique ; mais on y trouve aussi toute l'exactitude possible.

En parlant des mamelles et des vaisseaux sanguins, l'auteur paroît admettre l'anastomôse des artères mammaires internes, avec l'épigastrique que je n'ai jamais pu découvrir, quelques multipliées qu'aient été mes recherches dans les tems où je m'occupois des démonstrations d'anatomie. Quand je parle d'anastomôse, j'entends la continuation de tronc à tronc, et non la communication de ramification avec ramification ; circonstance qui a lieu pour toutes les artères quelconques qui s'entrelacent d'une manière très-compliquée, ainsi qu'on en a des exemples quand on poursuit par soi-même les diverses distributions.

Les poumons sont considérés relativement à leur situation, leur volume, leur figure, leur couleur, leur densité et leur structure ; la partie descriptive est d'une bonne facture ; elle est confirmée par toutes les découvertes qu'ont faites les anatomistes modernes ; les remarques physiologiques et pathologiques sont nombreuses ; cependant il reste encore beaucoup à dire sur un organe qui a une si grande correspondance d'action avec le premier

moteur de la circulation. Contentons-nous sur un objet qui offre tant de matériaux à la discussion, de citer les points auxquels l'auteur rapporte toutes ses observations; 1°. adhérences du poumon à la plévre et au médiastin; 2°. concrétions membraneuses et polypeuses dans les voies aériennes; 3'. endurcissement des poumons; 4°. engorgement des glandes pulmonaires; 5'. concrétions pierreuses; 6°. ossifications; 7°. augmentation de volume; 8°. engorgement sanguin; 9°. diminution de volume; 10°. inflammation; 11°. suppuration; 12°. gangrène, sphacèle; 13°. collection de diverses matières dans les cavités de la poitrine; 14°. viscères du bas-ventre, trouvés dans la poitrine. Tout ce que l'auteur énonce à l'occasion de ces différens points mérite la plus grande attention, et est le fruit de l'observation et de l'expérience. Anatomie pathologie.

De ce moyen ventre (la poitrine), l'auteur passe au dernier, qui est connu du plus grand nombre sous la dénomination de bas-ventre; l'abdomen des latins et non des grecs comme l'indique l'auteur dans une note; les Grecs n'ayant point d'autre nom pour indiquer cette capacité que celui d'ὑπογαστριον. Du reste, cet oubli de l'auteur ne tire point à conséquence, relativement à la solidité de la doctrine qui est développée dans cet article.

La partie pathologique est traitée d'une manière fort détaillée; l'auteur range ce qu'il en dit dans trois articles séparés : affections qui ont leur siége dans la cavité du péritoine; celles qui occupent la propre membrane, et celles qui existent entre le péritoine et les parois du bas-ventre. L'un et l'autre articles contiennent des faits, toujours de quelque intérêt au praticien qui sait les réduire à leur juste valeur.

Anatomie pathologiq.

L'histoire de l'estomac est suivie de celle de ses affections morbifiques ; elle n'offre rien à desirer quant aux détails ; on en peut dire autant de celle des intestins, du foie, des reins et autres viscères de l'abdomen.

L'ouvrage est terminé par quelques remarques sur la mort qui a lieu, soit par suite de maladie, soit d'après les lois irréfragables de la nature, qui veut que tout ce qui a pris commencement ait aussi une fin. Cette récapitulation est bien faite, elle offre autant d'ordre que de précision ; on ne peut la parcourir qu'en revenant sur soi-même, et en faisant de tristes réflexions sur le nombre prodigieux d'individus qui abrègent une existence si frêle, sans porter aucun intérêt aux moyens de la conserver.

On trouve dans l'ouvrage que nous venons d'examiner trois parties bien distinctes, quoiqu'elles se réunissent et se confondent pour concourir au même but. La première se compose de l'anatomie purement descriptive ; la seconde de l'anatomie physiologique, et la troisième de l'anatomie pathologique ou pratique.

L'anatomie descriptive est portée aujourd'hui à un tel degré de perfection ; elle est devenue si minutieuse et si bien connue, qu'il paroît extrêmement difficile de l'enrichir de faits d'un véritable intérêt, et qui soient vraiment nouveaux. On ne peut plus qu'ajouter aux détails des descriptions, en changer l'ordre, en intervertir la marche, etc ; et l'on sait assez quel peut être le mérite de pareils travaux. Aussi, considéré sous ce rapport, l'ouvrage de M. Portal n'ajoutera-t-il presque rien à la science : en fait d'anatomie descriptive, les ouvrages des Winslou, Sabatier, Gavard, Boyer, Bichat et autres, étoient au moins suffisans.

La partie physiologique de l'ouvrage de M. Portal n'est pas à beaucoup près complète, si l'on a égard sur-tout à l'état actuel de cette science. Il est vrai aussi qu'il n'entroit pas dans le plan de M. Portal de donner un traité de physiologie : il a mieux aimé renvoyer le lecteur, quant à cet objet, aux nombreux auteurs qui s'en sont spécialement occupés. Anatomie pathologique.

Mais la partie médicale, pathologique ou pratique, celle sans doute que l'auteur doit regarder comme la principale de son travail, présente un degré d'intérêt bien différent. Ici, M. Portal a réuni ses recherches et son érudition à son expérience, et il en est résulté une masse de faits propres à répandre plus ou moins de jour sur celles des maladies qui sont susceptibles d'être éclairées par l'autopsie cadavérique. Cette partie nous semble cependant laisser à desirer encore plus de faits particuliers, et un plus grand nombre d'ouvertures de cadavres, précédées de l'histoire de la maladie antécédente bien rédigée, fidèlement recueillie, et exactement observée.

Le mode de rédaction de l'ouvrage pourra, quant au style, blesser quelquefois le lecteur. Sans doute cette partie n'est que secondaire dans un livre scientifique, sous ce rapport que la science a son éloquence qui lui est propre, et qu'elle emprunte de la vérité; mais aussi n'est-on pas en droit d'exiger d'un savant, d'un médecin sur-tout, qu'il écrive purement sa langue; le français particulièrement, qui devient tous les jours le langage le plus général ? Comment les nationaux négligeroient-ils d'écrire correctement leur langue, lorsque la plupart des étrangers courent après ce mérite, et qu'ils arrivent même à le posséder tous les jours davantage ?

L'art d'accoucher, par G. G. STEIN, *professeur à l'Université de Marpourg; traduit de l'allemand sur la cinquième édition, par* P. F. BRIOT, *docteur en chirurgie; etc., suivi d'une dissertation sur la fièvre puerpérale, par* CH. GASC (1).

L art d'accoucher.

Sans doute l'ouvrage de Stein sur les accouchemens est assez connu en littérature médicale, et sa réputation est faite depuis long-tems; mais son auteur l'avoit publié dans une langue peu cultivée : on doit donc savoir gré à M. Briot de l'avoir traduit en français; par ce moyen le travail du professeur Stein se placera avec avantage à côté de celui du professeur Baudelocque; et ces deux ouvrages, les plus élémentaires et les plus complets que nous ayons dans ce genre, devront faire la base des bibliothèques des accoucheurs. Il y a cependant cette différence entre ces deux auteurs, c'est que l'un, le professeur Stein, n'a traité que des objets principaux relatifs aux accouchemens, et qu'il l'a toujours fait avec beaucoup de laconisme et de manière à donner un libre essor au jugement et à la réflexion du lecteur; tandis que l'autre, le professeur Baudelocque, est entré, même pour les derniers détails de son sujet, dans un développement qui ne laisse rien à desirer; en sorte que l'on n'a qu'à lire et à retenir.

(1) Deux vol. in-8°. avec 24 planches. Prix, 9 fr., et 11 fr. par la poste. Paris, an 13; chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques; chez Bossange, Masson et Besson, rue de Tournon; et chez Gabon et compagnie, place de l'Ecole de Médecine.

Malgré que M. Briot n'ait pas voulu par modestie se permettre d'ajouter des notes au texte de Stein, notes qui auroient pu devenir utiles, quelquefois même nécessaires, il ne s'est cependant pas borné au simple rôle de traducteur. Dans un discours préliminaire assez étendu, il a examiné plusieurs points relatifs aux accouchemens, et les discussions auxquelles il s'est livré à cet égard ne sont pas sans intérêt; c'est ainsi qu'il a fait connoître la méthode adoptée par Monteggia, pour exercer les jeunes gens dans l'art des accouchemens.

L'art d'accoucher.

« Elle consiste à enlever les intestins et les viscères abdominaux du cadavre d'une femme, et à couper en-dedans le vagin et l'intestin rectum au-dessus du muscle sous pubio-coccigien (releveur de l'anus) : cela fait, on place une poupée dans le ventre de la femme, on la présente à la vulve dans toutes les positions possibles, et on en fait l'extraction à travers la vulve avec la main ou avec les instrumens, comme on le feroit sur le vivant ».

« A la première extraction de la poupée sur un cadavre ainsi préparé, dit l'auteur de ce procédé, il arrive souvent que les restes du péritoine, abandonnés à eux-mêmes, forment une bride qui s'oppose à l'extraction de la tête et la rend plus difficile : mais de même qu'un second accouchement naturel se termine plus aisément qu'un premier, de même aussi le procédé recommencé sur le même sujet réussit beaucoup mieux et s'opère plus facilement : peut-être même l'exécution de ce procédé devient-elle trop facile, parce qu'il ne reste plus rien entre la vulve et l'anus, et que ces parties ne sont pas soutenues comme elles

L'art d'accoucher.

l'étoient par leur union aux parties environnantes, ce qui favorise leur déchirement jusqu'à l'anus. Au reste, ce déchirement même a son avantage, en ce qu'il donne une idée de celui qui arrive quelquefois sur le vivant. D'un autre côté, cette trop grande facilité à passer peut être diminuée en retenant intérieurement le rectum, et le fixant avec un lien aux dernières vertèbres lombaires, de manière à ce qu'il ne suive point la poupée, lorsqu'on en fait l'extraction. On laisse aussi la vessie en place, et en cela on se comporte différemment de Camper, qui avoit coutume de l'ôter ».

« Les avantages qu'on peut retirer de cette manière d'exercer sur le cadavre l'art des accouchemens, sont très-grands, puisque par elle on peut non-seulement exécuter tous les procédés relatifs au toucher et les diverses opérations, mais encore voir et juger les différentes positions du fœtus, l'effet de l'action des mains ou des instrumens; enfin, tout ce qui est relatif au passage du fœtus à travers le bassin ».

« En s'exerçant, par exemple, à faire l'extraction du fœtus par les pieds, outre beaucoup d'autres particularités relatives à cette opération, on verra comment la tête arrivée à la proéminence du sacrum, celle-ci forme un obstacle à sa sortie, quand elle se trouve tournée directement en arrière à son passage à travers le détroit supérieur; comment il faut la tourner et tenir le fœtus de manière que la tête soit dirigée un peu obliquement, pour éviter de rencontrer l'éminence dont je viens de parler. A la vérité, lorsqu'on néglige de donner cette situation oblique à la tête, celle-ci peut descendre directement, le milieu

de

de la face parcourant l'éminence sacrée ; et c'est même de cette manière qu'opèrent le plus souvent ceux qui ignorent la précaution à prendre dans ce cas, et regardent comme règle générale, que la tête doit sortir la face tournée directement en bas. Lorsqu'on opère ainsi la sortie du fœtus, on remarque que la tête, au lieu de descendre doucement dans le petit bassin, doit surmonter deux obstacles, et fait ordinairement deux petits sauts, dont l'un est occasionné par le choc du menton contre l'éminence sacrée, et l'autre par le nez, qui suffit quelquefois pour retenir la tête pendant quelque tems. Quoiqu'on puisse réduire ces deux sauts en un seul, le professeur Monteggia prétend néanmoins que lorsqu'on tire le fœtus la face tournée directement en bas et en arrière ; quelquefois la grande mobilité du col lui donnant la facilité de se tourner un peu de lui-même, le menton et le nez quittent la convexité moyenne de la synchondrose sacro-vertébrale, pour s'engager latéralement dans le passage qui se trouve entre l'éminence de la première vertèbre du sacrum et celle formée par le muscle pré-lombo-trochantinien (psoas) ; de manière que la face se trouve vis-à-vis le passage moyen, entre l'éminence du sacrum et la symphise sacro-iliaque : d'où l'on voit qu'il n'est pas absolument nécessaire de tourner la face contre cette dernière symphise, c'est-à-dire, dans la direction des diamètres obliques de Deventer, comme le recommandent tous les auteurs. Il y a plus, c'est que, selon le professeur Italien, il est mieux de ne le pas faire, parce que la tête devant ensuite être tournée la face directement en arrière lors de son passage au détroit

L'art d'accoucher.

L'art d'accoucher.

inférieur, elle revient plus facilement à cette position, si on ne lui en a pas donné une si latérale ».

Plus bas, M. Briot, après avoir combattu avec juste raison l'opinion d'Hippocrate, qui pensoit qu'un fœtus de sept mois étoit plus susceptible de vivre qu'un de huit, exprime le desir qu'il a de voir constater par des expériences exactes la véritable époque de la viabilité du fœtus dont le terme a été porté à sept, à six et à cinq mois. Un des avantages qui résulteroient de cette connoissance seroit de proscrire l'opération césarienne, celle de la symphise, etc., et de pouvoir provoquer et opérer l'accouchement avant terme, et par conséquent avant l'accroissement définitif du fœtus, dans les cas de difformité du côté de la mère. Le traducteur cite à l'appui l'observation de l'italien Fortunio-Vicetti qui vint au monde à cinq mois, par suite d'un accouchement prématuré: son père, jugeant que le fœtus étoit viable, l'enveloppa de coton et le fit mettre dans un four chauffé à-peu-près à la température du corps humain. Par ce moyen et à l'aide d'une nourriture convenable il conserva la vie à son fils qui a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et qui a été un des auteurs les plus célèbres de son siècle.

Quant à l'ouvrage de Stein lui-même, nos lecteurs nous sauroient mauvais gré sans doute de leur donner l'analyse exacte et détaillée d'un traité élémentaire sur les accouchemens; aussi nous nous bornerons à faire connoître quelques-uns des principaux points de doctrine professés par l'auteur.

Dans le premier volume il fait connoître les organes génitaux de la femme en général, en insistant toute-

fois davantage sur ceux qui servent le plus à l'accouchement : il comprend le bassin au nombre de ce qu'il appelle parties génitales, parce qu'il les a définies ainsi : « on appelle génitales les parties du corps de la femme qui servent à la fécondation, à la grossesse et à l'accouchement ». L'art d'accoucher.

Après avoir parlé des mauvaises conformations du bassin, M. Stein s'exprime ainsi contre l'opinion de quelques accoucheurs, de Lauverjat entr'autres : « C'est encore un problême agité de nos jours et diversement résolu de savoir si dans l'accouchement les os du bassin éprouvent ou non un écartement ; mais la raison, la structure et les fonctions des différens organes dans l'acte de l'accouchement, ainsi qu'un grand nombre d'argumens tirés de la physique et des mathématiques ne permettent pas de le résoudre affirmativement, et encore moins d'adopter la théorie d'une nouvelle et étrange opération que l'on pratique quelquefois de nos jours ». L'auteur a d'ailleurs condamné l'opération de la symphise du pubis dans le chapitre où il traite de l'opération césarienne. Il ne faut cependant pas négliger de faire remarquer ici que Stein se trouve en contradiction manifeste avec quelques accoucheurs au sujet de l'écartement des os du bassin pendant l'accouchement. Severin Pineau, Louis et M. Baudelocque croient que cet écartement arrive en effet ; mais M. Baudelocque pense que cela n'a lieu que dans des cas assez rares ; il pense sur-tout que les avantages de cette *diduction* des os du bassin se réduisent à presque rien, puisqu'elle ne peut guère opérer l'ampliation du bassin que dans le sens de son diamètre transversal, toujours

assez large, si ce n'est dans quelques cas de mauvaise conformation.

L'art d'accoucher.

L'auteur traite ensuite successivement des différens points relatifs à la grossesse qui peuvent intéresser l'accoucheur. Ici nous noterons seulement la définition de la grossesse comme peu exacte et peu conforme aux règles de la logique. « La grossesse en général, ou prise dans un sens plus étendu, est une élévation du bas-ventre qui se fait peu-à-peu, et qui reconnoit pour cause la distension de la matrice, produite par la présence d'un corps qui a tiré son origine de l'union du mâle et de la femelle qui a précédé ». Il est inutile sans doute de chercher à faire sentir tous les vices de cette définition ; mais qu'étoit-il besoin de définir la grossesse ? Il est des choses si généralement connues qu'on ne fait que les obscurcir en les définissant.

Stein divise les accouchemens considérés par rapport à la manière dont ils s'opèrent, en accouchemens naturels et en accouchemens contre nature. Il n'admet pas la troisième division, les accouchemens laborieux, que l'on trouve dans quelques accoucheurs même modernes, parce que, ainsi qu'ils en conviennent presque tous, les accouchemens naturels peuvent devenir laborieux ou difficiles, aussi bien que ceux qui sont contre nature.

Stein, contre l'opinion de plusieurs auteurs, reconnoit la possibilité et l'existence des ruptures de la matrice dans certains cas : et voici comment il les conçoit. Si la vitalité et les fonctions de la matrice varient dans les différens états de vacuité ou de plénitude de

la part de ce viscère, elles varient aussi lors de l'accouchement. Durant la grossesse le segment inférieur de la matrice se trouve dans une activité telle qu'elle détruit presque en entier les effets de l'activité des segmens supérieurs; or c'est cette espèce d'antagonisme qui fait que la femme n'accouche pas avant termes; et lorsque le contraire arrive, c'est que les lèvres du segment inférieur ne peuvent plus retenir l'embryon, soit qu'elles se trouvent réellement diminuées ou détruites, soit que, par une aberration des mouvemens vitaux, l'activité des segmens supérieurs l'emporte sur l'inférieur. L'art d'accoucher.

Lors de l'accouchement la distribution des forces dans la matrice a lieu en sens inverse, le segment inférieur se trouve affoibli par la résistance qu'il a soutenue et par la distension qu'il a éprouvée, au point qu'il cesse de jouir de l'activité prépondérante; alors les segmens supérieurs agissent sur l'inférieur, l'orifice se dilate et l'accouchement s'opère. Sans ces dispositions l'accouchement naturel ne sauroit avoir lieu: le segment inférieur et sur-tout l'orifice de la matrice ne s'ouvrant pas à cette époque et conservant toujours sa supériorité d'action ou de contraction, ce viscère « seroit obligé de crever comme cela arrive quelquefois. Cet accident rare mais terrible ne peut s'expliquer qu'à l'aide des principes que nous venons de développer ». Par une extension des mêmes principes on verra comment et pourquoi les ruptures de la matrice arrivent presque toujours dans les parties voisines de l'orifice, et comment aussi il est possible qu'elles se fassent quelquefois dans des points plus ou moins voisins du fond ou de la partie supérieure du même organe.

L'art d'accoucher.

Dans le nombre des discussions importantes et des conseils utiles qu'offre l'ouvrage de Stein relativement aux accouchemens contre nature et difficiles, nous noterons le chapitre où il est question de la situation contre nature du fœtus, et des moyens de la reconnoître.

Stein pose en principe que, comme il existe entre les parties du corps du fœtus des proportions qui leur sont naturelles, de même ces parties du fœtus conservent entre elles et leurs annexes des rapports certains de situation; ainsi le fœtus ne sauroit avoir la face tournée du même côté que le dos ; son ventre, et avec lui la correspondance naturelle des autres parties, même la poitrine et la face, sont tournées du côté où le placenta se trouve principalement attaché. De plus, quand la position originaire du fœtus est conservée, et dans tout accouchement par les pieds lorsque l'accoucheur suit les principes, c'est-à-dire, qu'il se sert de la main convenable et qu'il pénètre du bon côté de la matrice, il touche toujours avec sa main le placenta. Par suite de cette correspondance le fœtus est presque toujours placé en travers dans la matrice, le ventre en devant et les extrémités pendantes en bas, quand le placenta est fixé à l'orifice utérin : l'auteur conclud de là que l'on peut par la situation connue d'une des parties du fœtus ou même du placenta connoître la situation du fœtus en entier et réciproquement.

L'auteur assigne ensuite les nombreuses causes connues de la mauvaise situation du fœtus. Rapportons à ce sujet l'observation de Monteggia citée par M. Briot : il est des femmes qui, quoique n'ayant au-

un vice sensible de structure, après avoir éprouvé un accouchement laborieux, celui par exemple où l'enfant se présente en travers, contractent l'habitude de ces sortes d'accouchemens au point que tous leurs enfans viennent ensuite de la même manière. Monteggia cite à cet égard l'observation d'une femme qui accoucha trois fois d'enfans venus en travers et que l'on retourna suivant les principes. Ce ne seroit pas une supposition ridicule, ajoute-t-il, de penser que la matrice, obligée une fois de se dilater en travers par la mauvaise situation du fœtus, acquière une forte disposition à ce genre de dilatation; et alors la matrice ne se prêtant que peu, ou même point, à la dilatation perpendiculaire, le fœtus ne peut prendre cette dernière position. L'art d'accoucher.

Parmi les inconvéniens qui résultent des mauvaises positions du fœtus en général, il faut noter les inflexions et les tractions que l'on est obligé quelquefois de faire subir aux membres pour opérer l'accouchement.

« Deux genres de fractures, dit M. Briot dans son discours préliminaire, peuvent être la suite des manœuvres maladroites ou nécessaires que l'on a exercées sur le fœtus : ces fractures dépendent de la manière dont on a appliqué les forces que l'on a employées, ce qui met une différence dans le genre de lésion. C'est pourquoi on doit distinguer les fractures qui ont lieu par inflexion ou par une forte courbure de l'os qui se rompt, et celles qui reconnoissent pour cause une traction directe et violente exercée sur l'articulation. Les fractures du premier genre sont assez faciles à reconnoître et à guérir; mais le diagnostic de celles du second est toujours plus difficile, et le

L'art d'accoucher,

succès plus incertain : il y a plus, c'est que lorsqu'il n'en résulte pas la mort immédiate de l'enfant, le membre reste souvent paralytique, atrophié ou difforme ; et c'est à cela que l'on doit attribuer la plus grande partie, pour ne pas dire toutes les difformités de naissance. Observez que ce dernier genre de lésion est improprement appelé *fracture* par les auteurs; c'est un véritable *diastasis*, un écartement des épiphises des os, occasionné par la distension ou la rupture des ligamens; et alors le plus grand mal, mal auquel il est souvent impossible de porter remède, n'est pas à l'os seulement, mais bien à la capsule, aux ligamens, et quelquefois aux muscles eux-mêmes ».

Dans le chapitre relatif à l'opération césarienne, l'auteur, après avoir répété avec les accoucheurs les plus accrédités qu'il est des circonstances malheureuses où cette opération est indispensable et où elle peut arracher la mère ou l'enfant, quelquefois les deux, à un danger inévitable, assigne les cas, rares il est vrai, qui obligent d'y recourir ; il s'est sur-tout arrêté, au sujet du procédé opératoire, à des détails tirés pour la plupart de sa propre expérience, et que l'on ne trouve point dans tous les traités sur les accouchemens.

L'opération césarienne sur la femme vivante ne doit être tentée que dans les cas suivans : 1°. lorsque le bassin est écrasé, étroit et mal conformé; 2°. lorsque les parties génitales sont trop étroites ou par elles-mêmes ou par l'effet de quelque accident; 3°. lorsqu'il y a ce qu'on nomme improprement hernie de matrice; 4°. lorsqu'il y a rupture de la matrice; 5°. lorsqu'il y a deux jumeaux unis ensemble et qu'ils sont encore vivans; 6°. lorsque la grossesse existe hors de la matrice. Il

faut aussi, pour tenter l'opération césarienne, que le fœtus soit vivant et que la femme lorsqu'elle se trouve encore vivante ait suffisamment de forces; enfin l'opération césarienne réussit mieux en général lorsqu'on la pratique avant l'écoulement des eaux. L'art d'accoucher.

Après avoir préparé les instrumens nécessaires, en ayant soin toutefois de les cacher à la malade, après avoir provoqué l'évacuation des selles, mais sur-tout celle de l'urine, on place la femme dans une situation commode. L'incision peut être faite sur la paroi abdominale, ou à un endroit arbitraire, ou à un endroit d'élection, ou à un endroit de nécessité. Les motifs d'élection, suivant Stein, sont les vices essentiels et très-prononcés du foie ou de la rate, l'existence d'une hernie ventrale et sur-tout l'obliquité de la matrice qui reconnoit pour cause l'insertion latérale du placenta.

Stein assure que, malgré les avantages particuliers des méthodes de Lauverjat et de Deleurie, l'incision latérale est généralement préférable. Les tégumens communs du péritoine et de la matrice doivent être incisés de manière à laisser passer la tête d'un petit enfant; il vaut mieux faire l'incision plus grande que plus petite. Sa direction doit être la même que celle du muscle droit, par conséquent un peu oblique en devant et de bas en haut; en sorte qu'elle se trouve au milieu de quatre points, que l'on supposera placés à l'union des os pubis, à l'ombilic, à l'épine antérieure et supérieure de l'ilion et à l'union de la sixième vraie côte avec son cartilage, à environ trois bons travers de doigt de la ligne blanche (1). L'incision se bornera supérieure-

(1) M. Baudelocque s'est prononcé en faveur de l'incision sur l'espace aponévrotique, connue sous le nom de ligne blanche, et il s'est étayé de raisons qui paroissent concluantes.

L'art d'accoucher.

ment à un pouce environ au-dessus de l'ombilic, et inférieurement à trois bons travers de doigt au-dessus de la branche du pubis au-devant du ligament de Fallope.

Pour pratiquer l'opération césarienne on fait d'abord sur les tégumens un pli que l'on incise jusqu'à la bâse. On incise ensuite avec précaution les muscles et le péritoine, de manière à pouvoir introduire le doigt index qui sert de conducteur pour completter l'ouverture : on emploie pour ce dernier cas le bistouri dilatateur à pointe obtuse. Il arrive le plus ordinairement que l'on attaque une des branches de l'artère épigastrique en incisant ou en dilatant la plaie. Heureusement l'accident n'est pas grave ; il suffit de faire aussitôt la ligature de l'artère ouverte, et l'on continue ensuite l'opération. Il est inutile de former le pli sur la matrice pour inciser ce viscère ; cela est même impossible lorsque l'utérus est fortement contracté sur le fœtus, ou que sa surface extérieure est extrêmement glissante ; il faut se conduire pour l'ouverture et pour la dilatation de la plaie à la matrice de la même manière que nous l'avons dit pour les muscles et le péritoine. A l'exception d'une petite portion d'épiploon, quand celui-ci descend très-bas, il est difficile que les intestins se présentent pendant l'opération, si ce n'est lorsqu'on a fait l'extraction du fœtus ; mais alors il est facile de les faire retenir en arrière par une aide, tandis que le chirurgien opérant procède à l'extraction du placenta.

Le traducteur a ajouté à l'ouvrage de Stein une dissertation sur la fièvre puerpérale par M. Gasc. Sans doute cette matière tient de près aux accouchemens ; mais l'addition en elle-même étoit-elle bien nécessaire ?

Quoi qu'il en soit, nous avons déjà fait connoître les deux éditions de la dissertation de M. Gasc (1); il est inutile d'en parler encore. L'art d'accoucher.

(F. J. D.)

Discours et essai aphoristique sur l'allaitement et l'éducation physique des enfans ; et dissertation sur un fœtus trouvé dans le corps du jeune Bissieu ; par M. VERDIER-HEURTIN, *docteur en médecine, etc.* (2).

Rapport lu à la Société académique des Sciences.

Sur l'allaitement et sur le fœtus trouvé dans le corps du jeune Bissieu.

Quand on voit parmi les mammifères, les femelles des animaux, même les plus féroces, alimenter de leur propre lait des petits dont elles n'ont rien à attendre, et qui peut-être un jour leur disputeront la nourriture; quand on les voit pour eux affronter tous les dangers, et ne les abandonner qu'avec crainte et défiance, lorsque déjà ils peuvent se suffire; on a droit de s'étonner, sans doute, que la femme ait pu seule enfreindre les lois de la nature, livrer à la plus vile étrangère le tendre fruit de ses amours, sacrifier le plus doux plaisir à une mode barbare, et s'exposer ainsi à des millions de maux, pour renoncer au beau titre de mère. Aussi cette pratique meurtrière qui a régné à diverses époques, et sur-tout en Europe dans le dernier siècle, a-t-elle de tous tems fixé l'attention des politiques et des philosophes. Mais les conseils des hom-

---

[1] Voy. le journal, t. XX, p. 234.

[2] Un vol in 8°. Paris, an XII; chez Croullebois, rue des Mathurins-Saint-Jacques. Prix, 3 fr. 50 c.

mes sages et éclairés, qui se sont élevés contre elle, n'ont opposé qu'une foible digue à ce torrent dévastateur : ils sont restés dans l'oubli ou le mépris.

Sur l'allaitement et sur le fœtus trouvé dans le corps du jeune Bissieu.

Ni l'exemple des anciens, ni les écrits des modernes n'avoient pu opérer une réforme impérieusement réclamée par la nature et par les mœurs : il a fallu l'éloquence persuasive de l'illustre Jean-Jacques pour pénétrer tous les cœurs et ramener les vraies mères au premier, au plus saint des devoirs. Depuis l'auteur d'Emile, l'allaitement maternel est devenu plus général ; une mère ne rougit plus de donner son sein à l'enfant qui lui doit le jour, de lui prodiguer ses soins, de recevoir ses premiers souris, ses premières caresses ; et ce changement promet les plus heureux résultats.

Cependant l'allaitement mercenaire est encore aujourd'hui beaucoup trop répandu ; on doit s'efforcer de le restreindre aux cas où il est absolument indispensable : il faut réduire à leur juste valeur les motifs frivoles qu'allèguent certaines femmes dénaturées, combattre les systêmes plus brillants que solides de certains auteurs, en un mot, faire parler l'expérience et la raison.

Tel est le but que se propose M. Verdier-Heurtin dans son discours sur l'allaitement et l'éducation physique des enfans, dont je vais donner un léger aperçu.

L'auteur de ce discours fondé sur la longévité des patriarches et la constitution athlétique, ou du moins prétendue telle, de nos ancêtres, commence par établir que l'espèce humaine est de beaucoup dégénérée de ce qu'elle étoit aux premiers tems connus, et range

u nombre des causes principales de cette dégénération l'allaitement étranger.

Sur l'allaitement et sur le fœtus trouvé dans le corps du jeune Bissieu.

Dans un premier paragraphe, il invoque le témoignage de l'histoire des peuples à l'appui de cette assertion, et prouve que l'accroissement de la population, la plus grande force de corps, et même la pureté es mœurs ont presque toujours accompagné l'allaitment maternel; et la dépravation, la dépopulation, allaitement mercenaire.

Le deuxième paragraphe contient l'histoire des préjugés sur la grossesse, les couches, l'allaitement et l'éucation physique des enfans. M. Verdier les combat une manière victorieuse.

Dans le troisième paragraphe, il expose l'état actuel le la science.

Dans le quatrième, il donne quelques idées sur 'erreur en médecine et sur les moyens de l'éviter.

Dans le cinquième enfin, il trace le plan d'un ouvrage auquel son discours doit servir d'introduction, et qui aura pour titre : le Médecin des mères et des enfans.

A ce discours, accompagné de notes intéressantes, uccède un essai aphoristique sur l'allaitement, où la écessité de l'allaitement maternel est démontrée soit our la mère, soit pour l'enfant; où sont indiqués les bstacles qui s'y opposent de la part de l'une et de autre; et où cette fonction est considérée comme moyen de guérison pour la mère.

Il seroit inutile, je pense, d'entrer dans des détails ur chacune de ces parties; les bornes d'un extrait ne le permettent guère : je me contenterai donc de présenter plusieurs observations sur quelques-uns des points qui m'ont paru susceptibles d'objections.

Sur l'allaitement et sur le fœtus trouvé dans le corps du jeune Bisieu.

Premièrement. Je suis loin de croire, comme Monsieur Verdier, à la nécessité de faire une branche à part de la médecine infantile, et d'en confier l'exercice à des hommes qui se dévoueroient exclusivement à cette partie de l'art de guérir ; car il faudroit alors établir d'autres distinctions, et créer des médecins pour chaque âge, pour chaque sexe, pour chaque tempérament, etc. ; ce qui seroit absolument impossible.

Secondement. Je ne partage point son opinion sur les prétendues maladies laiteuses ; refuge habituel de l'ignorance et du charlatanisme, et dont l'existence ne repose que sur de pures hypothèses. En effet, si les femmes en couches ou qui allaitent sont dans un état où toutes les causes de maladies ont une influence beaucoup plus prononcée sur elles, est-il besoin de recourir à ce que l'on nomme vulgairement lait répandu, pour en donner l'ætiologie ; et doit-on attribuer ainsi une foule de maux dont elles peuvent être atteintes dans toute autre circonstance, à une matière innocente par elle-même, à laquelle on prodigue des qualités délétères qu'elle ne sauroit avoir, et que l'on fait ensuite voyager au gré de l'imagination, souvent contre toutes les lois de l'économie animale ?

Troisièmement. Le reproche que M. Verdier fait au mode actuel de l'enseignement médical dans les écoles spéciales, ne me paroît nullement fondé. La méthode analytique y est portée à un haut degré de perfection ; l'application de cette méthode s'y fait de la manière la plus rigoureuse ; il est impossible de présenter les diverses parties de la science avec plus de détails, de mieux faire connoître les rapports qu'elles ont entre elles, en un mot, d'offrir ce tout merveilleux avec plus d'ensemble.

Quoi qu'il en soit, le discours de M. Verdier est digne d'éloges ; l'auteur y fait preuve d'un savoir aussi solide qu'étendu, et d'un zèle ardent pour tout ce qui peut concourir au bonheur de l'humanité.

Sur l'allaitement et sur le fœtus trouvé dans le corps du jeune Bissieu.

Quant à la 2e. partie de son ouvrage, c'est une dissertation sur le fœtus trouvé dans le corps d'un enfant mâle âgé de 14 ans, à Verneuil, département de l'Eure. Voici les détails de ce phénomène ; l'auteur en les publiant a réuni tout ce que l'on a dit à ce sujet, et, par une discussion méthodique, il s'est élevé à l'explication que l'on peut en donner, sans déroger aux principes reçus par tous les hommes qui pensent et qui raisonnent.

Amédée Bissieu, mort à l'âge de quatorze ans, s'étoit plaint dès qu'il put balbutier de douleurs violentes à l'hypochondre gauche où il portoit, depuis les premières années de sa vie, une tumeur assez volumineuse. L'enfant ne s'éleva que difficilement ; il parut cependant éprouver un mieux sensible depuis sept jusqu'à quatorze ans. A cette époque la fièvre le saisit tout-à-coup ; la douleur de côté et la tumeur augmentèrent considérablement ; les selles entraînèrent des matières puriformes et fétides : au bout de trois mois il se déclara une sorte de marasme, d'étisie ; l'enfant rendit par l'anus une pelote de cheveux, de la grosseur d'un petit œuf poule ; il mourut six semaines après.

MM. Guérin et Bertin Desmardelles en firent l'ouverture ; ils trouvèrent dans l'hypochondre gauche au-dessous de la rate et de l'estomac deux masses environnées de pus, renfermées dans une même poche membraneuse épaisse, bornées par les organes, et adhérentes au colon transverse ; la plus inférieure étoit composée d'une poignée de poils et de deux pelotons semblables

Sur l'allaitement et sur le fœtus trouvé dans le corps du jeune Bisiou.

à celui qui avoit été rendu. La seconde masse du même volume étoit un corps organisé, auquel on distinguoit une sorte de tête informe; la poitrine, le ventre confondus ensemble et moins volumineux que la tête, se continuoient inférieurement avec une espèce de membre portant à son extrémité trois doigts, dont l'un offroit un ongle: ce corps informe étoit soutenu par un cordon épais adhérent aux parois du kyste (1).

L'ensemble des phénomènes bien constatés dans ce fait ne sauroit permettre d'y voir autre chose qu'un jumeau qui, par suite de diverses circonstances, aura été placé dans la cavité abdominale de son frère, soit à cause d'une violente agitation de la part de la mère, soit à cause d'une disposition originaire ou primitive des germes. Telle est l'opinion générale à laquelle presque tous les avis viennent se ranger; c'est celle qu'ont émise les commissaires de la société de l'école de médecine de Paris, dont le rapport est aussi inséré par extrait dans la dissertation de M. Verdier-Heurtin.

Mais une chose qui m'a surpris dans cette dissertation, c'est de n'y pas voir un fait rapporté dans le journal de Paris, et qui a la plus parfaite analogie avec celui dont il s'agit: il est tiré du journal de médecine, année 1755; c'est ici le cas de le rappeler: « Le 7 août il naquit à Tours un enfant mâle qui mourut le 16 décembre de la même année. On en fit l'ouverture;

(1) La dissection plus exacte de ces parties a fait découvrir dans cette masse quelques traces des organes des sens, un cerveau, une moëlle épinière, des nerfs très-volumineux, une veine et une artère ramifiées par chacune de leurs extrémités, du côté du fœtus et du côté de l'individu auquel il tenoit.

et

et l'on trouva à la région épigastrique une portion du corps d'un autre enfant, composée de tout le bassin et des extrémités inférieures; le bassin contenoit une vessie et deux uretères, le tout bien organisé : cette portion étoit adhérente à la région épigastrique.

Sur l'aliment. et sur le fœtus trouvé dans le corps du jeune Bissieu.

Sans doute cette observation ne présente pas tous les détails que l'on pourroit désirer; mais ce qu'elle contient suffit pour confirmer que le fœtus surnuméraire dont elle fait mention est absolument dans le même cas que celui trouvé dans le corps du jeune Bissieu. » On pourroit citer encore d'autres faits plus ou moins analogues.

Du reste on a une explication bien détaillée de cet écart de la nature dans la dissertation de M. Verdier, où une figure très-bien exécutée facilite encore l'intelligence de la description.

COLLET MEYGRET.

Clinique chirurgicale des plaies faites par armes à feu, pour servir à l'instruction des Elèves en chirurgie des hôpitaux militaires; par C. A. LOMBARD, *docteur en chirurgie, chirurgien en chef, et professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, correspondant de l'institut national de France, etc.* (1).

Le professeur Lombard, avantageusement connu depuis long-tems par divers traités concernant l'art de guérir, et par ses connoissances libérales en chirurgie, enrichit encore aujourd'hui son art, par cette cli-

Clinique chirur. des plaies faites par armes à feu.

(1) A Lyon, chez Tournachon-Molin, 1804, an XII, in-8°. de 313 pag.

Clinique chirur. des plaies faites par armes à feu.

nique relative aux plaies faites par armes à feu. Dans les circonstances actuelles, combien ce traité ne doit-il pas être accueilli par les savantes et instructives leçons qu'il renferme, propres sur-tout aux jeunes chirurgiens dont l'expérience n'est pas encore suffisamment établie, et qui, se trouvant au milieu des combats, ont besoin d'être guidés par des principes sages et certains. Ils trouveront ici les traces qu'il faut suivre dans tous les cas possibles lorsqu'ils se présenteront dans les armées : or donc, cet ouvrage est d'une utilité indispensable aux jeunes chirurgiens; il ne doit pas être non plus indifférent à quiconque aime l'art de guérir. L'énumération des seize sections, dont il est composé, sera un sûr garant de la vérité de cette exposition préliminaire :

1°. Opinion des anciens corrigée par les modernes, sur le caractère des plaies faites par armes à feu; 2°. Si un corps pénétrable à la balle en force d'activité, peut la détourner de sa ligne de direction? 3°. de la brûlure causée par l'explosion de la poudre à canon; 4°. de la contusion causée par le fait des armes à feu; 5°. de l'hémorragie à la suite des plaies; 6°. des plaies simples et des attentions qu'elles exigent pendant la cure; 7°. des pansemens convenables aux plaies simples; 8°. de l'évulsion des corps étrangers chassés par la poudre à canon, et de son utilité; 9°. des cas où les dilatations et les incisions sont utiles et nécessaires, et de ceux où elles sont nuisibles et préjudiciables; 10°. des coups de feu avec déchirement des vaisseaux rouges, des tendons, des aponévroses, des nerfs, etc. 11°. des fracas des os, et des considérations particulières qu'ils exigent dans les pansemens consécutifs;

12°. des motifs qui réprouvent l'amputation faite sur le champ, à l'exception des cas distingués par la chirurgie raisonnée; 13°. de la diarrhée consécutive aux grandes blessures; 14°. de la gangrène à la suite des plaies faites par armes à feu, de ses causes et des moyens propres à combattre cette affection; 15°. de l'utilité des frictions sèches dans certains accidens survenus à la suite des plaies; 16°. de la nécessité du régime chez les blessés.

Clinique chirur. des plaies faites par armes à feu.

Le professeur aime à rendre la justice méritée à ses confrères. L'académie royale de chirurgie ayant couronné une dissertation de M. Percy, très-habile chirurgien en chef des armées de France, sur le meilleur choix des instrumens propres à extraire les balles, le professeur Lombard exprime son sentiment à cet égard, en assurant que le mémoire renferme tout ce qu'on pouvoit espérer de mieux à ce sujet.

Voici des moyens salutaires à mettre en usage dans des cas graves concernant les plaies des tendons.

« Si la balle déchire le tendon, dit le professeur « Lombard, sans respecter sa sensibilité non plus que « celle de sa gaine, le muscle, inopinément abandonné « à lui-même, se contracte à son extrémité tendi- « neuse et se retire. Il n'est personne qui ne connoisse « les accidens qui en résultent : il s'agit dans cette « circonstance de mettre la partie blessée, sans la gê- « ner cependant, dans une situation favorable au « rapprochement du tendon, et d'accélérer la chûte « de ces portions froissées, par des applications, « chaudes mais légères, d'huile de thérébentine seule « ou avec addition de quelques gouttes d'huile distil- « lée de succin, de lavande ou d'esprit de vin. Gares-

Clinique chirur. des plaies faites par armes à feu.

« geot la recommande dans la blessure de ces parties, « unie à l'eau de la reine de Hongrie. Duverney loue « beaucoup aussi, en pareil cas, un mélange de « baume de fioraventi, de copahu et d'huile d'œufs. « Il n'est rien dans ces remèdes qui s'oppose au suc- « cès de leur application, dans les blessures des ten- « dons faites par armes à feu ou par armes blanches ».

Après avoir, dans l'avant-propos de cette clinique, gémi sur le sort actuel de la chirurgie, le professeur Lombard, à la page 192, s'exprime dans les termes suivans : La chirurgie, cet art dont l'unique objet est « de soulager l'humanité, peut-il jamais être com- « promis par ceux même qui en connoissent mieux « que tous autres les ressources, et doit-on le faire ré- « douter comme ennemi de la vie des hommes, par « la certitude si souvent répétée de l'insuccès d'une « opération, qui perd de sa faveur et de son crédit par « l'abus qu'on en fait ? »

Le professeur Lombard ne manque jamais de réunir des observations pratiques à chaque section qu'il traite. Dans celle qui a pour objet de différer les amputations, entr'autres faits, je vais rapporter le suivant :

« Un canonnier du régiment d'Auxonne, d'un tem- « pérament flegmatique, âgé de trente ans et plus, « fit une chûte dans laquelle le pied gauche fut fra- « cassé, jusques et les malléoles comprises. L'ampu- « tation étoit jugée indispensable à l'aspect de la ma- « ladie, mais la nature des accidens qui parurent d'a- « bord s'y opposa : on se contenta, les remèdes inter- « nes exceptés, de faire usage de cataplasmes aroma- « tiques, camphrés et ammoniacés ; la formation de

« plusieurs dépôts et leur ouverture successive mirent « fin à l'énorme tuméfaction du pied. Le malade resta « deux mois entiers dans cet état, sans vouloir enten- « dre parler du retranchement de la jambe. Il étoit « dans une maigreur et une débilité qui pouvoient « faire craindre qu'il ne succombât à l'opération ou à « ses suites : des raisons plausibles le décidèrent fina- « lement à l'amputation, elle fut faite : et, malgré ce « retard apparent, il fut parfaitement rétabli dans moins « de soixante jours ».

Clinique chirur. des plaies faites par armes à feu.

WILLEMET.

LITTÉRATURE MÉDICALE ÉTRANGERE.

Curso de quimica general aplicada à las artes ; escrito por D. J. M. de ST.-CHRISTOBAL, *y* D. J. GARRIGA *y* BUACH *Pensionados de* S. M. C. (1).

Le principal but des auteurs de cet ouvrage a été de faire passer dans leur langue et de donner à leur nation un système complet des connoissances chimiques, tel que le comporte l'état actuel de la science; aussi ont-ils pris pour épigraphe ces deux vers d'Ovide :

Cours de chimie générale.

Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis :
Causa, sed utilitas officiumque fuit.

Il nous suffira donc de faire connoître le plan de ce travail, en ajoutant toutefois que, par les soins qu'ont pris les deux auteurs de se tenir au courant des nom-

[1] Quatre vol. in-4°., ouvrage espagnol imprimé à Paris chez Crap let, orné d'un grand nombre de planches bien exécutées.

Cours de chimie générale.

breuses découvertes dont on enrichit chaque jour la science, ils sont parvenus à composer le traité de chimie le plus complet qui existe en y comprenant même le système des connoissances chimiques du célèbre Fourcroy, comme ils le disent eux-mêmes dans leur introduction ; sous ce rapport que depuis la publication de ce dernier traité la chimie a fait encore de grandes acquisitions.

Après avoir parlé de l'intérêt que doit inspirer la chimie par les services incalculables qu'elle peut rendre aux arts et à la société, ce qui prouve entr'autres choses que les auteurs ont senti toute l'importance du sujet qu'ils ont voulu traiter, ils font connoître le plan de leur ouvrage. Ils divisent les matières en six sections renfermées dans quatre volumes.

Dans la première section, ils donnent la définition de la chimie ; ils indiquent les moyens généraux dont elle se sert pour parvenir à la connoissance des corps et de leurs propriétés ; enfin ils examinent les lois générales de l'attraction.

Dans la seconde section qui se compose de quatorze chapitres, divisés à leur tour en paragraphes, ils étudient particulièrement les substances simples ou élémentaires, c'est-à-dire, celles qui échappent aux moyens connus d'analyse tels que la lumière, le calorique, l'oxigène, le carbone, le phosphore, le souffre, les bases salifiables et les terres, etc. On trouve cependant dans cette section deux chapitres, l'un sur l'air, l'autre sur l'eau, etc., qui ne sont nullement des corps simples : mais, comme le font observer les auteurs, ces substances ont tant de rapport avec les corps dont ils traitent ici, et elles sont d'un usage si général

en chimie, qu'ils ont cru devoir les faire connoître dans le premier volume. A ces petites exceptions près, ils ont suivi la belle et grande division naturelle des corps en simples et en composés.

Les lecteurs trouveront dans la même section un chapitre sur l'électricité, et par suite quelques considérations sur le galvanisme; ce qui n'a pas encore été compris dans aucun cours de chimie. Mais pour peu qu'on veuille y réfléchir, on verra qu'il est presqu'indispensable d'empiéter ainsi sur la physique, à cause des nombreux rapports que présentent ces deux sciences, surtout dans quelques circonstances particulières.

Enfin les deux derniers chapitres de cette section embrassent les préceptes généraux relatifs aux diverses opérations de la poterie et de la verrerie; on sait que ce sont là les principaux usages que les arts font des terres et des alkalis.

Les matériaux dont nous venons de parler composent le premier volume, le seul qui ait encore paru; les autres seront publiés incessamment.

Dans le 2e., qui sera formé des troisième et quatrième sections, les auteurs s'occuperont des acides considérés comme des produits de la combinaison des substances combustibles simples avec l'oxigène, et des matières salines alcalines ou terreuses, qui sont le résultat de la combinaison des acides avec les bâses salifiables, terreuses ou alkalines.

Dans les cinquième, sixième et septième sections, partagées entre les troisième et quatrième volumes, on trouvera la partie chimique des végétaux et des animaux: ici comme dans toutes les autres divisions de l'ouvrage, les auteurs s'astreindront à la même marche

analytique, à la même méthode de philosopher; ils iront toujours du simple au composé.

Cours de chimie générale.

L'ouvrage de MM. St.-Christobal et Garriga y Buach est sur tout remarquable par les judicieuses et nombreuses applications qu'ils y ont faites de la chimie aux sciences et aux arts les plus utiles à la société. C'est ainsi par exemple qu'à la suite du chapitre où ils traitent de l'air atmosphérique, on trouve une explication curieuse, quoique précise, de la théorie du son et des vents; le lecteur leur saura gré, sans doute, d'avoir ainsi dévié de la route qu'ils s'étoient tracée, pour glaner dans les champs de l'acoustique et de la météorologie.

De même, après avoir fait connoître les qualités et les propriétés physiques et chimiques des terres en particulier, de la silice, de l'alumine, de la zircone, de la glucine, de la itrie, de la magnésie, de la chaux, de la stronciane, de la baryte et de l'ocrite (1), les auteurs sont entrés dans quelques détails sur l'usage des terres en agriculture.

De toutes les terres connues les seules nécessaires à l'agriculture sont la silice, l'alumine et la chaux, et suivant la prédominance de l'une des trois, les terreins sont appelés sabloneux, argileux ou calcaires. Les pro-

(1) L'existence de l'ocrite comme terre est loin d'être certaine. Deux chimistes Suédois viennent de faire paroitre un mémoire, dans lequel ils cherchent à prouver que c'est une substance métallique. Cependant Klaproth qui l'a découverte il y a peu de temps, dans un minéral de Riddarhittan en Suède, la con idère comme une nouvelle terre : on doit en dire autant de M. Vauquelin, qui en a fait aussi l'analyse. Il est prudent de suspendre tout jugement à cet égard, jusques à nouveaux renseignemens.

priétés différentes de chacune de ces terres influent singulièrement sur la végétation ; la fertilité tient à leur mélange dans les proportions requises. La silice laisse passer et perdre l'humidité avec trop de facilité et conserve au contraire le calorique ; aussi les terreins sabloneux sont-ils légers, secs, arides et chauds. Cours de chimie générale.

L'argile qui prend ses caractères de la prédominance de l'alumine, se forme en pâte avec l'eau, garde l'humidité, et perd promptement le calorique. Les terreins argileux sont par conséquent compactes, humides et frais.

Enfin la chaux absorbe l'eau avec avidité ; mais elle se dessèche promptement et devient friable en se desséchant ; elle réfléchit vivement la lumière, et retient assez foiblement le calorique ; ainsi donc les terreins calcaires seront friables, secs et arides. La chaux contribue cependant à la végétation aussi bien que les autres terres ; le rôle qu'elle y joue, est sur-tout de céder aux plantes l'acide carbonique qu'elle contient quand elle existe à l'état de carbonate ; et lorsqu'elle est pure, de pomper ce même acide dans l'atmosphère pour le céder ensuite.

C'est donc du mélange de ces trois terres, que résulte la fertilité ; et la nature de ce mélange est variable, par rapport au ciel qui peut être pluvieux ou sec, froid ou chaud, etc. ; par rapport aux végétaux qui aiment de préférence tel ou tel terrein, etc.

Une conclusion bien importante en agriculture, et qui se déduit naturellement des faits que nous venons d'énumérer, c'est que la nature des marnes à répandre sur les terreins, doit varier suivant la composition de ceux-ci ; et être argileuse, siliceuse ou calcaire, selon

Cours de chimie générale.

que le sol à engraisser manque d'alumine, de silice ou de chaux.

« Les proportions des substances indiquées dans ces « considérations, et qui, généralement parlant, consti- « tuent un excellent terrein, sont les suivantes : alu- « mine 0,60 ; silice 0,20 ; chaux 0,10 ; substances or- « ganiques en putréfaction 0,20. On peut considérer « encore comme un bon terrein, celui qui se compose « d'alumine 0,40 ; de silice 0,30 ; de chaux 0,25 ; de « substances organiques en putréfaction 0,20. Mais « c'est un terrein de bien mauvaise qualité que celui « qui contient silice 0,40 ; alumine 0,10 ; chaux 0,50, « et peu de matières organiques en putréfaction ».

Quant au style de l'ouvrage, les auteurs nous paraissent avoir choisi celui qui convenoit le mieux à leur sujet. Voici d'ailleurs comme ils s'expriment à cet égard dans leur introduction : *En quanto el estilo nos hemos esmerado, en quanto nos ha sido posible, en la pureza, claridad y precision, por estar persuadidos que son la unicas bellesas compatibles con las materias didacticas, y que en ellas toda frase vaga o superflua, por bella que sea, es un verdadero defecto.*

(F. J. D.).

Geschichte der kuhpokkenimpfung in der Türkey, in Griechenland, in der Moldau, in Ostiendien, und in Persien : von den, J. DECARRO, *etc. ;* ou *Recherches sur l'inoculation de la vaccine en Turquie, en Grèce, dans la Moldavie, aux Indes orientales et en Perse, par* J. Decarro, *etc. ; traduit du français en allemand, par le docteur* Friese.

Sur la vaccine.

Nous n'entrerons point dans des details sur cette

production du docteur Decarro, dont le texte français a déjà été analysé dans ce journal. Nous ferons remarquer seulement que le traducteur a enrichi l'ouvrage de notes et d'additions en assez grand nombre, et d'autant plus précieuses que les matériaux ont été fournis par le docteur Decarro lui-même.

Sur la vaccine.

Prix proposés par l'académie des sciences et belles-lettres de Prusse.

Prix proposés.

L'académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse a tenu, le jeudi 9 août 1804, son assemblée publique, destinée à célébrer l'anniversaire de la naissance du roi.

La classe de physique continue à proposer, pour l'année 1805, la question suivante :

« La loi de Mariotte est-elle une loi universelle « pour tous les fluides élastiques, ou se borne-t-elle « seulement à l'air atmosphérique ? »

Problême pour le prix du legs de M. Eller, pour la même année 1805.)

Quelle est la maladie si fréquente parmi les bêtes à cornes, qui en allemand est appelée Miltz-Brand, Sommer-Seuche et Knoten-Krankheit ; *en français*, mal au butin, charbon blanc et noir, et avant-cœur ; *en latin*, anticardium, *et* lienitis phlegmonoïdes *ou* phlegmonodes ? *D'où prend-elle son origine ? Par quels signes se fait-elle connoître ? et quels sont les moyens de la guérir ?*

Le prix pour chacune de ces deux questions est une médaille d'or du poids de 50 ducats, ou les 50 ducats en espèces.

Prix proposés.

Question pour le prix à distribuer du legs de M. Cothenius en 1805.

L'académie royale, se croyant convaincue que la structure des poumons n'est pas aussi exactement connue qu'on désireroit qu'elle le fût, tant pour la théorie que pour la pratique, propose dans ce but les questions suivantes:

« Comme les poumons consistent dans une trachée « artère cartilagineuse, et dans un tissu cellulaire, « auxquels conduisent et aboutissent des vaisseaux « lymphatiques, des artères bronchiales, des veines et « des nerfs; et comme, outre cela, l'artère et les veines « pulmonaires font passer par le poumon toute la masse « sanguine, on demande:

« 1°. Comment, et où finit la trachée artère cartila- « gineuse? Est-ce qu'elle passe dans le tissu cellu- « laire même des poumons, et se transforme ainsi en « ce tissu? Ou bien, la trachée artère cartilagineuse « a-t-elle des bornes fixes, et demeure-t-elle toujours, « jusques dans sa plus petite division, un être cartila- « gineux, et se termine-t-elle comme tel dans le tissu « cellulaire qui l'enveloppe?

« 2°. Les vaisseaux bronchiaux appartiennent-ils « uniquement à la trachée artère cartilagineuse, où « tout à-la-fois aussi au tissu cellulaire des poumons? « C'est demander en d'autres termes si ces vaisseaux « bronchiaux alimentent la trachée artère toute seule, « ou s'ils alimentent en même tems le tissu cellu- « laire?

« 3°. Comment se termine l'artère pulmonaire dans « les poumons? Ne fait-elle que conduire le sang, « avec l'aide du tissu cellulaire, à travers le poumon

« entier, pour le transmettre aussitôt dans les veines « des poumons? Ou bien, exhale-t-elle sur ce chemin, « dans le tissu cellulaire des poumons, un fluide qui, « pendant l'expiration, s'écoule par la trachée artère; « ou distille-t-elle, dans le même tems, un fluide sur « la face extérieure des poumons?

Prix proposés.

« 4°. Comment naissent les veines pulmonaires? « Sortent-elles des artères mêmes, ou prennent-elles « en partie, en qualité de vaisseaux absorbans, leur « origine de la trachée artère et du tissu cellulaire, où « de la face extérieure des poumons?

« 5°. Comment finissent les nerfs de la huitième « paire, et ceux du nerf intercostal? Ceux de la huitième « paire (*plexus bronchialis*) aboutissent-ils seulement « à la trachée artère, ou entrent-ils aussi dans le tissu « cellulaire des poumons? La huitième paire (*plexus bronchialis*) se lie-t-elle aussi avec les branches que « le nerf intercostal (*nervi cardiaci*) envoie dans les « plus fins des poumons? »

L'académie, intimement convaincue de la haute importance de cette question pour la médecine, tant théorique que pratique, souhaite fort d'en recevoir une solution satisfaisante à tous ces égards. C'est pourquoi elle fixe encore le terme d'un an à ceux qui voudront concourir pour ce prix, lequel consistera en une médaille d'or du poids de 80 ducats, ou bien en ces 80 ducats en espèces. Elle s'attend, de plus, que cette solution sera fondée sur des expériences, et confirmée par le microscope.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Séance extraordinaire de la Société de médecine, chirurgie et pharmacie de Toulouse, du 5 fructidor an XII (1).

Prix proposés.

La Société de médecine de Toulouse, dans le sein de laquelle les membres ont organisé un système complet d'enseignement médical pour faire suite aux travaux de l'ancienne école de médecine de cette ville, a tenu, dans le mois de fructidor, la séance publique pour la distribution des prix, et le compte rendu de ses travaux, etc.

M. Lafont président a lu, comme discours d'ouverture, des fragmens sur la topographie médicale; ce qu'il a donné à ce sujet, fait desirer vivement la continuation de cet important ouvrage.

Les comptes, rendus par les divers secrétaires de ses différens travaux, sont des preuves non équivoques des tributs que cette société a déjà payés à la science et à l'humanité.

A la fin de la séance, le secrétaire-général a proclamé pour sujet de prix la question suivante :

Déterminer, d'après l'observation, si l'usage du Forceps, dans la pratique des accouchemens, est en général utile ou nuisible ?

La Société desire que l'on précise, d'une manière exacte, les cas de l'exclusion ou de l'emploi de cet instrument.

(1) In-8°., 80 pages. Toulouse, an XII; chez la veuve Douladoure.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr., que la société distribuera dans sa séance publique du mois de thermidor de l'an 13. Prix proposés.

Les mémoires qui seront envoyés pour ce concours, seront adressés, *port franc*, au secrétaire-général de la Société, avant le premier messidor. Les auteurs doivent se conformer à cet égard aux usages académiques, en écrivant leurs mémoires en latin ou en français: ne sont exclus du concours que les membres résidans de la Société.

Programme publié par la société de médecine de Bruxelles.

Prix proposés.

La société de médecine de Bruxelles, ouï le rapport de son comité de travail, arrête qu'elle adjugera une médaille en or, de la valeur de 200 fr., dans sa séance publique du 1er. thermidor prochain, à l'auteur du meilleur mémoire qui lui sera parvenu sur cette question:

« 1°. La nuit exerce-t-elle une influence sur les « malades »?

« 2°. Y a-t-il des maladies où cette influence est « plus ou moins manifeste »?

« 3°. Quelle est la raison physique de cette in« fluence »?

La société décernera, dans la même séance, une médaille en or de 100 fr., à l'auteur du meilleur mémoire qui lui sera parvenu sur *les maladies régnantes dans l'endroit du département de la Dyle où il exercera l'art de guérir;* Bruxelles seul est excepté de ce concours, parce que la société s'occupe d'un pareil travail, dans ses conférences mensuelles.

Les mémoires, écrits lisiblement en français ou en

Prix proposés.

latin, devront être adressés, francs de port, au docteur Fournier, secrétaire-général de la société de médecine, rue d'Assaut, n. 767, à Bruxelles. Ils devront être parvenus à cette adresse, avant le 1er. messidor de l'an 13, sinon ils ne seront point admis au concours. Le concours est ouvert à tous les savans; les membres résidans de la société, seuls, ne pourront concourir.

Les concurrens devront mettre une devise en tête de leurs mémoires: la même devise sera renfermée dans un billet cacheté, contenant le nom, les qualités et demeure de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert qu'au cas où la société accorderoit le prix, ou une récompense au mémoire.

Arrêté à Bruxelles, dans la séance de la société de médecine, du 5 vendémiaire an XIII.

Signés CAELS, *docteur-médecin, président;*
FOURNIER, *docteur-médecin, secrétaire-général.*

AVIS.

Avis.

La société de médecine de Paris a reçu d'un anonyme un mémoire ayant pour devise:

Curationes morborum naturam demonstrant.

Pour satisfaire aux vues de l'auteur, la société a remis le mémoire entre les mains d'une commission, qui dans son rapport, déclare que l'anonyme a beaucoup obscurci la matière sur laquelle il vouloit jeter quelque jour; que sa doctrine n'est ni claire ni basée sur une saine pratique. Il a raisonné cependant, ajoutent-ils, sur des observations qui lui sont propres; il en a fait une application d'autant moins juste, qu'ils n'ont aucun rapport avec ce qu'on appelle fièvre puerpérale; ce qui devoit être l'objet principal de son travail.

Observation sur une imperforation extraordinaire de l'anus chez un nouveau-né, auquel, en pratiquant l'opération de Littre, on ouvrit l'intestin iléon au lieu du colon, qui manquoit ainsi que les deux autres gros intestins; par M. Voisin, *chirurgien de l'hospice civil de Versailles, etc.*

Lue à la Société, le 6 Frimaire an XIII.

Imperfor. extraordin. de l'anus.

Les observations connues de MM. Ant. Dubois, Desault, Duret, etc., celle que j'ai communiquée il y a quatre ans à la société, et dont elle a chargé M. Giraud de lui rendre compte (1), prouvent incontestablement la possibilité, dans les cas semblables, de suppléer au défaut d'anus naturel, en ouvrant dans la région iliaque gauche la portion du colon qui y répond.

(1) Cette observation, devant faire partie d'un travail que la société prépare à ce sujet, paroîtra dans le premier volume de Mémoires, qui sera publié incessamment. (*Note du rédacteur.*)

Imperfor. extraordin. de l'anus.

Soumettre à la société les faits curieux et extraordinaires de ce genre de vice de conformation, c'est seconder ses vues de perfectionnement sur cette partie de l'art; c'est lui fournir les moyens d'exécuter le projet annoncé depuis long-tems dans son Recueil périodique, de faire, de toutes les observations sur ce sujet qui y sont insérées rapprochées de celles que l'on connoît déjà, un travail complet sur les vices d'organisation de l'anus et des gros intestins, et sur les moyens d'y remédier.

Littre et Callisen, en proposant d'ouvrir le colon, le premier dans la région iliaque gauche, le second dans la région lombaire du même côté, n'ont point prévu les cas où cet intestin manqueroit entièrement. M. Baudelocque en a déjà rencontré un exemple; l'observation suivante en fournit un autre, avec cette particularité que l'on trouve ici l'absence absolue des trois gros intestins.

L'épouse de M. V*** domicilié à Bougival, commune du département de Seine-et-Oise, entre Saint-Germain et Versailles, accoucha heureusement et à terme, le premier prairial an 10 (21 mai 1802), d'un enfant vivant. La sage-femme et les parens, effrayés des vices de conformation que présentoit l'enfant, dont

ls ne pouvoient pas même distinguer le sexe, ne firent appeler.

Imperfor. extraordin. de l'anus.

Je reconnus dans cette conformation monstrueuse les singularités suivantes : l'anus manquoit entièrement ; la peau, vers le point que cette ouverture occupe ordinairement, étoit lisse, épaisse et saine ; le raphé commençoit vers ce point, et séparoit, en s'étendant vers la symphise pubienne, deux tubercules de forme mamelonée, chacun du volume d'une petite cerise. Ces tubercules représentoient le scrotum : en les pressant il étoit facile de sentir qu'ils n'étoient formés que par la graisse et par des replis de la peau.

On ne découvroit aucune trace de la verge.

Un peu au-dessus des tubercules, dans l'étendue et dans la direction qu'occupe ordinairement la vulve, on remarquoit deux replis formés par les tégumens, placés parallèlement, chacun d'environ trois lignes de longueur, et formant comme deux espèces de petites lèvres. Une sinuosité assez superficielle séparoit ces petites lèvres ; à l'extrémité supérieure de cette sinuosité on découvroit la forme d'une espèce d'orifice, dans lequel on ne pouvoit pénétrer que de la profondeur d'une ligne, soit avec l'extrémité d'un stilet trés-fin, soit avec une soie de cochon. Cette espèce d'orifice

Imperf. extraordin. de l'anus.

n'aboutissoit à aucun conduit; car, pendant la durée de la vie de l'enfant, il ne s'en est point écoulé de fluide.

Trois lignes au-dessus de la commissure supérieure des espèces de petites lèvres dont je viens de parler, on remarquoit une ouverture de forme irrégulière, assez grande pour permettre l'introduction facile d'un gros stilet boutoné. Le méconium sortoit en petite quantité, mais continuellement par cette ouverture. Les cris et les efforts de l'enfant accéléroient cet écoulement.

De chaque côté de cet anus contre-nature, se dévelopoient deux protubérances anfractueuses, ayant chacune la forme et le volume d'une grosse amande.

Elles étoient placées parallèlement sur une direction oblique. Elles se touchoient inférieurement par leurs petites extrémités, et s'écartoient supérieurement, au point que leurs grosses extrémités laissoient entre elles un pouce au moins d'intervalle.

Les surfaces de ces protubérances étoient molles, rouges, et comme criblées de petites ouvertures, par lesquelles s'écouloit continuellement une sérosité qui avoit la couleur et l'odeur de l'urine. Le stilet le plus fin pénétroit difficilement dans ces porosités.

L'anneau ombilical, dépouillé de la peau dans l'étendue d'un écu de 6 *liv.*, dont le cordon occupoit le centre, présentoit l'aspect d'une escarre récente. Imperfor. extraordin. de l'anus.

On ne sentoit aucun corps solide dans la partie occupée ordinairement par les os pubis.

Une tumeur molle, indolente, sans changement de couleur à la peau, et du volume environ de la moitié d'un œuf, couvroit la partie inférieure et postérieure du sacrum ; elle étoit inclinée vers la fesse gauche, et dépassoit tellement l'extrémité inférieure du coccix, que l'enfant étant couché sur le dos, les fesses élevées, les genoux fléchis et écartés, on en apercevoit une portion.

Cette tumeur contenoit du fluide ; et comme elle paroissoit prendre naissance des apophyses épineuses du sacrum, on la jugea de la nature du spina-bifida, et on se garda bien d'y toucher.

Le désordre des parties génitales de cet enfant ne permettoit point de décider à quel sexe il apartenoit. J'ouvris l'avis de laisser en blanc cet article sur le registre des actes civils, jusqu'à ce que le dévelopement des parties, ou la mort de l'enfant qui paroissoit inévitable, permissent de le constater. Cette circonstance, considérée comme question de droit et de

Imperfor. extraordin. de l'anus.

médecine légale, ne seroit-elle pas digne de fixer l'attention des savans qui s'occupent de cette branche de l'art de guérir?

Comme l'enfant ne paroissoit point souffrir, qu'il tétoit assez bien, que le méconium sortoit lentement à la vérité, mais suffisamment pour mettre l'individu à l'abri des effets funestes de la rétention de cette humeur excrémentitielle, je me bornai à engager les parens à maintenir le corps de l'enfant dans une grande propreté.

Dès le second jour de sa naissance, ce malheureux cessa de vouloir téter; il est vrai qu'il buvoit assez bien, à l'aide d'une phiole et d'une éponge, du lait coupé avec l'eau d'orge.

Du 7e. au 9e., la petite ouverture, par laquelle les matières stercorales s'échappoient, se retrécit insensiblement et finit par n'en plus permettre l'issue, malgré que l'on eût cherché à l'entretenir au moyen de petites tentes d'éponges préparées, et à la dilater avec le bistouri.

A dater de cette époque, le gonflement, la tension du ventre devinrent considérables; des vomissemens survinrent; et le dixième jour de sa naissance, l'enfant poussoit des cris affreux, en faisant de tels efforts pour évacuer, que sa figure devenoit violette.

Imperfor. extraordin. de l'anus.

Tant pour fournir une issue aux matières retenues dans les intestins, que pour tenter de diminuer les angoisses inexprimables que causoit à cet infortuné l'impérieuse nécessité des évacuations, je pressai les parens de consentir à ce que je pratiquasse l'opération de *Littre*. Ils cédèrent à mes instances; et je la fis le soir même.

L'enfant couché sur le dos, et fixé par des aides, j'incisai les tégumens, en y formant un pli comme dans l'opération du Bubonocèle. Il en résulta une incision de la longueur de deux travers de doigt, suivant une ligne oblique tirée de haut en bas et de dehors en dedans, qui commençoit à la hauteur de l'épine antérieure et supérieure de l'os des iles, à deux bons travers de doigt de celle-ci, jusques au-dessous de l'épine antérieure et inférieure du même os. Je divisai ensuite, successivement et avec précaution, le tissu cellulaire, les muscles, les aponévroses et le péritoine, à l'aide d'une pince à disséquer, et d'une sonde canelée, dont l'extrémité étoit un peu aiguë.

Dès que le péritoine fut ouvert, il s'échappa, de l'intérieur de l'abdomen, beaucoup d'air qui y étoit renfermé, indépendamment de celui qui distendoit les intestins. Les cris de l'enfant poussèrent dans la plaie une portion

Imperfor. extraordin. de l'anus.

du tube intestinal, que je ne pus dégager en totalité pour passer un fil dans le mésocolon, afin de le fixer. L'obstacle étoit causé par les adhérences que cette portion d'intestin avoit contractées avec les parties voisines; adhérences, que je regardai comme dangereuses et difficiles à détruire. J'ouvris alors l'intestin engagé dans la plaie, selon sa longueur; il en sortit sur-le-champ beaucoup d'air et de matières stercorales. Le ventre se détendit, et l'enfant cessa de crier. Je formai une espèce de double tente de charpie, dont les brins réunis en faisceaux avec un fil très-fin, et imprégnés de cérat consistant, présentoient assez de solidité pour fixer la portion ouverte du tube intestinal dans la plaie. Chaque portion de tente fut introduite, l'une en haut, l'autre en bas dans l'intestin ouvert, et les extrémités des brins de charpie, qui avoient servi à les former, furent épanouies et fixées sur la peau. Je recouvris ensuite la plaie d'une compresse fine, fenêtrée et trempée dans le vin miellé; je garnis les bords de charpie, puis de compresses, et je soutins le tout avec le bandage inguinal.

Il fut recommandé de tenir l'enfant couché et incliné du côté de la plaie, afin de favoriser l'écoulement des déjections, et pour en pré-

venir l'épanchement dans la cavité abdominale.

Imperfor. extraordin. de l'anus

Le lendemain de l'opération, quoique l'appareil fût inondé de matières stercorales, l'enfant éprouvoit encore des vomissemens; cependant il avoit bu plusieurs fois, et il étoit calme.

Jusqu'à la fin du 14e. jour de sa naissance, époque à laquelle cet enfant a succombé, il a continué de rendre des matières par la plaie assez librement; mais ayant insensiblement cessé de boire, il s'est éteint sans angoisses. Ainsi, l'opération de Littre qui, dans ce cas, ne pouvoit que prolonger la vie et non la conserver, a servi au moins à en rendre la fin plus supportable.

Trois jours avant la mort de cet infortuné, assistant à une séance de la société de médecine, je rendis compte verbalement de ce fait singulier; le professeur Chaussier assura que la vessie de cet enfant étoit retournée, et que les os pubis manquoient. On convint que l'enfant ne pouvoit vivre; et MM. Chaussier, Sédillot jeune, et Léveillé me promirent de venir chez moi pour assister à l'examen du cadavre.

Nous y procédâmes le 16 prairial an 10. Je n'entreprendrai point de décrire les désordres

Imperfor. extraordin. de l'anus.

de la masse cérébrale et de ses prolongemens, de l'extrémité inférieure du canal spinal et du *spina bifida*, par lequel elle se terminoit, ni des vices des os du bassin; je me suis empressé de remettre ces pièces au professeur Chaussier, qui me les a demandées pour les joindre à d'autres qui lui sont analogues, et qu'il rassemble chez lui, afin de les employer un jour dans un travail général sur cette matière, dont il se propose d'enrichir la science. Je me bornerai donc à ce simple énoncé des principaux faits :

Nous vérifiâmes que les os pubis manquoient entièrement; que les protubérances anfractueuses, remarquées sur l'hypogastre par les porosités desquelles s'écouloient les urines, n'étoient autre chose que la membrane villeuse de la vessie qui se trouvoit véritablement retournée.

Les reins occupoient leur place ordinaire. Ils avoient chacun un uretère qui aboutissoit extérieurement aux protubérances, non par une ouverture propre à chacun d'eux, mais par une espèce de renflement percé d'une infinité de porosités qui laissoient transuder les urines.

Nous cherchâmes vainement les gros intestins, ils n'existoient point.

L'iléon se terminoit, en se retrécissant, par un prolongement de la forme et de l'étendue de l'appendice du cœcum. Cette appendice aboutissoit à la petite ouverture de l'hypogastre qui fournissoit une issue imparfaite au méconium.

Imperfor. extraordin. de l'anus.

La portion ouverte de l'intestin iléon, qui répondoit à la plaie pratiquée dans la région iliaque gauche, étoit retrécie par les adhérences récentes que ses bords avoient contractées avec le péritoine et les lèvres de la plaie des tégumens; de cette plaie jusqu'à l'appendice qui terminoit l'iléon, cet intestin présentoit environ quatre pouces de longueur; en général, toutes ses circonvolutions se montroient phlogosées, et adhérentes entre elles.

L'enfant appartenoit au sexe masculin: nous trouvâmes les testicules placées intérieurement près des anneaux des muscles du bas-ventre.

Les autres viscères paroissoient assez bien conformés: le foie seulement offroit un volume plus considérable que dans l'état naturel.

L'observation que j'ai eu l'honneur de communiquer à la société, il y a quatre ans, et celle dont il est question aujourd'hui, autorisent ce me semble à penser que le succès de l'opération de Littre, dans les cas d'imperforation de l'anus, et d'impossiblité absolue de

Imperfor. extraordin. de l'anus.

rétablir cette ouverture à l'endroit naturel, soit par le trop grand éloignement du rectum de la peau du périné, soit par son absence, etc., est subordonné à des circonstances qu'on ne peut ni prévoir, ni reconnoître avant de la pratiquer; il est important d'etre prévenu de cette sorte d'incertitude, pour se diriger plus sûrement dans le pronostic à porter en pareille occurence, et pour se former une idée juste des espérances et des craintes que l'on doit concevoir dans ces différens cas.

Le fait que je viens d'exposer prouve encore qu'on n'est pas toujours certain, en pratiquant l'opération, de rencontrer l'intestin colon; et que l'on peut y suppléer en ouvrant la portion d'intestin grêle qui se présente dans la plaie. Si cette circonstance malheureuse ne laisse point l'espoir d'assurer la durée de la vie de l'enfant, elle fournit au moins le moyen de calmer ses souffrances, et de rendre ses derniers momens moins cruels.

Mémoire sur l'érysipèle des nouveaux-nés; par J. F. Fauchier, D. M. *à Lorgues:*

Lu à la Société, le 20 frimaire an XIII.

Erysipèle des nouv.-nés.

Depuis long-tems on se plaint de confusion dans le langage médical; mais jamais aucun terme n'a dû autant donner lieu à ces plaintes, que le mot érysipèle. En effet, les auteurs désignent, par cette seule expression, trois maladies différentes; 1°. la fièvre érysipèlateuse ou l'erysipèle exanthème; 2°. l'érysipèle aigu, généralement accompagné de fièvre; 3°. l'érysipèle chronique qui est toujours apyrète. Dans les divisions nosologiques, la première de ces maladies appartient aux exanthèmes; la seconde aux phlegmasies, et la troisième aux maladies locales.

Il est vrai que Sauvages, et après lui Cullen, ont pris d'Hippocrate le terme érythème, pour désigner l'érysipèle phlegmasie, aigu ou chronique. Il est vrai encore que les limites entre l'érysipèle exanthème et l'érysipèle phlegmasie ne sont nullement marquées; et que si cette division va à merveille dans le cadre du nosologiste, le praticien, au lit du malade,

Erysipèle des nouv.-nés.

confond souvent les deux affections, sans danger pour le pronostic ni pour le traitement. Aussi J. P. Frank, convaincu de cette vérité, n'a fait de l'érysipèle qu'un genre classé parmi les exanthèmes, en disant qu'il forme, pour ainsi dire, les limites entre cet ordre et celui des phlegmasies. Quant à l'érysipèle chronique, qu'il appelle érythème, il le sépare à regret, dit-il, de l'autre, et ne le place parmi les *impétigines* que pour en faire un genre qui contienne la *gutta rosea*, le *pernio*, etc. La division de M. Pinel le conduisoit à ne parler que d'un seul érysipèle, qu'il a rangé parmi les phlegmasies cutanées.

L'érysipèle des nouveaux-nés, qui fait le sujet de ce mémoire, est évidemment une phlegmasie. J'ai été engagé à soumettre ces idées à la société de médecine, parce que cette maladie très-dangereuse, mais heureusement fort rare, est, je crois, peu connue en France; j'ignore du moins qu'aucun auteur français en ait donné une description exacte(1).

(1) Il est très-possible que cette maladie soit décrite dans quelque ouvrage français qui m'est inconnu. L'état limité de ma bibliothèque, mon éloignement de la capitale et de toutes ressources pour les livres, mon absence de France pendant neuf ans, (depuis 1793

Chambon, Rosen n'en disent rien dans leurs Traités des maladies des enfans; Hoffmann n'en parle pas dans son Traité *de morbis infantum*, quoiqu'on doive conclure d'un passage dans son chapitre *de febre erysipelaceâ*, qu'il avoit eu occasion de l'observer. Je ne l'ai trouvée bien décrite que dans des auteurs anglais ou allemands (1). Erysipèle des nouv.-nés.

J'ai d'ailleurs eu occasion de traiter trois fois cette espèce, ou, si l'on veut, cette modification de l'érysipèle, deux fois en Angleterre, et l'autre ici; j'ai cru qu'il seroit utile de faire connoître ces observations.

---

jusques en 1802), serviront d'excuse à mon ignorance à cet égard.

(1) Les docteurs Bromfield et Garthshore, dans le second volume de *medical communications*; Underwood *on diseases of Childen*, 4°. édition; le professeur Osiander de Goëttingen, dans ses mémoires relatifs à la médecine et aux accouchemens, cité par Hufeland dans son journal de médecine pratique.

Tous ces auteurs ont donné à cette maladie le nom d'érysipèle des enfans, *erysipelas infantile*. J'ai cru que cette dénomination ne caractérisoit pas assez l'âge auquel elle survient; l'érysipèle sur des enfans de deux mois et au-dessus rentre dans la classe de l'érysipèle des adultes. En conséquence, j'ai appelé celui-ci érysipèle des nouveaux-nés; nom qui peut-être paroîtra encore impropre.

Erysipèle des nouv.-nés.

L'érysipèle dont je m'occupe, attaque les enfans depuis leur naissance jusques à l'âge de six ou sept semaines. Les plus robustes comme les plus foibles y sont également sujets ; il est même quelques exemples d'enfans nés avec l'éruption, dans sa période inflammatoire, ou même avec un commencement de gangrène marqué par des taches livides et noires.

En général, la rougeur paroît d'une manière subite, et s'étend très-rapidement ; quelquefois elle est précédée par la couleur jaune de tout le corps, ou par le trismus. Le siége de la maladie est ordinairement fixé aux extrémités inférieures, à la région inguinale, à l'abdomen ; plus rarement aux extrémités supérieures, ou au col.

Il n'y a d'abord aucune élévation dans la partie affectée ; mais ensuite elle se tuméfie légèrement, devient dure et paroît occasionner des douleurs qui augmentent considérablement par la pression. L'enfant dort peu ; ses fonctions digestives sont dérangées ; il y a augmentation de chaleur et de vîtesse dans le pouls.

Si on ne vient à bout d'arrêter la maladie dans cette première période, la gangrène ne tarde

tarde pas à se manifester; les parties affectées prennent une teinte bleue, livide; il se forme des taches et des vésicules gangréneuses. Si l'érysipèle s'est propagé jusques sur le bas ventre, cette partie devient tendue et dure, et quelquefois il y a diarrhée fétide. Erysipèle des enfans.

Quand la gangrène a commencé à paroître, il est extrêmement rare qu'on puisse parvenir à arrêter ses progrès, et la mort arrive bientôt précédée quelquefois de la couleur jaune de tout le corps, et du *trismus*.

Quand la maladie est très légère, elle ne dure que vingt-quatre heures; plus forte elle se prolonge jusques à quinze jours : quelquefois, mais rarement, elle se termine par la suppuration.

L'autopsie cadavérique a montré que l'inflammation et la gangrène pouvoient étendre leurs ravages jusques sur les viscères abdominaux. On a trouvé des taches gangréneuses sur les intestins, l'estomac, le foie, la rate, le pancréas; et même dans un cadavre, les poumons ont éprouvé une légère inflammation. Mais de tous les viscères abdominaux, les intestins ont paru affectés le plus souvent; quelquefois on les a trouvé réunis ensemble par des substances membraniformes.

Erysipèle des enfans.

Le scrotum et la cavité abdominale sont souvent remplis d'une sérosité jaunâtre, ou même d'une matière puriforme de couleur semblable, qu'on peut comparer à celle formée dans l'abdomen des personnes mortes de *peritonitis* ou d'*hepatitis*. Dans un cadavre, on a trouvé que la vésicule du fiel contenoit environ demi-drachme de bile épaisse et noire; et dans un autre, il y avoit une sérosité jaunâtre qui remplissoit aussi la veine ombilicale.

Mais la maladie, quoique terminée par la mort, n'a pas toujours poussé ses ravages jusques à l'intérieur. Dans quelques cas, malgré que le bas-ventre fût très-tendu, et qu'il y eût des taches livides sur les fesses et sur la région lombaire, aucun des viscères abdominaux n'a montré la moindre marque de lésion; l'inflammation et la gangrène ont paru bornées à l'organe extérieur; à peine le tissu cellulaire a-t-il été légérement atteint.

On a regardé comme causes occasionnelles de cette maladie, de mauvais alimens pris par la mère pendant la grossesse ou par la nourrice; l'abus du vin et des liqueurs spiritueuses; un mauvais lait; une atmosphère trop chaude, ou point renouvelée; les colères ou les effrois de la nourrice; la rétention du méconium. La constitution épidémique a paru

aussi avoir quelque influence sur sa production ; du moins le professeur Osiander l'a observé souvent chez plusieurs accouchées attaquées de fièvres bilieuses (1). Erysipèle des enfans.

Les médecins anglais et allemands ne se sont pas bornés à décrire les causes éloignées. Comme ils n'ont pas encore renoncé à la recherche des causes prochaines, source de tant de systèmes et d'erreurs, ils ont cherché à déterminer celle de l'érysipèle des nouveaux-nés ; ils la placent dans l'acrimonie de la bile. « Les causes « éloignées, disent-ils, agissent sur les nerfs « du bas-ventre, sur les organes sécrétoires de

(1) Si l'action de ces causes, dont l'existence est assez commune, étoit suffisante pour la production de l'érysipèle des nouveaux-nés, comment et pourquoi cette maladie seroit-elle aussi rare ? Il est probable que l'état érysipélateux du système cutanée des enfans naisssans est commun dans la pratique, et que cet état à peine maladif se guérit de lui-même ; mais il est sans doute très-rare de voir ces érysipèles acquérir le degré de malignité que M. Fauchier leur a reconnu. Sous ce rapport, il en est des érysipèles des nouveaux-nés comme de ceux des adultes ; et il est peut-être inutile de les séparer les uns des autres dans un cadre nosologique, soit qu'on veuille les considérer comme des espèces d'un même genre, soit qu'on n'en fasse que des variétés d'une même espèce. (*Note du rédacteur*).

Erysipèle des enfans.

« la bile, sur le système lymphatique. Par « cette irritation la bile est rendue âcre; elle est « ensuite absorbée, mêlée au sang, et déposée « sur la peau ». Et voilà justement comment se forme l'érysipèle.

Cette maladie n'a point paru contagieuse, quoiqu'on l'observe plus souvent dans les hospices d'enfans-trouvés; c'est sans doute parce que dans ces maisons il est plus difficile d'en éviter les causes occasionnelles.

Le pronostic doit toujours être fâcheux. La tendance de cette espèce d'érysipèle à la gangrène est trop marquée pour ne pas faire toujours craindre cette terminaison funeste. On peut cependant espérer de la prévenir, quand l'érysipèle n'attaque que les extrémités, sur-tout si le bas-ventre et la région inguinale en sont totalement exempts.

Si l'érysipèle a commencé par ces parties, il est presqu'impossible de prévenir la gangrène. Dès le moment que les taches gangréneuses ou le trismus paroissent, on ne doit conserver aucun espoir. Bromfield cependant est parvenu à sauver un enfant chez lequel ces symptômes s'étoient manifestés.

La terminaison par la suppuration ne présente aucun danger, à moins que celle-ci ne

soit trop abondante, et que l'enfant trop foible ne puisse pas y résister.

Erysipèle des enfans.

En général, plus l'enfant est âgé, plus la maladie est légère, et mieux il la supporte. Le tempérament robuste ou foible ne change rien à la nature de la maladie, ni à sa violence.

Dans cette espéce d'érysipèle, comme dans toutes les autres, il faut faire beaucoup d'attention à l'état des premières voies. Les vomitifs, les purgatifs, les lavemens y sont très-utiles. Il faut particulièrement insister sur ces derniers, quand l'abdomen est attaqué. Ces évacuans doivent être suivis de diaphorétiques point échauffans; on donne dans cette vue le vin d'antimoine, le tartrite antimonié de potasse, l'acétite d'ammoniaque, les bains tièdes, sur-tout s'il y a tension de l'organe cutanée.

S'il y a des convulsions ou le *trismus*, on joint à ces remèdes la valériane, l'oxide de zinc, l'opium intérieurement ou en friction sur le bas-ventre (1).

(1) En lisant la série des remèdes recommandés par l'auteur contre cette maladie, les médecins qui ont l'habitude de la pratique, sentiront la difficulté de faire prendre la plupart de ces remèdes à des enfans âgés de six à sept semaines au plus. (*Note du rédacteur*).

Erysipèle des Enfans.

Il faut se borner à ces moyens, tant qu'il n'y a aucune apparence de gangrène ; mais dès le moment qu'elle paroît, ou même aussitôt qu'on a des marques assurées qu'elle est imminente, il faut avoir recours aux remèdes qu'on a appelés anti-septiques, et sur-tout au quinquina (1) ; intérieurement et extérieurement, il doit être donné à haute dose ; et si on ne peut en faire prendre par la bouche une suffisante quantité, il faut le donner en lavement ; mais malheureusement ce remède, le seul par lequel on puisse espérer de prévenir la gangrène, ou d'arrêter ses progrès, ne

(1) Le choix de la préparation du quinquina, dans cette maladie, n'est peut-être pas indifférent: *Certè observata medica nos docent, gangrænam proserpisse cortice peruviano, et in extracto et in substantiâ propinato, quæ sistebatur decocto ejusdem*, dit Quarin (*de Febribus*; *cap.* III, *pag.* 21). Mais, comme la décoction doit être donnée à forte dose, et qu'il n'est pas toujours possible de faire prendre aux enfans une si grande quantité de liquide, je préfère la teinture, suivant la formule de la pharmacopée de Londres, que voici :

R. quinquina en poudre trois onces ; esprit de vin, une livre : digérer à une douce chaleur pendant huit jours ; filtrer. — La dose pour les adultes est d'une drachme-à demi-once.

réussit que très-rarement : on peut essayer le camphre intérieurement, la poudre de charbon extérieurement, quand il y a des ulcères gangréneux sur les extrémités. Erysipèle des enfans.

Il est sans doute inutile d'observer que le quinquina et le camphre seroient nuisibles dans la première période de la maladie.

Quant aux applications topiques, les auteurs qui ont parlé de cette maladie ont beaucoup varié sur cet article du traitement. Ils ont proposé divers moyens contraires les uns aux autres, sans cependant jamais parler de l'application de poudres très-fines, si utiles dans les autres espèces d'érysipèle.

Les uns ont recommandé dans la première période de la maladie des fomentations et des cataplasmes émolliens; mais ces applications peuvent devenir nuisibles en répercutant la maladie, à moins qu'on ait l'attention de les renouveller très-exactement avant qu'elles soient refroidies. D'autres ont ajouté à ces fomentations l'acétite de plomb en liqueur : et alors elles ont paru utiles, parce que l'inflammation sembloit diminuer, ou même disparoître : mais ce n'étoit qu'une rétropulsion; et bientôt l'érysipèle reparoissoit ailleurs avec plus de violence; ou ce qui étoit

Erysipèle des enfans.

encore plus dangereux, il attaquoit par métastase quelqu'un des viscères soit de l'abdomen, soit de la poitrine : souvent même ces applications d'acétite de plomb ont paru avancer la gangrène, et toujours elles ont été funestes. Ainsi je pense que l'expérience a confirmé qu'il falloit, dans la période inflammatoire, se borner aux remèdes internes que j'ai prescrits ci-dessus ; et que dans les cas de gangrène il falloit y joindre l'application de compresses trempées dans la décoction de quinquina, ou dans l'esprit de vin camphré.

1ere. *Obs.* En juin 1797, la fille d'Ant. Robbins, âgée de cinq semaines, née de parens sains, fut attaquée d'érysipèle ; l'éruption commença vers les genoux, et s'étendit ensuite jusques au milieu des cuisses et des jambes ; la rougeur se dissipoit par la pression, mais revenoit de suite ; les parties affectées étoient légèrement tendues et dures ; il y avoit augmentation de chaleur générale et constipation.

Je ne pus reconnoître aucun vice ni dans le lait, ni dans le régime de la mère.

Appelé le second jour, je soumis la mère à un régime très-rafraîchissant ; quant à l'en-

Erysipèle des enfans.

fant, mon intention fut d'abord d'évacuer les premières voies, et ensuite d'exciter une légère diaphorèse. Pour cette intention je fis mettre douze gouttes de vin d'antimoine (1) dans une once de sirop et autant d'eau, et j'en donnai à la malade une cuillerée à café toutes les heures ; les deux premières doses la firent vomir copieusement : alors j'ajoutai à la potion prescrite une once d'eau, et j'en fis prendre une cuillerée toutes les quatre heures. L'enfant eut plusieurs selles jaunes et même un peu fétides, avec une augmentation sensible de la transpiration. Je fis continuer ce remède, en diminuant encore la dose, jusques à ce que l'érysipèle se dissipa ; ce qui eut lieu le cinquième jour, sans avoir recours à aucune application sur la partie affectée.

---

(1) Voici la formule d'après laquelle ce vin est préparé :

R. Verre d'antimoine en poudre, une once ; vin blanc d'Espagne, une livre et demie : digérer pendant douze jours, remuant fréquemment le mélange ; filtrer.

Je préférai cette préparation à toute autre, par la facilité de la donner à très-petite dose.

Erysipèle des enfans.

2e. *Obs.* En mars 1801, je fus appelé pour voir le fils de Joseph Sarnegue, âgé de 13 jours; je trouvai les cuisses, les fesses, le scrotum et la partie inférieure du bas-ventre d'un rouge fané, avec quelques taches livides, principalement sur l'abdomen; les parties affectées étoient peu élevées; mais dures, le scrotum paroissoit tendu ainsi que le pénil. L'éruption qui duroit depuis quatre jours avoit commencé par le bas-ventre et les parties génitales, et s'étoit ensuite étendue jusques au nombril.

L'état de ce petit malade me parut extrêmement alarmant; je prescrivis des fomentations avec la décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit de l'esprit de vin camphré; je donnai intérieurement la teinture de quinquina, et j'en fis prendre la décoction en lavement.

Ces moyens ne furent d'aucun secours pour arrêter les progrès de la gangrène, et l'enfant mourut au bout de trois jours, par conséquent le sixième de la maladie.

Autopsie. En ouvrant l'abdomen il en sortit une matière jaunâtre, puriforme, qui remplissoit aussi le scrotum; les intestins étoient légèrement enflammés, on y appercevoit ça et là quelques taches rouges.

L'estomac, le foie et la rate n'étoient nullement affectés.

Erysipèle des enfans.

3e. *Obs.* Le 1er. avril 1804, je fus appelé pour voir l'enfant de Jacques Fortou, menuisier, né le 8 février; il avoit une rougeur érysipélateuse qui s'étendoit depuis le talon jusques au milieu de la cuisse, principalement à la région postérieure. Les parties affectées étoient très-légèrement tendues; l'enfant ne paroissoit pas souffrir, même par les pressions; il dormoit bien, et la maladie ne sembloit que locale : aussi je me contentai de prescrire un peu de syrop laxatif à l'enfant, et un régime rafraîchissant à la mère; au bout de deux jours l'éruption disparut.

De la Plique Polonaise; par M. Marie, *docteur en médecine à Campiégne.*

Lue à la Soicété, le 24 fructidor an XII ;

Avec des notes par F. J. Double.

Sur la plique.

Cette maladie, comme son nom l'indique, est particulière à la Pologne (1); elle est peu connue en France, où on ne l'a jamais vue (2).

(1) La plique est particulière à la Pologne il est vrai, à cette partie sur-tout de la Pologne, connue sous le nom de Lithuanie ; mais elle a été aussi observée ailleurs, et par exemple en Helvétie, en Alsace, dans la Belgique, en Hongrie, dans le Brisgaw, etc. ; il paroît, d'après l'assertion de plusieurs écrivains, qu'elle a commencé à se montrer entre la Hongrie et la Potkucie, contrée de la Pologne qui a passé à la maison d'Autriche, depuis le partage de 1773.

(2) A l'égard de cette assertion, nous rapporterons le passage suivant de la nosologie de Sauvages, sans prétendre cependant détruire la vérité de la proposition de M. Marie. « J'ai vu à Auduze un capitaine nommé Bezesse, qui, revenant de Pologne dans sa patrie, apporta trois floccons de plique que j'examinai attentivement. Les cheveux qui formoient ces floccons n'étoient point gros, leur complication commençoit plus haut que la racine, et ne causoit point de douleur : le malade, qui étoit septuagénaire, les garda soigneusement jusqu'à sa mort. » Sauvages, nosol., t. III, p 473.

Dans cette affection, souvent funeste par ses effets et terrible par ses suites, les cheveux acquièrent quelquefois une longueur assez considérable pour faire plusieurs fois le tour du corps ; ils se mêlent, s'entrelacent, forment une espèce de feutre qu'il est au-dessus de toute puissance humaine de pouvoir démêler. Sur la plique.

Les auteurs ne sont pas tous d'accord sur l'époque à laquelle la plique s'est manifestée, et sur les causes qui peuvent y avoir donné lieu. A-t-elle existé de tout tems, ou bien a-t-elle été produite par un changement dans l'atmosphère, par la négligence à se peigner, par la malpropreté dégoutante dans laquelle vivent en Pologne les personnes le plus fréquemment exposées à cette maladie? C'est ce qui est assez probable (1).

Brera (*opuc. medic.*), rapporte aussi, par rapport à la Prusse, que, suivant à Berlin la visite de Selle, à l'hôpital de la Charité, il vit deux soldats Prussiens attaqués de la plique ; les malheureux, dit-il, avoient contracté cette maladie en 1795, dans les camps de la Pologne, par le commerce qu'ils avoient eu avec des Polonaises captives.

(1) L'expérience apprend cependant que les personnes les plus propres n'en sont pas à l'abri ; et le tableau de la maladie indique suffisamment que c'est une affec-

Sur la plique.

La plupart des historiens polonais donnent une autre explication de l'origine de la plique : on lit dans leurs ouvrages, et une tradition presque universelle dans le pays atteste que vers l'année 1287, sous le règne de Lescus le Noir, les Tartares firent une irruption dans la Russie Rouge, et que ces

---

tion générale de l'économie animale, indépendante le plus souvent de la propriété des individus.

Des Polonais de la province d'Ukraine (Russes aujourd'hui), qui se trouvent actuellement à Paris, gens très-dignes de foi, mo'nt rapporté le fait suivant :

Une dame de leurs amies, d'une propreté recherchée, née de parens illustres, et jouissant d'une fortune considérable, se plaignoit depuis long-tems de douleurs atroces dans toutes les parties du corps, mais sur-tout à la région ombilicale ; ces douleurs étoient telles qu'elles forçoient quelquefois la malade à se rouler par terre. On la traita d'abord comme attaquée de maux de nerfs, puis comme ayant le tænia ; et sous ces deux rapports on épuisa en vain tous les secours de l'art. Au bout de quelque tems de ces souffrances, la plique se déclara aux cheveux : les premiers jours, lorsqu'on y passoit le peigne, ils se replioient et se rouloient sur eux-mêmes d'une manière surprenante ; bientôt ils se formèrent en gatteau extrêmement onctueux, épais et d'une fétidité extrême ; la malade y éprouvoit des démangeaisons très-fortes ; et lorsqu'elle se grattoit, il en sortoit une matière grasse sanguinolente ; la tête étoit

peuples naturellement méchans corrompirent et empoisonnèrent toutes les eaux du pays, en y jettant les cœurs arrachés à leurs prisonniers, après les avoir remplis d'herbes venimeuses et de poisons subtils. Sur la plique.

Les eaux ainsi infectées donnèrent la mort à ceux qui en burent d'abord, ou portèrent dans leur sang le germe de la funeste maladie dont il s'agit (1).

---

d'ailleurs couverte de poux. Dès l'instant de l'éruption de la plique, si je peux m'exprimer ainsi, les souffrances furent considérablement diminuées. Au bout de quelques jours, le médecin imprudent proposa de brûler la chevelure sur la tête même; ce qu'il fit en effet, en y appliquant à plusieurs reprises et avec les précautions convenables un fer rougi au feu; de cette manière, la plique fut entièrement brûlée. Peu de jours après, les premiers accidens se renouvelèrent avec plus d'intensité, et l'on vit se former aux articulations des extrémités inférieures et supérieures des tumeurs assez volumineuses, et qui s'opposoient à la plupart des mouvemens. La dame fut transportée à Léopol, où elle consulta divers médecins: quelque tems après, elle revint en Ukraine parfaitement guérie. Il est à remarquer que, durant le cours de la maladie, une des personnes qui m'ont communiqué ce fait, s'est baignée plusieurs fois dans la même baignoire que la malade, sans avoir jamais eu la plique.

(1) Il est sans doute inutile de s'attacher à réfuter

Sur la plique.

On ne trouve aucune trace de cette maladie avant l'an 1287; les anciens médecins n'en ont pas parlé. Les auteurs modernes en ont dit fort peu de choses (1); quelques-uns ont même été jusqu'à nier son existence. Aujourd'hui cette erreur ne peut subsister, et l'on possède sur cette singulière affection plusieurs faits qui jeteront peut-être bientôt le plus grand jour dans la pratique de la médecine.

Cette maladie n'attaque pas seulement l'es-

---

cette fable, sur la manière dont les Tartares ont fait naître la plique en Pologne; mais il ne le seroit pas autant d'examiner le fait lui-même. On s'accorde assez à rapporter l'origine de la plique polonaise, à l'époque où les Tartares firent leurs premières excursions dans ce pays; excursions qui, d'après les historiens les plus dignes de foi, eurent lieu la première en 1241, et la deuxième en 1287. Or ces Tartares, livrés à la plus honteuse crapule et au libertinage le plus effréné, n'ont-ils pas pu, par leur commerce avec les Polonaises, produire la maladie connue sous le nom de plique.

(1) Il existe sur la plique un très-grand nombre de traités, de mémoires, de dissertations, etc. On peut consulter à cet égard l'article *Plique* de la Bibliothèque médicale de Ploucquet; mais nous ne connaissons point d'ouvrage qui ait été composé d'après une masse suffisante d'observations particulières, fidèlement et exactement recueillies.

pèce

pèce humaine; les animaux domestiques, le chien, le chat, la brebis, le cheval y sont aussi exposés. Sennert raconte qu'un officier mena de Hongrie à Dresde un cheval qui portoit au cou un plica qui pendoit jusqu'à terre. L'on rencontre tous les jours, à Varsovie chez les Juifs, des animaux domestiques qui sont atteints du plica; cela ne paroîtra pas étonnant, si l'on fait attention que dans ce pays les individus de cette race vivent pêle-mêle avec les animaux; qu'une seule chambre renferme souvent une famille très-nombreuse, couchée avec les chiens, les chats, et présente le hideux tableau d'une malpropreté dans laquelle ils semblent se complaire. Sur la plique.

Lorsqu'un chien contracte le plica, il devient sombre, rêveur, taciturne; il n'aboie plus, il traîne sa queue entre les jambes, son poil se hérisse, il mord sans aboyer, il a l'aspect et la plupart des symptômes d'un chien enragé; mais au lieu de fuir l'eau il se jette dessus ce liquide avec avidité, et voudroit toujours boire: de sorte qu'au lieu de les appeler hydrophobes on pourroit les nommer hydrophiles. Leur morsure ne donne pas la rage.

Sur la plique.

Les animaux couverts de plume ne contractent pas la plique.

Le plica polonica n'est point, comme l'ont avancé quelques auteurs, une maladie idiopathique ou locale, pour me servir du langage de l'école; mais sa cause est répandue dans toute l'économie comme le prouvent évidemment les symptômes qui le précèdent, ou ceux qui le suivent, lorsqu'on coupe imprudemment la plique avant que la nature se soit entièrement débarrassée, par cette sorte d'émonctoire, du principe hétérogène qui avoit altéré les propriétés vitales de l'économie (1).

(1) Les différens faits de pratique recueillis indiquent qu'il existe plusieurs espèces ou plusieurs variétés de la plique polonaise; il en est une que l'on peut considérer comme purement locale et dépendante uniquement de la malpropreté. Celle-ci a lieu sans aucun dérangement de l'économie animale; elle n'a ni les accidens précurseurs, ni les symptômes concomitans que l'on remarque dans l'autre : elle n'offre ni douleurs rhumatismales, ni douleurs ostéocopes, ni céphalalgie, ni angoisses épigastriques, ni hémorragies capillaires: aussi quelques auteurs lui ont donné le nom de fausse plique. C'est dans cette espèce que l'on peut impunément retrancher les cheveux *pliqués* à telle époque de la maladie que ce soit, sans qu'il en résulte aucun

Cette maladie s'annonce à la première époque par un abattement extraordinaire, par des douleurs dans tout le corps, par des convulsions, par des douleurs où angoisses à l'épigastre; le visage est pâle et défait; l'appétit se déprave; quelques malades mangent du plâtre, du charbon; tous ont une avidité particulière pour les liqueurs spiritueuses qui leur réussissent fort bien : sous ce point de vue, n'y auroit-il pas quelque analogie entre

Sur la plique.

---

accident. Ceci explique la discussion qui existe sur le danger ou l'innocuité de couper les cheveux avant le tems indiqué par la nature; discussion dans laquelle les deux opinions comptent des observations également concluantes.

La deuxième espèce de plique est celle qui a été décrite par M. Marie, celle qui est connue sous le nom de vraie plique.

La troisième qui n'est qu'une variété de la deuxième, a lieu sans que les cheveux soient ni mêlés, ni grossis, ni repliés, etc.; c'est la plique masquée : elle ne peut être reconnue que par des praticiens très-exercés. Elle simule plusieurs maladies telles que le scorbut, la goutte, le mal vénérien. Dans cet état elle peut être comparée à la fièvre varioleuse, et à la fièvre scarlatine qui ont lieu sans éruptions; ce qui se présente aussi quelquefois dans la pratique, sur-tout pour la fièvre scarlatine. Brera, dans ses opuscules médicales,

Sur la plique.

la goutte et la plique? A cette époque le symptôme caractéristique n'ayant pas encore paru, la maladie est très-difficile à déterminer.

Dans le second tems de la maladie, les premiers accidens perdent une partie de leur violence, et toute la force du mal semble se porter à la partie extérieure et chevelue de la tête. Une sueur abondante découle de cette partie; les cheveux deviennent gras, onctueux, sales; ils se crêpent, se replient en divers sens, et prennent un si grand ac-

---

rapporte les deux faits suivans : Une dame traitée inutilement d'une fièvre hectique par plusieurs médecins eut enfin recours à Fischer, qui reconnut que la malade étoit attaquée de la plique masquée. Au bout de dix jours de traitement tous les symptômes cessèrent par l'apparition de la plique aux cheveux; les ongles même devinrent très-sales, et il se fit dans toute la surface du corps une desquammation furfuracée. Le deuxième fait porte sur un Hongrois, que les médecins regardoient depuis long-tems comme atteint de la maladie syphilitique; et chez lequel, dit Brera, on avoit inutilement déterminé la salivation : du reste les autres circonstances sont entièrement semblables à la première observation.

Les distinctions de la plique, prises de la longueur, de la largeur, du poids et de la forme des cheveux qui ont fait diviser la maladie en mâle et en femelle, ne peuvent être d'aucune importance dans la pratique.

croissement qu'on les a vu égaler la stature d'un homme. Chez une femme, qui garda 65 ans la plique, les cheveux avoient acquis plus de trois fois la longueur de son corps. Sur la plique.

Lorsque la cause de cette maladie est épuisée, des cheveux sains succèdent aux cheveux malades; la nature établit pour ainsi dire comme dans la gangrène une ligne de démarcation entre la partie saine et la partie affectée; et c'est alors que l'on peut sans danger débarrasser le malade de sa plique.

Si l'on avoit l'imprudence de couper la plique avant cette époque, la maladie se jetteroit sur quelques autres organes, et produiroit des accidens terribles (1).

Lorsque la plique est une maladie constitutionnelle, elle opprime en quelque sorte toute l'économie, et ce n'est que par une crise salutaire qu'elle est déterminée vers les cheveux; alors la santé générale s'améliore, et la maladie tend à devenir locale.

Les cheveux ne sont pas les seules parties exposées à la plique; la barbe, les sourcils,

(1) L'époque à laquelle ces accidens se déclarent n'a rien de fixe: on les a vu suivre immédiatement la coupe prématurée des cheveux; tandis que, dans d'autres circonstances, ils ne se sont montrés que plusieurs mois, ou même plusieurs années après.

Sur la plique.

les poils des aisselles, ceux du pubis en sont quelquefois atteints. L'on a vu une femme chez laquelle la plique du pubis avoit pris un tel accroissement qu'elle faisoit sept et huit fois le tour de son corps.

Dans les individus qui n'ont point de cheveux, ou chez lesquels on les a coupés imprudemment, la plique se porte sur les ongles des doigts, sur ceux des orteils, ou bien elle se répercute à l'intérieur sur les glandes, les os, les articulations, et produit des exostôses, des gonflemens et des douleurs atroces. On peut faire cesser tous ces accidens comme par enchantement, en replaçant sur la tête du malade la plique coupée; elle reprend avec la plus grande facilité, et deux heures après il seroit impossible de l'arracher (1).

La plique se porte très-souvent sur les yeux; aussi voit-on en Pologne autant de cataractes qu'en Égypte. Mais la maladie n'est pas le résultat de l'opacité du cristalin; elle dépend de l'épaississement et de la coloration de l'humeur de Morgagny.

On a cru pendant long-tems que les deux

(1) Cette assertion nous paroît mériter d'être examinée attentivement, et sur-tout d'être confirmée par des faits authentiques; car si elle étoit vraie, pourquoi les médecins auroient-ils été si embarrassés pour faire paroître à l'extérieur la plique masquée ou repercutée ?

extrémités de la vie étoient à l'abri de cette maladie; on a cru, dis-je, qu'elle respectoit l'enfant qui vient de saluer la lumière, et le vieillard qui n'en peut plus supporter l'éclat. Mais l'on est détrompé sur ce point; car l'on a vu un enfant venir au monde avec la plique, et des vieillards à cheveux blancs contracter cette maladie sur le bord de la tombe. Cependant il faut avouer qu'elle est très-rare dans la première enfance et dans la décrépitude; et que l'âge adulte y est plus particulièrement exposé que tout autre. Sur la plique.

Cette maladie qui n'épargne ni l'âge, ni le sexe, est extrêmement contagieuse; il suffit de se couvrir la tête du bonnet ou du chapeau d'un pliqué, ou de se servir d'un peigne qui auroit touché ses cheveux, pour contracter la maladie (1).

Les gens qui fréquentent les lieux de prostitution peuvent aussi en être atteints; mais c'est alors aux poils du pubis où elle se manifeste.

Les médecins polonais étoient autrefois fort embarrassés pour le traitement de cette

(1) L'action contagieuse de la plique semble contestée par quelques observations rapportées; c'est encore là un des points qui restent à éclaircir sur cette maladie.

Sur la plique.

maladie; ils envoyèrent même une députation aux universités d'Italie pour les consulter sur les moyens curatifs à mettre en usage; ils ont employé pendant long-tems les lotions faites avec les décoctions de branche ursine, de houblon, de mousse terrestre.

Ce n'est que depuis quelques années qu'ils ont mis en usage les préparations antimoniales; et il paroît qu'ils ont obtenu de ce remède des effets si heureux qu'ils regardent actuellement l'antimoine comme le spécifique de la plique (1).

---

(1) Ces considérations sur la plique auroient sans doute offert plus d'intérêt, si à la suite de la description générale M. Marie eût pu joindre une série d'observations particulières, propres à éclairer les praticiens sur les principaux doutes qui restent encore à l'égard de cette maladie : c'est-là le seul moyen de traiter aujourd'hui ce sujet avec quelque succès. On a assez propagé dans les livres les erreurs, ou du moins les inexactitudes copiées par les auteurs entre eux : ce sont des faits qui nous manquent, et des faits publiés par les médecins même qui les auront recueillis. Lorry qui a cependant écrit quelque chose sur la plique, dans son Traité des maladies cutanées, l'avoit bien senti : *Durum est*, s'écrie-t-il, *de iis scribendum habere quæ ipse non videris, aut saltem quæ, apud auctores descripta, nullam aliundè servant cum cognitis analogiam.*

Histoire de la constitution médicale des trois premiers mois de l'an XIII, observée à Paris; par F. J. Double.

> Quoniam autem morem et ingenium morborum, undè aut συνήθεια, aut κακοηθείας ἢ εὐηθείας passim ab Hippocrate dicuntur, ex observatione tum antegressorum, tum præsentium temporum facilè repetimus, et ad normam istam dignoscendi, præsentiendi, imò et medendi momenta captamus; ideò medicus inglorius suâque functione parùm dignus videatur qui horum rationem animo complexus non fuerit.
>
> Ballon. *Epidem. et ephemerid. lib. I.*

Constitut. médicale.

A la suite des grandes chaleurs et de l'extrême sécheresse que nous avons eu à noter pour les derniers vingt jours seulement du trimestre qui a précédé celui-ci, le mois de vendémiaire a offert, par rapport à l'état physique de l'air, des qualités remarquables sur-tout par les changemens qui ont eu lieu à cette époque dans la constitution de la saison.

Constitut. médicale.

Vendémiaire. Le ciel couvert durant les premiers jours n'a été serein que rarement et pour quelques instans; le vent soufflait en général du nord-est; l'air paroissoit surchargé d'humidité : bientôt, le vent ayant passé à l'ouest et au sud-ouest, il a plu fréquemment et même en grande abondance : du reste la température de l'atmosphère étoit assez élevée. Le 9 entr'autres, il faisoit chaud, il s'est déclaré un orage violent accompagné de quelques éclairs et de beaucoup de pluie.

La même température et la même constitution de la saison ont régné durant tout le mois, à cette différence près que la pluie a été plus fréquente et plus abondante encore vers la fin; alors aussi le vent a plus généralement suivi les directions du sud et du sud-ouest. En sorte que pour vendémiaire la constitution générale de l'air doit être définie en tempérée et humide.

Brumaire. La pluie a été encore plus constante et plus fréquente durant ce mois que pendant le précédent, sans être tout-à-fait aussi abondante; car, quant à l'évaluation de la totalité d'eau tombée dans chacun des deux mois, on trouve pour celui de brumaire une légère différence en moins.

Malgré cela, le ciel a paru constamment chargé de nuages, et l'atmosphère remplie d'humidité. La température de l'air s'est montré toujours tempérée et douce : deux fois seulement dans le mois, vers le quatorze et le vingt-trois, l'air a paru se refroidir; mais ce changement n'a jamais été ni considérable, ni de durée. Les vents quoique assez variables ont cependant affecté le plus souvent les rumbs de la bande placée entre l'est, le sud et l'ouest; nous avons eu plusieurs matinées, quelquefois même des journées entières, de brouillard. Il est remarquable que le dix-huit, le vent soufflant du sud-ouest, il s'est formé dans l'air une espèce d'orage; il a même tonné dans l'après midi. Constit. médicale.

Au total, la constitution de l'air durant ce mois s'est montrée la même que le mois précédent, c'est-à-dire, tempérée et humide.

Frimaire. La grande pluie observée dans les deux mois passés a discontinué entièrement, et même d'une manière un peu brusque, dès les premiers jours du mois de frimaire. Du quatre au cinq le vent a quitté les points sud-est et sud-ouest pour devenir nord-est et très-rarement nord. Dès-lors il s'est déclaré des gelées fortes et dont l'intensité est allée toujours croissant jusqu'au treize.

Constitut. médicale.

Les premiers jours de ce froid seulement, il est tombé un peu de neige qui, malgré sa petite quantité, a néanmoins été conservée plusieurs jours par les gelées.

Le treize, le dégel a eu lieu et il a plu abondamment; cette pluie a duré plus ou moins constamment jusques au dix-sept, l'air étoit tempéré et très-doux quoique chargé de brouillards, particulièrement le matin; le vent a repris les directions sud-est et sud-ouest. Cet état de l'atmosphère s'est continué avec quelques légères variations jusques au vingt-quatre ou vingt-cinq, époque à laquelle l'air est devenu considérablement froid; le vent a pris les directions nord, nord-est, et le vingt-sept il avoit gelé très-fortement.

Ce dernier changement dans la constitution de l'air est arrivé trop tard pour que nous ayons à en parler quant à ses effets dans l'histoire des maladies actuellement régnantes : nous nous bornerons à en tenir note ici pour le rapporter dans le compte rendu des maladies du prochain trimestre, sur lesquelles ce froid violent pourra exercer quelque action, sur-tout s'il continue.

L'état général de la saison durant ce mois a été sans doute froid et sec, mais à cela près l'ensemble de la constitution de l'air pendant

le trimestre s'est montré tempéré et très-humide.

Constitut. médicale.

Quant à la constitution des maladies, on peut presque dire qu'il n'y en a point eu de bien déterminée, à moins qu'on ne prenne pour telle l'affoiblissement qui s'est introduit dans l'économie animale, par suite des longues pluies et de la grande humidité qui ont régné pendant le trimestre. Il en est résulté en effet quelques embarras gastriques; des fièvres de même nature avec tendance à la putridité et même avec complication d'adynamies décidées; des affections scorbutiques assez rebelles; une intensité plus profondément marquée, et une plus grande rapidité dans la marche et dans les symptômes des phthisiques; un très-grand nombre de fluxions, de rhumatismes, soit aigus, soit chroniques; des douleurs arthritiques, etc.

Les fièvres intermittentes bilieuses, les diarrhées et les dyssenteries aussi bilieuses, dont il a été fait mention durant le trimestre d'été, n'ont guère été effacées du domaine des maladies régnantes que vers le commencement de frimaire; sans doute parce que l'impression des causes déterminantes de ces maladies avoit été très-forte, et peut-être aussi parce que la constitution actuelle des mala-

Constitut. médicale.

dies régnantes n'a été que foiblement prononcée.

Ces diarrhées, contre lesquelles les préparations opiatiques précédées des évacuans administrés à propos et convenablement choisis paroissent avoir eu généralement du succès, étoient pourtant accompagnées de moins de tenesme dans ce trimestre que dans l'autre; pendant le dernier elles tenoient plus du caractère bilieux, tandis que durant celui-ci elles participoient davantage du génie muqueux.

Les affections scorbutiques considérées comme causes principales, comme complications ou comme suite des maladies en général, ont eu une assez grande part à la constitution pathologique du trimestre. M. Sédillot a été à même d'observer une phthisie scorbutique, dans laquelle le scorbut n'existoit que comme complication et non comme cause principale de la maladie. Aussi le scorbut, attaqué à l'aide des moyens indiqués par l'ensemble des considérations thérapeutiques qui se sont présentées, a été, sinon guéri, du-moins considérablement diminué, sans que pour cela la phthisie ait cessé de poursuivre sa marche accoutumée et même d'une manière assez rapide.

Il s'est également offert à notre pratique

un fait non moins important, relatif aux rapports du scorbut avec les autres maladies. A la suite d'une fièvre putride et au moment d'entrer en convalescence, sans que cependant l'adynamie fût encore entièrement jugée, une dame âgée d'environ quarante-huit ans, d'un tempérament lymphatique ou muqueux, caractérisé par la fluxidité des chairs et des tégumens singulièrement abreuvés de mucosités, éprouva tous les symptômes du scorbut : les gencives prirent une teinte livide noirâtre ; elles exhalèrent une odeur fétide et rendirent du sang vraiment scorbutique ; la figure devint enflée ; les pieds et les mains s'œdémacièrent. La malade se plaignoit de céphalalgie, d'un abattement extrême, etc. Après avoir employé pendant huit jours les antiscorbutiques les plus puissans, choisis principalement dans la classe des toniques, il se forma au bras gauche un dépôt qui ne tarda pas à acquérir un volume considérable ; il s'étoit fixé à l'endroit qu'avoit occupé un vésicatoire supprimé depuis quelque tems : dès-lors les symptômes du scorbut et de l'adynamie furent considérablement diminués. La tumeur, pansée d'une manière convenable pendant

Constitu médical

Constitut. médicale.

que l'on continuoit toujours les mêmes moyens internes, vint en suppuration et s'ouvrit spontanément ; il en sortit beaucoup de matières fétides. Au bout de quinze jours la cicatrisation eut lieu ; et la malade fut parfaitement guérie tant du scorbut que de la fièvre adynamique. Pour peu que l'on veuille réfléchir sur les principales circonstances de cette maladie, on y verra sans doute à côté d'un fait de pratique qui mérite d'être recueilli, une nouvelle preuve des nombreuses analogies que nous avons déjà remarquées entre les adynamies et le scorbut.

Nous avons vu que, durant le trimestre qui nous occupe, les pluies et l'humidité n'ont pas été entièrement constantes. Le changement subit qui s'est passé dans l'atmosphère vers le commencement de frimaire, le passage prompt qui a eu lieu à cette époque de l'humide tempéré au froid vif et sec, ont eu sur l'économie animale l'effet que l'on devoit naturellement en attendre. Les maladies gastriques, les fièvres intermittentes bilieuses, les diarrhées de même nature ont sensiblement diminué, et l'état de relâchement dans la constitution des maladies a paru vouloir céder la place à une sorte de constriction générale qui a produit spécialement

spécialement des coliques en assez grand nombre, survenues subitement, toutes plus ou moins vives; et un sentiment d'irritation qui se propageoit dans tout le tube intestinal, et qui augmentoit par le toucher. Il est remarquable que cette douleur se manifestoit dans la plupart des maladies. Constitut. médicale.

Ces premiers froids ont réveillé un grand nombre d'odontalgies et en ont même fait naître quelques-unes de nouvelles.

Par rapport à l'irritation, aux douleurs abdominales dont nous avons parlé, il importe de faire remarquer que dans quelques circonstances elles ont été assez fortes pour paroître alarmantes et pour simuler une inflammation, l'entérite par exemple : nous citerons encore à cet égard un fait qui nous est propre.

M. B. musicien, âgé d'environ 50 ans, d'un tempérament bilioso-nerveux, se plaint depuis trois jours de douleurs violentes dans la région lombaire gauche, lesquelles se propagent delà à l'abdomen et sur-tout à la portion iliaque gauche : le moindre mouvement, la toux, le toucher et même l'inspiration rendent ces douleurs insupportables. Le pouls est serré et tendu, la peau sèche, la figure légèrement allumée, quoique les yeux et le teint soient

Constitut. médicale.

jaunâtres; la langue paroît humectée mais saburrale; le malade éprouve par fois des éructations qui cependant ne le fatiguent point. Les urines se montrent à-peu près naturelles et seulement un peu sédimenteuses, point de selles, point d'appétit, point de sommeil.

Si l'on n'avoit pas analysé exactement cette maladie, si sur-tout on n'avoit pas eu présent à l'imagination le tableau des maladies de la constitution, n'eût-il pas été facile de s'en laisser imposer par la nature, le siége et la vivacité de la douleur, par l'état du pouls et de la figure, par les éructations, etc.; et n'auroit-on pas pu prendre cette affection pour une inflammation vraie, pour une entérite dont le siége auroit été fixé sur le colon?

On se contenta de prescrire une infusion de capillaire légèrement émétisée (un grain seulement de tartrite antimonié de potasse dans deux pintes d'infusion); des fomentations émollientes sur l'endroit de la douleur, et des lavemens avec la graine de lin.

Le soir, même état, mêmes moyens; le lendemain soulagement marqué: deux bouillons gras pour alimens.

Le 5, l'amélioration se soutient, les symp-

tômes gastriques semblent se prononcer davantage, la peau devient légèrement moite ; mais la douleur légère qui reste annonce qu'il y a encore de l'irritation ; mêmes moyens, quelques pruneaux. Constitut. médicale.

Du 6 au 12, les urines se montrent abondantes et jumenteuses, la fièvre cesse ; deux légères purgations complettent la guérison : il reste cependant quelques douleurs rhumatismales vagues ; en sorte qu'on peut dire que cette fièvre rhumatique s'est terminée en partie par les évacuations des selles, des urines sur-tout, et en partie par une affection rhumatismale chronique à laquelle le malade avoit déjà été sujet. Nous avons conseillé l'usage presque habituel d'une décoction de douce amère, dont on augmentera graduellement la dose, et à laquelle on aura principalement recours quand les douleurs se feront sentir.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES

De Frimaire an XIII,

J. du m.	Thermomètre. Maximum.	Minimum.	A midi.	Baromètre. Maximum.	Minimum.	Midi.
1	+ 8,9 mi.	+ 3,8 s.	+ 8,9	28,1,76 s.	28,0,28 ma.	28,0,38
2	+ 7,4 mi.	+ 1,2 ma.	+ 7,4	28,2,16 ma.	28,1,08 s.	28,1,33
3	+ 9,4 mi.	+ 6,8 ma.	+ 9,4	27 11,41ma.	27 9,43 s.	27,11,30
4	+ 9,6 mi.	+ 4,6 s.	+ 9,6	27,10,40 s.	27,9,57 ma.	27,10,00
5	+ 3,8 mi.	+ 0,6 s.	+ 3,8	27,11,68 s.	27,10,77ma.	27,11,19
6	+ 0,8 mi.	— 1,3 ma.	+ 0,8	27,11,10ma.	27 10,45ma.	27,11,02
7	+ 1 2 mi.	— 1,1 ma.	+ 1,2	27,11,64 s.	27,10,60ma.	27,11,05
8	— 0,5 mi?	— 2,1 s.	— 0,5	28,0,19 ma.	27,10,89s.	27,11,90
9	— 0,4 mi.	— 0,8 s.	— 0,4	27,10,76 s.	27,10,40ma.	27,' 0 67
10	— 0,2 s.	— 3,3 ma	— 1,4	28,1,75 s.	27,11,10ma.	27,11,85
11	— 0,6 mi.	— 3,3 ma.	— 0,6	28,3,80 s.	28,3,12 ma.	28,3,73
12	— 0,0 mi.	— 2,8 s.	— 0,0	28,4,35 ma.	28,3,40 s.	28,4,25
13	— 0 8 s.	— 5,4 ma.	— 0,9	28,1,05 ma.	27,0,34 s.	28,0,67
14	+ 5,8 s.	+ 3,4 ma.	+ 4,7	27,6,80 ma.	27,3,35 s.	27,5,46
15	+ 5,6 mi.	+ 3,8 s.	+ 5,6	27,3,57 s.	27,1,52 s.	27,2,02
16	+ 3,7 s.	+ 2,5 ma.	+ 2,9	27,8,86 s.	27,6,33 ma.	27,7,12
17	+ 5,5 mi.	+ 3,4 ma.	+ 5,5	27,11,86s.	27,10,54ma.	27,11,24
18	+ 4,9 mi	+ 2,4 s.	+ 4,9	28,0,36 ma.	27,11,81ma.	28,0,08
19	+ 4,3 mi.	+ 2,4 s.	+ 4,3	28,0,80 ma.	27,11,40 s.	28,0,66
20	+ 2,8 s.	+ 1,2 ma.	+ 1,6	27,11,44mi.	27,10,89 s.	27.11,44
21	+ 7,0 s.	+ 5,1 ma.	+ 6,6	27,9,29 ma.	27,8,24 s.	27.9,20
22	+ 8,4 mi.	+ 4,0 s.	+ 8,4	27,5,80 s.	27,5,16 mi.	27,5,16
23	+ 6,5 s.	+ 3,8 s.	+ 6.4	27,9,76 s.	27,6,89 ma.	27,8,08
24	+ 6,8 s.	+ 3,3 s.	+ 6.4	28,0,75 s.	27 10,44ma	27.11,32
25	+ 5,2 mi.	+ 1,6 s.	+ 5,1	28,1,37 ma.	28,0,08 s.	28,1,08
26	+ 1.5 m.	— 1,4 s.	+ 0,2	27,11,28s.	27,9,96 ma.	27,10,16
27	— 0,4 mi.	— 0,9 s.	— 0,4	28,1,31 s.	28,9,48 ma.	28,1,02
28	— 1,8 m.	— 5,3 s.	— 2,2	28,2,66 mi.	28,1,55 s.	28,2,66
29	— 3,5 s.	— 6,6 ma.	— 3,8	28,0, 50 ma.	27,10,70s.	27,11,82
30	— 0,3 s.	— 5,2 ma.	— 0,6	27,10,02ma.	27,9,36 s.	27,9,90

RECAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,4,35 le 12
Moindre élévation du mercure.	27,1,52 le 15
Elévation moyenne.	27,8,93
Plus grand degré de chaleur.	+ 9,6 le 4
Moindre degré de chaleur.	— 6,6 le 29
Chaleur moyenne.	+ 1,5

FAITES A L'OBSERV. NAT. Par M. Bouvard astronome, membre de l'Institut national.

J. du mois	Hyg. à m. d	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	79,0	s. o. o. f.	Ciel nuag ; quelq. gout. d'eau dans la journ.
2	71,5	S. O.	Ciel nuageux tous le jour.
3	77,0	S.	Ciel couv. ; pluie abondante le soir.
4	89,0	S. O.	Ciel à demi-couv. ; pluie dans la journée.
5	61,0	n.o. e. fo.	Ciel légèrem. couv. ; assez beau ciel le soir.
6	58,5	N. E.	Forte gelée blanch. ; ciel couv. tout le jour.
7	69,0	N.	Neige d. la nuit ; c. c. ; quel. floc. de n. p. int.
8	74,0	N. E.	Brouill. ; ciel couv.
9	76,0	N.	Ciel couvert ; verglas ; pluie.
10	69,0	n.s.e.n.e.	Brouillard ; ciel très- couv
11	69,0	N. E.	Ciel nuageux à l'horison ; ciel vaporeux.
12	68,0	E.	Beau ciel le ma. ; ciel c. à midi et le r. du jr.
13	65,0	E.	Ciel légèr. couv. ; nuag. clairs et élevés.
14	99,0	S.	Tems hum. et brum. ; pl. f. et ab. tout le jr.
15	95,0	S.	Même tems ; mêm. circ., brouil. épais.
16	94,0	Calme.	Brouillard très-épais ; ciel couv.
17	89,0	Calme.	Même tems ; mêm. circonst.
18	85,0	S. S. E.	Ciel couv. et brum. ; pluie fine.
19	90,5	S. E.	Brouill. ; ciel couv.
20	88 5	N.O.O.	Brouill. ; ciel couv
21	93,0	S. O.	Ciel couv. ; beauc. d'éclaircis tout le jour.
22	84,0	S.S.O.F.	Ciel couv., pluie par int. vent très-fort
23	86,0	O. S. O.	Ciel couvert ; pl. fine par int. f. av. d. l'ap. m.
24	82,0	O. N. O.	Pluie par int. ; vent. très-fort.
25	84,0	N. O.	Ciel nuageux ; petite pluie par int.
26	77,0	O. N. O.	Ciel à demi-couv. ; quelq. floc. de neige.
27	69 0	N. E. F.	Ciel couv. toute la journée.
28	61,0	N. E. F.	Ciel très-nuageux ; couv. par int.
29	53,0	N. E. F.	Nuag. cl. et très-élev. le ma. ; ass. b. c. dep. m.
30	40,0	N. E. F.	Fort beau ciel tout le jour.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	14	Le vent a s. du N.	2 fois.
de couverts.	16	N. E.	8
de pluie.	11	E.	3
de vent.	28	S-E.	3
de gelée.	13	S.	4
de tonnerre.	0	S-O.	6
de brouillard.	9	O.	4
de neige.	2	N-O.	5

Eau de pl. tombée dans le c. du m. 0,4989-1 pouc. 10 lig. 7 dixiè.

MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Observation d'une hernie inguinale droite, avec engouement de matière et un double étranglement de l'anneau et du sac ; par M. SEGUIGNOL, *médecin à Aurillac.*

Lue à la Société de l'école de médecine de Montpellier.

Hernie avec un double étranglem. de l'anneau et du sac.

François Hédin, âgé d'environ 36 ans, militaire dans la neuvième ½ brigade, entré à l'hospice civil et militaire le 17 germinal, nous dit qu'une hernie inguinale du côté droit, qu'il portoit depuis près de sept ans, contenue habituellement par un bandage élastique, s'échappa au-dessous de ce bandage, dans la nuit du 15 au 16 de ce mois, à la suite d'un vomissement qu'avoient occasionné des excès dans le boire et le manger : les efforts qu'il fit pendant cette nuit, pour la faire rentrer, furent vains et déjoués par le vomissement qui se répéta souvent.

La journée du 16 ne fut pas plus heureuse, et l'étranglement résista aux fomentations émollientes appliquées sur le bas-ventre et sur la tumeur, ainsi qu'au taxis pratiqué à plusieurs reprises, soit par le chirurgien de son corps, soit par le malade lui-même, habitué à cette manœuvre par la facilité qu'avoit cette hernie à s'échapper. Le vomissement d'une matière porracée succéda à celui des substances alimentaires, produit de l'indigestion. Les mêmes symptômes se continuèrent jusqu'au 17 après midi, et on continua les mêmes moyens ; Hédin à cette époque fut transporté à l'hôpital.

L'examen de ce malade nous offrit une tumeur qui s'étendoit depuis l'anneau inguinal droit jusques dans le scrotum du même côté, plus remittente et plus douloureuse supérieurement, plus molle et plus indolente vers sa partie inférieure. La peau qui la recouvroit n'étoit ni tendue ni enflammée ; elle glissoit facilement sur la tumeur, celle même du scrotum étoit un peu ridée. On apperçevoit vers le haut de la tumeur quelques excoriations, effet de l'application long-tems continuée du bandage, et sur toute sa surface une légère ecchymose qui paroissoit due au froissement exercé sur cette partie ; le bas-ventre étoit souple et indolent au tact ; le malade depuis son accident avoit uriné plusieurs fois, mais n'avoit point été à la selle ; il ne souffroit que lorsqu'il vomissoit, et il rapportoit la douleur aux environs de l'ombilic ; la langue étoit recouverte d'un enduit jaunâtre ; il sentoit continuellement dans la bouche un goût d'amertume ; le pouls étoit dur sans être accéléré : le traitement fut un cataplasme émollient sur la partie offensée, tandis qu'intérieurement on fit prendre le landanum à la dose d'un grain, répété toutes les huit heures. Le malade reposa ; il ne vomit qu'une fois.

Hernie avec un double étranglem. de l'anneau et du sac.

Le 18 au matin, on essaya le taxis après avoir cherché à ramollir un peu la tumeur par un doux maniement ; voyant qu'il étoit vain, malgré les diverses positions que l'on avoit fait prendre au malade, on eut recours à la saignée indiquée par la tension du pouls, l'âge du sujet, et l'inflammation existante toujours dans un pareil état à un plus ou moins grand degré d'intensité. Mais ce moyen ne servit à rien ; on apperçut seulement une légère diminution dans la tension de la tumeur qui entretint l'espoir de la réussite. On pres-

Hernie avec un double étranglement de l'anneau et du sac.

crivit un lavement avec la décoction de tabac, et on continua le cataplasme et le laudanum : le malade vomit trois fois dans la journée, il rendit par la bouche beaucoup de vents, qui sembloient le soulager. Le lavement ne produisit point d'évacuation. Le soir on tâcha encore de faire rentrer la hernie.

Le 19 même état ; le taxis fut encore employé inutilement ; la suspension du malade par les pieds, et l'immersion de l'eau froide sur la hernie ne réussirent pas mieux ; la molesse de la tumeur, son indolence firent croire que le moment de sa rentrée n'étoit pas éloigné, ni le danger imminent ; on fit appliquer pendant quelque tems la main d'un élève sur cette tumeur, afin de la comprimer doucement et également ; le soir on prescrivit un bain tiède, et on continua les mêmes remèdes que la veille. La nuit fut calme ; le malade reposa un peu.

Le 20, on essaya la réduction à la sortie du bain tiède ; on apperçut une diminution dans le volume et la tension de la tumeur ; on répéta le bain tiède après midi. Un violent effort que fit le malade, en poussant la hernie dans le bas-ventre, la fit considérablement diminuer ; il restoit cependant hors de l'anneau le sac herniaire, et une portion d'épiploon ; le malade nous assura que sa hernie se trouvoit dans le même état qu'elle étoit ordinairement. Le vomissement avoit eu lieu deux fois dans la matinée ; l'après midi il sembla appaisé. On fit prendre au malade la portion laxative de Richter, et un lavement avec une légère décoction de tabac. Vers les huit heures du soir, il se déclara un vomissement considérable de matières fécales ; le pouls devint petit et foible ; une sueur poisseuse se repandit sur toute

l'habitude du corps ; les extrémités se refroidirent et la figure se décomposa. Le malade, pendant ce vomissement, ressentit aux environs de l'ombilic des douleurs très-intenses, qui allaient se perdre vers l'aine gauche ; elles se dissipèrent avec le vomissement ; la potion laxative fut suspendue, on lui substitua un bol fait avec demi-grain de laudanum, quatre grains de camphre, et six grains de nitre, qu'on répéta de quatre en quatre heures ; et l'oxicrat pour se laver la bouche, et étancher la soif. (Les efforts du vomissement ne firent point ressortir la hernie, quoiqu'on n'eût rien appliqué sur l'anneau pour s'y opposer).

Hernie avec un double étranglem. de l'anneau et du sac.

Le 21, le malade fut assez tranquille ; il vomit deux biscuits qu'il s'était fait apporter. On ajouta au bol l'anti-émétique de Rivière ; le soir les professeurs Poutingon, Broussonet et Séneaux examinèrent l'état du malade ; ils trouvèrent l'anneau inguinal parfaitement libre et indolent ; ils crurent devoir rapporter la continuation des symptômes de l'étranglement au spasme, et au mouvement antipéristaltique qui persiste quelquefois après la réduction de l'intestin; le bas-ventre étoit assez souple, peu douloureux au tact : ils prescrivirent demi-once de sel d'epsom, et 30 gouttes de liq. anod. d'Hoffman, dans une décoction de tamarins, et ordonnèrent l'application de la terre cimolée sur la tumeur, et d'un suppositoire avec le savon, après que le malade auroit rendu le lavement fait avec la décoction de séné. Dans la nuit, il vomit deux fois en petite quantité ; la liberté du ventre ne s'établit point, il rendit le lavement tel qu'il l'avoit pris ; le suppositoire irrita sans produire de selles.

Le 22, le vomissement de matières fécales se continua de tems en tems, avec augmentation des autres symp-

Hernie avec un double étranglem. de l'anneau et du sac.

tômes ; on prescrivit une potion faite avec de l'eau de cerises noires, la thériaque et les gouttes anodines; le lavement, avec la décoction de séné qu'on répéta, produisit trois petites selles. Le soir le hoquet se joignit aux autres accidens; il cessa cependant dans la nuit, après deux prises du bol avec le laudanum, le camphre et le nitre.

Dans la matinée du 23, point de vomissement; beaucoup de vents s'échappent par la bouche, et répandent une odeur d'excrémens insupportable : l'instance avec laquelle le malade demanda un biscuit trempé dans le vin, pour relever ses forces qu'il disoit entièrement perdues, le lui fit accorder; on continua la potion laxative, et on réitéra le lavement avec le séné et l'huile. On fit promener la main sur le bas-ventre, en exerçant une très-légère pression. Même état de constipation.

Le 24, le vomissement se répéta de tems en tems; tous les symptômes s'exaspérèrent; la langue devint sèche et noirâtre; les dents se recouvrirent d'un *l-ntor* très-épais; la foiblesse du pouls et le froid des extrémités augmentèrent; le hoquet reparut de tems en tems; on donna la potion avec l'eau de cérises noires, la thériaque, le laudanum liquide et les gouttes d'Hoffman. Le soir, le ventre est devenu plus tendu et météorisé : la peau, à l'endroit de la tumeur, a présenté une légère rougeur : l'anneau étoit toujours parfaitement libre.

Le 25, tous les symptômes se sont sensiblement aggravés; le hoquet est devenu fréquent; la respiration suspirieuse : le malade témoignoit les plus vives angoisses; il ne put rendre ses urines qu'à genoux. On continua la

même potion, et on fit faire des embrocations sur le bas-ventre avec l'huile de camomille camphrée.

Hernie avec un double étranglem. de l'anneau et du sac.

Le 26, la face hippocratique s'est entièrement prononcée; tous les symptômes de la veille ont augmenté, excepté la difficulté d'uriner qui paroit s'être dissipée dans la nuit; le malade ne peut plus rapprocher les lèvres; il articule avec peine; les yeux se recouvrent d'une pellicule, et il expire le 27 germinal, à 8 heures du matin.

Vers les quatre heures du soir on a procédé à l'ouverture du cadavre: le bas-ventre nous a paru soulevé; la peau qui recouvroit la tumeur étoit d'un rouge foncé.

Une incision cruciale, faite sur les parois antérieures de l'abdomen, nous a laissé voir l'épiploon presqu'entièrement détruit par la suppuration, ne se détachant qu'en lambeaux de la face postérieure du péritoine et de la face antérieure des intestins qu'il tapissoit; ceux-ci étoient distendus et avoient beaucoup souffert de l'inflammation, ainsi que le mésentère et la vessie; la vésicule du fiel étoit vide et blanchâtre; une liqueur jaunâtre, et analogue aux excrémens rendus par le vomissement, étoit épanchée dans le bas-ventre en assez grande quantité; l'épiploon et l'intestin iléon engagés dans le sac n'ont pu être ramenés dans la cavité abdominale en les retirant par le haut.

La tumeur herniaire incisée longitudinalement, nous avons vu l'anneau inguinal lâche et permettant facilement l'entrée du doigt. Le sac herniaire qui passoit à travers étoit fortement adhérent au scrotum et au cordon des vaisseaux spermatiques, à l'aide du tissu cellulaire. Le sac étoit peu épais et renfermoit une hu-

Hernie avec un double étranglem. de l'anneau et du sac.

meur rougeâtre, une portion d'intestin vide flottan dans le sac, et une portion d'épiploon attachée à la partie inférieure du sac; la couleur de l'une et de l'autre étoit livide. Derrière l'anneau le sac formoit un bourrelet très-dur, resserant fortement la partie supérieure de l'anse intestinale et de l'épiploon. Le sac avoit contracté des adhérences derrière l'anneau; une ouverture à l'intestin qui répondoit dans la cavité abdominale laissoit échapper les matières fécales dans cette cavité.

Cette observation nous présente l'exemple d'une hernie par engouement de matières doublement étranglée par l'anneau inguinal et par le sac herniaire. On a remédié au Ier. étranglement qu'on a reconnu d'abord; le second qui n'a pas été soupçonné a occasionné la mort du malade : on auroit peut-être évité cette funeste terminaison, si on eût pu reconnoître dans le principe ce double étranglement, en recourant de suite à l'opération; mais comment parvenir alors à cette connoissance, tout étoit en défaut pour cela; et lorsqu'après avoir remédié au premier étranglement on auroit pu avoir quelques doutes sur le second, tout espoir de succès étoit perdu, soit par l'ancienneté de la maladie, soit par la profondeur de l'étranglement, comme nous nous en sommes convaincus par l'examen des parties après la mort.

Deux circonstances m'ont beaucoup surpris dans cette maladie; la première de ne point voir redescendre la hernie, quoiqu'aucun bandage ne s'y opposât à la la suite du vomissement si souvent répété, et la seconde qu'une inflammation, aussi étendue et aussi intense que celle qui a eu lieu, se soit manifestée dans la capacité

abdominale sans être accompagnée de violentes douleurs. Je ne me hasarderai pas à expliquer celle-ci ; l'ouverture du cadavre nous a fait connoître l'autre.

Hernie avec un double étranglem. de l'anneau et du sac.

Je pense que le violent effort, qui fut employé pour faire rentrer la hernie, a pu percer l'intestin et faire épancher les matières qu'il contenoit dans la cavité abdominale ; tandis que l'étranglement formé par le sac s'opposoit à la descente. Le vide de l'intestin, l'ouverture qu'on y a trouvée et les symptômes graves qui suivirent la réduction du premier étranglement, l'indiquent assez (1).

---

(1) Le point remarquable de cette observation consiste dans l'étranglement du sac herniaire derrière l'anneau ; étranglement qui a entretenu les accidens et causé la mort, malgré la réduction partielle de la hernie. Certes, cet étranglement n'a pu être ni prévu, ni jugé sur le sujet vivant ; et l'autopsie cadavérique seule l'a fait reconnoître. Mais nous hasarderons ici une réflexion, que nous soumettrons au jugement et à la méditation des praticiens, et de l'auteur lui-même ; c'est que l'étranglement du sac, selon toute apparence, n'a été que le produit de l'inflammation survenue lors de l'étranglement de l'anneau, et que cet étranglement secondaire n'auroit peut-être pas existé, si on eût eu recours de bonne heure à l'opération ; opération qui, d'ailleurs, sembloit être indiquée par l'intensité et par la durée des accidens. Du reste, nous le répétons, ceci n'est, de notre part, qu'une opinion hasardée, qui doit tomber devant l'autorité de l'auteur de l'observation, et devant celle des habiles professeurs de l'école de médecine de Montpellier, qui ont vu le malade. (*Note du rédacteur.*)

LITTÉRATURE MÉDICALE.

Considérations sur les êtres organisés ; par J. C. Delamétherie (1).

Avec cette épigraphe :

> *Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem significant ; eadem fruges, arbusta, animantes.*
>
> Lucret, *lib. II, vers. 1012.*

Considérat. sur les êtres organisés.

L'auteur, occupé depuis long-tems de l'étude de la nature, après avoir fait connoître dans sa théorie de la terre ses vues et le résultat de ses observations sur les phénomènes que présentent les corps non organisés, se propose de parcourir aujourd'hui, d'après un plan général, l'ensemble de la vie et des fonctions des êtres organisés. Comme la bonne physiologie ne peut admettre d'autres bases que la connoissance anatomique des organes, c'est sur-tout à l'anatomie que l'auteur s'est attaché. Sans doute il est permis aux physiologistes de tenter d'expliquer les fonctions par tous les moyens qu'ils peuvent emprunter des sciences accessoires ; mais ils sont obligés d'avouer aussi que ces moyens sont quelquefois insuffisans, et alors ils sont forcés de se borner à constater les faits.

M. Delamétherie a cru devoir rapprocher l'histoire

(1) Deux vol. in-8°. avec figures. Paris, an XIII ; chez Courcier, libraire, quai des Augustins. Prix, 10 fr. brochés.

anatomique et physiologique des végétaux de celle des animaux, par les grandes analogies ou même par les identités qu'il a reconnues à ces deux grandes divisions des êtres vivans. Il a poussé quelquefois ces analogies jusques aux minéraux; c'est ainsi que de ses premières considérations il conclut :

Considérations sur les êtres organisés.

« 1°. Que les végétaux sont composés de petites lames ou molécules régulières, qui par les lois des affinités viennent se ranger suivant certaines lois conformément à la théorie de la cristallisation ».

« 2°. Que les animaux sont également composés de petites lames (le tissu cellulaire) ou molécules régulières, qui par les lois des affinités viennent se ranger suivant certaines lois, conformément à la théorie de la cristallisation ».

Les analogies que l'auteur a établies dans ses considérations générales entre les végétaux et les animaux, et par suite entre les espèces de chacune de ces divisions, l'ont entraîné quelquefois à des propositions qu'il lui seroit peut-être difficile de prouver; citons la suivante : il pense que les différences principales qui distinguent l'homme de l'orang-outang, ne dépendent que de l'habitude que l'homme a contractée de se tenir debout, habitude qui n'est point dans la nature de l'homme et qu'il n'a acquise que par la civilisation. On a vu des hommes abandonnés à eux-mêmes dans des forêts, dit M. Delamétherie, courir à quatre pieds avec beaucoup de vîtesse, malgré la position de la tête et la disproportion des extrémités postérieures avec les antérieures. Ils prenoient d'autres animaux à la course et les déchiroient avec leurs ongles pour les manger, quoiqu'ils vécussent ordinairement de fruits

Considérat. sur les êtres organisés.

et d'herbes. On a civilisé ces hommes, et ils sont devenus semblables à ceux de la société. Plus loin il ajoute : « Cette différence dans la position du corps a dû produire des changemens importans dans l'économie animale. Les viscères du bas-ventre reposoient sur les muscles abdominaux, le poumon sur le thorax, le cerveau sur le coronal et les pariétaux.... Aujourd'hui le cerveau repose sur la base du crâne, le poumon est suspendu par la trachée artère, et les viscères du bas-ventre sont suspendus par leurs ligamens suspensoires; le sang a moins de facilité pour gagner les extrémités supérieures, et revient avec plus de peine aux extrémités inférieures.... De savans médecins ont attribué à ces changemens plusieurs des maladies de l'homme social ».

Pour compléter le tableau des analogies qu'il établit entre l'homme et les différentes variétés d'orang-outang par le rapprochement de leurs qualités intellectuelles, l'auteur cite l'orang que Buffon avoit chez lui. C'est Buffon lui-même qui parle :

« Il marchoit toujours debout sur les deux pieds, même en portant des choses lourdes; son air étoit assez triste, sa démarche grave, ses mouvemens mesurés, son naturel doux et très-différent de celui des autres singes... J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie. Je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche les alimens, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une tasse et une soucoupe,

coupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il ne faisoit de mal à personne, s'approchoit même avec circonspection, et se présentoit comme pour demander des caresses. Il aimoit prodigieusement les bonbons ; tout le monde lui en donnoit ; et comme il avoit une toux fréquente et la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abréger ses jours. Il ne vécut à Paris qu'un été et mourut l'hiver suivant à Londres. Il mangeoit presque de tout, seulement il préféroit les fruits mûrs et secs à tous les autres alimens ; il buvoit du vin, mais en petite quantité, et le laissoit volontiers pour du lait, du thé ou d'autres liqueurs douces ».

Considérat. sur les êtres organisés.

Cet animal, dit M. Faujas, cité dans l'histoire des singes par M. Latreille, avoit pris de l'inclination pour une dame qui venoit souvent chez Buffon ; il en étoit si jaloux que, dès qu'un homme parloit à cette dame, il prenoit un bâton et menaçoit de le frapper.

L'auteur considère successivement les principaux traits d'organisation dans les différentes classes d'êtres organisés : dans les mammaux, il examine les cétacées qu'il sépare avec raison des premiers dont ils doivent cependant former une division, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les mollusques, les crustacées, les arachnides, les insectes, les vers, les méduzes, les rhyzostômes, les échynodermes, les astéries, les hydres, les polypes, les tectonougiens, les vermicules, les rotifères et les vorticelles : parmi les

Considérat. sur les êtres organisés.

végétaux il étudie dans les agenies les conferves, les byssus, les nostochs, etc.; il parcourt également les acotyledons, les monocotyledons, les dycotyledons et les polycotyledons.

De cet examen très-rapide il résulte que, de même que la perfection des animaux paroît dépendre de l'existence, du développement et des formes du système osseux; de même dans les végétaux la perfection et le développement des espèces tiennent à la solidité de leur charpente ligneuse.

On connoît dans les animaux la supériorité d'organisation des mammifères et particulièrement des quadrumanes et des bimanes; les crustacées et les insectes, dont le corps est revêtu d'une enveloppe coriace solide à laquelle sont attachées les antennes et les pattes, sont supérieurs aux animaux *inosseux* qui ont le plus de perfection. Enfin les vers, les hydres, les vermicules, etc., qui ont le corps absolument mou sont de tous les animaux les plus imparfaits.

On observe les mêmes différences chez les végétaux, ajoute M. Delamétherie :

« Les conferves, les ulves, les fucus... dont le corps est entièrement mou paroissent de tous les végétaux avoir le moins de perfection. Les plantes herbacées leur paroissent supérieures. Enfin les végétaux dont la tige ligneuse a beaucoup de solidité, paroissent supérieurs à tous les autres et par leur organisation et par leur longue vie ».

M. Delamétherie considère les tremelles oscillaires comme formant le passage des animaux aux végétaux et réciproquement. Il fait connoître les mouvemens oscillatoires des filets dont elles se composent, filets qui ont la faculté de s'éloigner et de se rapprocher

sous différens angles. Il cite à ce sujet les découvertes de Fontana qui a reconnu dans les tremelles trois sortes de mouvemens : un de tortillement des filets entr'eux ; l'autre d'agitation semblable au mouvement par lequel les serpens agitent leurs têtes et leurs queues ; et le troisième de progression d'un lieu dans un autre, mais de telle sorte que, ces mouvemens se faisant en sens contraire dans les différentes parties de l'individu, la masse entière ne paroît pas avancer. Il est remarquable que, si on laisse sécher la tremelle ou seulement un ou plusieurs de ses filets, et qu'on les replonge dans l'eau quelque tems après, la plante aura conservé la même faculté de mouvemens.

Considérat. su les êtres organisés.

« La spontanéité du mouvement de ces tremelles, dit Desaussure pére, qui en a observé deux espèces aux bains d'Aix en Savoie, me paroît au-dessus de toute espèce de doute ; elles n'ont pas seulement le mouvement d'oscillation, elles ont aussi un mouvement progressif. Lorsqu'on en met un petit paquet dans un vase transparent, elles s'étendent contre les parois inférieures de ce vase, et on les voit alors se promener contre ces parois dans toutes sortes de directions... Il faudroit, ajoute Desaussure, à une tremelle qui marcheroit jour et nuit, trente-sept ans pour faire une lieue commune de vingt-cinq au degré ».

Plusieurs naturalistes, Vaucher et Bocsh entr'autres, ont étudié les mouvemens des tremelles ; mais Adanson paroît les avoir observés le premier.

L'histoire des systêmes anatomiques étudiés d'abord dans les végétaux, puis dans les animaux, et des considérations générales sur leurs fonctions et sur les phénomènes de ces fonctions terminent le premier

Considérat. sur les êtres organisés.

volume. Nous ne nous arrêterons point sur ces différentes parties de l'ouvrage, parce que nous avons déjà fait connoître la substance de ce que nos lecteurs pourroient y trouver de nouveau (1).

Dans le deuxième volume l'auteur étudie d'abord les forces vitales chez les différens êtres organisés: arrêtons-nous à ce qu'il dit de l'irritabilité de la fibre animale et de la fibre végétale.

Après avoir constaté l'existence de l'irritabilité dans les végétaux comme dans les animaux par les mouvemens plus ou moins marqués que l'on observe chez les uns et chez les autres, il avance que l'on peut, à l'aide de certains moyens, diminuer et augmenter cette faculté vitale de la fibre. L'oxigène, les oxides, les acides, le calorique, l'électricité, le galvanisme, le magnétisme et la lumière sont les agens que l'on peut employer pour augmenter l'irritabilité de la fibre animale. Plusieurs substances au contraire paroissent la diminuer; ce sont les alkalis, l'azote, l'hydrogène, le gaz acide carbonique, les sulphures et les phosphures alkalins.

En examinant comparativement les phénomènes de l'irritabilité dans la fibre végétale, M. Delamétherie trouve que cette faculté est augmentée

1°. Par l'eau : des parties de végétaux desséchées et privées de la faculté irritable la recouvrent par l'immersion dans l'eau; telles sont les conferves, les nostochs, etc.

2°. Par la chaleur : la sensitive, la dionée ont beaucoup plus de sensibilité dans les tems chauds.

---

[1] V. t. 18, pag. 416 de ce journal, l'extrait que nous avons donné du mémoire de M. Delamétherie, sur l'organisation des végétaux, publié dans le journal de physique.

3°. Par la lumière : les mêmes plantes perdent leur irritabilité par l'étiolement ; il est cependant quelques plantes, *l'hedysarum girans*, par exemple, qui conservent leur irritabilité même dans l'obscurité. Considérat. sur les êtres organisés.

4°. Par le galvanisme : le docteur Giulio a armé différentes branches d'une sensitive de lames métalliques ; la plante bien reposée et ayant repris ses forces, il tira des étincelles de ces lames en les faisant communiquer avec la pile galvanique ; les branches s'affaissèrent subitement ; le galvanisme agit dans cette expérience comme toute commotion quelconque.

5°. Par l'électricité : Ingenhouz, entr'autres expériences tentées à ce sujet, sema des graines dans plusieurs vases (les uns étoient électrisés, les autres ne l'étoient point) ; les graines semées dans les vases électrisés ont levé plutôt que celles qui se trouvoient dans les autres.

6°. Par plusieurs sels neutres : Brugmann a mis tremper des rameaux d'aulne, les uns dans de l'eau pure, les autres dans l'eau chargée de muriate ammoniacal ; les premiers n'absorbèrent que la moitié de l'eau dans le même espace de tems que les autres mirent à en absorber les cinq sixièmes.

7°. Par le soufre : Humboldt a expérimenté que les haricots végétoient plus promptement dans le soufre que dans la terre, quoique l'humidité et la température fussent les mêmes.

8°. Par l'oxigène : le même a observé que la sensitive montre beaucoup de sensibilité sous une cloche pleine de gaz oxigène ; tandis qu'elle s'affaisse si la cloche contient du gaz acide carbonique, de l'azote, ou du gaz hydrogène.

Considérat. sur les êtres organisés.

9°. Par les acides légers : Ingenhouz arrosa avec de l'acide nitrique affoibli un terrein semé de différentes plantes; Humboldt a employé l'acide muriatique oxigèné dans lequel il a fait tremper la graine de cresson alenois avant que de la semer; et dans les deux cas la végétation en a été et plus active et plus précoce : ce dernier a même observé que des semences trop anciennes pour germer levoient parfaitement, si on avoit le soin de les tremper dans l'acide muriatique oxigèné.

D'un autre côté il est aussi une foule de substances qui peuvent diminuer ou suspendre l'irritabilité des végétaux : tels sont les gaz azote, acide carbonique, hydrogène et même l'opium; on a arrosé à Edimbourg la sensitive avec des décoctions d'opium, et la plante a perdu sa sensibilité.

Nul doute que l'excitabilité de la fibrine végétale n'existe aussi bien que l'excitabilité de la fibrine animale, mais à des degrés différens. Quant à la cause de cette excitabilité, l'auteur pense que, outre la forme et la composition de la fibre, outre sa sécheresse et son humidité, sa chaleur et sa causticité, le galvanisme et l'électricité sont les principales causes de ce phénomène. M. Delamétherie ne balance pas à répéter, après Galvani et Aldini, que le corps de l'animal est une espèce de bouteille de Leyde, ou de carreau magique. Il pense d'après des expériences qu'il rapporte que le cerveau fournit aux nerfs, et ceux-ci aux muscles et aux viscères, une partie molle, albumineuse, pulpeuse, analogue à celle qui se trouve dans l'appareil électrique des poissons électriques, et que cette substance qui contient une grande quantité de fluide gal-

vanique forme avec les muscles une pile naturelle semblable à celle des métaux superposés. Par rapport au mode d'action du fluide galvanique pour produire l'excitabilité, l'auteur s'en rend compte de la manière suivante : Considérat. sur les êtres organisés.

Il considère la fibre animale comme une masse de fibrine qui s'amincit et se racourcit par le dessèchement et par la chaleur, et qui au contraire se gonfle et s'alonge par l'humidité qu'elle absorbe, ainsi que le feroit un morceau de peau ou de parchemin. Or, dit M. Delamétherie, l'étincelle, soit celle de la bouteille de Leyde, soit celle de la pile galvanique, produit une chaleur qui paroît suffisante pour crisper et contracter cette fibrine, puisqu'elle peut bien oxider les métaux.

Sans nous amuser à réfuter cette opinion sur la nature des causes de l'excitabilité, opinion dont le moindre inconvénient est d'avoir mis de côté l'agent principal, la vie, qui produit et qui entretient ce phénomène; nous nous permettrons cependant de faire observer que cette explication a été trouvée dans un cabinet et au milieu d'instrumens de physique, bien plus que dans l'étude des fonctions et des organes de l'économie vivante.

La même cause produit aussi l'excitabilité des végétaux, d'après l'hypothèse de M. Delamétherie. Suivant lui, il est probable que la partie fibreuse végétale et la partie médullaire exercent l'une sur l'autre une action galvanique qui est la cause de l'excitabilité végétale.

L'auteur examine ensuite les fonctions principales des êtres organisés; il retrouve chez toutes les classes

Considérat. sur les êtres organisés.

des animaux et des végétaux des organes analogues pour les forces vitales, pour la nutrition, pour la respiration, pour la circulation, pour la reproduction.

Il estime que les phénomènes de la nutrition se réduisent à de simples cristallisations, sur-tout pour la distribution des parties similaires, ce qui constitue la réparation; cependant ces cristallisations (la nutrition) affectent, dit-il, rarement la figure des polyedres réguliers de la géométrie, ainsi que cela a lieu dans les cristallisations minérales.

Il n'y a guères que les lames médullaires de quelques grands arbres qui forment des parallèlipipèdes rectangulaires; quelques lames du tissu cellulaire des animaux qui présentent des cellules cuboïdes rhomboïdales.... et la partie intérieure des gousses des plantes légumineuses qui sont composées de lames rhomboïdales. Au surplus on connoît, même en minéralogie, des cristallisations sans forme géométrique; telles sont celles des stalactites, des stalacmites, du *flos ferri*, etc. On rencontre des cristaux de Gypse, de Spath calcaire et autres, dont les faces sont curvilignes; et les faces des cristaux de sucre, de camphre, de phosphore, sont également presque toujours curvilignes.

Tous les êtres organisés ont également la faculté de respirer; on ne trouve de variation que dans les organes qui servent à cette fonction. La forme de ces organes peut être rapportée aux quatre divisions suivantes : les pores absorbans, les trachées, les branchies et les poumons.

L'auteur admet cependant que les organes respiratoires des végétaux sont encore peu connus. Il ajoute

qu'ils paroissent résider dans des pores absorbans et dans des trachées.

En parlant du sommeil, il pense que la cause première en est le défaut d'excitabilité; défaut qui peut être produit par la fatigue et la lassitude, par l'inaction du corps et de l'esprit, par l'absence de la lumière, par le froid, par une compression quelconque sur le cerveau, comme dans les apoplexies, etc. Il cite à ce sujet l'observation suivante : « Une femme avoit perdu les os du crâne, et on étoit obligé de lui couvrir la tête avec une calotte de plomb. On la faisoit dormir à volonté en lui ôtant la calotte de plomb et comprimant légèrement le cerveau... Ces compressions, ajoute-t-il, diminuent sans doute l'excitabilité du cerveau ».

Par rapport au sommeil des végétaux, l'auteur dit qu'il paroît également dépendre comme celui des animaux, d'une diminution dans l'excitabilité. Il fait remarquer au surplus que le sommeil des plantes avoit déjà été reconnu par Linnée; et ses successeurs n'ont fait que rectifier quelques-unes des observations que le botaniste d'Upsal n'avoit pas été à portée de bien voir. Sauvages avoit envoyé à Linnée le *lothus ornithopodius* qui fleurit dans les serres d'Upsal : Linnée voulut un soir aller le visiter, la fleur avoit disparu; et le lendemain matin il la trouva épanouie de nouveau; il vit de plus par la suite que les mêmes effets se reproduisoient tous les matins et tous les soirs. Ayant examiné toutes les plantes avec la même précaution, il observa que plusieurs espèces offroient également le phénomène du sommeil. En multipliant ses observations, il fut amené à diviser les plantes dormeuses en trois grandes classes, savoir :

Considérat. sur les êtres organisés.

1°. Les météoriques : l'heure de leur épanouissement est dérangée par l'état de l'atmosphère ; la grenadille, par exemple, ouvre sa corolle à midi par un ciel serein, et seulement à trois heures après-midi par un jour nébuleux.

2°. Les tropiques : la corolle s'ouvre le matin, et se ferme le soir.

3°. Les équinoxiales : leurs corolles s'ouvrent et se ferment à des époques et à des heures marquées.

L'auteur a terminé son ouvrage par quelques considérations sur la mort des êtres organisés, phénomènes qu'il attribue dans tous les cas à l'anéantissement, à la destruction de l'excitabilité.

On trouvera dans cette nouvelle production de l'auteur, à côté d'une foule d'idées et de conséquences qui ne sauroient être admises, un grand nombre d'observations et de faits précieux sur les phénomènes de la vie des êtres organisés ; et ces observations et ces faits, on les lira avec beaucoup d'intérêt : c'est de cette manière que nous avons cru devoir envisager l'ouvrage de M. Delamétherie ; c'est aussi sous ce double rapport que nous avons cherché à le faire connoître.

F.-J. D.

De la méthode iatroliptice, ou observations pratiques sur l'administration des remèdes à l'extérieur, dans le traitement des maladies internes ; par A. J. Chrétien (1).

Deuxième extrait ou notes pour servir de supplément au premier extrait du même ouvrage. Voyez le journal, tome 20, pag. 175.

Méthode iatroliptq.

Peu importe que M. Chrétien n'ait pas conservé la vraie étymologie grecque d'un nom que l'élégant naturaliste de Rome avoit fait passer dans la langue latine, *iatraliptice ;* il est aussi indifférent que la seconde partie du titre s'accorde peu avec la première, en ne disant pas que c'est par la voie des frictions, qu'on administre des remèdes à l'extérieur dans le traitement des maladies internes, si le contenu de l'écrit ne laisse nul doute à ce sujet ; mais ce qu'il n'est pas inutile de savoir, puisque les observations de M. Chrétien en auront plus de prix, c'est que les médecins grecs, depuis Hippocrate jusqu'aux Arabes, avoient recours dans diverses maladies aux frictions, pour faire entrer par la peau différens remèdes, avec l'intention de produire le même effet qu'en les faisant avaler aux malades ; déjà le t. 8, p. 43 du recueil périodique de la Société, a fait connoître que les frictions médicamenteuses entroient pour beaucoup dans la médecine des

[1] Un volume in-8°. Prix 5 francs, chez Croullebois.

Méthode iatroliptiq.

anciens ; on doit donc regretter que M. Chrétien n'ait pas connu cet article ; il n'eût pas avancé qu'anciennement on n'employoit les onctions et les frictions que comme un moyen de gymnastique.

Il est sans doute permis de s'enthousiasmer pour un moyen thérapeutique, auquel les profondes connoissances du système absorbant doivent rappeler souvent le praticien ; mais sous le rapport de l'iatroliptique et dans le sens de M. Chrétien, on ne peut employer l'emplâtre de Rustaing qu'il vante pour empêcher les congestions laiteuses dans les seins ; son action n'est que locale, elle peut être comparée à d'autres topiques qui n'agissent pas avec moins de vertu, et pour l'heureux effet desquels l'homme de l'art ne négligera pas les autres moyens subsidiaires que l'état varié de la femme en couche exige. Si cependant l'application de cet emplâtre, ailleurs que sur le sein, produisoit la révulsion du lait, comme on a cherché à la produire par d'autres topiques, il pourroit alors faire partie de la méthode de notre auteur, comme les acopes et les myracopes (1) des anciens.

La sagesse des conseils que M. Chrétien donne pour le succès de la *méthode iatroliptique* mérite aussi d'être connue ; il est bon, dit-il, d'observer en faveur des jeunes praticiens, qu'on doit 1°. faire les frictions sur les parties du corps les plus pourvues de vaisseaux absorbans ; 2°. choisir la partie qui a la communication

(1) C'étoit des compositions destinées à rétablir les forces vitales, et à calmer les affections nerveuses. Les aromates en faisoient la base ; ils étoient incorporés avec le miel, la cire et les corps gras.

la plus directe avec l'organe affecté par la voie des systêmes lymphatique et cellulaire; 3°. réduire à l'état de la plus grande divisibilité possible les substances qu'on emploie, et les incorporer ou les dissoudre avec le véhicule approprié; 4°. bien nettoyer la peau pour la rendre plus perméable; 5°. activer la force du systême absorbant par les frictions faites pendant long-tems et avec ménagement; 6°. choisir le soir ou la nuit pour les faire, en raison de ce que l'absorption cutanée est plus forte à cette époque (1). Notre auteur eût pu ajouter que l'usage des bains est dans quelque cas nécessaire pour faciliter l'absorption des médicamens, c'étoit une précaution que les anciens ne négligeoient pas, comme ils ajoutoient à ce traitement les boissons qui pouvoient convenir. Un autre précepte qu'on retrouve dans la narration des faits, consiste à faire garnir d'un gant la main de celui qui fait la friction, sur-tout quand le médicament a trop d'activité.

Méthode iatroliptiq.

La connoissance du systême absorbant, en dictant à M. Chrétien de tels préceptes, le conduit nécessairement à des résultats heureux; le nombre des médicamens employés n'est pas grand; peut-être en a-t-il mis d'autres en usage? C'est ce qu'il ne dit point, et ce dont on doit être étonné, sur-tout lorsque la matière médicale des anciens en présente une si grande quantité: ainsi par exemple l'on sera supris qu'il n'ait pas tenté

[1] Nous pensons cependant avec M. Alibert, que le matin doit être préféré, en raison de ce que le repos de la nuit semble donner une nouvelle activité à toutes les fonctions, et que le médicament doit en agir d'une manière plus sûre.

Méthode iatroliptiq

l'onguent artanita dont il est même fait mention dans les pharmacopées des modernes, où l'on trouve aussi d'autres préparations qui, composées de substances qu'on administre intérieurement pour la même fin, sont énoncées sous les titres d'huile ou d'onguent, pour être employées en frictions.

En attendant que M. Chétien continue ses travaux sur cette partie de la thérapeutique, et qu'il rende publics ses résultats, le praticien ne doit point ignorer comment il a opéré et réussi auprès de ses malades, on pourroit même dire à son égard, puisqu'il est le sujet d'une de ses observations : nous conservons ici ses propres expressions.

Iere. *Obs.* Une dame, approchant de sa 5e. année, à l'époque de la cessation des règles, d'un tempérament pituito-bilieux, ayant le genre nerveux très-sensible, éprouva dans le cours d'une maladie gastrique accompagnée de tic (*trismus tonicus de Sauvages*) et de douleurs fixes à la courbure du colon, une suppression presque totale d'urines; elle ne les rendoit que goutte à goutte, et avec beaucoup de souffrance; aucun des autres syptômes n'avoit diminué. Je prescrivis, dit l'auteur, une friction sur la partie interne de chaque cuisse avec six grains de camphre uni à la salive. Cette première application diminua sensiblement la douleur et facilita les urines; répétée trois heures après, toute sensation douloureuse et tout embarras du côté des voies urinaires disparurent pour ne plus revenir.

2e. *Obs.* Un garçon de 6 ans éprouvoit depuis un an une diarrhée muqueuse, accompagnée d'un gonflement considérable du ventre : il étoit d'une maigreur excessive,

quoiqu'il eût un appétit désordonné ; tous les remèdes que des médecins instruits avoient employés, étoient sans effet. J'en avois conseillé moi-même quelques-uns auxquels on n'avoit pas eu recours avant de me consulter, et je n'avois pas obtenu plus de succès : je ne vis d'autre ressource que celle que pouvoit m'offrir le liniment spiritueux (1) ; on frictionna le malade à la dose d'une cuillerée à café, sur l'épine du dos, trois fois le jour : après deux fois 24 heures, il y eut un mieux sensible. Le quatrième jour expiré, la diarrhée a cessé ; on continua le remède encore une vingtaine de jours, et l'enfant se rétablit parfaitement.

Méthode iatroliptiq.

3e. *Obs.* Une demoiselle âgée de 24 ans, d'une constitution forte, bien réglée, mais perdant peu habituellement, me consulta pour une suppression du flux menstruel, qui ne datoit que de dix jours. Le premier jour de retard lui avoit donné des inquiétudes très-vives qui, sans être fondées, alloient croissant, à mesure que le retard se prolongeoit ; j'eus recours à la teinture antispasmodique préparée avec huit grains d'opium par once d'eau-de-vie ; on se frictionna trois fois par jour la partie interne des cuisses et le ventre avec une once de cette teinture : après la sixième friction, le sang parut ; on crut pouvoir cesser le remède. Le flux fut très-peu abondant, et se supprima le lendemain. Appelé de nouveau quatre jours après, je fis répéter le même moyen ; six onces de teinture

(1) Ce liniment que l'auteur dit avoir emprunté de Rosen (v. son Traité des maladies des enfans), est composé de deux onces d'esprit de Genièvre, de demi drachme d'huile de Girofles, et d'autant de baume de muscade.

Méthode iatro-mathématique.

furent encore employées, le remède agit d'une manière si énergique qu'en comparant le flux actuel avec celui de chaque mois, il présentoit tous les caractères d'une perte, au point que je fus obligé d'employer des remèdes pour la faire cesser.

4e. *Obs.* Un garçon âgé de 14 ans, sensible et violent, d'un tempérammment bilieux, fut pris au commencement de l'été d'une fièvre intermittente tierce, qu'on laissa marcher sans aucun remède jusqu'après le neuvième accès. La maladie au lieu de diminuer fut en croissant: le sujet se refusant à tous les moyens administrés à l'intérieur, je le soumis à l'usage de la teinture antispasmodique (observation précédente.) en frictions sur la partie interne des cuisses et sur le ventre; son action fut très-peu marquée pendant plus de quinze jours, le malade négligeant de se frictionner aussi fréquemment que je l'avois recommandé; ayant même abandonné ce moyen, les accès devinrent plus fréquens; il se décida alors à se laisser frictionner de trois heures en trois heures en employant chaque fois une demi-once de teinture. L'accès qui survint après la huitième friction fut à peine sensible, et le même moyen ayant été répété avec la même exactitude, l'accès ne reparut plus.

5e. *Obs.* Un homme de 48 ans, d'un tempérament bilieux, ayant le genre nerveux irritable, avoit eu une fièvre intermittente tierce insidieuse qui céda au quinquina pris intérieurement à forte dose. Un mois après il lui survint des accès de fièvre double tierce, qui sans être dangereux étoient extrêmement violens et pénibles. Je me décidai, dit M. Chrétien, à faire usage de

de la teinture de quinquina (1). J'y étois autorisé par l'inutilité des autres moyens, et par l'obstination du malade à ne rien prendre; j'en prescrivis deux onces, que l'on employa en frictions à trois reprises différentes sur la partie interne des cuisses et sur l'épine du dos. Le succès surpassa mon attente : l'accès manqua, le remède fut continué pendant quelques jours sans aucun retour de fièvre. Quinze jours après la cessation des frictions, la fièvre ayant reparu, on usa des mêmes moyens dont on obtint les mêmes résultats. Méthode iatroliptiq.

Beaucoup d'autres observations font connoître dans quel genre de maladies les frictions médicamenteuses ont été administrées, soit que l'auteur les ait prescrites avec ces substances seules, soit qu'il les ait combinées ensemble; il a aussi employé la coloquinte et la digitale; mais il faut en chercher les heureux résultats dans l'ouvrage même, qui mérite d'autant plus d'être médité qu'il offre l'exemple de puissantes ressources médicinales tombées dans l'oubli, et qu'il donne en même tems la preuve qu'on doit dans la pratique apporter plus d'attention aux connoissances physiologiques.

En terminant ces notes, nous pourrions présenter aux yeux du vrai médecin un léger apperçu des succès de quelques savans qui ont précédé M. Chrétien dans la même carrière et qui ont employé d'autres substances; mais arrêtés par la crainte de paroître partager l'enthousiasme dont on auroit pu les accuser pour la

(1) On avoit fait infuser deux onces de quinquina rouge, de bonne qualité, sur vingt-quatre d'alkool à trente-six degrés.

Méthode iatroliptiq.

nouveauté, nous nous reporterons à des tems plus éloignés afin d'en tirer quelques faits. On lit dans les éphémérides des curieux de la nature qu'une femme qui avoit une fièvre double-quarte, contre laquelle toutes sortes de remèdes avoient échoué, en fut guérie par des frictions sur la région épigastrique avec un mélange d'alkali, de camphre et d'huile de gérofle; elle les faisoit le matin et le soir avant l'accès : huit jours suffirent pour la guérison. Le même recueil offre aussi plusieurs observations qui constatent l'effet des cordiaux employés à l'extérieur pour remédier à des maladies internes; si on consulte la troisième satyre médicale de Franzius, on y trouvera plusieurs citations qui démontrent qu'on a eu recours aux frictions pour purger, faire vomir et remédier à l'affection verminеuse; on y remarquera qu'un médicament retenu dans la main ou appliqué à la plante des pieds a produit de semblables évacuations.

Pour peu qu'on examine l'époque où ces observations ont été faites, on la voit coïncider avec celle où l'homme étoit rappelé à l'étude de la nature tant par les conseils de Bacon que par les expériences de Boyle; celui-ci s'étoit beaucoup occupé de la porosité, de la pénétrabilité des corps et des effluves qui s'en échappent pour se porter sur d'autres corps; et c'est d'après la connoissance de ces propriétés qu'il se rendoit compte de l'effet interne de certains médicamens appliqués à l'extérieur. Sa propre expérience lui avoit appris qu'en tenant dans la main des cantharides, les voies urinaires en étoient affectées douloureusement; il savoit aussi que la nicotiane appliquée à l'extérieur produisoit l'ivresse, et que des frictions faites dans

Méthode iatroliptiq.

la paume des mains avec une substance purgative excitoit plusieurs évacuations alvines (1). Tant de faits ne devoient pas être perdus pour l'art, quelques savans s'en occupèrent; et Kennedy entr'autres fit connoître, au commencement du siècle dernier, les avantages qu'on pouvoit retirer des remèdes externes dans les maladies internes. Parmi les substances dont il parle, on distingue le quinquina qui, suivant lui, devoit être également fébrifuge appliqué à l'extérieur comme administré intérieurement, *et cortex hic ab extra admotus eumdem præstat effectum*, telles sont ses expressions que nous avons empruntées de Manget. Mais, comme la vérité n'est pas toujours écoutée dans les premiers momens où elle se fait entendre, et que l'homme accoutumé à un chemin ne veut pas le quitter pour un nouveau qui peut offrir des avantages, il en résulta que les écrits et les observations qui s'accordoient avec les expériences de Boyle ne produisirent aucun effet dans la science médicale. En vain on recueillit dans les pharmacopées les plus accréditées des formules basées sur les connoissances physiques ; en vain de nos jours (en 1768) un chirurgien anglais publia que le nitre dissous dans l'eau pouvoit, suivant son expression, pénétrer par la peau jusqu'à l'appareil urinaire ; en vain, après avoir observé que l'organe cutanée étoit une voie par où le quinquina agissoit comme antiseptique, le même auteur dit que ce médicament guériroit la fièvre de la même manière,

[1] Il est inutile de faire observer que plusieurs de ces faits, que M. Duval a simplement empruntés des anciens, d'après leurs propres autorités, méritent confirmation.

Méthode iatroliptiq.

les yeux ne se dessillèrent point, et l'iatroliptique, comme ce que nous avons appelé ailleurs *médecine eispnoïque* en restèrent là.

Il étoit réservé à un siècle plus éclairé tant par les grandes découvertes anatomiques que par le véritable esprit d'observation, de connoître tout le prix de ces tentatives, après en avoir cherché l'explication à l'aide des connoissances acquises sur le système absorbant.

J. R. DUVAL.

Traité de la structure, des fonctions et des maladies du foie; et recherches sur les propriétés et les parties constituantes de la bile et des calculs biliaires; par G. SAUNDERS, *docteur en médecine, membre du collège royal des médecins de Londres, etc.; traduit de l'anglais sur la troisième édition, et augmenté de plusieurs notes, par* P. THOMAS, D. M. M. (1)

Maladies du foie.

L'auteur, après quelques considérations générales sur l'anatomie et la physiologie; considérations dans les détails desquelles il a cru devoir entrer, moins pour donner un traité complet de chacune de ces parties, que pour servir d'introduction et d'éclaircissement au sujet principal de son travail, passe à l'examen des maladies de l'organe hépatique : de cette manière son ouvrage est naturellement divisé en deux parties.

Dans la première, on trouve la description anatomique du foie; des vues générales sur ses vaisseaux et sa

(1) Un vol. in-8°. 300 pag. Paris an XIII; chez Goujon, libraire, rue du Bacq, n. 164.

la nature du sang qui circule dans la veine porte ; des recherches physiologiques sur l'artère hépatique et sur ses fonctions, sur la structure intime du foie, sur le cours de la bile, sur ses propriétés et ses caractères, soit physiques, soit chimiques, sur les propriétés et les caractères physiques et chimiques des calculs biliaires, sur les usages de la bile, etc. Maladies du foie.

M. Saunders n'ayant rien ajouté aux connoissances acquises sur ces différens points de la physiologie, à l'égard desquels son travail n'est même pas toujours au niveau de l'état actuel de la science, je ne m'y arrêterai point ; je me contenterai de prendre, dans cette première partie, un fait curieux qu'il a emprunté d'Abernety, fait duquel il tire cette conclusion, que le sang artériel peut, dans quelques cas bien rares il est vrai, fournir jusqu'à un certain point les principes nécessaires à la formation de la bile. Quoi qu'il en soit de la conclusion, le fait par lui-même n'en est pas moins curieux.

« M. Abernety (1), médecin très-distingué, a eu occasion de voir un de ces cas rares, qu'on peut regarder comme des jeux de la nature. La veine porte, au lieu de transmettre le sang qu'elle contient dans la substance du foie, et de le rendre par le moyen des veines hépatiques à la veine cave inférieure, le versoit immédiatement dans celle-ci près de l'origine des veines émulgentes. Il n'y avoit d'autre vaisseau propre au foie que l'artère hépatique qui devoit par conséquent servir à la sécrétion et à la nutrition. La bile étoit répandue comme à l'ordinaire dans les intestins, et remplissoit la vésicule du

(1) V. Transact. philosoph. an 1793, p. 1.

Maladies du foie.

fiel : celle-ci était cependant plus petite que de coutume, et contenoit seulement une demi-tasse à-peu-près d'un fluide jaunâtre et amer, mais moins âcre et d'une amertume moins nauséabonde que la bile ordinaire. Le sujet de cette étrange conformation étoit un enfant âgé d'un an environ. »

Dans la seconde partie, l'auteur traite des maladies du foie considéré comme organe sécrétoire et comme organe glanduleux. Il examine d'abord les affections dépendantes de la sécrétion augmentée de la bile, de la même sécrétion diminuée, des obstacles qui s'opposent au libre passage de la bile dans le duodenum. Il s'occupe ensuite des maladies auxquelles le foie est sujet comme organe glanduleux : telles sont l'inflammation aiguë et chronique de ce viscère, et les lésions qui en résultent comme la suppuration, le squirrhe, la gangrène, l'hydropisie, la dyssenterie, etc. Cette partie contient une histoire fidèle, quoique abrégée, de l'hépatitis.

Au surplus, sans avoir présenté des faits nouveaux, ni de doctrine, ni de méthodes thérapeutiques neuves, l'auteur s'est cependant montré sévère observateur dans chacun des points de pratique qu'il a traités. Il a surtout réduit à leur juste valeur les effets des médicamens généralement conseillés dans les diverses maladies ; sous ce rapport, le travail de M. Saunders n'est pas sans intérêt.

Cet intérêt est d'ailleurs singulièrement accru par les notes nombreuses, dont le traducteur M. Thomas a enrichi le texte. Dans une de ces notes, par exemple, M. Thomas dévelope l'idée de M. Saunders, sur la formation de quelques-unes des humeurs animales, indé-

pendamment de l'action des organes sécrétoires pour quelques cas seulement. M. Thomas cite à cet égard la grande quantité d'évacuations bilieuses qui survienuent dans certains *cholera-morbus*; évacuations si abondantes et si promptes, qu'il seroit physiquement impossible que les matières rejetées eussent subi l'action sécrétoire du foie. M. Portal a trouvé des matières d'un caractère bilieux dans l'estomac, lors même qu'une obstruction très-forte du pylore ne pouvoit permettre à aucun fluide de refluer dans ce viscère. Plusieurs praticiens ont vu des calculs biliaires dans la veine porte. Morgagni a constaté l'existence de l'ictère noir, sans aucune affection du foie ni de la rate; enfin, on sait que la morsure de certains animaux venimeux imprime à la masse des humeurs une sorte de dégénération bilieuse caractérisée par la jaunisse. Maladies du foie.

L'humeur bilieuse n'est pas la seule qui présente le phénomène dont nous nous occupons. Avec quelle facilité par exemple, et avec quelle abondance l'urine se produit dans le diabétes, sans que ce fluide conserve aucun rapport de quantités avec la boisson prise. Darwin cite des observations dans lesquelles les individus n'ont pas cessé de recevoir l'urine dans la vessie, malgré qu'ils eussent les reins détruits ou en parfaite suppuration. De tous ces faits il résulte que les humeurs animales peuvent être aussi le produit de mouvemens intestins, et d'une sorte de fermentation vitale qui pourroit bien avoir quelque analogie avec les fermentations chimiques. On doit savoir gré à M. Thomas d'avoir insisté sur ces détails, à raison des contradictions qu'éprouvera ce simple énoncé de faits de la part de ceux qui étu-

Maladies du foie.

dient l'économie animale, moins dans la vie elle-même que dans ses organes matériels.

Saunders a très-bien saisi l'analogie ou plutôt la dépendance qui existe entre les lésions du foie et les affections rhumatismales. « La durée, dit-il, et l'étendue des douleurs auxquelles donne lieu d'abord un état vicié du foie, sont si variées qu'elles trompent également le malade et le médecin. Les épaules, les muscles du cou, les bras, et même toutes les articulations s'en ressentent. Chaque changement de position du corps réveille quelques anciennes douleurs, ou même en détermine une nouvelle. Il suffit de donner au tronc une direction quelconque ou d'étendre les bras pour éprouver de tels effets. J'ai vu des malades aussi effrayés de l'idée d'un changement de position, que si leurs muscles eussent été atteints d'affections rhumatiques ».

M. Thomas fait observer que cette analogie entre les lésions du foie et les affections rhumatismales n'avoit point échappé aux anciens ; il cite divers passages de Baillou, l'un des plus habiles sectateurs des pères de la médecine. Ajoutons que dans nos affections rhumatismales nous voyons se joindre très-souvent la complication de maladies bilieuses.

Saunders n'a parlé qu'en passant de la fièvre jaune: M. Thomas y a supplée jusqu'à un certain point, par une note assez détaillée ; note dans laquelle il a su mettre à contribution les meilleures sources, n'ayant pas été dans le cas de voir la maladie par lui-même.

Par rapport à la faculté contagieuse de la fièvre jaune, tour-à-tour niée et soutenue par des médecins également respectables, l'auteur partage l'idée que

j'ai émise il y a long-tems à ce sujet (1). Il croit en conséquence qu'on ne sauroit nier que la fièvre jaune ne puisse dans certains cas se transmettre par contagion, tandis que dans d'autres elle n'a point cette faculté. Au surplus, je sais que cette opinion sur l'action contagieuse de la fièvre jaune a été adoptée par des praticiens estimables, et j'y tiens d'ailleurs d'autant plus qu'elle est le résultat sévère de l'examen et de l'analyse de la plupart des faits exactement observés et fidèlement transmis sur cette maladie.

Maladies du foie.

F.-J. D.

Histoire raisonnée des maladies observées à Naples, pendant le cours entier de l'année 1764 ; *par* Michel Sarcone, *médecin, directeur de l'hôpital du régiment suisse de* Jauch ; *traduite de l'italien, par* S. Ph. Bellay, *docteur en médecine, ancien médecin des armées des Alpes et d'Italie* (2).

Maladies observées à Naples.

L'auteur, après avoir cherché à prouver dans sa préface que l'influence des saisons présentes ou antérieures n'est ni l'unique ni la principale cause des maladies épidémiques que l'on voit régner dans diver-

---

(1) V. mon compte rendu de l'ouvrage de M. Valentin, t. XVII du journal, p. 131 et 32 de la note.

(2) Tome Ier. ; à Lyon, chez Reymann et compagnie, libraires, rue Saint-Dominique ; à Paris, chez Brunot, rue de Grenelle-Saint-Honoré, et chez Croullebois, rue des Mathurins-Saint-Jacques, an XII – 1804 ; in-8°. Prix, 3 francs broché ; franc de port, 4 fr.

Maladies observées à Naples.

ses circonstances, croit qu'on doit en trouver la raison dans l'ensemble des agens principaux de notre conservation; agens parmi lesquels on doit compter surtout les alimens : plusieurs faits cités viennent à l'appui de cette opinion. Il pense aussi que les maladies elles-mêmes sont une source de nouvelles maladies.

Au surplus on observe, dans l'étude des épidémies vraies, une si grande variété d'effets et de phénomènes, et un si grand nombre de circonstances antécédentes différentes et même opposées entre elles, qu'au milieu de cette obscurité il est impossible de ne pas avouer que nous manquons encore des données nécessaires pour pouvoir prononcer sur les véritables causes des maladies épidémiques ainsi que sur leur nature. Nous devons donc nous contenter de les bien étudier quand elles se présentent, de les envisager sous toutes leurs faces, et d'en conserver tous les détails comme autant de matériaux qui pourront servir à de nouvelles découvertes.

C'est précisément là ce qu'a fait Sarcone dans son histoire des maladies observées à Naples; ouvrage connu et apprécié depuis long-tems parmi les praticiens. Son travail est divisé en trois parties; dans la première (et c'est encore la seule dont M. Bellay nous ait donné la traduction), l'auteur après avoir fait précéder la description du site, des vents et des maladies qui dominent le plus fréquemment à Naples, traite des maladies qui régnèrent populairement ou presque populairement dans ce pays, depuis le mois de janvier 1764 jusqu'au mois d'avril de la même année. Dans la deuxième partie il s'occupe de la grande épidémie qui sévit sur les habitans de Naples, depuis le mois

d'avril de la même année jusqu'au commencement de septembre. Enfin dans la troisième, l'auteur fait connoître les maladies qui se sont le plus généralement offertes en automne et en hiver.

Maladies observées à Naples.

Tout le monde a entendu vanter la belle situation de Naples, la pureté de son ciel et son heureux climat. Sa position, par rapport aux élévations qui l'entourent, la tient à couvert des vents libres du nord, du nord-ouest et de l'ouest; ceux qui y entrent le plus librement sont le nord-est, le sud-est et le sud-ouest.

La principale cause des altérations, qui arrivent dans l'atmosphère, est due au règne inconstant des vents australx qui souillent l'air des vapeurs dont ils se sont chargés dans leur trajet, et qui rendent les individus lâches, lourds et languissans: heureusement que les vents nord-est viennent de tems à autre corriger les mauvaises influences des vents du sud.

L'auteur remarque que la maladie vénérienne appelée injustement, dit-il, maladie de Naples; n'y est cependant pas plus terrible qu'ailleurs; elle offre néanmoins cette particularité, que dans ses progrès elle laisse ordinairement les parties sexuelles libres, mais qu'elle dirige ses fureurs vers la peau où elle se produit sous forme de gale très-rebelle. Cette transformation ne s'observe guère que chez les individus livrés à la débauche et à la crapule.

Après ces généralités topographiques, l'auteur décrit la diarrhée observée en janvier 1764. Il fait d'abord remarquer que la récolte des grains avoit été très-malheureuse. Il ajoute ensuite: « la fin de l'année 1763, depuis l'automne jusqu'en décembre, s'étoit écoulée avec un froid irrégulier, des pluies rares et une séche-

Maladies observées à Naples.

resse constante. Au mois de janvier du nouvel an 1764, on vit reprendre le dessus aux vents d'est et de sud-ouest ». C'est à cette époque que se montra la diarrhée. Elle offroit trois périodes bien distinctes : la première se composoit de la cardialgie et de tous les symptômes qui l'accompagnent ; la seconde appartient à la diarrhée qui succédoit à la cardialgie, laquelle sembloit s'être changée en diarrhée, puisqu'alors les douleurs d'estomac n'existoient plus ; la troisième appartient à la diarrhée qui s'unissoit à l'affection de l'estomac, et qui en paroissoit un symptôme. Le ténesme violent et les déjections sanguinolentes ne se présentèrent que rarement, et furent en général l'apanage des individus qui manquèrent de secours opportuns ; on vit quelques malades qui, passant par degrés de la cardialgie à la diarrhée, et de celle-ci à la dyssenterie putride, finirent de vivre dans un état de colliquation et d'anéantissement : la fièvre ne se joignoit que rarement à la maladie.

L'auteur reconnoît toutes les difficultés qui se présentent dans la recherche des causes de cette diarrhée ; aussi s'est-il principalement attaché à en bien décrire toutes les circonstances. Chez quelques-uns, dit-il, il n'y eut de sensible que l'ordre de la cause occasionnelle ; tel fut l'abus des farineux chez le plus grand nombre ; et chez quelques-uns l'usage d'aller à la selle sur le même vase.

Dans quelques cas, la diarrhée paroissoit être le symptôme des souffrances de l'estomac, de la cardialgie. Voici quels étoient ses caractères distinctifs : la diarrhée commençoit en même temps que les nausées, le sentiment de pesanteur, la douleur d'estomac, et ne se terminoit qu'avec les mêmes symptômes, tandis

qu'ordinairement la diarrhée naissoit après que les souffrances de l'estomac s'étoient obscurcies. Les douleurs paroissoient moins fixes, et se bornoient à une tension douloureuse le long de la ligne blanche; enfin, le ténesme manquoit absolument, mais les forces vitales étoient fort abattues.

Très-probablement la maladie dépendoit en général de l'action d'un stimulus puissant dont il est difficile d'assigner la nature. Dans la variété de la diarrhée que nous venons de décrire, le siége du stimulus étoit fixé sur l'estomac : on sait que la seule irritation de ce viscère peut produire des diarrhées aqueuses. Riolan a vu une femme mourir à la suite d'une diarrhée violente avec des déjections extraordinairement abondantes et dont la cause étoit un ulcère à l'estomac. Margagni, au retour d'un voyage fait avec célérité, fut pris d'une diarrhée si forte que dans l'espace de douze heures il rendit seize livres au moins de matières aqueuses presque limpides, et cependant les douleurs n'étoient ni fortes, ni fréquentes; mais les déjections continuoient toujours; elles ne cédèrent qu'à des vomissemens qu'il provoqua par suite de nausées désagréables qui lui survinrent. Parmi les matières rendues à l'aide du vomissement, il trouva une substance herbacée qui paroissoit être une feuille d'herbe cuite contenue probablement dans les alimens qu'il avoit pris en route, et à laquelle il ne balance pas d'attribuer la cause de sa diarrhée.

Quant au traitement de cette diarrhée, l'auteur a employé avec succès suivant les circonstances l'ipécacuanha, les boissons mucilagineuses adoucissantes, les purgatifs légers et les opiatiques.

Maladies observées à Naples.

L'auteur décrit ensuite une fièvre rhumatique qui a été observée à la même époque, à la suite de pluies continues et d'une assez longue durée des vents australx.

La fièvre rhumathique, dit Sarcone, dégénère à sa naissance ou en rhumatisme proprement dit, ou en maladie arthrique, ou bien elle se dissipe par les évacuations générales. Dans ses progrès elle acquiert le caractère d'affection de poitrine, en déterminant sur cette cavité une maladie aiguë, tantôt spasmodique, tantôt érysipélateuse, tantôt suppurative, et souvent septique sur-tout vers sa fin. Elle n'a pas toujours le même caractère; souvent elle est périodique, presque toujours rémittente, et très-rarement, pour ne pas dire jamais, intermitente; elle est aussi quelquefois continue inflammatoire, putride ou maligne. Au printems elle offre plus de régularité et moins d'opiniâtreté.

C'est sur-tout vers le commencement de mars que l'on vit régner la fièvre rhumatique; elle se terminoit ou par des douleurs rhumatismales chroniques, ou par les évacuations communes aux maladies aiguës en général. Ses principaux symptômes étoient la fièvre, des douleurs vagues le long du col et dans l'appareil musculaire des extrémités, des lassitudes, une céphalalgie violente, la face allumée, la chaleur de la peau brûlante et sèche; les sueurs ne s'établissoient que vers la fin de la maladie: du reste, on y observoit des rémissions marquées, malgré qu'elles n'eussent rien de périodique ou de fixe.

Dans cette maladie, le sang tiré des veines de quelque hauteur qu'il tombât, et quelle que fût l'ouverture par où il s'écouloit, montroit à sa surface une

concrétion lardacée et tenace comme de la colle froide. Examinée à l'œil nu ou armé d'une loupe, cette masse paroissoit comme un amas d'autant de petites masses irrégulièrement unies ensemble et serrées : divisée en certains points, elle paroissoit faite de quelques couches superposées et presque parallèles. « A cette substance glutineuse et assez dense, on voyoit succéder une masse de sang d'un rouge foncé qui paroissoit former un corps contigu avec la première et seulement uni à sa surface par une espèce d'attache qui imitoit une membrane veloutée, d'une couleur rouge inégale ».

Maladies observées à Naples.

Dans le principe de la maladie, il falloit la traiter par les mêmes moyens que les maladies inflammatoires. Ordinairement, dit Sarcone, la saignée hardiment et promptement pratiquée dans le commencement produisoit les meilleurs effets ; « la céphalalgie diminuoit ; les efforts fébriles étoient modérés ; les malades acquéroient plus de repos et plus de faculté de rester pendant quelque tems dans une position donnée ; les accès tomboient dans une rémission plus prompte et plus claire, et alors les sueurs étoient peu fréquentes ».

Il falloit en même tems tenir le ventre libre à l'aide des lavemens rafraîchissans, employer les boissons délayantes, etc. : quant aux anodins, il étoit prudent d'en user sobrement, et seulement dans les cas où les douleurs devenoient insupportables.

L'auteur décrit ensuite la pleurésie et la péripneumonie qu'il a observées. Il examine d'abord les discussions qui se sont élevées au sujet du siége différent de ces deux maladies ; et à l'aide d'une foule d'autopsies cadavériques, et appuyé de l'autorité de Morgagni, de Haller, des sages médecins de Breslau dans leur sa-

Maladies observées à Naples.

vante histoire des maladies de ce pays, de Triller, de Van-swiéten, etc., il pose en principe que la pleurésie a son siége dans les poumons, et que dans les cas où l'on trouve la plevre lésée, cette lésion est consécutive à l'affection de l'organe respiratoire. Dans trois cents cadavres de pleurétiques, disséqués à Rome, le siége du mal, dit Sarcone, fut toujours trouvé dans un des lobes du poumon; la plévre étoit constamment intacte, ou tout au plus légèrement viciée. La nature pongitive de la douleur dans la pleurésie, que l'on a regardée comme un signe certain du siége de la maladie dans la plévre, n'a aucune valeur. Les ouvertures de cadavres prouvent que la plévre a été saine, et le poumon seul affecté dans ces sortes de cas. Morgagni (lettre 21, n. 19) déclare avoir trouvé dans le thorax d'un vieillard mort d'une maladie aiguë de poitrine, au huitième jour de sa maladie, la plévre devenue extrêmement dure, cartilagineuse, presque osseuse, autour des poumons corrompus et enflammés, quoique le malade eût souffert dans cette maladie une douleur aiguë et pongitive. Ajoutons enfin, pour compléter le tableau de l'identité que l'on doit établir entre la pleurésie et la péripneumonie, que ces deux prétendues maladies, toutes les circonstances étant égales d'ailleurs, demandent un traitement entièrement semblable.

Cependant Sarcone, après cette belle dissertation dans laquelle il a fait preuve du plus grand mérite, soit comme praticien observateur, soit comme médecin érudit, semble sacrifier encore aux distinctions et aux divisions scholastiques. « Relativement au diagnostic différent de ces deux maladies, on peut hardiment prononcer que celle qui mérite le nom de pleurésie

leurésie est cette affection aiguë de la poitrine, dans aquelle le phénomène principal est représenté par la louleur pongitive et déchirante que les malades souffrent lans une ou plusieurs parties du thorax; on nommera u contraire péripneumonie cette inflammation aiguë lu poumon, à laquelle se joint une douleur obscure et peu fatigante. Relativement au siége, on peut dire ue les parties principalement affectées dans la pleurésie, comme nous le verrons tout-à-l'heure, sont les organes nerveux de la poitrine, et que les siéges de la péripneumonie sont les vaisseaux qui contiennent la masse des humeurs ». Sans trop accorder à cette dernière opinion, nous ferons remarquer qu'en général l'absence des crachats, la toux sèche de la pleurésie et l'expuition plus ou moins abondante de la péripneumonie semblent d'abord venir à son appui.

Maladies observées à Naples.

Sarcone s'est aussi occupé dans le même article de la sensibilité de la plèvre, faculté vitale qu'il a refusée à cette membrane. Nous rapporterons un fait important, par lequel il prétend défendre sa manière de voir; mais nous ne le rapporterons que comme fait curieux, et non comme preuve concluante: « Il y a quelques mois qu'il entra à l'hôpital, que je dirige, un grenadier blessé d'un coup de stilet. Le coup ayant traversé les muscles intercostaux laissoit voir la plèvre percée, et la substance du poumon blessée à un doigt d'épaisseur du sternum, entre la quatrième et la cinquième vraies côtes du côté gauche: [illegible] se présentoit dans le fond de cette blessure, qui n'é[illegible]suite, plusieurs vésicules écumeuses qui s'affi[illegible] l'acte de l'expiration, sans s'évanouir entièrement. Le blessé rendit d'abord du sang par la bouche, et ensuite du gluten blanc san-

Maladies observées à Naples.

guinolent. Il ne se plaignit jamais de douleur pleurétique, lors même que la partie blessée se tuméfia (celle-ci fut promptement ouverte pour favoriser l'écoulement); il reposa long-tems sur le côté affecté. On recevoit le pus au moyen d'un tube d'argent qu'on laissoit dans la plaie, et la fréquence de l'expiration suffisoit pour l'en chasser successivement. Nous touchâmes en différens tems et à dessein toutes les parties lacérées; mais le malade, qui se plaignit de douleurs en toute autre partie, ne témoigna jamais qu'il s'apperçut de nos recherches artificieuses et répétées sur la plèvre. Cette belle cure fut très-heureusement complettée en peu de tems par le génie de notre ami M. Bayer, homme plein de mérite. »

L'auteur établit ensuite un point de pratique aussi lumineux que fondé, et dont la connoissance n'est pas encore assez généralement répandue. Il admet une classe de maladies aiguës de poitrine, dans laquelle toute l'action principale est représentée par la douleur qui est alors la cause et non l'effet de l'inflammation. On la distingue en ce que la douleur est pongitive et très-aiguë, lorsqu'elle a déterminé, et parconséquent précédé l'état inflammatoire, tandis qu'elle est obscure lorsqu'elle est le produit ou la suite de l'inflammation. On sent combien cette belle distinction, tirée de la nature même des faits, doit avoir d'influence sur les méthodes thérapeutiques de ces deux genres d'affections: Sarcone en fournit une preuve, et en rend la vérité plus frappante par la comparaison de la maladie rhumatique, dont nous avons parlé plus haut, avec la pleurésie qu'on commença à observer au milieu du mois de mars. Notre maladie rhumatique aiguë de poitrine, dit-il, se

réduisoit d'abord à une douleur qui naissoit le long de l'appareil musculaire antérieur de la poitrine dans un ou plusieurs endroits, et quelquefois avec l'affection correspondante des muscles dorsaux. Rarement ces circonstances précédoient la fièvre : très-souvent elles succédoient à celle-ci, ordinairement le troisième ou le cinquième jour, et comme dans un ordre critique ; alors la fièvre s'exaspéroit, la respiration devenoit plus ou moins laborieuse, suivant l'intensité de la douleur et l'étendue de l'affection ; le pouls étoit dur et serré ; la toux paroissoit assez fréquente, vaine et fatigante ; l'expectoration ne faisoit rendre qu'un gluten écumeux, et encore dans le cas seulement où la douleur étoit extrême et durable. Les douleurs avoient coutume de s'exaspérer sous l'impétuosité de la fièvre ; chez certains malades elles se montroient plus fortes dans le dos, et chez d'autres dans la poitrine. La fièvre de nature rémittente, pour peu qu'elle fût mal traitée, dégénéroit en continue : les sueurs le plus souvent partielles, et produites dans le fort de la douleur, ne soulageoient point. La maladie tendoit à se juger par les urines qui, [illegible]ntes et claires dans la première semaine, devenoient troubles dans la seconde, et déposoient ensuite un sédiment briqueté ou farineux. Les muscles sur lesquels la maladie avoit fixé son siége conservoient cet état de lassitude qui suit les efforts long-tems soutenus : la moindre imprudence dans le régime, mais sur-tout l'exposition au froid rendoient les rechûtes faciles. Un grand nombre de convalescens éprouvèrent des sueurs nocturnes, particulièrement aux endroits qui avoient souffert, et alors le rétablissement fut plus sûr et plus facile : le sang obtenu par les saignées présentoit tou-

Maladies observées à Naples.

Maladies observées à Naples.

jours la couenne lardacée. Le début des paroxismes se distinguoit par un pouls élevé, vibrant, qui devenoit plus tendu et plus serré, à mesure que les douleurs s'exaspéroient et que la difficulté de respirer augmentoit.

La saignée dans le principe, la liberté du ventre entretenue par les lavemens, les boissons légèrement mucilagineuses et nitrées, les fomentations anodines sur la douleur, quelquefois même les vésicatoires et l'usage modéré des opiatiques, tels sont les moyens qui ont le plus constamment réussi dans ce cas.

Mais l'espèce de maladie de poitrine qui commença à régner vers le milieu du mois de mars, celle qui dépendoit de la douleur fut entiérement différente; il survenoit tout-à-coup dans quelque partie de la poitrine une douleur pongitive déchirante au moment de la plus belle santé apparente, la respiration étoit courte, petite, fréquente; le pouls paroissoit serré et vibratile; le malade tomboit dans un abattement extrême, etc.

Dans ces circonstances l'usage des opiatiques, dit Sarcone, paroît d'autant plus efficace qu'on y a eu recours plus promptement, soit parce que ce moyen peut déranger dans le principe, et empêcher la naissance de l'inflammation, en bridant l'action des stimulus qui déterminent la douleur, soit parce qu'on l'emploie à une époque plus éloignée de l'état inflammatoire prononcé. L'auteur recommande d'y joindre la saignée, suivant qu'elle est plus ou moins indiquée par les circonstances: il cherche ensuite à étayer d'autorités respectables sa pratique relative à l'opium; et il cite Huxham, Visoni et plusieurs autres médecins. Au surplus

l'expérience a confirmé suffisamment l'utilité de cette méthode ; et ce doit être aujourd'hui un précepte pratique, que l'administration de l'opium dans les pleurésies qui offrent ce caractère spasmodique comme cause principale de l'affection.

Maladies observées à Naples.

La maladie se jugeoit assez ordinairement par des crises partielles, par les sueurs, les crachats et les urines; mais les urines étoient la voie de solution la plus commune.

Cette pleurésie offrit aussi quelquefois, mais rarement le caractère de fièvre rémittente pernicieuse, contre laquelle on employa avec succès l'extrait de quinquina et les vésicatoires. Nous nous dispenserons d'entrer dans de plus grands détails sur ce sujet, dont nous avons parlé en rendant compte de l'ouvrage de M. Alibert; disons seulement qu'à la description de Sarcone il est impossible de ne pas reconnoître cette variété des fièvres pernicieuses ou intermittentes ataxiques (1).

(F. J. D.)

---

[1] Dans les prochains numéros, nous ferons connoître le reste de l'ouvrage de Sarcone, qui, comme nous l'avons déjà dit, n'a encore été traduit qu'en partie.

LITTÉRATURE MÉDICALE ETRANGÈRE.

Anatripsologia ossia dottrina delle frizioni, che comprende il nuovo metodo d'agire sul corpo umano per mezzo di frizioni fatte cogli umori animali, e colle varie sostanze, che all'ordinario si somministrano internamente; di Valeriano Luigi BRERA; *c'est à dire anatripsologie ou doctrine des frictions qui comprend la nouvelle méthode d'agir sur le corps humain, par le moyen des frictions faites avec les humeurs animales, et les diverses substances médicamenteuses que l'on administre ordinairement à l'intérieur; par* V. L. BRERA. *Pavie*, 1880, 2 *vol. in*-8°.

Sur l'usage des médicamens en frictions.

On employoit depuis long-tems, à l'extérieur de la peau, certains médicamens qu'il étoit impossible d'administrer d'une autre manière dans quelques cas de maladies internes. Cette méthode avoit sur-tout été mise en usage par les médecins arabes. De nos jours Alexander en a obtenu les plus heureux résultats. Le célèbre Barthez lui-même, dont on retrouve le nom toutes les fois qu'il est question d'un fait de pratique neuf ou d'une théorie utile, a guéri, en 1775 environ, un enfant rachitique dont la cure étoit désespérée, en lui faisant porter pendant plusieurs mois un gilet dont les doublures étoient garnies avec l'écorce de quinquina. Mais c'est sur-tout dans ces derniers tems que la méthode, dont nous parlons, d'administrer les médicamens a fait des progrès remarquables. On a composé des pommades avec la plupart des remèdes que l'on donnoit auparavant à l'intérieur du corps, et

ces pommades ont été employées en frictions avec le plus grand succès.

Sur l'usage des médicamens en frictions.

Les expériences qui ont été faites à ce sujet sont dues en grande partie aux médecins italiens et à un médecin militaire français (le docteur Tourdes), qui se trouvoit alors parmi eux. Weikard ayant remarqué que dans certaines maladies de l'estomac l'opium à la dose la plus légère excitoit une irritation violente, Chiarenti chercha un moyen d'administrer ce remède qui n'eut pas les inconvéniens de la méthode ordinaire. Il fit dissoudre une quantité déterminée d'opium dans le suc gastrique; et après l'y avoir laissé digérer pendant environ vingt-quatre heures, il en fit une pommade, en incorporant cette dissolution dans de la graisse. Cette pommade fut donnée en frictions à un malade qui ne pouvoit absolument supporter l'opium pris à l'intérieur; il éprouvoit des douleurs très-vives dans tout l'abdomen; une demi-heure après la friction elles commencèrent à diminuer, et au bout d'une heure entière elles eurent totalement disparu.

Le professeur Brera a beaucoup ajouté aux observations premières de Chiarenti. Il a substitué avec succès la salive au suc gastrique qu'il étoit souvent difficile de se procurer. Tout le monde connoît les belles expériences qu'il a faites à ce sujet; aussi personne n'étoit-il, comme lui, en état de nous donner un ouvrage complet sur *l'anatripsologie*.

Dans un des premiers chapitres, l'auteur s'attache à déterminer quel est l'avantage réel des humeurs animales pour procurer l'absorption des substances médicamenteuses; il cite à cette occasion plusieurs épreuves faites avec le liniment volatil, l'eau gommée, l'esprit

Sur l'usage des médicamens en frictions.

de vin, l'éther, et presque toujours sans succès apparens. L'action des remèdes est alors bien plus lente et beaucoup plus foible que lorsqu'on a employé en menstrue la salive ou le suc gastrique. Chiarenti a publié à cet égard les expériences les plus décisives: ayant fait tondre un chien, il le frictionna pendant trois jours consécutifs avec une pommade où l'opium, dissous par l'esprit de vin, entroit à une dose tellement forte que la dernière friction qu'il administra en contenoit trente grains; et le chien fut toujours insensible à l'action du remède. Le même médecin rapporte également que dans un rhume de poitrine dont il étoit affecté, il s'administra, sous les aisselles, et dans l'intention de calmer la toux et de se procurer un peu de sommeil, une friction de six grains d'opium dissous dans une dragme de suc gastrique de corneille. Ce remède produisit tout l'effet qu'on s'en étoit promis, et le lendemain on y eut recours de nouveau, mais en substituant l'esprit de vin au suc gastrique employé précédemment. Pour cette fois, l'effet de l'opium fut nul, et le malade se trouva obligé d'avoir recours à la méthode qui lui avoit réussi la veille; la pommade gastrico-opiatique fut donc encore employée le troisième jour de la maladie, et toujours avec des résultats également heureux. Valli dit aussi avoir observé constamment que l'opium dissous par l'esprit de vin, et employé ensuite en frictions, n'avoit aucune action. Le professeur Bréra a donné de la même manière un scrupule entier d'opium dissous dans un liniment volatil; et cette dose énorme qui sembloit devoir amener un assoupissement léthargique pour le moins, ne produisoit pas la plus légère sensation chez un malade

auquel une friction de six grains de ce même remède dissous par la salive procuroit le sommeil le plus tranquille. C'est donc avec raison que Bréra reproche à M. Alibert d'avoir dit que ces frictions agissoient également, quel que fût le dissolvant de la substance médicamenteuse.

Sur l'usage des médicamens en frictions.

D'après ce qui vient d'être dit et d'après une foule d'autres observations qu'il faut lire dans l'auteur lui-même, il paroîtroit donc que les médicamens dissous dans des liqueurs qui ne sont pas de nature animale, ne sont absorbés, quand on les applique à la surface de la peau, qu'en vertu de l'orgasme où se trouve alors le système absorbant, par l'impression mécanique du frottement. Les substances médicamenteuses qui ont au contraire été dissoutes dans des humeurs animales, n'ont besoin pour leur absorption, que d'être étendues simplement à la surface de la peau.

Mais toutes les humeurs animales ne sont pas également susceptibles d'être promptement absorbées. L'absorption des médicamens dissous par la graisse ne se fait point aussi vîte que celle de ceux qui ont été préparés par le suc gastrique et par la salive. L'auteur de l'anatripsologie observe que les humeurs tenues et aqueuses sont préférables aux muqueuses; celles-ci aux gélatineuses, et ces dernières aux huileuses. La force dissolvante de ces différens fluides varie non-seulement en raison de leurs principes constituans, mais encore en raison du degré de vitalité dont ils sont doués. Cette force est donc plus active dans les humeurs animales que dans les fluides extraits du règne végétal. Parmi les premières les plus tenues, celles à base aqueuse sont, comme nous ve-

Sur l'usage des médicamens en frictions.

nons de la dire, le plus facilement absorbées; mais parmi celles-là même, il est encore un choix à faire. Le suc gastrique, la salive, l'humeur pancréatique, les larmes ont une force dissolvante très-grande, tandis que celle de l'urine, de la sérosité, du lait, de l'humeur transpirable est à-peu-près nulle.

Lorsqu'on veut employer le suc gastrique dans la confection d'une pommade, il faut le prendre chez les granivores et les carnivores, et de préférence chez l'homme, parce que celui des herbivores tourne très-rapidement à la fermentation acide. Le suc gastrique dissout les substances végétales avec la plus grande aisance; l'opium, le camphre et la plupart des extraits végétaux se dissolvent en douze heures, de manière à former une pommade assez consistante sans qu'il soit besoin d'y ajouter de la graisse. Les médicamens tirés du règne animal sont bien plus difficilement dissous; le musc l'est à peine après quarante heures de digestion, encore faut-il avoir eu le soin de le triturer d'avance et d'aider, au moyen du feu, l'action du suc gastrique dont il faut même doubler la dose : les minéraux ne sont point solubles de cette manière. Le suc gastrique jouit seulement, à ce qu'il paroît, de la propriété de les oxider promptement; Moscati l'a du moins expérimenté ainsi sur le mercure; or comme ce remède agit en raison directe de son degré d'oxidation, cette oxidation sera bien plus parfaite quand elle sera opérée par le suc gastrique. Bréra dit avoir observé souvent que le mercure, éteint par ce suc et réduit ensuite en pommade, agissoit avec la plus grande célérité, et qu'une demi-dragme d'onguent mercuriel préparé de cette manière produisoit plus

l'effet qu'une quantité double et même triple de ce remède préparé par la méthode ordinaire.

Sur l'usage des médicamens en frictions.

La salive est, comme on l'a vu, celle de toutes les humeurs qui se substitue le mieux au suc gastrique ; celle que l'on destine à cet usage doit être pure et fournie par un sujet très-sain. Le professeur Tourdes assure, d'après une foule d'observations bien faites, que la propriété dissolvante de cette humeur est d'autant plus active qu'on la retire immédiatement des organes salivaires : cette propriété y existe cependant à un degré bien moindre que dans le suc gastrique, puisqu'on est obligé d'employer une dose de salive double de celle de ce premier suc. La salive dissout à-peu-près toutes les substances qui peuvent l'être par le suc gastrique. On remarque cependant qu'elle n'oxide point aussi promptement les métaux. Le docteur Bréra passe successivement en revue dans son ouvrage les différentes humeurs animales, et analyse leur vertu dissolvante : dans l'ordre qu'il établit, la bile occupe la première place après le suc gastrique et la salive ; M. Tourdes a même observé dans la bile des effets supérieurs à ceux qu'on obtenoit avec le suc gastrique. Les docteurs Giulio et Sacchetti s'en sont également servis avec de grands avantages.

Une des choses les plus importantes dans l'emploi des médicamens administrés en frictions est de pouvoir déterminer dans quel rapport leur dose se trouve avec celle de ces mêmes remèdes pris à l'intérieur. Cette question a paru assez intéressante dans le tems à une société célèbre, pour en faire le sujet d'un de ses prix annuels ; nous ignorons de quelle manière il y a été répondu ; mais on peut assurer en général que la

Sur l'usage des médicamens en frictions.

dose d'un médicament donné à l'intérieur est, à la dose de cette même substance, administrée en frictions au moyen de sa dissolution par le suc gastrique, dans le même rapport à-peu-près que 1 est à 11.

Ce n'est point ici le lieu de suivre l'auteur de l'anatripsologie, lorsqu'il récapitule les propriétés des différentes substances médicamenteuses, et qu'il rend compte des succès qu'il a obtenus en les administrant par sa méthode. Nous ne ferions d'ailleurs que répéter ce qui a été dit à différentes reprises dans ce journal sur les frictions avec la scille, le quinquina, le camphre, etc.; et nous ne pourrions dispenser le lecteur de connoître par lui-même un livre dont on ne sauroit trop recommander la lecture; car cette partie de la thérapeutique est extraordinairement négligée et avec d'autant moins de raison qu'il n'est presque aucun médecin qui n'ait rencontré dans le cours de sa pratique quelques circonstances où l'opium, le quinquina, le camphre eussent arraché des malades à la mort, si l'on eut eu des moyens de leur faire prendre ces remèdes. Cependant la méthode anatriptique doit elle-même avoir ses bornes; elle ne sauroit être mise en usage que dans les maladies décidément asthéniques, dans lesquelles le système absorbant n'a pas perdu l'usage de ses fonctions; elle triomphe dans les maladies nerveuses où un spasme général occupe les voies de la déglutition, dans celles où les alimens les plus légers, et les médicamens à plus forte raison ne peuvent être supportés à cause de l'excessive sensibilité de l'estomac; elle n'est pas moins utile dans les occasions où cet organe est affecté d'une insensibilité telle que les excitans les plus actifs n'ont aucune action sur lui.

l'égard des maladies sthéniques au contraire, la méthode d'administrer les médicamens en frictions devient nuisible et même dangereuse à cause de l'irritation excessive que partage alors le système absorbant avec le reste du corps, irritation que le frottement ne peut qu'augmenter. Il faut remarquer aussi que plusieurs médicamens d'une activité reconnue sur l'estomac n'auroient aucune action, appliqués à l'extérieur du corps : ainsi les frictions faites avec les pommades d'aloës, de rhubarbe, etc., purgent parfaitement, tandis que l'effet de celles qu'on pourroit composer avec les tamarins, la casse, la manne, est toujours complètement nul.

Sur l'usage des médicamens en frictions.

G. Prunelle. D. M.

BIBLIOGRAPHIE MEDICALE.

Nouvel essai sur la femme considérée comparativement à l'homme, principalement sous les rapports moral, physique et philosophique ; par M. Jouard, D.M.(1)

Le texte de cet ouvrage annonce un champ vaste à parcourir; et nous voyons avec satisfaction que l'auteur s'est satisfait, jusqu'à un certain point, à l'attente du lecteur. Malgré que le sujet n'en soit pas neuf, M. Jouard n'a pas laissé que de rendre son travail intéressant à certains égards. L'énoncé seul des divisions peut donner une idée juste de l'ordre et de la disposition du cadre qu'il a rempli.

Bibliogra

(1) Un vol. in-8°. Paris an XII, chez l'auteur rue Neuve du Luxembourg, n. 145.

Bibliograp. La première section a pour objet l'examen des principaux caractères extérieurs qui distinguent la femme.

Dans la seconde, l'auteur considère anatomiquement les divers systêmes d'organes de la femme, soit pour indiquer ce que la disposition ou modification particulière des parties qui lui sont communes avec l'homme, a de plus remarquable chez elle, soit pour faire connoître celles qui lui appartiennent exclusivement : tels sont, par exemple, les organes qui servent à la génération et au dévelopement de l'espèce.

Dans la troisième section, entièrement physiologique, M. Jouard passe successivement en revue les diverses fonctions de la femme, tant celles qui lui sont communes avec l'homme, que celles qui lui appartiennent exclusivement; d'où il déduit les différences qui existent entre les deux sexes, dans les systêmes cutanée, musculaire, vasculaire, et dans les phénomènes de la circulation. Le systême nerveux, celui des os sont encore considérés séparément. L'auteur passe ensuite à l'examen particulier des différentes fonctions, tant du cerveau que de la poitrine et de la digestion ; il termine cette partie physiologique par des considérations qui appartiennent exclusivement à la femme, tels que les organes de la génération qui embrassent également ceux des mamelles.

Des réflexions purement philosophiques, et très-étendues sur le sort et la condition de la femme, considérée à tous les âges, complétent cette partie historique.

En parcourant chacun de ces sujets, l'auteur fait preuve de beaucoup d'ordre dans la disposition des matériaux, de précision dans les idées, et d'une érudition

profonde dans les développemens. Au reste ce travail, ainsi que l'auteur le laisse pressentir en différens endroits, n'est que le préliminaire d'un autre purement pathologique sur les maladies des femmes : félicitons M. Jouard d'avoir su s'arrêter à propos, et d'avoir attendu qu'une longue pratique soit venue compléter et rectifier ses connoissances théoriques sur une matière aussi délicate.

Œuvres de Vicq-d'Azyr, *recueillies et publiées avec des notes et un discours sur sa vie et ses ouvrages ; par* J. L. Moreau, *de la Sarthe, docteur médecin* (1).

Les travaux précieux de Vicq-d'Azyr, sur plusieurs parties des sciences et des lettres, se trouvoient répan-

(1) Six gros vol. in-8°. imprimés sur papier superfin en caractères philosophie, petit-romain, gaillarde et petit-texte ; ornés d'un frontispice allégorique dessiné par M. Girodet, et gravé par M. Delaunay, avec un volume de planches grand in-4°. dont partie sont in-f°., et forment une nouvelle édition du traité du Cerveau, par Vicq-d'Azyr ; en tout 7 vol. étiquetés et brochés, 48 fr. ; franc de port par la poste 57 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage un très-petit nombre d'exemplaires sur papier vélin, avec figures avant la lettre.

Les Eloges historiques qui font partie de l'édition des Œuvres de Vicq-d'Azyr que nous annonçons, tenant plus particulièrement à la littérature, et pouvant faire suite à ceux de Fontenelle, Condorcet, Thomas, se vendront séparément, 3 gros vol. in-3° brochés et étiquetés, 18 fr.

A Paris, chez L. Duprat-Duverger, rue des Grands-Augustins, n. 24, près le quai des Augustins.

bibliograp. dus et comme noyés au milieu de collections énormes que l'on ne fait plus que consulter, et que tout le monde n'a point à sa disposition; ils étoient perdus en quelque sorte pour la science, pour la gloire de l'auteur et pour les lecteurs eux-mêmes; l'encyclopédie, les mémoires de la société royale de médecine, les mémoires de l'académie des sciences, etc., avoient été les dépositaires des productions de Vicq-d'Azyr qui, enlevé à la société par une mort prématurée, n'avoit pu lui-même rassembler ces divers matériaux et en composer un ouvrage qui lui appartint plus directement, et qui se trouvât aussi à la portée d'un plus grand nombre d'individus avides d'instruction.

L'édition des Œuvres de Vicq-d'Azyr peut donc être considérée comme une pièce du grand monument historique élevé à la science; comme une marque publique qui doit transmettre à la postérité la mémoire d'un homme célèbre; et enfin comme un service important rendu à la littérature.

L'éditeur de ces œuvres n'a pas seulement le mérite d'avoir réuni tant de recherches ainsi dispersées; il a encore tâché de les lier entre elles autant qu'il a été possible, et de les présenter de manière à en former un ensemble, un corps d'ouvrage presque classique. Il rapporte toutes ces pièces à deux divisions principales, savoir: 1°. les éloges historiques des membres de la société royale de médecine; 2°. les différens travaux de Vicq-d'Azyr sur les sciences physiologiques et médicales.

Cette première partie à la tête de laquelle on lira les belles conceptions de Vicq-d'Azyr, sur la manière de composer et d'écrire les éloges historiques, comprend dans

dans trois sections l'histoire de la vie et des ouvrages des savans qui, dans le dix-huitième siècle, ont le plus contribué aux progrès de l'histoire naturelle, de la physique, de la chimie et des sciences physiologiques et médicales. Cette première partie contient encore, comme supplémens, les éloges de Vergennes et de Watelet, que la société royale de médecine avoit admis dans son sein, malgré qu'ils n'eussent cultivé aucune des sciences physiques; l'éloge de Montigny qui ne pouvoit être rapporté à aucune des sections précédentes, et enfin différentes notices sur plusieurs médecins dont les noms ne se lient que peu ou point aux progrés de la science, malgré qu'ils n'aient pas été moins recommandables par leurs bienfaits et par leur humanité. BIBLIOGRAP.

Dans la deuxième partie, trois sections embrassent tout ce qui se rapporte aux sciences physiologiques et médicales; dans la première section on trouve les beaux discours de Vicq-d'Azyr sur l'anatomie, et son projet de recherches sur l'organisation des différentes familles de plantes et d'animaux. La section suivante offre les divers mémoires de l'auteur, sur l'anatomie humaine et sur l'anatomie comparée, sur la physiologie et sur la philosophie médicale. Enfin, la troisième section se compose de la description du cerveau et de la belle dissertation, ayant pour titre: *An inter ossa capitis varii nisus absumantur communicatione, vibratione, oppositione?*

La traduction libre du traité sur le danger des sépultures dans les églises a fait le sujet d'un supplément, qui termine le sixième et dernier volume.

Ceux qui connoissent la vie et les ouvrages de Vicq-

Bibliograp. d'Azyr ne retrouveront pas là tous ses travaux. Ils n'y retrouveront pas sur-tout ses superbes recherches sur les épizooties; mais M. Moreau annonce que M. Dupuy, professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, a bien voulu se charger de les publier séparément : cet ouvrage manque à la collection.

Il manque encore les observations de Vicq-d'Azyr sur l'anatomie, considérée relativement au siége des maladies dont l'éditeur n'a conservé que quelques morceaux originaux, par cette raison que de l'aveu même de Vicq-d'Azyr ce travail n'étoit qu'une compilation. Peut-être M. Moreau auroit-il bien fait de nous conserver intacte cette partie des œuvres de Vicq-d'Azyr; il nous semble qu'une foule de considérations auroient dû lui en faire un devoir.

Au surplus, ce léger reproche ne diminue en rien l'importance que l'on doit attacher à la collection des œuvres de Vicq-d'Azyr qui, par les vues générales qu'elles présentent, par les idées heureuses qu'elles renferment, par les recherches savantes dont elles deviennent l'objet, et enfin par l'élégance, la pureté et le charme de leur style, doivent être considérées comme une des productions les plus riches et les plus brillantes de l'histoire scientifique, littéraire et philosophique du dix-huitième siècle.

Dans les prochains cahiers de ce journal nous ferons connoître successivement et en détail les différentes pièces de cette collection; pièces auxquelles l'éditeur a souvent ajouté des notes que nécessitoient les progrès des sciences, depuis l'époque où Vicq-d'Azyr écrivoit, et plusieurs autres considérations.

Principes d'hygiène et de médecine rectifiés et mis à la portée de tout le monde, suivis d'un vocabulaire pour expliquer les termes peu connus qui se trouvent dans cet ouvrage ; par M. POUDEROUS, *docteur en médecine, etc.* (1)

On perd son tems toutes les fois que l'on veut rendre intelligible et facile le système général de quelques-unes de nos connoissances à ceux qui n'en ont pas étudié les premiers élémens, et l'on se trouve toujours en-deçà ou au-delà du but. Il est dans ces entreprises deux écueils que l'on évite très-difficilement, c'est de paroître ou trivial ou inintelligible. M. Pouderous est entièrement tombé dans le premier inconvénient pour tout ce qui concerne l'hygiène dans son ouvrage. Quant à la partie de la médecine, elle n'offre presque rien de vraiement médical ; ce sont des discussions et des détails ramassés dans divers ouvrages et qui ne nous paroissent devoir être d'aucune utilité, même aux personnes auxquelles l'auteur les a adressés.

Nova medicinæ elementa ad nosographiæ philosophicæ normam exarata, tyronumque usui accommodata ; Auctore Josepho CAPURON, *doctore medico Parisiensi, nec non medicinæ latinæ obstetriciique professore ; ou nouveaux élémens de médecine rédigés suivant les principes de la nosographie philosophique, et mis à la portée des élèves ; par J.* CAPURON, *docteur en médecine, professeur de médecine latine et d'accouchemens* (2).

L'auteur qui a entrepris de faire des cours de langue

(1) Un vol. in-12, 270 pag. Toulouse an XII, chez la Ve. Douladoure, rue St. Rome

(2) Un vol. in-8°. Prix br. 5 fr. ; et par la poste 6 fr. Paris an 13-1804 ; chez J. A. Brosson, lib. rue Pierre-Sarrazin, n. 6.

Bibliograp. latine, à l'usage des étudians en médecine, a composé sans doute cet ouvrage dans l'intention d'en former la base de ses leçons. On y retrouve en effet les premiers élémens de la science sur les divisions de la pathologie, sur la physiologie, sur la thérapeutique, sur la doctrine des causes des maladies, etc.; on y trouve aussi une description abrégée des genres et des espèces arrangés d'après le systême nosologique du professeur Pinel : ici les descriptions sont précises, mais exactes.

Enfin, la latinité de l'ouvrage est simple; la diction pure et les constructions faciles; c'est probablement aux efforts que l'auteur aura faits pour se mettre à la portée de ses élèves, que l'on doit quelques négligences de style, qui s'y rencontrent rarement. A cela près, ce travail nous paroît devoir atteindre son but : les jeunes gens pourront à-la-fois y puiser les premiers élémens de la médecine, et se familiariser avec la langue latine. Cet ouvrage devra, sous ce dernier rapport, leur servir d'introduction à la lecture des bons auteurs en médecine, qui ne nous ont transmis qu'en latin les résultats de leurs méditations et de leur pratique.

Réclamations importantes sur les médecins accusés d'irréligion, et sur les nourrices mercenaires; par M. BALME, *docteur en médecine*, (*broch. in*-8°.).

M. Balme allègue une foule de faits pour rejeter l'accusation d'irréligion dont on a chargé les médecins; il a puisé ces faits dans les fastes de l'art; et ici il a montré une érudition pleine de goût et de jugement; mais on peut reprocher à l'auteur lui-même d'avoir exagéré les accusations d'irréligion qu'il a adressées à un auteur aussi estimable qu'estimé; on doit lui reprocher sur-tout d'avoir confondu la philosophie avec l'irréligion.

C'est par des observations particulières que l'auteur a tâché de justifier les nourrices mercenaires des négligences et des vices qu'on leur impute; mais des exceptions ne détruisent pas la règle. Bibliograp.

Tableau de l'école de botanique du muséum d'histoire naturelle; par M. DESFONTAINES, *membre de l'institut, professeur de botanique* (1).

Cet ouvrage de M. Desfontaines n'offre qu'une simple désignation des plantes qui se trouvent au jardin botanique du muséum d'histoire naturelle de Paris, et n'est en quelque sorte que le type d'un second travail du même auteur; travail qui ne tardera pas à paroître, et qui contiendra une description abrégée de chaque famille et de chaque espèce.

Ici les plantes ne se trouvent qu'indiquées par leurs noms; mais les genres et les espèces ont été disposés méthodiquement, d'après les familles naturelles de M. de Jussieu, et avec les développemens que M. Desfontaines a apportés à cette méthode. Cette espèce de catalogue ou de tableau pourra servir de modèle à ceux qui voudroient arranger un jardin botanique; il leur servira sur-tout de guide pour former, auprès de l'administration du jardin des Plantes de Paris, les demandes de graines, boutures, etc. qu'ils desirent acquérir. L'auteur a eu le soin de distinguer par des signes les plantes annuelles, bisannuelles, vivaces, etc. Enfin, ce tableau donnera une idée des richesses que renferme en botanique le muséum d'histoire naturelle

(1) Un vol. in-8.°, petit romain neuf, de 250 pag. à deux colonnes, grande justific. beau papier, prix bro., 3 fr. 75 c. et par la poste 4 fr. 50 cent Paris, an 13-1804, chez J. A. Brosson, libr., rue Pierre-Sarrazin, n. 6.

de Paris, et des ressources qu'on y trouve pour l'instruction. Il sera agréable et même commode à toutes les personnes qui ont fréquenté le jardin botanique de la capitale.

NOUVELLES CONCERNANT LES SCIENCES.

Analyse de la topaze ; par M. KLAPROTH.

Nouvelles concernant les sciences

Personne n'ignore les nombreux services rendus à la science par M. Klaproth, à qui l'on doit de si belles découvertes en fait d'analyse des minéraux. De nouvelles recherches le rendent tous les jours plus recommandable aux savans ; il vient de constater l'existence d'une quantité assez considérable d'acide fluorique dans la topaze.

M. Vauquelin, dont le nom n'est pas moins recommandable que celui du chimiste prussien, a répété les mêmes expériences, et a trouvé également l'acide fluorique dans la topaze, dans les proportions d'un cinquième environ.

Le même chimiste Klaproth, en analysant il y a plus long-tems, le mûrier blanc, y a découvert un acide particulier qu'il nomme moroxalique.

En analysant également l'honigstein (la pierre de miel de Werner), il en a retiré un acide particulier qui a plusieurs propriétés de l'acide oxalique, mais qui en diffère aussi sous plusieurs rapports.

Brugnatelli a retiré un acide particulier du liège ; il le nomme acide subérique. M. Bouillon-Lagrange a constaté plusieurs des propriétés de ce même acide.

Il existe dans la nouvelle Prusse entre Lossossna et Sallourye, non loin des bords de la Memel, une terre

d'un verd poireau, dont Klaproth a fait l'analyse, et qu'il croit devoir être placée à côté de la chlorite : il est même assez probable qu'elle provient des débris d'un schiste contenant de la chlorite qui aura été décomposée par l'eau et transportée plus loin; on peut facilement la séparer du sable qui l'accompagne par le lavage.

Cent parties lavées à deux fois ont donné trente-sept parties de terre verte pure, et l'eau de lavage a fourni soixante-trois parties de sable à gros grains, d'un gris blanc; après en avoir lavé une certaine quantité, Klaproth a essayé cette terre par la calcination, par la digestion dans les acides qui n'en attaquent la couleur que difficilement, et par plusieurs autres moyens; et il a trouvé que cent parties de terre verte lévigée sont composées de

Silice	53.
Oxide de fer	17.
Alumine	12.
Magnésie	3,50
Chaux	2,50
Eau	11.
	99.

Comme les acides ni les alkalis n'attaquent pas sensiblement cette terre, on peut l'employer en peinture aussi bien que la terre verte de Vérone, et elle peut servir sous deux formes, comme couleur verte de poireau à son état naturel, et comme couleur brune de chataigne après la calcination. On pourra même la livrer à très-bon compte dans le commerce, vu qu'elle se trouve très-abondamment, que son exploitation en grand n'exigera que peu de frais et que pour toute préparation il suffira d'un simple appareil de lévigation.

Suite des Mémoires manuscrits parvenus a la Société.

Mémoires manuscrits.

873 Observation sur des insectes qui s'attachent au foin, et qui ont paru les mêmes que ceux qui s'attachent au blé ; par M. Lafosse, *hippiatre*.

874 Sur l'usage du forceps, deuxième partie, (v. le n. 787) ; par M. Filleau, à Etampes.

875 Sur les obstructions de l'estomac et du pylore ; par le même.

876 Nouveaux élémens de l'art du dentiste, ou exposition de la structure et des fonctions de la bouche, de ses maladies, des moyens de la conserver en santé, et de remédier à ses dérangemens, enfin des opérations qui s'y pratiquent ; par M. J. Gariot, chirurgien honoraire de la chambre, et dentiste de S. M. C. le roi d'Espagne.

877 Observations sur des maladies de l'estomac qui ont fait périr les malades ; par M. Gaultier-Claubry.

878 Mémoire sur cette question proposée au concours par la société de médecine de Lyon : déterminer d'une manière positive les différens genres de fièvres continues, rémittentes et intermittentes qui surviennent aux femmes en couches, et que l'on confond sous la dénomination générale de fièvres puerpérales ; indiquer, d'après les différences adoptées, le mode de traitement qui convient à chacune d'elles ?

879 De la plique polonaise ; par M. Marie, chirurgien major du douzième régiment de dragons, etc.

880 Quelques considérations générales sur la conva-

lescence dans certaines maladies aiguës ; par M. J. Bouages, médecin militaire. Mémoires manuscrits.

881 Sixième mémoire (faisant suite aux précédens), sur l'odontalgie et les modifications nerveuses, dans lequel on expose une nouvelle théorie du mal aux dents; par M. Coffinières.

882 Septième mémoire (*idem*), sur la pulmonie considérée dans ses rapports avec la chaîne des affections nerveuses ; par le même.

883 Huitième mémoire (*idem*), rapports de quelques maladies cutanées avec l'organe sensitif et la chaîne des affections nerveuses ; par le même.

884 Observation sur une angine gutturale subordonnée à la fièvre rémittente, guérie par le quinquina donné à grandes doses ; par M. Carron.

885 Observations sur le squirrhe et l'obstruction du pylore ; par le même.

886 Mémoire sur le bandage à extension permanente pour la fracture simple du col du fémur, ainsi que pour les fractures obliques du même os ; par M. Jacquin, docteur en médecine.

887 Dissertation sur le croup ; par M. Lamothe, chirurgien à Lyon.

887 (*bis*). Lettre de M. Bouriat, médecin à Tours, sur l'usage du *polygala seneca*, contre la même maladie.

888 Observation sur une variété de petite vérole qui a présenté deux éruptions différentes, survenues à quatorze jours d'intervalle ; par J. Seneaux.

889 Observation sur une imperforation extraordinaire de l'anus chez un nouveau-né, auquel, en pratiquant l'opération de Littre, on ouvrit l'intestin iléon au lieu

Mémoires manuscrits.

du colon qui manquoit, ainsi que les deux autres gros intestins; par M. VOISIN.

890 Trois observations : la première sur la destruction d'un des lobes du poumon; la deuxième sur les toiles d'araignées; la troisième sur l'usage de la charpie sèche; par M. FILLEAU.

891 Trois observations : la première sur une fièvre bilioso-putride, ou gastro-adynamique; la deuxième sur une lésion organique de l'estomac; la troisième sur une affection de l'estomac qui menaçoit d'une dégénération cancéreuse; par M. PASQUIER.

892 Mémoire sur l'érysipèle des nouveaux-nés; par M. FAUCHIER.

893 De l'exposition à l'air frais comme moyen d'arrêter le ptyalisme mercuriel; par le même.

894 Réflexions et observations sur le croup aigu; par M. RECHOU.

895 Histoire d'une jeune fille qui a rendu des hydatides par l'anus, et qui a été guérie; par M. DESESSARTS.

896 Observations sur le cancer; par M. TERRADE, docteur en médecine.

897 Précis de la constitution médicale qui a régné en l'an 12, à St.-Geniez, département de l'Aveiron, observée par S. ROGEAY.

898 Sur la ménorrhagie; par M. FAUTREL.

899 Observation d'un squirrhe au cardia; par M. LECHEVEREL.

900 Observations de fièvre remittente adynamique et ataxique, et de dyssenterie, recueillies dans le canton de Rochefort; par M. MERCIER, doct. méd.

Fin du Tome Vingt-unième.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME XXI

DU JOURNAL GÉNÉRAL DE MÉDECINE, etc.

Histoire naturelle, Physique, Chimie, Hygiène.

Fumigations faites à l'hôpital du Val-de-Grace, suivant le procédé de M. *Guyton-Morveau*. Pag. 68

Observations météorologiques; par M. BOUVARD, 70, 170, 288, 404.

Mémoire sur les toiles d'araignées; par C. L. CADET. 111

Mémoire sur le lait et sur l'acide lactique; par M. BOUILLON-LAGRANGE. 114

Curso de quimica general aplicada a las artes; par D. J. M. de CHRISTOBAL, *y* D. J. GARRIGA Y BUACH, 341

Discours sur l'allaitement et l'éducation physique des enfans, et dissertation sur le fœtus trouvé dans le corps du jeune *Bissieu*; par M. VERDIER-HEURTIN, 331

Anatomie, Physiologie.

Observations sur quelques points de l'anatomie du singe vert; par M. LORDAT. 301

Cours d'anatomie médicale ; par M. PORTAL. Pag. 366
Mémoire sur les effets de la castration dans le corps humain ; par B. MOJON. 173
Considérations sur les êtres organisés ; par M. DELAMÉTHERIE. 414

Matière médicale, Thérapeutique.

Des avantages de l'onguent Styrax dans la gangrène humide ; par C. L. DEVILLIERS. 97
Sur l'usage et les propriétés de l'extrait de camomille ; par HAARTMANN. 219
Recherches et réflexions sur l'administration empirique des moyens excitans, vulgairement nommés vulnéraires ; par M. MONTÉGRE. 202
Nouveaux élémens de thérapeutique ; par M. ALIBERT. 186
De la méthode iatroliptice, ou observations pratiques sur l'administration des remèdes à l'extérieur ; par M. CHRÉTIEN. 427
Anatripsologia ossia dottrina delle frizioni, etc., di Valeriano Luigi BRERA. 454

Médecine, Observations, etc.

Observations sur un croup aigu ; par M. BEAUCHÊNE. 15
Deux observations sur la même maladie ; par F. J. DOUBLE. 21
Considérations générales sur le même sujet ; par le même. 27
Histoire d'une fièvre intermittente pernicieuse associée à une dyssenterie tout-à-fait indépendante de la fièvre ; par M. THOMAS. 73

Réflexions sur cette observation ; par F. J. DOUBLE. Page 78

La médecine clinique rendue plus exacte par l'application de l'analyse, etc. ; par Ph. PINEL. 81

Recherches et observations médicales contenant l'histoire de la fièvre jaune, telle qu'elle a paru à Philadelphie en 1797, et observations sur la nature de la goutte et de l'hydrophobie ; par BENJ-RUSH. 117

Hépatite terminée par les sueurs ; par M. FAUTREL. 129

Observations sur les maladies vermineuses ; par M. GIRAUDY. 149

Observation sur une fièvre putride vermineuse qui a régné à Ravennes, Saint-Alberto et Cervia ; par M. MARIE. 250

Observations et réflexions sur le même sujet ; par F. J. DOUBLE. 257

Traité des maladies vermineuses, précédé de l'histoire naturelle des vers ; par V. L. BRERA. 207

Histoire de la constitution médicale des trois derniers mois de l'an XII, observée à Paris ; par F. J. DOUBLE. 153

Lettre sur la fièvre jaune ; par M. CASSAN. 241

Sur une petite vérole qui a présenté deux éruptions survenues à quatorze jours d'intervalle ; par J. SENEAUX. 264

Sur la fièvre qui se meut par jours pairs, et sur la maladie d'Alexandre ; par M. FOUQUET. 290

Sur l'érysipèle des nouveaux-nés ; par J. FAUCHIER. 305

De la plique polonaise ; par M. MARIE, avec des notes, par F. J. DOUBLE. 380

Histoire de la constitution des trois premiers mois de l'an XIII observée à Paris ; par F. J. DOUBLE. 393

Traité de la structure, des fonctions et des maladies du foie, par G. SAUNDERS ; traduit de l'anglais par M. THOMAS. 436

Histoire raisonnée des maladies observées à Naples, par SARCONE ; traduit de l'italien, par M. BELLAY. 441

OEuvres de Vicq-d'Azyr, recueillies et publiées avec des notes, et un discours sur sa vie et ses ouvrages ; par J. L. MOREAU de la Sarthe. 463

Chirurgie, Vaccine, Accouchement.

Observations sur l'empyème ; par M. LEFAUCHEUX. 49

L'art d'accoucher, par STEIN ; traduit de l'allemand, par M. BRIOT. 318

Essai sur la rupture de la matrice, etc. ; par M. DENEUX. 104

Traité de la taille par le périnée, etc. ; par M. BASEILLHAC. 221

Remarques sur le traitement de la fracture de la clavicule, par M. VERMANDOIS ; avec des notes, par M. DESCHAMPS. 270

Clinique chirurgicale des plaies faites par armes à feu ; par L. A. LOMBARD. 337

Sur une imperforation extraordinaire de l'anus, dans un individu chez lequel les gros intestins manquoient etc. ; par M. VOISIN. 353

Observation d'une hernie inguinale avec engouement de matières, et double étranglement ; par M. SEGUIGNOL. 406

Notice sur un cercle solide reconnu par le toucher, formant le collet d'un sac herniaire, et qui a disparu complétement; par M. PIPELET. 138
Le dentiste de la jeunesse; par M. DUVAL. 212
Observations relatives à la vaccination; par M. ROGERY. 139
Sur l'usage des croutes vaccinales; par M. VALENTIN. 146
Essai sur l'identité de la vaccine et de la petite vérole; par M. d'AX. 172
Lettre de M. ROGERY sur la vaccine. 268
Geschichte der kuhpokkenimpfung in der Türkey, etc.; Von den J. de CARRO. 346

Sociétés savantes; Objets divers.

Tableau des membres de la société. 111
Bibliographie médicale. . 120, 224, 461
Prix proposés par l'académie des sciences et belles-lettres de Prusse. 347
Séance publique de la société de médecine de Toulouse, et prix proposé par la même société. 350
Prix proposé par la société de médecine de Bruxelles. 351
Avis. 352
Nouvelles concernant les sciences. 470
Suite des mémoires manuscrits parvenus à la société. 472

Fin de la Table.